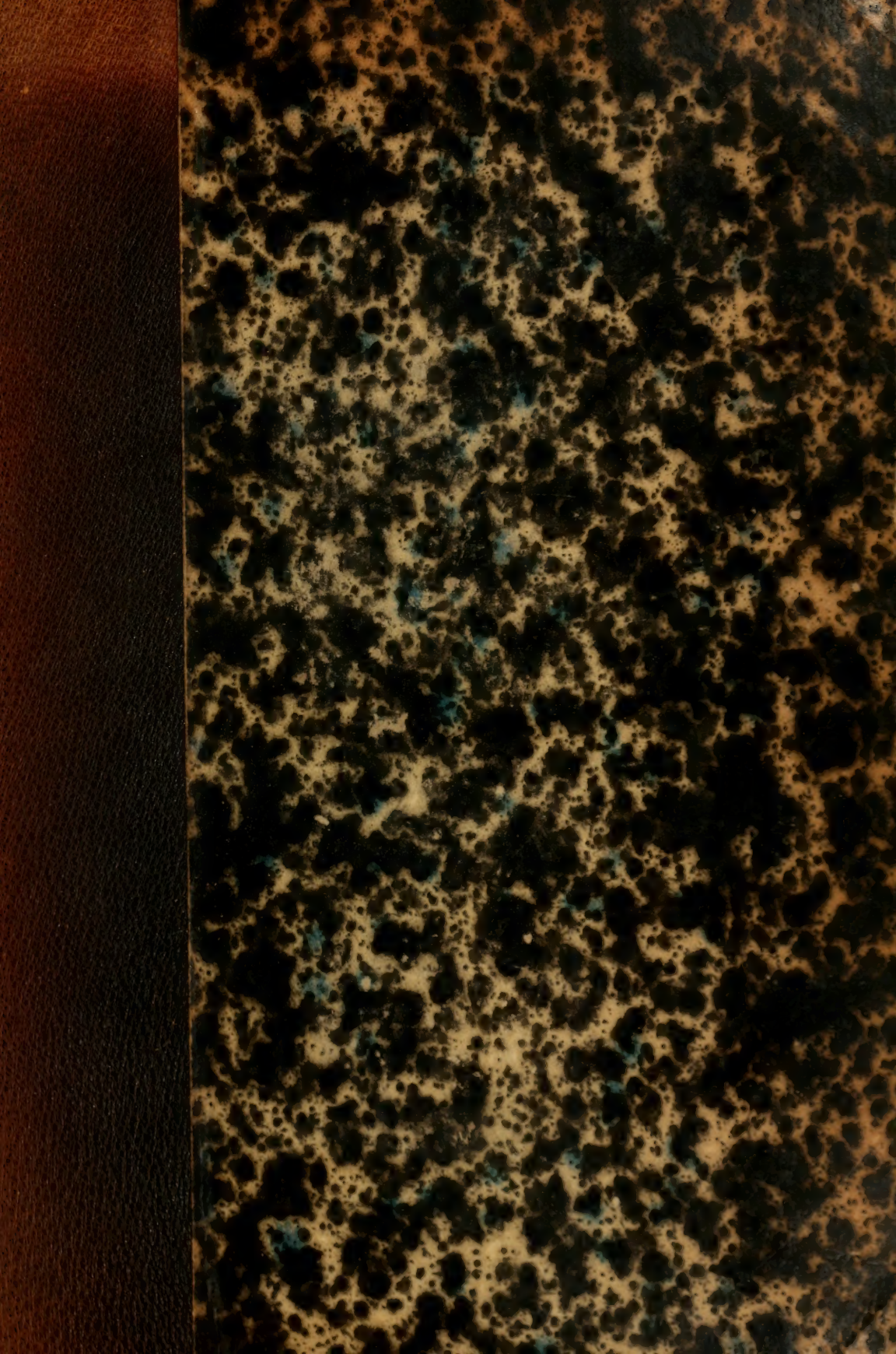


16 Beaver Street, NEW YORK.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/quarantecinqann00loui

Il a été tiré de cet ouvrage 15 exemplaires sur papier de cuve des papeteries d'Arches, numérotés de 1 à 15.

QUARANTE-CINQ ANNÉES DE MA VIE

(1770 A 1815)

La Princesse Louise de Prusse en 1782

avant son mariage

G.B
L 88879

LOUISE DE PRUSSE
PRINCESSE ANTOINE RADZIWILL

QUARANTE-CINQ ANNÉES DE MA VIE

(1770 A 1815)

PUBLIÉ AVEC DES ANNOTATIONS ET UN INDEX BIOGRAPHIQUE

PAR

LA PRINCESSE RADZIWILL

NÉE CASTELLANE

Ouvrage accompagné d'un portrait en heliogravure, d'un autographe et de quatorze gravures hors texte

Sixième édition

128523
4/7/13

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1912

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A MES ENFANTS

INTRODUCTION

La princesse Louise de Prusse est morte le 7 décembre 1836, laissant une lettre testamentaire, datée de mai 1835, adressée à son fils Guillaume.

Dans cette lettre, la Princesse léguait à celui-ci tous ses papiers, entre autres, deux volumes écrits entièrement de sa main *pour ses enfants,* dont elle donnait la garde à son fils aîné.

Ces volumes contiennent les récits de son enfance, de sa jeunesse et des tristes années marquées pour la famille royale de Prusse par l'exil et les temps très durs des guerres napoléoniennes.

La princesse Louise n'a commencé ce travail de rédaction qu'en 1811, d'après des notices qu'elle avait l'habitude d'inscrire presque chaque jour sur des petits cahiers, dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous.

Elle s'arrêta à 1815 et n'en termina le résumé qu'en 1836, peu de mois avant sa mort.

C'est donc un ouvrage écrit rétrospectivement que j'ose offrir aujourd'hui, d'abord à la famille Radzi-

wih, pour laquelle il est presque inédit, et ensuite au public, qui saura sans doute l'apprécier, surtout à Berlin.

Ces Mémoires sont complètement rédigés en français, et je me suis bien gardée d'y rien changer, afin de conserver intacte leur originalité. En dépit de quelque accent étranger dans la construction de la phrase, la pensée est partout bien rendue. A cette époque-là, le français était en Allemagne la langue usuelle à la Cour et dans la société.

La révocation de l'Édit de Nantes, qui fut la grande faute de Louis XIV, avait enlevé à la France un nombre considérable de citoyens éclairés. Ceux-ci se répandirent chez les nations voisines, en y portant leur industrie, et, par les soins du Grand Électeur qui régnait alors sur ces contrées assez arriérées, le Brandebourg ressentit plus spécialement les bienfaits de cette émigration. Elle lui fournit non seulement une précieuse population, mais encore la connaissance des arts, que des réfugiés industrieux surent y introduire.

Les Français établirent, entre autres, à Berlin, *une colonie* toujours distincte par ses mœurs, par son esprit; et ainsi, grâce à cette influence, l'usage de la langue française devint dominant à la Cour de Prusse.

La princesse Louise, fille unique du prince et de la princesse Ferdinand de Prusse, propre nièce de Frédéric le Grand, fut élevée dans une Cour, dont onze ans d'un règne trop peu sévère avaient placé le trône sur la pente de l'abîme. Elle avait sous les yeux les exemples les plus funestes et grandissait dans le milieu le plus futile. Peu aimée de sa mère, mal défendue par un père qui ne fut guère à la hauteur de sa tâche (1), la Princesse cependant retomba toujours sur elle-même, guidée par un profond sentiment de sa dignité morale, par un jugement sain et par une droiture de caractère qui lui font grand honneur.

Il est même intéressant d'observer l'évolution religieuse qui s'opère petit à petit en elle, sous l'influence des expériences de la vie, des chagrins qu'elle ressent, de son esprit de famille et de l'affection qu'elle avait vouée à son mari.

Le prince Antoine Radziwiłł, qui obtint la main de la princesse Louise et l'épousa le 17 mars 1796, était de plusieurs années plus jeune qu'elle. Le charme du Prince avait su la subjuguer. On verra dans le courant de ces Mémoires ce qui a amené ce mariage; la Princesse le raconte très en détail, sans dissimuler les sen-

(1) Sur le monument militaire que le prince Henri fit ériger, en 1791, à Rheinsberg, en souvenir des héros de la guerre de Sept ans, le Prince termine l'inscription à son frère Ferdinand par ces deux vers :

Autant et plus recommandable
Par ses vertus que par ses exploits.

timents d'affection qui dominaient son cœur, sentiments qui ne se sont jamais affaiblis.

Le prince Radziwiłł réunissait, il est vrai, toutes les séductions : d'une loyauté égalant sa haute distinction, d'un équilibre parfait, grand seigneur, artiste dessinateur, à la fois virtuose sur le violoncelle et compositeur de musique, chantant la romance avec un accent inimitable, aimable pour tous, il était irrésistible, au dire de tous ses contemporains.

Mari fidèle, très dévoué à la famille de Prusse, sous l'égide de laquelle il aurait voulu reconstituer la Pologne, le prince Antoine Radziwiłł n'en resta pas moins toujours profondément attaché à sa patrie, travailla pour elle et ne lui ménagea pas les preuves de son dévouement, comme on peut en suivre la trace sous la plume de la princesse Louise.

Le prince Antoine Radziwiłł reçut de son père (le dernier palatin de Vilna), au moment de son mariage, le palais Radziwiłł à Berlin, qui certes, était la plus belle demeure de la ville (1).

Le Prince et la Princesse y recevaient beaucoup. Le soir surtout, leur maison était toujours ouverte à un cercle de société très étendu, où se mêlaient les Princes de la famille royale, les savants, les artistes et tous les

(1) Ce palais sur le frontispice duquel on lisait l'inscription française : *Hôtel Radziwiłł*, fut acheté en 1875 par le gouvernement pour en faire la demeure du Chancelier de l'Allemagne.

étrangers marquants qui passaient par Berlin. C'était un salon absolument cosmopolite; le Prince savait y donner une bonne place à ses nationaux, tout en attirant chez lui tous ceux qui partageaient ses goûts. Très grande dame, la Princesse dirigeait la conversation avec à-propos et présidait avec grâce, sans qu'on pût jamais oublier qui elle était.

De ces Mémoires, deux figures se détachent d'une façon spéciale. C'est d'abord celle du prince Henri de Prusse, oncle de la Princesse, et ensuite celle du prince Louis-Ferdinand, son frère chéri, qui, trop prématurément, tomba sur le champ d'honneur.

Si la principale gloire de la guerre de Sept ans rejaillit sur Frédéric II, en qualité de Roi, le prince Henri en fut certainement le second héros; il s'y illustra comme homme d'État et comme guerrier.

Doué d'une imagination ardente, d'un coup d'œil juste, d'un esprit particulièrement tourné à la réflexion et porté au calcul, d'une volonté ferme toute dirigée vers le bien, d'une mémoire prodigieuse, le prince Henri attira par ses vertus et ses talents les regards des Polonais qui manifestèrent le désir de l'appeler sur le trône électif de leur pays. Le prince Henri était alors considéré en Pologne comme le seul remède capable de calmer les craintes que faisaient éprouver les ambitions de Catherine.

A deux reprises, la proposition en fut portée à Frédéric II par Mokronowski (palatin de Mazowie). Redoutant la valeur de son frère, le Roi rejeta cette offre avec effroi, car il venait de signer avec Catherine II un traité, dont la principale condition était de seconder cette Souveraine *pour placer un seigneur polonais* sur le trône de Pologne. Frédéric demanda au député de la Diète s'il avait vu son frère, et sur ce qu'il lui dit que *non :* « *Partez donc,* lui dit le Roi, *et ne le voyez pas.* »

Déçus dans leurs espérances, les Polonais se virent alors obligés d'élire Stanislas-Auguste Poniatowski, après une Diète des plus orageuses.

Ce trône, qui aurait probablement convenu aux désirs du prince Henri, lui échappa uniquement par la jalousie de Frédéric II, qui n'aurait guère aimé voir un rival s'élever à côté de lui, même si ce rival était de son sang.

Le prince Henri ignora longtemps la démarche des Polonais en sa faveur, comme le raconte longuement la princesse Louise et, au lieu de favoriser cette élection, Frédéric II chargea son frère d'aller à Saint-Pétersbourg, en 1770, pour interposer la médiation de la Prusse, afin de terminer les querelles et les jalousies toujours menaçantes entre la Russie et l'Autriche : querelles qui auraient pu renouveler la guerre, dont Frédéric ne voulait pas, pour ne pas déranger son œuvre.

Le prince Henri trouva l'impératrice Catherine presque intraitable ; mais ayant perçu l'orgueil qui la dominait et très décidé à réussir dans sa négociation, le Prince pensa qu'un démembrement de la Pologne pourrait seul, en contentant tout le monde, éviter la guerre que son frère redoutait et il fit céder *à la raison d'État* les scrupules qu'il devait ressentir.

Avec une carte de la Pologne, sur laquelle étaient tracés de sa propre main les lots auxquels chacune des trois puissances pouvait prétendre, le prince Henri se présenta chez l'Impératrice. Ayant développé son plan avec toute la force de persuasion qu'il possédait, Catherine permit au Prince, après quelques hésitations, d'en faire part au roi de Prusse.

Quand Frédéric reçut de son frère le premier avis de cette négociation, le Roi crut lire un rêve; et au retour du Prince à Berlin, Frédéric s'écria dans l'effusion de sa satisfaction : « *Ah! mon frère, vous aviez raison, un dieu vous avait inspiré!* »

Ainsi s'engagea ce partage, qui devint plus tard pour le prince Henri un sujet de poignants regrets et donna à l'Europe le premier et funeste exemple d'un démembrement jugé régulier par les intéressés, mais qui dérangea, en partie, la balance du Nord.

Avec les talents dont le prince Henri offrait le rare assemblage et soutenu par le courage d'un peuple auquel il n'a manqué qu'un chef pour se relever, il est

permis de croire que la Pologne eût pu revivre de beaux jours.

Malgré l'ignorance du farouche Frédéric-Guillaume Ier, les circonstances forcèrent ce Monarque de choisir dans la classe des réfugiés français, devenus ses sujets les plus distingués, les gouverneurs et gouvernantes de ses enfants. Le prince Henri dut certainement à une dame de l'ancienne famille de Jaucourt (de Bourgogne), à laquelle son enfance fut confiée, la pratique de la langue française, qui était véritablement sa langue maternelle. En jetant de bonne heure dans son esprit les nuances du bon goût, le français fut comme l'introduction du Prince aux précieuses connaissances qu'il sut en peu de temps s'approprier.

Personne n'était donc mieux préparé que le prince Henri au voyage en France que Frédéric II lui demanda de faire, en 1784, pour lui rendre un dernier service politique. Il s'agissait de neutraliser l'influence autrichienne à la Cour de Versailles.

Si sa mission ne lui réussit pas cette fois-ci, le Prince obtint pourtant, à chacun de ses deux voyages à Paris, un succès de faveur. Le prince Henri fut reçu avec enthousiasme par les encyclopédistes; Grimm donne un long récit des ovations qui lui furent faites. A une séance de l'Académie française à laquelle il assistait, Marmontel, qui remettait le *prix de vertu* à la libératrice de Latude, dit en se tournant vers la tribune, où était

le prince Henri (comte d'OEls) : « *C'est en présence de la vertu couronnée de gloire que l'Académie remet ce prix...*, etc... (1). »

Le prince Henri n'ayant pas d'enfant et une prédilection pour le prince Louis-Ferdinand, désigna ce neveu direct pour son héritier.

Né avec les plus nobles qualités, le prince Louis-Ferdinand (frère de la princesse Louise) serait certainement devenu un grand capitaine, si un caractère plus stable et une éducation plus soignée eussent été son partage. Malheureusement, au lieu d'entourer sa jeunesse de personnes supérieures, qui auraient donné une base solide à la vie du Prince, on fit des choix déplorables et incapables d'utiliser les forces innées de cette nature ardente, et d'en tirer des avantages pour l'État.

Jeune, beau, un des plus hardis cavaliers de la Monarchie, distingué par cette renommée que donne un bouillant courage dans le danger et par sa fougue dans les jouissances de la vie, le prince Louis-Ferdinand était l'idole du soldat et de tous ceux qui avaient pénétré jusqu'à lui : la gloire va si bien à la jeunesse !

(1) A la suite de démêlés avec Mme de Pompadour, dont il fut l'innocente victime, Latude, militaire français, avait été enfermé durant trente-cinq années à la Bastille et dans les plus affreux cachots. Mlle Legros, simple mercière, ayant trouvé, par hasard, un des Mémoires de Latude, fut émue de ses souffrances, força toutes les portes et arriva à le délivrer. Latude laissa un récit de sa longue captivité.

Le roi Frédéric-Guillaume III, qui lui attribuait une ambition démesurée, s'en inquiétait, et la perte de ce Prince si chevaleresque ne paraît même pas l'avoir beaucoup touché. Frédéric-Guillaume III, trouvant qu'on ne pouvait rien confier à un Prince qu'on disait turbulent, ne voulut pas profiter de ses remarquables aptitudes.

Pourtant, toujours occupé des grandes affaires de l'État et de sa patrie, toujours altéré d'honneur et de grandeur, le prince Louis-Ferdinand avait déjà montré la plus haute valeur dans les campagnes de 1792 et de 1795, quoiqu'il n'eût qu'à peine passé vingt ans. Il avait combattu avec ce sentiment excessif de bravoure qui le dominait et *la gloire semblait le suivre partout*, comme Bossuet le disait du Grand Condé.

L'horizon vint à se rembrunir pour la Prusse. Ce fut après la paix de Bâle, et surtout en 1805, que le rôle de son pays ne parut plus au Prince ni honorable, ni prévoyant. Il en fut très troublé. Le prince Louis-Ferdinand appartenait à l'opinion contraire à Napoléon. Considérant cette résistance comme un devoir patriotique, il devint le chef de ce parti, se rendit gênant au gouvernement, ainsi qu'au Souverain qui lui en montra de l'humeur et ne sut pas comprendre tout ce qu'avait d'élevé celui qui écrivait à Rahel (Madame Varnhagen de Ense) : « *Je ne survivrai pas à la défaite de mon pays. Si nous avons ce malheur, je mourrai.* » Il fut,

en effet, la première victime illustre de la guerre de 1806. Tué dans le combat d'avant-garde, à Saalfeld, ce second Roland, abandonné de tous, trouva dans sa fin héroïque la réalisation de ses propres paroles.

Le cœur saignant par la mort de ce frère, auquel elle trouvait, avec raison, qu'on ne rendait pas assez justice, la princesse Louise suivit partout fidèlement la famille royale dans sa fuite de Berlin, en 1806, et n'y rentra qu'à sa suite, en 1809, après de rudes alternatives d'inquiétudes, de chagrins, de blessures, de misères, de péripéties de toutes sortes, le vainqueur n'ayant rien su leur épargner.

Je veux espérer que non seulement l'Allemagne et la Pologne trouveront de l'intérêt dans les récits de la princesse Louise, mais aussi un peu la France, car l'épopée napoléonienne conserve toujours son prestige.

Le prince Guillaume Radziwiłł mourut en 1870, léguant tous ses papiers à son fils aîné, le prince Antoine, mon mari. J'eus donc souvent la bonne fortune de lire les Mémoires laissés par sa grand'-mère, et de les étudier avec soin.

Après la mort de mon mari dont j'étais l'exécuteur testamentaire, je déposai moi-même tous ces écrits

aux archives de Niéswież (en Lithuanie), d'où mes enfants les retirèrent pour me prier de m'occuper de leur publication. C'est ce qui me donne l'occasion de m'adresser de nouveau au public. J'ose réclamer de lui la même indulgence que celle avec laquelle il a accueilli *la Chronique de la duchesse de Dino*, cette filleule affectionnée de la princesse Louise.

CASTELLANE-RADZIWIŁŁ.

Berlin, mars 1911.

QUARANTE-CINQ ANS
DE MA VIE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

(1770-1785)

La famille Ferdinand de Prusse. — La princesse Louise et ses frères Henri, Louis, Auguste. — Éducation des enfants. — Friedrichsfelde. — Visite de Frédéric II. — Dîner chez le Roi avec la princesse Czartoryska. — Le duc et la duchesse de Courlande à Berlin. — Vente de Friedrichsfelde.

J'ai atteint l'âge de quarante ans, et souvent j'ai regretté de n'avoir pas pris l'habitude de noter chaque jour les événements qui m'avaient frappée durant mon existence, et de n'avoir pas encore écrit pour mes enfants, à l'aide des quelques notes que je conserve, ce qui peut les intéresser sur mon enfance et sur ma jeunesse.

Aujourd'hui, où l'avenir incertain me presse de ne plus remettre davantage ce projet, je commence cet ouvrage, pensant qu'il aura quelque prix pour ma famille.

Je le lui destine comme un gage de ma tendresse et de ma confiance.

Née à Berlin, au palais Saint-Jean (1), le 24 mai 1770, dans un temps où la famille de Prusse n'avait qu'un seul héritier (mon frère Frédéric, né un an avant moi), ma naissance fut un chagrin pour mes parents, surtout pour ma mère qui avait ardemment désiré un autre fils. Mon père fut presque le seul à s'en réjouir et, dès lors, il me prodigua sa tendresse.

J'ai un souvenir confus de ma sœur Frédérique, plus âgée que moi de dix ans; elle traîna pendant treize ans une triste existence, qui fit regarder sa mort comme un bienfait.

J'ai conservé également quelques souvenirs de mon frère aîné; je me rappelle avoir entendu parler de sa mort.

Mes frères Henri et Louis naquirent à Friedrichsfelde, le premier, le 11 novembre 1771; le second, le 11 novembre 1772.

L'arrivée du grand-duc de Russie à Berlin (2), pour

(1) Le palais Saint-Jean, situé à Berlin sur le Wilhelmsplatz, fut bâti en 1736. Le prince Ferdinand de Prusse y habitait comme Grand Maître de l'Ordre de Saint-Jean. Ce palais appartient actuellement au prince Léopold de Prusse.

(2) Henri de Prusse, le héros de la guerre de Sept ans, était venu en 1776 à Saint-Pétersbourg pour s'entretenir avec la Czarine des affaires de Pologne; car Catherine résistait aux empiétements de Marie-Thérèse et de Frédéric II sur les frontières de la République polonaise. La mission du prince Henri consistait à effacer la trace de ces dissentiments et de consolider une amitié précieuse pour la Prusse. La mort inopinée de la première femme du grand-duc Paul lui fournit l'occasion de pénétrer plus avant dans l'intimité de la famille impériale, et le Prince proposa immédiatement un nouveau mariage pour le Czarewitch avec sa petite nièce Sophie-Dorothée de Wurtemberg-Montbéliard; idée à laquelle Catherine accéda de suite. La princesse de Wurtemberg fut invitée à partir sur-le-champ pour Berlin avec sa fille, afin de s'y rencontrer avec le grand-duc Paul. Ce fut le 10 juillet 1776 que ce Prince y arriva. Il réussit

son mariage avec la princesse de Wurtemberg, l'arrivée de celle-ci, avec ses parents et sa sœur, celle de la landgrave de Hesse (sœur de ma mère, comme la duchesse de Wurtemberg), la réception que Frédéric II fit au Grand-Duc, sont les événements les plus marquants de mon enfance

On nous avait menés, mes deux frères et moi, dans l'appartement de la Reine (1) (notre tante) pour y assister. Tous ces moments sont restés gravés dans ma mémoire, et j'en conserve une image très distincte, quoique je n'eusse alors que six ans. On nous plaça à une fenêtre pour voir l'entrée du Grand-Duc; puis, dans le cabinet de la Reine, à l'arrivée du Roi. On nous avait bien répété que c'était le grand-duc de Russie que nous allions voir, et que c'était là son nom, si on nous le demandait.

Louis et moi, nous avions compris notre leçon; mais Henri, retardé par de longues maladies, ne saisissait pas toujours aussi facilement que nous ce qu'on lui disait. Lorsque Frédéric II lui demanda quel était le Prince qui venait d'arriver, nous fûmes bien honteux de lui entendre dire : « *Der Kurfürst der Langen-Brücke* (2). »

à plaire. On donna dix jours aux réjouissances. Les Princes de la Maison de Prusse rivalisèrent de prévenances à l'égard de Paul. Frédéric trouvait des mots aimables pour le futur époux et, sortant de ses habitudes peu prodigues, lui fit une réception des plus magnifiques. Le Grand-Duc passa encore deux jours chez le prince Henri, au château de Rheinsberg, avec sa fiancée, puis la devança à Saint-Pétersbourg.

(1) Elisabeth-Christine, princesse de Brunswick, épouse du roi Frédéric II

(2) *L'Électeur du Grand Pont*, allusion à la statue du Grand Électeur qui domine un pont de la ville de Berlin.

Louis, qui annonçait déjà beaucoup d'esprit et de vivacité, s'approcha du maréchal Rioumiantzoff avec lequel le Roi s'entretenait et lui demanda en regardant son épée : « *Ist dàs der Saebel womit du die Turken geschlagen hast* (1)? » On expliqua au vieux Maréchal la question du petit. Il fut, dit-on, très flatté de voir un enfant de cet âge déjà instruit de ses victoires et Frédéric II resta charmé de cet à-propos. Depuis, le Roi conçut pour Louis une prédilection particulière.

Peu de temps après, on me donna une gouvernante et à mes frères un gouverneur, M. Bärbaum, homme honnête, bon, religieux, doux, capable de bien diriger leur première enfance. Quant à moi, je fus confiée à Mme de Bielfeld, veuve d'un sous-gouverneur de mon père. Il avait été homme de lettres et avait laissé sa femme ainsi que ses trois enfants sans fortune. Lisette, sa fille, eut la permission d'habiter avec sa mère et j'étais heureuse d'avoir ainsi une compagne. Mme de Bielfeld partageait sa tendresse entre nous deux. C'était une femme très instruite et d'un esprit supérieur; malheureusement elle n'est restée que cinq ans auprès de moi; durant ce temps, elle éprouva tant de chagrins que sa santé délicate finit par succomber. Le souvenir de sa bonté, de son indulgence, de sa sollicitude pour moi, me restera toujours présent.

Lisette était très douce : gâtée ou négligée par sa mère, elle n'avait pas conservé la simplicité de son âge. Ayant trois ans de plus que moi elle avait déjà des idées roma-

(1) *Est-ce là le sabre avec lequel tu as battu les Turcs?*

nesques; elle les nourrissait par la lecture de quelques romans français dérobés dans la bibliothèque de sa mère; Lisette m'associa à ses lectures; et j'y pris goût bien avant l'âge où on s'y intéresse ordinairement.

Son séjour avec nous fut la cause de différends et de reproches qui aboutirent à une séparation. Sa mère l'envoya en Silésie, auprès de sa sœur, demoiselle d'honneur de la duchesse d'Œls.

Le 19 septembre 1779, à Friedrichsfelde, où nous passions les étés, naquit mon frère Auguste. Nous ne revenions jamais à Berlin avant le 10 décembre Le baptême d'Auguste y fut donc célébré; ce fut une grande fête pour mes frères et pour moi.

Comme aînée, j'étais désignée pour présenter l'enfant au Roi. Cette perspective me rendait très heureuse; mais, faible pour mon âge, on craignit que je n'eusse pas la force de porter l'enfant; et c'est à la Grande Maîtresse de ma mère qu'il fallut céder ce bonheur tant désiré.

Frédéric II vint à Friedrichsfelde pour le baptême. La bonté du Roi pour nous, enfants, me fit une vive impression. Après la cérémonie, il appela Louis à l'autel et lui dit : « *Mon petit bonhomme, lorsque je vous ai tenu sur les fonts baptismaux, le prêtre a fait un si long discours que je vous ai renvoyé avant qu'il l'eût fini ; je dois aujourd'hui réparer ce tort.* » En disant ces mots, le Roi versa tout ce qui restait d'eau dans le bassin sur la tête de Louis, qui lui répondit avec beaucoup de gaieté et de gentillesse. Mon frère fut alors caressé pour sa présence d'esprit et sa hardiesse.

C'est cette même année que nous assistâmes aux fêtes données à l'occasion de la paix qui mit fin à la guerre de Bavière (1). Je me souviens du départ et du retour des troupes. Mon père, à cette époque, mécontent du Roi (2), quitta le service militaire et ne suivit pas l'armée. Ma mère désirait depuis longtemps qu'il renonçât à des fatigues, qu'il n'était plus en état de supporter.

La santé de Mme de Bielfeld s'affaiblissait beaucoup; souvent elle me parlait de la possibilité de sa mort. Cependant, lorsqu'elle me voyait trop inquiète, elle tâchait de me rassurer, tandis qu'avec d'autres elle s'entretenait de ses craintes pour moi et du choix que l'on ferait pour la remplacer.

Le prince Henri, mon oncle, avait des bontés pour Mme de Bielfeld et, à cause d'elle, il me témoignait toujours de la bienveillance. Pour ces mêmes raisons, la princesse Amélie (sœur de mon père) me traitait avec dureté;

(1) Il s'agit ici de la guerre allumée par la succession de Bavière. Cette question fut définitivement réglée et ratifiée par la paix signée à Teschen en 1779.

(2) Le prince Ferdinand, extrêmement attaché à son frère, le prince de Prusse, avait vivement pris sa cause contre la rancune mal justifiée de Frédéric II. Après la bataille de Collin (18 juin 1757), le Prince devait, à la tête des troupes qu'il commandait, effectuer son retour à travers la Bohême. Il y manqua de vivres et, poursuivi par les Autrichiens, le Prince perdit tous ses bagages, ainsi que beaucoup de ses gens. Frédéric II attribua toute cette malchance uniquement à son frère (héritier de son trône) et lui fit sentir son mécontentement de la façon la plus dure. Profondément blessé, le Prince adressa sa démission au Roi, auquel il demanda la permission d'aller à Berlin. Miné par ce chagrin et aussi par celui de son ancienne passion pour Mlle de Pannwitz (mariée depuis 1751 au comte de Voss), la santé fort éprouvée du prince de Prusse n'y résista pas; il mourut peu de temps après (en juin 1758) à Oranienbourg.

en général, elle n'aimait pas les petites filles et regrettait, pour elle-même, de n'avoir pas été un garçon (1).

Mon père n'avait pas consulté ma tante sur le choix de ma gouvernante. Elle trouvait que celle-ci devait être d'une grande famille et de religion calviniste. Mme de Bielfeld, que mon père avait désignée, était luthérienne et son mari avait été récemment anobli; aussi la Princesse ne pouvait-elle jamais la rencontrer sans prendre de l'humeur.

En 1780, un accident, arrivé à la chasse, faillit coûter la vie au comte de Schmettau, ancien aide de camp de mon père (2). Il s'était blessé lui-même, et on désespéra de sa vie. Nous partagions naturellement l'inquiétude générale; mais je dois avouer que nous jouissions beaucoup des moments de liberté que nous laissaient les occupations de tous auprès du comte Schmettau.

Mme de Bielfeld était alors très en faveur auprès de ma mère; très jalouse de ses droits, Mme de Katt, son ancienne amie, mettait constamment obstacle à leur amitié,

(1) La princesse Amélie de Prusse avait eu dans sa jeunesse un penchant malheureux pour un jeune et valeureux officier du nom de Trenck, qui paya cher sa trop haute prétention; le Roi le fit enfermer et Trenck fut jeté de prison en prison pendant de longues années. La princesse Amélie, très préoccupée de son sort, chercha à le délivrer de ses tortures, ce qu'elle obtint enfin par l'intercession de l'impératrice Marie-Thérèse. Cette souveraine imposa la liberté du jeune Trenck, dans les conditions de la paix qui mit fin à la guerre de Sept ans. Ce chagrin, que la princesse Amélie n'oublia jamais, fut probablement la cause de l'amertume de son caractère. Dans la suite, Trenck passa en France, se mêla à la Révolution, y devint suspect et fut guillotiné par ordre de Robespierre trois jours avant la mort de celui-ci, le 9 thermidor.

(2) Il resta l'ami intime de la famille du prince Ferdinand de Prusse.

qui devait rester un secret. Mme de Katt épousa, vers cette époque, M. de Bredow, vieux chanoine, ayant une réputation d'homme d'esprit, mais qui nous paraissait bien désagréable et était peu considéré dans la société.

En général, nous aimions peu Mme de Bredow, qui exerçait sur ma mère un ascendant fâcheux. Nous l'avons souvent, peut-être à tort, accusée des orages de notre vie journalière. Nous ne causions, naturellement, que dans l'intimité de nos griefs contre elle. C'était un lien de plus entre mes frères et moi. Nous nous aimions tendrement. Henri, beau, bon, affectueux, était timide; ce n'était qu'avec M. Bärbaum, Mme de Bielfeld, son frère et moi qu'il se sentait à son aise. Louis, impétueux, étourdi, quoique sensible, le taquinait souvent. Henri s'en attachait d'autant plus à moi. Louis était si aimable, si amusant, disait et faisait tant de folies, qu'il n'y avait pas de plaisir pour nous sans lui. Notre bonheur et notre gaieté étaient dus à notre tendresse réciproque.

Henri et moi, nous nous ressemblions beaucoup, mais il était plus beau avec ses cheveux frisés et ses traits réguliers. Notre ressemblance était cependant si frappante, à sept ou huit ans, qu'un jour ma mère s'amusa à nous habiller en soldat, tous deux, et à nous mettre en faction devant la porte de mon père qui ne sut pas nous distinguer.

Lisette de Bielfeld était une nature exaltée. A son contact, je devins à dix ans d'une sensibilité fort au-dessus de mon âge. Je la reportais entièrement sur Mme de Bielfeld et sur mes frères, me sentant peu aimée de ma mère.

La maladie de ma chère gouvernante fit de rapides pro-

grès dans l'hiver 1781. Lorsque nous partîmes au mois de mai pour Friedrichsfelde, il fut décidé qu'elle resterait en ville pour être plus près de son médecin. On l'installa dans les chambres sur le jardin et sa sœur quitta la Cour d'Œls pour venir la soigner. Notre séparation fut pour moi un chagrin d'autant plus grand que je voyais combien elle-même en était affectée.

Je passai tristement les premiers mois de notre séjour à la campagne, demeurant la plus grande partie de mon temps dans l'antichambre de ma mère avec ses femmes. Je voyais moins mes frères et je n'allais guère plus d'une fois par semaine chez Mme de Bielfeld, qui s'éteignait de jour en jour.

Très négligée dans mes études, on ne tarda pas à s'apercevoir que j'oubliais le peu que j'avais appris. Mme de Bielfeld, consultée sur le choix de la personne qui devait la remplacer auprès de moi, conseilla Mlle de Keller, sœur de la comtesse Néale, dame d'honneur de ma mère.

Elle se trouvait par hasard à Berlin et vint, peu de jours après cet entretien, se présenter à mes parents. Je ne pouvais encore me faire à l'idée de perdre Mme de Bielfeld; ne connaissant pas du tout le danger de son état, j'étais persuadée qu'elle se remettrait. Comme Mlle de Keller ne prenait sa place qu'en attendant, je voyais ce choix sans peine; je le savais approuvé par ma chère amie, qui m'avait confié tout ce qui pouvait me prévenir en sa faveur. Aussi, je la reçus avec empressement. Son extérieur était doux et agréable, quoiqu'elle fût plutôt laide. Mlle de Keller n'avait pas trente ans; elle était toujours

restée en province et ma mère crut nécessaire de la diriger en tout.

Je m'aperçus bientôt de l'extrême différence qu'il y avait entre les égards rendus à Mme de Bielfeld et la protection accordée à Mlle de Keller; je crus, à mon tour, pouvoir la traiter avec moins de respect; mais elle sut, avec douceur et fermeté, me remettre à ma place. Je sentis l'absurdité de ma conduite; je m'attachai sincèrement à ma nouvelle gouvernante, et il n'y eut jamais de discussions sérieuses entre nous.

Mlle de Keller ne me dissimula pas qu'elle avait eu une éducation négligée et qu'elle-même avait besoin de s'instruire. En partageant mes leçons, elle m'inculqua le goût de l'étude, qui m'avait manqué jusqu'alors. J'écrivais passablement, mais le style de mes lettres françaises, qu'on admirait, et aussi mon orthographe étaient entièrement l'ouvrage de Mme de Bielfeld. Tout ce que je composais seule était si mauvais que ma gouvernante, souffrante depuis longtemps, trouvait plus facile d'écrire mes lettres que de les corriger. Je les copiais et elles me valaient tant d'éloges de mon père et du prince Henri que je me gardais d'avouer combien j'y avais peu de droits. Comme Mme de Bielfeld ne parlait point de mon ignorance, il me semblait plus simple de me taire aussi.

Mon père faisait souvent des courses à Sonnenbourg (1).

(1) Par suite de la sécularisation ordonnée en Prusse, l'Ordre catholique des Chevaliers de Malte y fut aboli le 23 janvier 1811. Le prince Ferdinand était depuis 1763 grand maître du bailliage de Brandenbourg, qui avait siège à Sonnenbourg, et il conserva sa charge lorsque le roi Fré-

La première fois qu'il fallut lui écrire, après la mort de Mme de Bielfeld, ma lettre, corrigée seulement par Mlle de Keller (qui savait mal le français), ressemblait si peu aux précédentes qu'on lui fit le reproche de négliger un talent qu'on citait depuis longtemps.

Je dus alors faire l'aveu de mon ignorance. Ce ne fut pas sans larmes que j'entendis blâmer ma première gouvernante d'avoir encouragé ma dissimulation !

En attendant, son état empirait chaque jour. Elle m'écrivait souvent, mais je la voyais moins.

La landgrave de Hesse, sœur de ma mère, vint lui faire une visite. Sa Cour et beaucoup d'étrangers habitaient alors Friedrichsfelde. Ma tante, fort belle encore, très élégante, animait notre séjour à la campagne ; on y jouait gros jeu, mais, sauf l'heure du thé et celle de la promenade, mes frères et moi nous paraissions peu dans cette société.

Nous nous sentions parfaitement heureux avec Mlle de Keller qui remarquait au reste dans ma conduite un profond attachement pour elle. Cependant elle ne réprima pas assez, dès le début, les excès de sensibilité qui, chez moi, dégénéraient en jalousie pour les personnes que j'aimais, disposition qui m'a souvent rendue malheureuse. Peut-être un peu moins d'indulgence de sa part m'eût-il préservée de ce défaut, comme de tant d'autres dont je dois à sa vigilance d'avoir été corrigée.

L'état de Mme de Bielfeld empira cruellement en au-

déric-Guillaume III fonda le nouvel Ordre évangélique de Saint-Jean, le 23 mai 1812.

tomne. Elle s'éteignit le 9 octobre (1). Je la vis l'avant-veille pour la dernière fois. Elle s'exprimait avec peine, me caressa, me bénit; je voulus l'embrasser, elle ne le permit pas, mais attirant à elle ma mère, elle la baisa.

Profondément émue, je tombai à genoux au pied de son lit et mon chagrin fut si violent qu'on m'emporta. Je ne revis plus cette digne et respectable femme. Les tendres soins de Mlle de Keller, à mon retour à Friedrichsfelde, adoucirent ma peine et je reportai sur elle toute ma tendresse.

Lisette, encore à OEls (2), en Silésie, auprès de sa tante, vint à Friedrichsfelde en 1782. Elle avait aimé tendrement sa mère; en nous revoyant, nous donnâmes bien des larmes à son souvenir Quoique louchant un peu, Lisette était devenue très jolie; la vivacité de son enfance avait disparu; elle etait déjà grave, réfléchie, et ma mère fut très satisfaite de son maintien. Pour moi, elle me parut une tout autre personne; j'étais embarrassée avec elle et toute intimité fut exclue entre nous.

En 1783, le comte de Schmettau fit une longue absence; il voyagea pendant tout l'été en France et en Angleterre. Ses lettres faisaient époque chez nous.

Ma mère commençait de se dégoûter de Friedrichsfelde et nous entendîmes, avec frayeur, parler du projet de vendre cette campagne que nous chérissions. C'est là que

(1) De l'année 1782.

(2) La principauté d'OEls provenait du duché des Piast, en Silésie. Après avoir été dans plusieurs mains différentes, la Principauté passa en 1815 au duc Charles de Brunswick. En 1884 ce fief revint à la Couronne de Prusse et fut fixé comme apanage pour l'héritier du Trône.

j'ai passé les jours les plus heureux de mon existence, et j'y suis toujours restée attachée par les souvenirs de mon enfance.

Auguste était l'enfant chéri de ma mère; elle l'avait installé auprès d'elle, s'en occupait sans cesse et le gâtait prodigieusement. Tous ceux qui cherchaient à plaire à ma mère flattaient mon frère, et on réussit bientôt à le rendre volontaire et méchant. Les dimanches, où nous étions appelés pour jouer avec lui et l'amuser, étaient des jours de pénitence. Ils ne se passaient jamais sans larmes. Grondés et punis sans cesse, nous prîmes Auguste en aversion et les injustices dont nous fûmes souvent victimes devinrent certainement la cause de notre intolérance vis-à-vis de lui plus tard.

La société de Friedrichsfelde se composait en partie de vieilles dames, d'un certain sieur Ch. Michel, autrefois envoyé du roi d'Angleterre, puis gouverneur de Neufchâtel, fameux gourmand dont on se moquait fort, d'un monsieur de Kleist, officier hollandais réformé, notre ami, parce qu'il se mêlait à nos jeux avec complaisance.

La Cour de mes parents était formée par la comtesse Néale, grande maîtresse et de Mlle de Schlieben, dame d'honneur. Mme de Néale, douce, bienveillante, nous témoignait beaucoup d'affection, que nous lui rendions, tandis que ma mère ne lui prouvait aucune sympathie. M. de Néale, cavalier à la Cour de ma mère, était un homme emporté et la manière dure dont il traitait sa femme nous le rendait odieux.

Ce milieu, qui, plus tard, nous eût paru ennuyeux, nous semblait alors très agréable.

Mon père avait fait venir pour mes frères un instituteur, le professeur Grossheim, recommandé par ses connaissances. Il nous donnait des leçons d'histoire, de géographie, d'arithmétique, de grammaire allemande, d'histoire naturelle, de morale et nous enseignait bien d'autres choses moins utiles. M. Grossheim partageait volontiers nos amusements, ce dont nous lui savions gré. A l'heure du thé, ma mère faisait avec nous une courte promenade dans le jardin, puis se mettait au jeu. Notre course du soir venait ensuite; nous la faisions avec mon père, soit à travers les champs, soit dans le village, selon notre désir. Il avait l'air de s'y plaire, et la gêne qui existait entre nos parents et nous disparaissait alors complètement.

En automne, des parties de jeux et des lectures remplaçaient ces promenades. On nous lisait les tragédies de Racine et de Voltaire dont les sujets intéressaient vivement Louis et moi, — Henri, qui se fatiguait facilement, s'y endormait régulièrement; adroit, leste, il annonçait aussi autant de dispositions que Louis pour la musique (1). Celui-ci ne tarda pas à faire des progrès étonnants sur le piano, comme Henri sur le violon.

L'année 1784 ne me laisse aucun souvenir digne d'intérêt; l'hiver et l'été s'écoulèrent selon nos habitudes. Le comte Schmettau revint de son voyage et on parla

(1) L'empereur Guillaume II a fait réunir en un très beau volume les œuvres musicales du prince Louis-Ferdinand.

alors plus sérieusement du projet de se défaire de Friedrichsfelde et d'acheter une campagne plus près de Berlin. L'homme d'affaires de mon père, M. Stubenrauch, nous disait que ma mère seule en était cause. Cette raison, ainsi que l'humeur despotique d'Auguste, augmenta notre froideur pour elle. La préférence dont je jouissais auprès de mon père irritait ma mère et la rendait sévère pour moi. Je compris alors que je ne devais pas la faire remarquer.

En 1785, mon père tomba malade dans le courant de l'hiver. Ses maux de poitrine furent assez graves. Frédéric II vint le voir. La visite du Roi fut annoncée dès la veille et nous causa de grandes agitations. On nous prêcha, endoctrina sur les réponses à faire à toutes les questions possibles que le Roi pourrait nous adresser. Ma garde-robe peu brillante donna des embarras à Mlle de Keller, qui tâcha de m'arranger de son mieux. Ma mère ne s'occupait guère de ma toilette; mon père aimait bien que je fusse parée, mais il m'habillait à son goût, un peu baroque, et les larmes, que je versais lorsqu'on me trouvait ridicule dans mes parures, furent souvent amères. Grâce aux soins de Mlle de Keller, je parus cette fois-ci beaucoup plus élégante que de coutume.

Nous fûmes, mes frères et moi, recevoir Frédéric II, à la descente de la voiture. Je vois encore cette antique voiture, garnie d'argent, doublée de velours cramoisi, les huit chevaux dont elle était attelée, les pages, les laquais en livrée de velours. Le Roi nous embrassa, sans nous donner l'occasion de lui dire aucune des jolies choses auxquelles nous étions préparés.

Je ne me rappelle pas ce qu'il dit à mes frères, lorsqu'il partit. Il me demanda à moi : « *Et vous, ma petite, quand vous mariez-vous?* » C'était une question à laquelle je ne m'attendais pas, et dans mon embarras, je répondis : « *Quand Votre Majesté l'ordonnera.* » Le Roi sourit et je fus satisfaite de m'en être si bien tirée.

Le dimanche suivant, ma mère fut ordonnée au dîner du Roi. Elle obtint la permission de m'y mener; honneur accordé aux enfants de la famille, depuis l'âge de dix ans. Personne n'était plus heureuse ni plus fière que moi! On me fit une robe de Cour, d'étoffe riche; je fus poudrée, coiffée, parée de fleurs et on me mit du rouge, le Roi n'aimant pas les figures pâles. Je partis fort contente de ma belle parure. On me plaça, à dîner, à côté de ma cousine Frédérique que j'aimais beaucoup et chez laquelle j'allais de temps en temps. Elle avait trois ans de plus que moi, était élevée par la Reine depuis que son père, le prince de Prusse, avait été divorcé de la princesse de Brunswick, sa mère (1).

En attendant l'entrée du Roi dans le cabinet de la Reine, celle-ci se tenait debout appuyée contre une commode, un mal de jambe ne lui permettant de marcher qu'avec peine.

(1) Le prince de Prusse se remaria depuis, avec la princesse de Hesse-Darmstadt; mais, par ordre du Roi, sa fille, la princesse Frédérique, resta auprès de la reine Élisabeth, à laquelle elle avait été confiée en 1780, lors de la mort de la sœur de cette Souveraine, la princesse douairière de Prusse. Divorcé en 1769, le prince de Prusse eut plusieurs enfants de son second mariage. Il ne les connaissait presque pas, ayant toujours habité Potsdam, tant que vécut Frédéric II.

A côté de la Reine, se tenait la princesse Henri, puis ma mère ; vis-à-vis, le prince de Prusse ; à sa gauche, ma cousine Frédérique, puis moi, et enfin la princesse de Brunswick.

Le Roi s'arrêta à la porte pour parler à Mme de Kaunenberg, grande maîtresse de la Reine. Il lui demanda assez haut des nouvelles de la santé de la Reine, fit prier celle-ci de s'asseoir, ce qu'elle n'accepta pas, puis passa devant elle, en la saluant : le Roi parla longtemps à la princesse Henri, à ma mère, et se retourna ensuite de notre côté.

Il regarda d'un œil très sévère la princesse de Prusse et ne la salua pas. Mécontent de sa manière de vivre, de ses habitudes et de sa mise, le Roi, après lui en avoir fait de vains reproches, s'était entièrement brouillé avec elle dans les dernières années de sa vie.

La princesse de Prusse, de son côté, avait l'air de très mauvaise humeur ; elle marmottait entre ses dents. Frédéric II, sans y faire attention, s'approcha de ma cousine, la traita avec bonté, la loua de son application, de sa docilité. La Reine lui en avait fait l'éloge dans les rapports écrits qu'elle lui présentait chaque jour. Puis, venant à moi, le Roi me parla ensuite du mari qu'il me donnerait, si j'étais bien sage. Il s'adressa encore à la princesse de Brunswick, badina avec elle, lui demanda si l'année s'écoulerait encore sans qu'elle l'invitât comme parrain... Mariée depuis vingt ans, la Princesse n'avait pas d'enfant.

Après ces conversations, le Roi se plaça à la porte de la salle à manger : la Reine, les Princesses, les Dames défi-

lèrent devant lui. Ma révérence me causa de violents battements de cœur.

Au dîner, le Roi, assis à côté de la princesse Henri, appela auprès de lui son frère Henri, car le prince de Prusse n'était guère plus en faveur que la Princesse.

J'étais placée auprès de ma cousine, enchantée du service d'or, des belles livrées, des pages, hussards, coureurs qui étaient tous habillés de velours, galonnés sur toutes les coutures, enfin de tout le dîner! Au dessert, Frédéric II but à la santé des Princesses l'une après l'autre. Il envoyait un page pour les prévenir; alors, on se levait et on faisait la révérence. Ce dîner me fit une si vive impression que je me rappelle encore aujourd'hui les moindres détails et j'éprouve une grande satisfaction à rassembler mes souvenirs au sujet du grand Souverain auquel nous avions le bonheur d'appartenir.

La princesse Czartoryska arriva dans le courant de ce même hiver à Berlin. Elle y accompagnait sa fille qui venait d'épouser le prince Louis de Wurtemberg, général au service du Roi (1). Le mariage s'était fait contre le gré des parents du Prince et n'avait surtout pas l'approbation de sa sœur, la grande-duchesse de Russie.

Mon cousin de Wurtemberg venait présenter sa femme à ma mère, espérant, par son intercession, se réconcilier avec sa famille, surtout avec sa mère, sœur de la mienne. Ma mère y réussit dans la suite; elle le fit avec intérêt, car

(1) Le Prince divorça, en 1793, de la princesse Marie-Anne Czartoryska, passa au service russe et se remaria avec la princesse Henriette de Nassau-Weilbourg.

la jeune princesse avait toute son approbation. Celle-ci était belle; elle enchanta tout le monde.

La princesse Czartoryska, très distinguée, charma par son esprit et son amabilité. Elle fut, ainsi que sa fille, présentée au Roi et je dînai une seconde fois chez lui avec ces Princesses.

Frédéric II fit placer la *Princesse-générale* (1) vis-à-vis de lui et ne s'entretint qu'avec elle. Tout Berlin fut en émoi par la présence de ces Princesses; on ne parlait que de fêtes et de plaisirs. Nos soirées en étaient égayées.

La Princesse-générale avait des bontés pour mes frères et pour moi; ma mère était très prévenante pour ces dames.

Au printemps, nous eûmes la permission d'aller aux revues. Ce furent les dernières auxquelles assista Frédéric II. Notre voiture était très rapprochée de la place où le Roi se tenait avec sa suite brillante. Je le vois encore, sur son cheval blanc, le regard fixé sur ses soldats et toute cette armée qui défilait devant lui. Tous les yeux étaient attachés sur celui qui, seul, attirait l'intérêt des assistants.

Nous retournâmes encore pendant l'été de 1785 à Friedrichsfelde, mais il était toujours question de le vendre et d'acheter une habitation dans le parc de Berlin. Pourtant nous ne perdions pas tout espoir, car ma mère paraissait

(1) Ce titre de Prince-général était un titre civil se rapportant au chef de la juridiction dans les cités de Kamieniec et de Latyczów, ce qui voulait dire : *Général des terres de Podolie*. Cette charge était presque héréditaire dans la famille Czartoryski.

cette année-là s'y plaire davantage. La société y fut même plus amusante que de coutume; des Anglais étaient au nombre des personnes invitées et jouaient avec nous. Le comte Gessler, gentilhomme silésien, habitait aussi Friedrichsfelde. Ami de la comtesse Néale et de Mlle de Keller, il leur prêtait des livres anglais, qui augmentèrent notre goût pour cette langue.

Bientôt arriva le ministre du Palatin, M. de Hofenfels. Il fut reçu plusieurs fois à Friedrichsfelde avec de grands égards. Je remarquai qu'on se donnait de la peine pour me faire valoir à ses yeux. On me para, on me fit danser la gavotte devant lui et on fut charmé que j'eusse l'air de lui plaire. Peu après, vint le Ministre, M. de Herzberg, et Mlle de Keller, dans une de nos promenades, m'apprit qu'il était question de me marier; que M. de Hofenfels m'avait demandée pour le prince Max de Bavière, héritier présomptif de l'Électeur de Bavière, et que Frédéric II, désirant cette alliance, la proposition serait probablement acceptée.

L'idée de me séparer de mes frères fut la seule qui se présenta alors à moi. Pendant une heure, je me mis à gémir sur le sort qui m'attendait; Mlle de Keller n'eut pas de peine à me calmer. Peu développée pour mon âge et élevée au milieu des frivolités auxquelles on attachait alors tant de prix, la perspective d'un beau trousseau, de robes, de dentelles, de bijoux, que j'allais recevoir, m'absorba vite et je revins bientôt assez réconciliée avec mon avenir.

Le cœur chargé de cet important secret, je fus un peu émue en revoyant mes frères; mais vingt-quatre heures

après, j'appris qu'on me trouvait trop jeune. Le Prince voulait m'épouser dans un an, mais mon père déclara qu'il ne se séparerait pas de moi avant ma dix-huitième année.

Dans cette même saison, le vieux duc de Courlande et sa jolie épouse passèrent par Berlin pour aller en Italie. La jeune Duchesse, charmante, d'une conduite irréprochable, opposait à son mari, d'un caractère dur et désagréable, une douceur, une patience qui lui valaient l'intérêt de tout le monde. Elle obtint même l'approbation de ma mère qui était très difficile. Elle me permit de la voir souvent. La Duchesse me combla de prévenances et je fus très flattée d'avoir pour amie une personne de cet âge. Elle avait alors vingt-cinq ans.

La seule compagne que j'avais eue jusque-là était ma cousine Frédérique, et nous nous rencontrions rarement pendant mes longs séjours à la campagne. De plus, on la trouvait coquette, elle avait des liaisons jugées dangereuses pour elle, par conséquent pour moi. Mlle de Keller me parlait sans cesse des torts qu'elle se faisait dans l'opinion publique. Je perdis toute confiance en elle.

Cependant, malgré ses inconséquences, elle était si attachante par sa gaieté, son amabilité, que je ne m'amusai jamais autant qu'avec elle.

Mon frère Auguste fut remis alors à un gouverneur. Extrêmement gâté, ma mère ne parvenait plus à satisfaire ses caprices et elle sentit la nécessité de le mettre entre des mains d'homme.

On avait recommandé à mon père un sieur César; c'était

un Saxon qui paraissait ne pas manquer d'esprit, mais ses nombreux ridicules l'empêchèrent de prendre sur son élève l'influence nécessaire.

Le duc de Courlande acheta Friedrichsfelde et, au mois de décembre, nous quittâmes définitivement ce cher séjour. Nous passâmes la dernière nuit dans les larmes, persuadés que notre bonheur était anéanti pour toujours.

Le projet de mon mariage avec le prince des Deux-Ponts fut, en automne, définitivement abandonné. Malgré le désir du Roi, mon père ne voulut pas consentir à me marier si jeune. Le Prince épousa bientôt après la princesse de Hesse-Darmstadt.

J'appris ces changements par Mlle de Keller. Il n'en fut jamais question entre mes parents et moi. Je pleurai le roman rêvé, mais mes amusements avec mes frères me les firent vite oublier. Mon père trouvait que le Roi aurait pu retarder ce mariage; mais il était, ainsi que le prince Henri, brouillé avec Frédéric II, depuis la mort du prince de Prusse, leur frère aîné, qui avait succombé à la douleur d'un jugement trop sévère du Roi pendant la guerre. Nous en entendions souvent parler.

CHAPITRE II

(1786)

Confirmation de la princesse Louise. — La princesse Amélie, sœur de Frédéric II. — Vie intime du prince de Prusse. — Mort de Frédéric le Grand. — Avènement de Frédéric-Guillaume II

Au printemps de 1786, le duc d'York vint à Berlin pour assister aux manœuvres. Son arrivée occupa beaucoup la cour. On espérait qu'il épouserait ma cousine Frédérique, alors âgée de dix-neuf ans; sans être belle, elle avait infiniment de grâce. Elle était petite, avec des yeux bruns, une chevelure brune remarquable; elle manquait de fraîcheur et avait l'air plus âgée qu'elle n'était. Elle ne parut pas plaire au duc d'York, ce qui inspira à Mlle de Keller l'idée que je pourrais mieux réussir; mais ce fut sans succès.

Manquant d'attraits, d'élégance, d'une timidité qui me rendait gauche, j'étais peu faite pour effacer ma cousine. Le Duc, très beau, était lié depuis plusieurs années avec une dame hanovrienne, ce qui fit évanouir l'espoir de Mlle de Keller.

Le prince de Nassau-Saarbrück vint achever ses études à Berlin. Recommandé à mon père, il fut bientôt du nombre des étrangers reçus tous les soirs chez mes

parents. M. de Mirabeau, également à Berlin durant l'hiver de 1786 à 1787, y fut aussi souvent invité (1). Sa réputation d'homme d'esprit et son amabilité le faisaient rechercher partout. Ma mère n'aimait pas les personnes qui lui imposaient. Elle le plaisantait avec aigreur. Il en résultait des discussions dont je voyais la comtesse Néale inquiète.

Je dus alors quitter les sociétés du soir, nos dîners d'enfants cessèrent. Mon instruction religieuse fut cet hiver-là ma seule occupation. M. Conrad, chapelain du Roi, me confirma au mois d'avril, en présence de la Reine, de la famille royale, d'une partie des ministres et du clergé.

Préparée depuis longtemps par le chapelain du Dôme, j'avais mis par écrit les questions qu'il devait me faire et mes réponses et je les savais à peu près par cœur. Cependant, quand il fallut paraître devant un public si imposant en ce jour solennel, je fus tellement émue, que j'eus de la peine à gagner ma chaise placée devant l'autel.

Pour achever de me confondre, j'aperçus la princesse Amélie vis-à-vis de moi. Je ne pouvais lever les yeux sans la voir! Borgne et paralytique, elle joignait à ses infir-

(1) Mirabeau, criblé de dettes, brouillé avec tous les siens, désira s'éloigner durant quelque temps de France. Il obtint du ministre Calonne une mission en Prusse. Il séjourna à Berlin de 1786 à 1787, et entretint alors avec l'abbé de Périgord une correspondance chiffrée qui fut publiée à Paris en 1789, sous le titre d'*Histoire secrète de la cour de Berlin*. Il s'y étendait longuement sur les derniers jours de Frédéric II, et les débuts de son successeur. Ce livre est rempli de renseignements utiles.

ANNE-AMÉLIE, PRINCESSE DE PRUSSE

SOEUR DE FRÉDÉRIC-LE-GRAND

(1723-1787)

D'après un dessin du Prince Antoine Radziwill

mités une expression de sévérité qui m'effrayait et augmenta mon trouble.

J'oubliai bientôt mes craintes et la princesse Amélie pour ne plus penser qu'aux engagements sacrés que j'allais contracter.

Si, dans la suite, le monde et ses distractions ont attiédi ma ferveur et si l'indifférence religieuse de cette époque atteignit aussi mon cœur, la profonde impression de cette journée ne m'a jamais entièrement quittée. On eut l'air content de moi, on me combla d'éloges et le bon M. Conrad fut fort touché de ma reconnaissance, comme de celle de mes parents. Mais un pénible moment nous attendait encore.

La princesse Amélie, qui jusque-là n'avait rien dit, m'ordonna de lui amener M. Conrad et me demanda : « *In welcher Religion hat dich der Hofprediger eingesegnet?* » Je répondis : « *In der reformirten.* — *Nun,* dit-elle, *das habe ich nicht gehandet, Hat er dir nicht von Teufel und der Dreieinigheit gelehrt* (1) ? »

Il est vrai qu'il n'en avait pas été question ; mais j'étais encore plus affligée de la manière dont le pauvre M. Conrad fut traité que de ma disgrâce. Ma tante me renvoya pour s'expliquer plus à son aise avec lui.

L'avenir me prouva que mon instruction religieuse n'avait été que superficielle et que la princesse Amélie pouvait, avec raison, en faire le reproche. L'incrédulité

(1) De l'allemand : *Dans quelle religion le prédicateur t'a-t-il confirmée? — Dans celle de la Réforme. — C'est ce que je n'ai pas saisi..... T'a-t-il enseigné ce que c'est que le diable et la Trinité?*

avait d'ailleurs atteint, dès cette époque, les personnes les plus estimables de la société.

La princesse Amélie était pieuse, orthodoxe surtout, d'une foi vive; mais elle manquait de charité. Très instruite, elle s'était vouée à des études sérieuses, depuis que sa santé l'avait éloignée du monde.

Lorsque la Princesse eut fini sa conversation avec M. Conrad, elle m'appela, fut très gracieuse et me dit qu'elle ne m'avait grondée que pour mieux faire sentir à M. Conrad qu'il n'avait pas rempli ses devoirs consciencieusement vis-à-vis de moi, mais que je ne l'avais pas mécontentée. Depuis, elle ne m'a jamais mal traitée. Lorsqu'elle partait, j'étais chargée de lui mettre ses gants, larges et raides à cause de sa paralysie; cela ne me réussissait jamais du premier coup. La Princesse s'en impatientait et me disait : « *Dummes Ding* (1) ! »

Depuis ma confirmation, nous dînions à la table de nos parents et passions la soirée avec eux. Le prince de Nassau, plus âgé que mes frères, s'attachait beaucoup à eux. Le Prince me plaisait; ce sentiment était réciproque; il fut le premier à me montrer sa sympathie; aussi je fus bien déçue lorsqu'il me confia, un jour, qu'il était déjà marié depuis plusieurs années avec une Française, la princesse de Montbarey.

Elle avait dix ans de plus que lui; il l'avait vue pour la première fois, lorsque, par ordre de son père, on le mena,

(1) De l'allemand : *Petite sotte.*

à quatorze ans, à l'autel pour y recevoir la bénédiction nuptiale.

En me racontant son sort, il avait l'air si malheureux que mon penchant pour lui s'en augmenta encore. Mlle de Keller n'eut pas l'air de s'en apercevoir et nos rapports en restèrent là.

Au mois de juin, une histoire de revenant nous occupa beaucoup. La légende de la *Dame blanche*, connue depuis des siècles, disait qu'elle se montrait au château de Berlin lors de la mort d'un *Souverain*, ou d'un *membre de la famille royale* et qu'elle serait alors apparue à plusieurs personnes!

Un soir, à l'heure du thé, la Reine, assise à une fenêtre d'un cabinet, crut voir à une tourelle une figure penchée qui la regardait. Elle fit venir ses dames, ses cavaliers, même ses valets, qui tous virent la même tête. La princesse Frédérique accourut la dernière : « *Que vois-tu à cette tourelle?* » lui demanda la Reine. La Princesse et sa gouvernante affirmèrent voir aussi la Dame blanche. Tous les yeux restèrent fixés sur la fenêtre pendant que les gens de la Reine couraient pour l'ouvrir. Mais avant qu'ils aient pu y parvenir, le fantôme s'évanouit.

Berlin fut fort agité par cet événement, dont tant de personnes se disaient avoir été le témoin. J'en conçus une extrême frayeur et lorsqu'il fallait aller au Château, je ne traversais qu'en tremblant corridors et escaliers, craignant d'apercevoir la Dame blanche (1).

(1) Cette légende existe encore aujourd'hui.

La mort de Frédéric II, arrivée peu après, accrédita encore cette légende.

La princesse Amélie avait une préférence marquée pour mon frère Louis et la princesse Frédérique, cette dernière, parce qu'elle avait été confirmée par M. Sack, dont elle estimait le père, et mon frère, pour son esprit et sa vivacité qui l'amusaient. La Princesse lui donnait de riches éditions, de beaux cadeaux, lui faisait jouer sur les orgues de ses deux palais (1) les fugues et la musique d'église qu'elle composait avec talent et lui répétait qu'il hériterait de tout ce dont elle pouvait disposer. Elle en avait dit à peu près autant à ma cousine et nous les considérions tous deux comme ses héritiers.

Ma tante était fort riche; elle gâtait énormément mon frère, lui faisait mille éloges, mille caresses, souffrait même qu'il l'appelât *alte Hexe* (2). La Princesse s'entourait encore d'autres petits garçons qu'elle achetait à des danseurs de corde, ou à des voltigeurs, pour les soustraire à leur influence et leur assurer une instruction chrétienne. Elle s'occupait d'eux avec suite, les faisait élever au Joachims-Thal (3), les voyait deux fois par semaine; mais ma tante les gâtait aussi, les obligeant à prendre un ton familier avec elle.

(1) La princesse Amélie possédait le palais dans la Wilhelmstrasse qui a appartenu aux deux frères Alexandre et Georges de Prusse et aussi le palais habité plus tard par le roi Frédéric-Guillaume III, sous les Linden, et qui est actuellement la demeure du Prince royal.

(2) De l'allemand : *vieille sorcière*.

(3) Cet établissement qui existe encore aujourd'hui à Berlin, comme collège, fut fondé par l'électeur Joachim-Frédéric comme école pour les enfants pauvres, en 1607.

Après ma confirmation, je fus traitée tout à fait en grande princesse; mon père accorda à Mlle de Keller un revenu pour ma toilette. J'eus alors la joie d'être élégante et mise à mon goût.

Mon père venait d'acheter, au milieu du Parc, une propriété appartenant au ministre d'État, baron de Horst. Le site, au bord de la Sprée, en était agréable et la vue une des plus riantes des environs de Berlin. Il y fit bâtir un château et on en posa les fondements en notre présence et celle de la princesse Amélie.

Le prince de Prusse était fixé à Potsdam par ordre du Roi; mais depuis que la santé de Frédéric II s'affaiblissait, le Prince se gênait moins et venait souvent à Berlin en hiver.

Le motif de ses visites réitérées chez la Reine et chez mon père était la passion qu'il avait conçue pour Mlle de Voss, amie intime de la princesse Frédérique et, depuis plusieurs années, dame d'honneur à la Cour.

Le désir d'être agréable au Prince qui allait bientôt succéder à Frédéric II fit que l'on protégea beaucoup trop ce violent penchant. Mlle de Voss n'était pas jolie; grande, sans être bien faite, elle avait un beau buste, la blancheur de toutes les rousses; son nez, souvent rouge, la défigurait, sa gaucherie était extraordinaire; mais c'était le caractère le plus aimable, le cœur le plus parfait.

Son esprit très original nous plaisait. Elle participait aux leçons de la princesse Frédérique et réparait par son application son instruction négligée. Mlle de Keller se lia avec elle et je partageais son goût.

Le prince de Prusse avait aussi commencé à trouver Mlle de Voss fort laide. Il la rencontra bientôt avec plaisir chez sa fille; son originalité l'amusait et bientôt il s'entretint volontiers avec elle.

Dans le courant de l'année 1786, la passion du Prince ne fut plus un secret pour personne. On s'empressait autour de Mlle de Voss, car partout où on l'invitait, on était sûr de voir arriver le Prince. Celui-ci ne quittait plus Berlin qu'aux heures où sa présence était indispensable à Potsdam. Étant sûr d'y trouver Mlle de Voss, il passait son temps chez sa fille et le soir il se rendait chez la Reine.

On accusa la princesse Frédérique d'être leur confidente. Je n'ai jamais eu de raison pour le croire. Mlle de Voss se conduisait parfaitement; elle évitait le Prince autant que cela dépendait d'elle. Elle n'avait aucune coquetterie pour lui; mais il était évident qu'elle était touchée des sentiments que le Prince lui manifestait.

En dépit de ses quarante ans, le Prince pouvait encore plaire par sa figure noble, ses manières distinguées, son esprit, son amabilité, son expression de bonté qui lui attachait tous les cœurs. Il était l'objet des coquetteries de tant de femmes! Mais Mlle de Voss captivait seule toutes ses pensées. Le Prince avait pour elle les attentions les plus délicates.

Quoiqu'elle ne pût douter à qui elle devait les soins et les dons anonymes dont elle était comblée, ces dons avaient si peu de prix, étaient offerts avec tant de mystère, qu'elle ne pouvait hasarder de les renvoyer à celui de qui elle croyait les tenir.

La vieille Reine ne se doutait pas des raisons qui lui valaient les visites presque journalières du prince de Prusse. Elle était très flattée qu'il s'amusât à ses soirées. Chacun s'empressait de favoriser sa passion; Mlle de Voss était la seule à laquelle il n'y avait point de reproche à faire. Elle évitait scrupuleusement tout ce qui pouvait l'entraîner et elle dissimulait aux yeux du Prince ses sentiments pour lui.

Très pieuse, ses principes sérieux la soutenaient dans cette lutte. Elle eût fini par triompher des pièges qui l'entouraient, si ses amies et tous ceux qui faisaient la cour au Prince ne s'étaient pas concertés pour lui faire entrevoir comme un devoir de sacrifier ses scrupules aux désirs de ce futur souverain.

Frédéric II n'assista pas aux revues du printemps. Sa santé s'affaiblissait de plus en plus. Le prince de Prusse s'attendait à être chargé de passer les troupes en revue à sa place. Le Roi ordonna à son aide de camp M. de Hanstein de le remplacer; le Prince fut vivement blessé de cette humiliation. Elle lui fut doublement sensible à cause de l'affluence des étrangers, que l'espoir de voir encore Frédéric II avait amenés à Berlin.

Le prince de Prusse ne se montra pas aux revues, ne parut pas en public, on ne le vit qu'aux petits soupers qu'on arrangeait pour lui.

La Reine, mieux instruite, n'osait pas lui refuser d'y amener sa fille et Mlle de Voss. Ces soupers étaient très amusants; tous les étrangers y étaient admis. Le duc et la duchesse de Courlande, revenus d'Italie, en furent égale-

ment; la Duchesse, plus jolie que jamais, n'y manquait pas, ainsi que le prince de Nassau. Les réunions étaient brillantes. On jouait au loto-dauphin (1), jeu que le prince Henri avait rapporté de Paris, où il avait été inventé pour amuser Marie-Antoinette pendant ses couches.

Dans cette société, chacun avait son intérêt personnel; le prince de Nassau avait ma préférence sans que j'osasse le montrer. Il parlait souvent à la duchesse de Courlande de son désir de voir annuler son mariage contracté contre sa volonté, à un âge qui lui faisait espérer de ne point rencontrer de difficultés à Rome pour obtenir son divorce. La Duchesse qui y avait passé l'hiver, lui promettait de recommander sa cause aux amis qu'elle avait là-bas. J'écoutais sans mot dire, mais avec le secret espoir qu'il ne cherchait à être libre que pour demander ma main.

La duchesse de Courlande avait les plus grands succès, surtout auprès des Français. Elle me parut plus sensible qu'autrefois aux hommages qu'on lui rendait. Le Duc, jaloux et plus intraitable que jamais, ne dissimulait pas sa mauvaise humeur. Il lui arriva plus d'une fois de faire lever sa femme de la partie de jeu ou de quitter le salon sans alléguer d'autres raisons que celles qu'il lui donnait en patois courlandais. Elle n'y opposait du reste aucune résistance et on admirait sa douceur comme sa résignation.

(1) Sorte de loto plus compliqué, qui ne se joue plus depuis longtemps.

Pour amuser le prince de Prusse, on imagina de donner un spectacle de société. Ma mère joua un rôle et désira nous voir, mes frères et moi, y prendre part. L'auteur de ce projet était M. de Verdy, chambellan de mon père auquel il avait été recommandé par ma tante, la landgrave de Hesse.

Veuve depuis quelques années et établie à Hanau, elle cherchait à placer les Français qui avaient été au service de son époux et que son successeur avait presque tous congédiés. Mon père avait une grande prédilection pour la France et le seul titre de Français suffit à M. de Verdy pour être bien accueilli. Il obtint aussi la faveur de ma mère et bientôt personne n'eut autant d'influence que lui à la Cour de mes parents.

M. de Verdy imagina le spectacle en question et en distribua assez gauchement les rôles. On donnait *Nanine* (1) : c'est moi qui jouai ce rôle, le prince de Nassau prit celui du Comte, ma mère celui de la Comtesse (elle manqua de mémoire, mais joua bien); la comtesse de Néale, dans celui de la Baronne, fut parfaite et son mari de même dans celui de Philippe. Tous deux avaient l'habitude du théâtre et surent soutenir la pièce. Tout le reste fut médiocre. J'avais horriblement peur; le prince de Nassau éprouvait la même sensation; nous aurions volontiers renoncé à cette entreprise, si ma mère y avait consenti.

Les soirées données en l'honneur du prince de Prusse continuèrent jusqu'au mois de juin. La Reine partit alors pour Schœnhausen, où la princesse Frédérique et Mlle de

(1) *Nanine*, ou *le Préjugé vaincu*, comédie de Voltaire, en trois actes et en vers, jouée pour la première fois à Paris le 16 juin 1749.

Voss allèrent avec elle. Dès lors les courses du Prince se dirigèrent vers ce séjour.

Mon père partit en même temps pour Sonnenbourg, où devait se faire l'élection de mon frère Henri, comme coadjuteur du grand prieuré de l'Ordre de Saint-Jean, dont le Roi venait de lui accorder la nomination (1). Cette cérémonie se fit avec toutes les étiquettes d'usage. Frédéric II envoya le ministre d'État, le baron de Reck, comme son ambassadeur à Sonnenbourg. Une foule d'étrangers s'y réunit pour assister à la création des Chevaliers qui se fit à cette occasion.

Mon père tomba malade le lendemain de son retour et, en peu de jours, fut dans le plus imminent danger, à la suite d'une maladie de poitrine. J'en fus fort alarmée; mais, depuis mon enfance, mes joies et mes souffrances avaient été muettes, ce qui me faisait accuser d'insensibilité. En cette occasion, ce fut encore le cas. Ma mère se plaignait de ma froideur et de mon ingratitude envers mon père, qui me témoignait tant de tendresse. Je pleurai en silence devant cette injustice et ma crainte de perdre mon père n'en devint que plus grande.

La princesse Amélie s'était établie dans notre maison depuis le jour où on déclara mon père en danger. Elle ne

(1) Cette faveur accordée par Frédéric II à son neveu fut la cause du grand froid qui régna entre le prince de Prusse et ses oncles, le Roi enlevant, par cet acte, à la Couronne, une grosse part de revenus. Mirabeau, dans sa lettre IV, du 16 juillet 1786, dit : « Le coadjutorat de l'Ordre de Saint-Jean, donné au prince Henri, fils du prince Ferdinand, qui ôte presque 50 000 écus de rentes au successeur, est la plus récente occasion des refroidissements des oncles avec le prince Frédéric-Guillaume, héritier du trône. »

le voyait pas; mais installée au salon, la Princesse exigeait que nous fussions tous réunis autour d'elle. Là, elle questionnait et désolait les médecins par ses conseils et ses préjugés. Elle travaillait à nous ôter le peu d'espoir qu'on nous laissait, en nous racontant certains présages auxquels elle ajoutait foi. Par exemple, il lui semblait impossible que mon père se remît, puisque, après sa seconde saignée, nous avions vu le sang, ce qu'elle regardait comme de mauvais augure. Un autre sinistre présage était un chien, appartenant à mes frères, qui avait aboyé ces jours-là, comme les chiens ne le font que dans la maison d'un mourant. Si on cherchait à la rassurer, on l'offensait mortellement.

Un certain jeudi, mon père étant fort mal, la Princesse déclara qu'il mourrait le lendemain, car, à son avis, on ne mourait que le vendredi. Ce jour-là, une crise favorable fit déclarer mon père hors de danger. Loin de partager notre joie, la Princesse s'indigna de notre crédulité et elle resta au palais jusqu'à minuit, prétendant que mon père était expirant.

Ma tante n'avait pas voulu consentir à ce qu'on instruisît mon oncle Henri de la maladie de mon père, car elle le détestait, et redoutait l'obligation de le rencontrer. Ma mère, toujours en froid avec le prince Henri, mais le craignant et connaissant son influence sur mon père, n'osa céder aux instances de la Princesse de cacher au Prince l'état de son frère. Il ne lui eût jamais pardonné; aussi, un courrier fut-il expédié à Rheinsberg et, peu de jours après, mon oncle arriva.

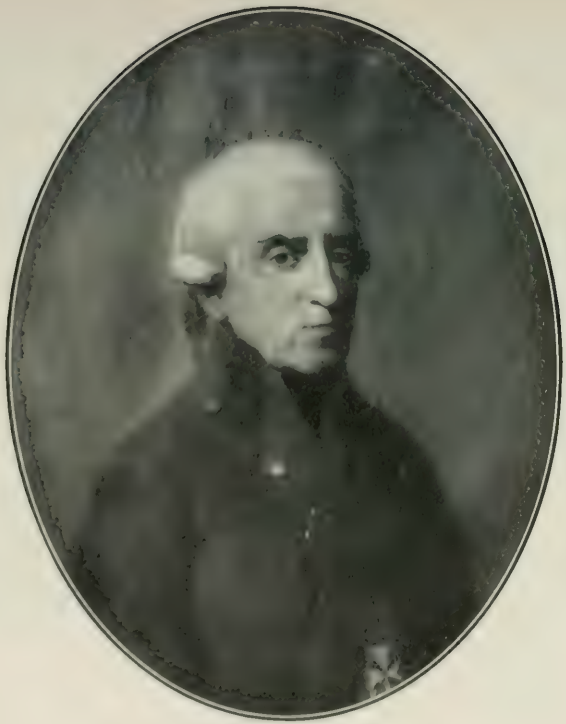
Le comte Schmettau, qui s'amusait des bizarreries de la princesse Amélie, s'empressa de lui annoncer l'arrivée de son frère, qui vint en droiture descendre au palais. La Princesse ne lui épargna pas ses injures en apprenant cette nouvelle.

La princesse Amélie aimait l'étude, particulièrement celle de la littérature allemande; mais, comme ses frères et sœurs, elle ne parlait que l'allemand du peuple, avec les expressions les plus triviales.

Le prince Henri avait beaucoup plus d'esprit que sa sœur. Il avait un grand usage du monde, une noblesse, une générosité, qui étaient inconnues à ma tante. Les petites haines de la Princesse lui inspiraient plus de mépris que de colère. J'ignore la raison de leur brouille, mais elle durait depuis de longues années.

Un de mes sujets de chagrin était la froideur de ma mère vis-à-vis de moi. Ma mère était souvent mécontente et me faisait d'injustes reproches. Je la craignais, j'étais gênée avec elle; mes frères de même. Sa préférence pour Auguste, sa sévérité pour nous contribuaient à nous éloigner d'elle; je m'affligeais de voir que la jalousie qu'elle portait dans ses affections s'étendait sur les sympathies dont j'étais l'objet; celle que me témoignait mon père l'irritait encore plus.

Depuis, j'ai senti que je devais naturellement lui déplaire, car je n'avais pas pour ma mère les sentiments auxquels elle avait droit; mais lui montrer une tendresse plus vive que celle qui était dans mon cœur m'eût paru de la fausseté.



(1730-1813)

(1733-1820)

PRINCE ET PRINCESSE FERDINAND DE PRUSSE

PÈRE ET MÈRE DE LA PRINCESSE LOUISE

Je dois, en partie, accuser Mlle de Keller de ce tort. Elle m'avait imprudemment parlé de certains travers dont on blâmait ma mère, non dans l'intention de manquer aux devoirs qu'elle lui devait, mais dans l'espoir de me préserver de ces mêmes erreurs. Elle croyait par là satisfaire sa conscience.

Il me semble que ma gouvernante aurait pu trouver d'autres moyens de toucher mon cœur pour me préserver des légèretés auxquelles j'étais encline et me convaincre de la nécessité de conserver ma réputation. Si Mlle de Keller m'avait appris à quel point l'éducation de ma mère avait été négligée, comment, à seize ans, belle, gaie, sans expérience, entourée d'une société dangereuse, sans ressources contre le désœuvrement, elle fut mariée à mon père qui, à force de tendresse et de complaisance, contribua à la gâter, alors, loin de la juger avec une sévérité condamnable, j'aurais respecté les qualités qu'elle avait su conserver, malgré les dangers qui avaient entouré sa jeunesse. Plus aimée d'elle, je n'aurais probablement point passé par ces pénibles moments dont l'influence s'est étendue sur toute ma vie.

Au mois d'août, nous perdîmes le Roi (1).

On le disait plus mal, depuis plusieurs jours; le prince Henri et, plus tard, mon père avaient été passer un jour à Sans-Souci. Ils l'avaient trouvé très affaibli; mais ne croyaient pas sa fin si prochaine.

Il y eut Cour, le 16 août, chez la Reine. Nous y fûmes

(1) 17 août 1786.

et la trouvâmes consternée par les mauvaises nouvelles que le comte de Finck (ministre des affaires étrangères) venait de lui communiquer.

Comme le Roi exigeait que le danger de son état restât ignoré, la Cour ne fut pas décommandée et, malgré l'inquiétude générale, tout se passa comme de coutume.

Le lendemain, nous fûmes éveillés de grand matin par l'agitation du peuple qui remplissait les rues et par le retour des voitures et des chariots qu'on renvoyait des portes de la ville. L'usage voulait qu'elles fussent fermées dès la nouvelle de la mort du Souverain. Celle-ci était arrivée à la pointe du jour. Le Roi avait expiré à trois heures du matin.

Rien de plus saisissant que l'impression générale causée par cet événement! La sévérité de Frédéric II, dans les dernières années de sa vie, avait amené beaucoup de mécontentement. L'affabilité du prince de Prusse faisait croire au plus heureux avenir; on attendait donc la mort du Roi comme une délivrance. Ceux qui savaient apprécier ce grand homme et les soldats, qui lui devaient leur gloire, seuls, le jugeaient avec moins d'injustice. Mais à peine Frédéric II eut-il fermé les yeux que tous les défauts de ce Souverain disparurent; on ne pensa plus qu'à ses brillantes qualités et aux bienfaits que lui devait son peuple. Le deuil fut universel et porté sans qu'aucun ordre fût donné à cet effet. Chacun se retira chez soi, aucune voiture ne roula dans les rues, le plus morne silence régnait partout.

Bientôt un aide de camp du Roi défunt, le comte de

Goltz, vient de la part du nouveau Roi annoncer la mort de Frédéric II à mon père, puis porter des ordres au comte de Finck et au Gouverneur de la ville pour faire prêter l'hommage aux troupes. Elles furent de suite rassemblées sur les places d'armes où elles prêtèrent serment... J'y vis couler bien des larmes!

Un moment après, les portes de la ville furent ouvertes et nous partîmes tous pour Schœnhausen, afin de faire notre compliment de condoléances à la Reine. Nous la trouvâmes dans une profonde douleur. Elle regrettait le Roi, comme si elle en eût été aimée! Elle était fière de sa gloire, fière d'avoir été son épouse. Cet enthousiasme s'était tellement accru depuis sa mort qu'elle espérait pouvoir faire croire qu'elle avait été beaucoup plus liée avec le Roi qu'on ne le supposait.

Elle finit par se persuader elle-même des détails assez curieux qu'elle nous donnait, et il était souvent assez difficile de conserver le sérieux que la gravité des circonstances exigeait.

Frédéric II avait toujours traité la Reine avec les respectueux égards que ses vertus méritaient; mais si, dans les temps passés, il lui avait parlé, cela ne lui était plus arrivé depuis de longues années; personne de nous ne pouvait se le rappeler. Le Roi donnait plusieurs fois par semaine ses ordres par écrit à la Reine. Celle-ci lui écrivait pour demander les siens, lui faire ses rapports sur la Cour et sur la princesse Frédérique, dont l'éducation lui était confiée, mais là se bornaient leurs relations.

La Reine avait été fort belle et elle était encore une

belle vieille. Religieuse, charitable, elle était généralement respectée, mais son esprit n'était pas brillant, ce qui, joint à une grande difficulté de s'exprimer, rendait sa société peu agréable.

La mort de Frédéric II fit moins d'impression dans sa propre famille (1). Le Roi, son successeur, pouvait la regarder avec raison comme le terme d'un long esclavage. Mon père et le prince Henri étaient depuis longtemps brouillés avec le Roi, leur frère. Ils espéraient que maintenant mon oncle Henri, par ses services rendus à l'État et l'ascendant de son esprit, acquerrait une grande influence sur le nouveau Roi, son neveu. Les deux frères étaient tendrement attachés au souvenir de son père. Ils avaient vivement pris fait et cause contre le maréchal Winterfeldt (favori de Frédéric II) que les deux Princes accusaient des calomnies qui avaient mené leur frère au tombeau, et ils étaient convaincus que cet attachement leur donnait des droits à la confiance du successeur de Frédéric II.

La Reine douairière (ou la reine Élisabeth, comme on l'appela depuis), la princesse Amélie, la princesse Henri et ma mère regrettèrent sincèrement Frédéric II. Quant à la princesse Frédérique et à la nouvelle Reine, elles pensaient qu'un avenir de bonheur les attendait. Cette dernière cependant aurait dû ne pas se faire d'illusion, car elle n'était pas sans torts vis-à-vis du Roi, son époux.

(1) En parlant de la mort de Frédéric II, Mirabeau dit dans sa lettre du *17 août 1780* : « L'un des plus grands caractères qui aient occupé le trône est brisé avec l'un des plus beaux moules que la nature ait jamais organisés. » (Lettre XIV.)

Elle manquait d'ordre dans l'emploi de son temps, dans ses habitudes et sa toilette, ce qui avait décidé le prince de Prusse, depuis plusieurs années, de séparer la disposition de leur journée... Il dînait et soupait chez lui. Frédéric II avait fait entrevoir à la Princesse les conséquences qui en seraient la suite. Il fut trop tard lorsqu'elle voulut revenir sur le passé. La princesse Frédérique, étourdie, légère, attendait de son père une vie de jouissances.

Les funérailles de Frédéric II furent fixées à la fin de septembre. Le Roi avait voulu être enterré sans pompe à Sans-Souci, près du bosquet où étaient ses chiens favoris. Mais Frédéric-Guillaume II ordonna un enterrement avec toutes les étiquettes et cérémonies d'usage.

Ma cousine Frédérique désirant y assister, le Roi adhéra à son projet et elle partit pour Potsdam, avec la duchesse de Brunswick-OEls, nos dames et moi. Nous descendîmes au Château pour voir le catafalque et les appartements drapés avec magnificence. Je n'avais jamais rien vu de pareil; j'en fus émerveillée. Nous allâmes ensuite à pied à l'église, où d'une fenêtre on pouvait voir s'approcher le cortège funèbre. Mon oncle, mon père, le fils du Roi, mes frères suivaient le convoi. Les vieux généraux, les soldats de la garde, les gens de Frédéric II fondaient en larmes. L'église, décorée avec goût, était superbement éclairée; chaque colonne portait le nom de deux victoires.

Ces solennels souvenirs, ces soldats si profondément émus étaient très imposants; mais l'instant le plus saisis-

sant fut celui où, dépouillant le cercueil de tous les attributs de la royauté, on le plaça dans son dernier asile, en offrant au nouveau Roi les insignes enlevés au tombeau.

La cérémonie terminée, nous allâmes dîner à Sans-Souci. Le Roi vint nous y rejoindre avec M. de Bischoffwerder, dont nous fîmes la connaissance. Saxon, écuyer du prince de Saxe (un moment duc de Courlande), il appartenait à la secte des *Illuminés* (1). Sans fortune, avec de grosses dettes, il avait obtenu par la protection du prince Henri, en 1779, d'être placé au service de Prusse.

Depuis la maladie de Frédéric II, Bischoffwerder était établi à Potsdam et possédait toute la confiance du prince de Prusse. On dit qu'il la devait à l'influence des impressions mystiques inspirées par Schrepfer. La plupart de ses disciples saxons passèrent au service du Roi. Leur réputation déplaisait au public et parlait peu en faveur de Frédéric-Guillaume II.

La chambre de Frédéric II était telle qu'au moment de sa mort. Tout y était à la même place. La vue de ces chambres et l'assistance à la cérémonie funèbre me ramenèrent à des sentiments dignes du moment. Je fus peinée de voir avec quelle indifférence des plaisanteries frivoles se glissèrent au milieu des souvenirs du grand homme que nous enterrions!

Chacun emporta quelques reliques; j'eus le courage de prendre une plume de sa table à écrire, qui depuis m'a été volée.

(1) Société secrète fondée, en 1776, par Weishaupt, professeur de droit canonique à Ingolstadt.

Près de la chambre où le Roi venait de s'éteindre se trouvait une pendule surmontée de la statue de Marc-Aurèle. C'était un cadeau de la duchesse de Brunswick, qui avait donné la même à ses autres frères. Cette pendule se trouvait précisément arrêtée à l'heure où le Roi avait expiré.

La cérémonie de l'*hommage* suivit de près celle de l'enterrement; mais, auparavant, le testament de Frédéric II fut ouvert devant une assemblée de famille. Le Roi y maintenait le testament de son père en faveur de ses fils, et il y ajoutait des legs très importants à la plupart des membres de la famille royale, ce qui augmenta considérablement la fortune de chacun. Ma mère reçut une boîte garnie de brillants et une rente viagère de mille écus.

Les premiers six mois s'écoulèrent sans fêtes; on ne permit aucune réjouissance tant que durèrent les chambres et les voitures drapées. Le Roi passait son temps entre Charlottenbourg et Schœnhausen à rendre les soins les plus assidus à Mlle de Voss.

CHAPITRE III

(1787-1790)

Mort de la princesse Amélie. — Son testament. — Mariage du Roi avec Mlle de Voss. — Vie et fêtes à la Cour. — Mort de la comtesse Ingenheim (née Voss). — Les princes Henri et Louis-Ferdinand au service militaire. — Mariage du Roi avec la comtesse Dœnhoff. — Maladie et mort du prince Henri-Ferdinand.

La princesse Amélie mourut très inopinément au mois de mars (1), à la suite d'une maladie que l'on croyait si peu dangereuse que nous fûmes appelés à son lit de mort pendant un grand dîner que donnait mon père. Elle expira au moment de notre entrée dans sa chambre.

Toutes les espérances qu'elle avait données à la princesse Frédérique et à mon frère Louis à propos de son héritage furent déçues. Elle laissa ses deux palais au Prince royal et au prince Louis, son frère, pour lesquels elle n'avait témoigné ni intérêt ni amitié; ses capitaux, sa bibliothèque, sa collection de musique à des écoles de charité et à des gymnases. A l'exception de quelques legs en diamants et en meubles à ses frères et sœurs, elle ne donna aucune préférence à mon père sur le prince Henri, quoiqu'elle semblât adorer l'un et détester l'autre.

(1) Le 30 mars 1787.

Enfin, sa mort, son testament, et jusqu'à sa manière d'anéantir les espérances de ses héritiers ne démentirent pas la bizarrerie de son caractère.

Le duc de Brunswick-Œls avait aussi été flatté par la Princesse d'avoir une part de son héritage. Le comte de Herzberg faisait la lecture du testament à la famille royale. Le Duc, lisant mieux son écriture, s'offrit d'en continuer la lecture. Il trouva au bout de la page : « *Je lègue encore à mon cher neveu de Brunswick...* », et en tournant cette page : « *tout mon tabac d'Espagne!* »

Le matin de sa mort elle demanda à sa femme de chambre : « *Quel jour est-il? — Vendredi...* » répondit celle-ci... La Princesse fut très frappée et ne douta plus de sa fin prochaine. A trois heures du même jour elle expira.

Sa nièce, la princesse Albertine de Suède, hérita de sa place d'abbesse de Quedlinbourg. Ses diamants furent légués à sa grande maîtresse, Mme de Maupertuis.

Le printemps et le commencement de l'été se passèrent en négociations entre le Roi et Mlle de Voss. Elle résistait à toutes les représentations qu'on lui faisait, car tout le monde, même les amies de Mlle de Voss, favorisaient les projets du Roi. Je m'affligeais de voir Mlle de Keller de ce nombre. Elle consulta des ecclésiastiques. Je lus avec étonnement leurs réponses. Je ne comprenais point leurs raisonnements. Mlle de Keller paraissait, au contraire, convaincue que si la Reine renonçait à ses droits, en ne conservant que son titre de *Reine,* Mlle de Voss pouvait

secrètement épouser le Roi et devenir sa *légitime épouse* (1).

Je me rappelle avoir lu alors, chez Mlle de Keller, une lettre du Roi à Mlle de Voss, bien écrite et très tendre; mais on ne savait pas trop *si c'était pour la rassurer ou rassurer sa conscience, à lui,* qu'il la conjurait de souscrire à un arrangement aussi incompréhensible.

Entre toutes les amies de Mlle de Voss, il n'y en eut qu'une, la comtesse Dœnhoff (née Schwerin), qui sut lui dire la simple vérité. Elle lui représenta toute l'inconvenance du projet qu'on lui proposait. Sa lettre fit une vive impression sur Mlle de Voss. Elle eut alors recours à sa famille et lui demanda asile pour pouvoir se retirer de la Cour. Le comte de Finck, auquel son âge, son rang, sa considération donnaient le droit de la protéger, s'y refusa par politique. Son frère, M. de Voss, demeurant chez son beau-père, M. de Finck, se rangea du même avis. Elle voulut alors obtenir d'aller vivre chez le curé de la campagne de son père. Mlle de Voss ne cacha point qu'elle désirait se soustraire aux persécutions du Roi, aux sentiments qu'elle lui inspirait, à ceux qu'elle éprouvait elle-même, en voyant de sa part tant de constance. Elle sentait sa faiblesse et fit d'inutiles efforts pour échapper à son avenir et aux sollicitations de ses amies.

Ce fut enfin une lettre du vieux duc de Brunswick qui

(1) Le Consistoire des Réformés, réuni à Berlin, déclara que, s'appuyant sur le précédent du double mariage de Philippe le Généreux, landgrave de Hesse, le roi Frédéric-Guillaume II pouvait légitimement épouser Mlle de Voss. En 1540, le théologien Mélanchthon, ami de Luther, avait autorisé le Landgrave à faire un mariage dans ces mêmes conditions.

décida Mlle de Voss à se rendre aux instances du Roi. Le Duc lui écrivit «*qu'elle désespérait le Roi par son refus..., qu'il n'était plus occupé que d'elle..., que les affaires les plus importantes restaient indécises..., qu'elle devait se sacrifier au bonheur de l'État..., rendre le Roi à ses devoirs, à ses occupations et le sauver de la dangereuse influence de Mme Ritz* (1) *dont le caractère intrigant avait de tristes inconvénients et dont l'éloignement devait être la condition du consentement de Mlle de Voss.* »

Le duc de Brunswick jouissait d'une grande considération. Le Roi avait beaucoup plus de penchant pour lui que pour le prince Henri, dont le caractère était plus tenace et plus altier. Je suis sûre que c'est à la lettre du Duc que le Roi dut le consentement de Mlle de Voss.

Quant à la Reine, j'ignore le moyen dont on se servit pour obtenir le sien; mais je suis certaine qu'elle le donna *par écrit,* que cet écrit fut communiqué à Mlle de Voss, et ce fut seulement alors qu'on prit jour pour ce singulier mariage (2). On fit grand mystère du nom de l'ecclésiastique qui le bénit et des personnes qui en furent les témoins.

(1) Mme Ritz, née Wilhelmine Encke, de basse extraction, épouse de Ritz, valet de chambre du Roi (plus tard son trésorier), était, depuis sa jeunesse, la favorite du Souverain; elle exerça sur lui une très funeste influence, qui dura jusqu'à sa mort et la fit surnommer *la Pompadour prussienne.*

(2) Le duc de Weimar se chargea de faire agréer par la Reine le mariage de Mlle de Voss avec le Roi. « *Celle-ci en rit,* raconte Mirabeau, *et dit :* « *On aura mon consentement, mais on ne l'aura pas pour rien et même il coûtera cher.* » En effet, on paya « *ses dettes qui passent cent mille écus.* » (Lettre du 12 décembre 1786.)

Ce mariage se fit le 7 mai, fête de ma cousine Frédérique, que le Roi célébra par un grand bal dans les appartements de Frédéric Ier. Le duc d'York et une foule d'étrangers de toutes les nations, qui venaient d'arriver, rendirent cette fête très brillante.

Pendant le bal, le Roi se retira dans les chambres de Mlle de Voss, où le mariage fut béni. Cet événement fut généralement assez ignoré. Avant la bénédiction, le Roi reçut de Mlle de Voss la promesse de rester encore à la Cour et de laisser ignorer à tous les engagements qu'elle avait pris.

Elle y resta en effet et suivit la Reine douairière à Schœnhausen durant juin et juillet, en attendant le départ de Mme Ritz. Le Roi lui avait promis l'éloignement de celle-ci, avant qu'elle vînt occuper la maison qu'il lui avait fait arranger à Sans-Souci.

Le fils du Roi et de Mme Ritz, le jeune comte de La Mark, tomba dangereusement malade à Charlottenbourg; le Roi l'adorait..., tous les soins ne purent le sauver..., il mourut le 2 août. Le 3 était la fête du Prince royal... Le Roi trouva impossible de révoquer les invitations déjà lancées, et le bal eut lieu. Il avait peine à contenir sa douleur, dévorait ses larmes, fit pitié à tous et on termina les danses de bonne heure.

On dit que c'est ce jour-là que Mlle de Voss se décida de quitter la Cour, sans persister à imposer la condition de l'éloignement de Mme Ritz. Le Roi toutefois promit de la faire partir dès qu'elle serait moins éprouvée par la mort de son fils.

Cette condescendance coûta cher à Mlle de Voss; elle lui valut les reproches de tous ceux qui regardaient le départ de Mme Ritz comme nécessaire à son bonheur.

Mlle de Voss reçut le titre de comtesse d'Ingenheim et la maison que Frédéric II avait fait bâtir près de Sans-Souci pour milord Marishall, son ami. Elle y vécut dans une retraite absolue, n'étant occupée qu'à adoucir la douleur du Roi.

Le commencement de l'année 1788 amena beaucoup d'étrangers à Berlin. La princesse de Suède vint prendre possession de l'abbaye de Quedlinbourg. Le Roi offrit à la Princesse le palais de la princesse Amélie, dont le prince Louis venait d'hériter et elle s'y établit pour l'hiver avec une Cour très nombreuse.

La princesse Czartoryska revint alors d'un voyage à Paris. Sa fille, la princesse de Wurtemberg, et son mari (commandant d'un régiment en Poméranie) y arrivèrent également. Le prince Henri vint habiter son palais pendant quelques mois. Il y amena les acteurs français qui étaient à son service et fit construire un théâtre dans ses appartements.

Le Roi aimait beaucoup la musique et le théâtre. Il augmenta sa chapelle et conserva l'opéra italien, l'opéra bouffe et protégea le théâtre allemand, qui commençait alors à inspirer de l'intérêt. La présence et l'amabilité de la Princesse-générale anima beaucoup ce carnaval. Elle arrangeait des fêtes et des surprises pour le Roi qui l'amusaient beaucoup.

La comtesse Ingenheim ne paraissait qu'aux petits con-

certs du Roi, où peu de personnes étaient admises. La princesse Frédérique était la seule qui y était ordonnée. Bientôt nous fûmes toutes invitées pour un grand bal chez le Roi; la Reine et ses deux filles ne s'y trouvèrent pas.

Cette première apparition de la comtesse Ingenheim fut très pénible pour elle. Elle avait l'air d'être au supplice, ayant toujours les larmes aux yeux.

Le mardi gras mit fin au Carnaval par une fête magnifique que le Roi ordonna dans la salle de l'Opéra. La Princesse-générale se chargea de diriger un quadrille. Elle choisit pour sujet un opéra français qu'on aimait beaucoup, *la Fée Urgèle* (1). Toutes les Princesses furent au nombre des acteurs. Les costumes riches dépassèrent tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

La Princesse-générale se surpassait pour conserver la faveur dont on la comblait. Elle avait envie de plaire et ses succès étaient fort au-dessus de son âge.

Le vif désir de s'instruire, les aptitudes de mes deux frères (surtout de Louis) leur donnaient plus de connaissances qu'on en a communément à leur âge; malheureusement, la mauvaise direction de leur éducation n'inspirait aucune confiance. Henri, doux et aimable, moins doué, n'en souffrait pas autant; mais les suites en furent de plus en plus funestes pour Louis. Le cœur sensible et généreux de celui-ci était ouvert à tous les sentiments nobles et grands; pourtant, il était sans force pour réagir

(1) Opéra-comique de Favart, musique de Duni, qui eut un grand succès en 1765.

sur ses passions fougueuses et naturellement Louis était en butte à toutes les séductions.

Ma mère ne s'abusait pas sur les dangers qui le menaçaient. Elle fit alors la connaissance de M. de Verdy et crut avoir tout fait en obtenant qu'on l'adjoignît à M. Bärbaum.

Verdy grondait, prêchait, endoctrinait Mlle de Keller, qui en paraissait très flattée. La bâtisse de Bellevue (1) venait d'être achevée ; on y envoya mes frères pour s'y préparer à leur confirmation, qui eut lieu six semaines après. Louis n'avait que quinze ans et demi.

On apprit bientôt que la comtesse Ingenheim attendait ses couches au commencement de l'hiver. Elle habitait Sans-Souci et écrivait souvent à Mlle de Keller. Mme Ritz obtint de rester encore avec le Roi dans les mêmes rapports qu'auparavant. Il avait pitié de sa douleur et de son malheur. La comtesse de La Mark, sa fille, venait souvent chez le Roi et était aussi reçue par la comtesse Ingenheim. Celle-ci cependant refusa de recevoir Mme Ritz. Elle ne pouvait se dissimuler qu'une des raisons de son sacrifice était éludée.

Exposée souvent aux impertinences de M. Ritz (2), qui faisait cause commune avec sa femme pour tourmenter la Comtesse, elle en avait une peur extrême et conçut contre lui des soupçons plus graves.

Un jour que la Comtesse se trouvait très abattue, pendant

(1) *Bellevue* fut le nom donné au château que bâtissait alors le prince Ferdinand.

(2) Trésorier du Roi.

son séjour à Sans-Souci, le Roi demanda pour elle de la limonade. M. Ritz s'empressa d'aller la chercher et de la lui présenter.

Frappée de l'obligeance de cet homme qui, ordinairement, ne la traitait qu'avec dédain, elle hésita un moment à l'accepter. Le Roi devina sa pensée, fut offensé pour son favori et la comtesse Ingenheim, quoique avec répugnance, but la limonade.

Je ne sais si cette supposition fut réellement fondée, ou si l'imagination de la Comtesse travailla au point de la rendre malade; mais elle se trouva dans la soirée sérieusement indisposée. M. de Bischoffwerder, qui s'occupait de médecine comme d'autres sciences, crut devoir calmer la Comtesse, en lui faisant prendre un contrepoison, après l'aveu de ses soupçons qu'elle n'avait pas osé prononcer devant le Roi.

L'idée d'avoir été empoisonnée ne la quitta plus et elle en parlait constamment dans ses lettres à Mlle de Keller. L'hiver ramena le Roi et la comtesse Ingenheim à Berlin. Elle était avancée dans sa grossesse et il n'était plus question de sa présentation à la Cour.

La comtesse Ingenheim n'ignorait pas à quel point son établissement à Sans-Souci avait été blâmé dans le public, d'autant plus qu'elle occupait la chambre de Frédéric II et que celle où il avait expiré avait été dérangée et meublée autrement à cause d'elle. Elle obtint du Roi une maison pour y faire ses couches.

Les sentiments de Mlle de Keller pour M. de Verdy devenaient tous les jours plus apparents et elle finit par me

confier qu'ils avaient l'intention de se marier. Je ne redoutais rien autant que de me séparer de ma gouvernante; aussi M. de Verdy me parut-il plus désagréable que jamais.

Le Roi ne permit plus à la comtesse Ingenheim de quitter le Château. Elle y accoucha d'un fils dont la naissance combla les vœux du Roi et rendit la Comtesse très heureuse.

Elle vint, peu après, à un grand souper que donna mon père. C'était la première fois qu'elle y paraissait depuis qu'elle était comtesse Ingenheim. C'est aussi la dernière fois que je l'ai vue.

Elle n'avait accepté du Roi ni perles ni diamants; mais elle parut ce jour-là avec son portrait très richement garni en diamants, qu'il lui avait donné pour le baptême de son fils.

Peu de jours après, la Comtesse devint très souffrante et ne quitta plus sa chambre. Elle toussait, mais on ne paraissait pas y attacher de l'importance. Tout à coup, elle fut prise de douleurs d'entrailles de plus en plus aiguës. Ses idées d'empoisonnement la reprirent et elle se persuada qu'elle souffrait encore de celui qu'on lui avait donné pendant sa grossesse.

Les manœuvres du printemps commençaient en mars, mois où le Roi avait l'habitude de se rendre à Potsdam. Il décida d'y aller comme de coutume, se proposant de venir chaque jour voir la malade. Le jour de son départ, la Comtesse se sentit plus faible, très éprouvée de la courte séparation qui l'attendait.

Elle quitta pourtant son lit, fit sa toilette (le Roi aimant l'élégance) et passa encore quelques heures avec lui et son fils. Elle pleura beaucoup au moment du départ du Roi. A peine se fut-il éloigné, que l'état de la Comtesse empira au point d'inspirer les plus vives alarmes.

Les accès devinrent alors de plus en plus terribles; la pauvre femme jetait des cris perçants et ne cessait de répéter : « *C'est dans les entrailles que réside le mal, je meurs empoisonnée.* » Enfin, elle expira dans des contorsions et des gémissements lamentables.

Mlle de Keller arriva trop tard; depuis une demi-heure elle n'existait plus.

M. de Bischoffwerder se chargea d'apprendre la nouvelle au Roi. Celui-ci l'envoya à Berlin faire les arrangements pour la circonstance.

A midi, le lendemain, je trouvai le Roi chez la princesse Frédérique. Il était profondément affligé de la mort de la malheureuse Comtesse. La Princesse parla à M. de Bischoffwerder des soupçons répétés sans cesse par la mourante à ceux qui l'entouraient. Il fut si énigmatique dans ses réponses qu'elles augmentèrent encore notre trouble.

A la réquisition de la famille, on décida de chercher les causes de la maladie; les médecins étaient déjà rassemblés pour faire l'autopsie, lorsque tout à coup le chirurgien général Theden, accusé d'être du nombre des sectaires entourant le Roi, arriva de Potsdam et produisit un ordre souscrit par le Roi, qui ordonnait de n'examiner que l'état de la poitrine et des poumons de la défunte.

Ce qui fit ajouter encore plus de foi à cette sinistre his-

toire fut que M. Ritz suivit le convoi jusqu'à la terre de M. de Voss et qu'arrivé à Buch, il produisit un second ordre, souscrit également par le Roi, qui ordonnait d'ouvrir le cercueil et d'y jeter de la chaux vive; ordre auquel personne ne crut, la douleur du Roi le rendant très improbable.

C'est au mois de mars de cette année 1789 que mes frères furent placés au service militaire : Henri, à la suite des gardes du corps, Louis, au régiment d'infanterie de Mœllendorf.

Peu après, mes parents se brouillèrent complètement avec M. de Verdy, qui n'avait pas répondu à leur confiance. Mlle de Keller ne voulut pas ajouter foi à ce qu'elle appelait des calomnies et elle déclara sa résolution de l'épouser. Elle demanda et obtint son congé de mes parents.

On donna des précepteurs militaires à mes frères : le choix n'en fut pas heureux. M. de Zieten (fils du vieux général de ce nom) fut placé auprès d'Henri et M. de Rahleke, officier d'infanterie, près de Louis.

La princesse d'Orange (1) vint à Berlin au mois de juin. La princesse Louise, sa fille et ses deux fils l'accompagnaient. Elle avait la réputation d'une femme d'esprit fin et élevé. Sa fille (2) n'était pas jolie, mais son expression douce et bienveillante m'attira et je me suis intéressée à elle toute ma vie.

Le Prince héréditaire était bien, sans être beau; le prince

(1) Sœur du roi Frédéric-Guillaume II, mariée à Guillaume V, prince d'Orange, gouverneur héréditaire des Pays-Bas, prince de Fulda et de Corwey.

(2) Mariée au prince héréditaire de Brunswick en 1796.

Frédéric avait une figure spirituelle et distinguée. On disait que le mariage du jeune Prince avec Wilhelmine (1) était projeté.

L'idée que Wilhelmine, notre cadette, serait probablement mariée avant Frédérique et avant moi nous rendait toutes deux fort capotes. Cette Mimi, que nous traitions d'enfant, était l'objet des hommages du prince d'Orange, fort épris d'elle, tandis que personne ne s'occupait de nous.

Le 7 août, jour de naissance de la princesse d'Orange, devait avoir lieu, à la salle de l'Opéra, un grand bal masqué. On choisit comme sujet *l'Olympe*, encore fort à la mode, qui nous parut une idée sublime. Les dieux ne suffisant plus pour tous ceux qui voulaient en être, on admit encore les demi-dieux. Tous les jours les répétitions ou les fêtes nous réunissaient, et jamais nous n'avions vécu dans un tourbillon aussi bruyant.

Ce genre de vie commença à distraire le Roi de la douleur qui l'avait si longtemps absorbé. Les premières fois qu'il nous revit après la mort de la pauvre comtesse Ingenheim, il avait l'air très ému et avait de la peine à vaincre son émotion.

Pendant les fêtes de Charlottenbourg, on découvrit deux nouvelles aspirantes à la faveur du Roi : l'une, Mlle de Viereck, dame d'honneur de la princesse Frédérique, qui paraissait l'objet des attentions des valets de

(1) Wilhelmine, fille du roi Frédéric-Guillaume II (désignée sous le pseudonyme de Mimi), mariée en 1791 à Guillaume Ier, roi des Pays-Bas.

chambre et des chasseurs attachés au service du Roi. L'autre était la comtesse Dœnhoff, arrivée de Prusse pendant la maladie de la comtesse Ingenheim, pour être dame d'honneur de la Reine. Elle obtint cette faveur qu'elle avait demandée au Roi avec une hardiesse qu'on citait.

On la disait gaie, spirituelle et coquette. Cependant ses efforts pour attirer l'attention du Roi restèrent d'abord sans succès. Il en parla même à la princesse Frédérique, et s'en impatientait. Comme la Comtesse déplaisait à ma cousine, elle fut fort contente de voir son père partager son opinion.

La comtesse Dœnhoff était blonde, assez bien faite, avec une physionomie spirituelle; on la disait aimable, instruite, mais d'un caractère bizarre et capricieux. La Reine la protégeait beaucoup. A Charlottenbourg, elle continua encore ses coquetteries pour le Roi, mais sans plus de succès.

Le 7 août, jour tant désiré, arriva enfin! La fête et le quadrille réussirent à merveille; jamais rien de plus brillant ne s'était encore offert à mon imagination. La princesse Frédérique figura *Diane*, mon frère Louis, *Endymion;* la princesse Wilhelmine, *Minerve;* le prince d'Orange, *Mars;* la princesse Louise d'Orange, *Flore;* le prince Louis, fils du Roi, *Zéphir;* le Prince royal, *Hercule;* une fort belle comtesse Wartensleben, *Hébé;* j'étais *Junon*, mon frère Henri, *Jupiter;* le prince Frédéric d'Orange, *Apollon*..., etc., etc... Les costumes riches et élégants étaient du goût le plus parfait.

On fut ce jour-là frappé de la beauté de la princesse Wilhelmine et personne ne douta qu'elle ne serait charmante, comme elle l'est devenue depuis.

Le quadrille eut un tel succès qu'il fut répété à Mon-Bijou, chez la Reine. Elle fit construire, à cet effet, un Olympe dans son jardin. Il y eut encore une fête villageoise dans celui de Bellevue, qui termina nos amusements. La princesse d'Orange partit immédiatement après, à notre grand regret. Jamais nous n'avions eu un temps plus agréable et nous retournâmes avec peine à notre genre de vie habituel.

Mon frère Henri eut presque tout l'automne des fièvres qui l'éprouvèrent beaucoup, sans d'abord donner de l'inquiétude.

M. Molière, homme spirituel, candidat en théologie, qui était depuis quelque temps auprès d'Auguste, exerçait une influence favorable sur lui, du moins pour ses études. Il lui fit honte de son ignorance, ce qui le rendit studieux et appliqué.

Ma mère, cependant, le gâtait beaucoup; elle soutenait son penchant pour l'économie et Auguste devint aussi égoïste qu'il était possible de l'être pour son âge. Un homme plus énergique que M. Molière aurait pu s'y opposer; mais il craignait les scènes et se contenta de faire à mon frère le bien qui dépendait de lui.

M. de Verdy, n'allant plus chez mes parents, obtint, par la comtesse Dœnhoff, une place de Chambellan chez la Reine. Mlle de Keller en fut très satisfaite. Elle ne partageait pas mon chagrin de la séparation qui bientôt nous menaçait.

L'hiver de 1790 nous ramena en ville. Il fut brillant par ses fêtes et ses mascarades. Ma cousine Frédérique obtint du Roi la permission d'organiser un théâtre de société dans la salle qui existait au Château. M. de Nugent, émigré français, très bon acteur (1), profita du goût de la princesse Frédérique pour la scène et dirigea deux représentations : *les Fausses Infidélités, l'Amitié et l'Épreuve.*

Le Roi assistait à toutes les répétitions et avait l'air très occupé de Mlle de Viereck; personne ne douta qu'elle ne remplaçât la comtesse Ingenheim. Cependant, tout changea de face; le Roi tout à coup négligea Mlle de Viereck et toutes ses attentions s'adressèrent à la comtesse Dœnhoff.

La Reine elle-même s'aperçut des assiduités du Roi auprès de sa dame d'honneur. Elle eut un jour une scène violente avec la comtesse Dœnhoff, dans laquelle elle lui reprocha sa coquetterie avec le Roi. Celle-ci répondit avec hauteur à la Reine, qui alors sortit de la chambre.

Peu de semaines après, la comtesse Dœnhoff quitta la Cour, sous prétexte de maladie. Elle se retira chez la vieille comtesse de Solms, qui appartenait à la société de la Reine douairière.

Malgré son indignation, la Reine la congédia sans reproches et sans aigreur, lui fit le cadeau d'usage et se conduisit avec beaucoup de dignité.

Le mariage du Roi avec la comtesse Dœnhoff se fit chez la comtesse de Solms et plus publiquement que celui de

(1) M. de Nugent s'était engagé, faute de mieux, au théâtre de Rheinsberg. Il espérait que le Roi ferait venir à Berlin une troupe française, dont il serait le directeur.

la comtesse Ingenheim. Il y eut pour témoins : la belle-fille de la vieille Comtesse (mariée depuis à M. Ompteda) et, à l'indignation du public, les deux chambellans de la Reine : M. de Dœrnberg et M. de Verdy.

Tout ceci ne fut pas un secret. Ceux qui se trouvèrent à cet extraordinaire mariage s'empressèrent de traiter la comtesse Dœnhoff en reine. Les personnes sincèrement attachées au Roi se désolaient de ce nouvel engagement, de l'étalage qu'on en faisait et du peu d'égards du Roi vis-à-vis de l'opinion publique. Les femmes avaient eu beaucoup d'influence sur lui dans sa première jeunesse, l'avaient entraîné dans des sociétés, des sectes et des milieux regrettables, exerçant de plus en plus leur funeste empire.

On gouvernait surtout le Roi par des visions, par l'apparition de ceux qu'il avait le plus aimés, comme son fils, le comte de La Mark et la comtesse Ingenheim. Ces séances duraient quelquefois des soirées entières. Un de ceux qui *l'éclairaient* raconta plus tard à la Princesse royale et à moi qu'en sortant un jour d'une de ces scènes d'apparition, l'abattement du Roi fut si grand qu'il put à peine rentrer chez lui. On ne doutait point que ces séances ne contribuassent à détruire sa santé.

Au commencement du printemps, mes frères et moi nous prîmes la rougeole. Chez Henri la maladie eut un caractère assez sérieux. Il se refroidit par une imprudence de son valet de chambre ; toute la maladie se porta alors aux poumons et le danger se déclara dans la même journée. Les saignées, plusieurs fois répétées, restèrent sans effet. Quand on me permit de revoir Henri, je fus

douloureusement frappée de son changement: lui-même, inquiet de son état, me donna tous les détails de sa funeste maladie.

Ma mère, très alarmée, fit appeler d'autres médecins; Heim, qui avait surtout beaucoup de réputation, nous rendit un peu d'espoir. Le nouveau régime prescrit ne fut pas sans effet; les crachements de sang diminuèrent, la fièvre fut moins forte, Henri put bientôt quitter sa chambre, s'établir à l'air, faire avec moi de longues promenades en voiture.

Le mieux fut si sensible que nos craintes s'évanouirent et Henri reprit aussi courage.

Le mariage de Mlle de Keller et de M. de Verdy allait bientôt se faire. Mlle de Keller avait évité de m'annoncer son départ pendant ma maladie et nos alarmes pour mon frère; mais sa noce fut décidée pour le mois de mai, et seulement huit jours avant, elle m'apprit la nouvelle de notre prochaine séparation.

Les bruits de guerre contre l'Autriche (1) achevèrent de m'abattre; on ne parlait plus que de la marche des troupes. Les officiers n'étaient occupés que de leurs équipages. Ceux de mes frères furent ordonnés, même pour Henri. Leurs deux régiments étaient au nombre de ceux qui devaient former le corps d'armée en Silésie.

Le mariage de Mlle de Keller eut lieu le 15 mai. Il fut béni à l'église catholique, puis chez Mme de Puttkammer (2) par

(1) La guerre n'éclata pas alors. Des négociations heureusement menées aboutirent au congrès de Reichenbach et à une entente avec l'Autriche.

(2) Sœur de Mlle de Keller.

le prêtre protestant. Mlle de Keller reçut un beau cadeau de mes parents et s'en sépara amicalement. Elle vint prendre congé de moi, en allant à l'église, émue de me dire adieu, mais rayonnante du bonheur d'épouser l'homme qu'elle aimait. Elle alla s'établir dans une aile de la maison Schulenbourg, que son mari venait d'acheter, grâce à une spéculation faite avec la comtesse Dœnhoff.

La maladie de mon frère faisait de lents, mais évidents progrès. Les soins des médecins enrayaient l'intensité du mal; cependant la toux et la fièvre ne le quittaient presque plus; je restais avec lui et ne paraissais chez mes parents qu'à l'heure où Henri dormait.

Le départ des troupes, fixé aux premiers jours de juin, fut comme un coup de foudre pour Henri qui s'était vaguement flatté d'être remis pour le début de la campagne. En apprenant qu'il devait se séparer en peu de jours de son frère et de ses compagnons d'armes, il fut plongé dans une tristesse qui me perça le cœur.

Mes parents, toujours plus ou moins brouillés avec Louis, ne lui avaient assigné qu'une ressource très modique, tout à fait insuffisante pour les dépenses qui l'attendaient. Henri, âgé de dix-neuf ans, recevait depuis un an l'apanage de petit-fils de Roi, six cents écus. Il avait fait des épargnes sur ses revenus. La veille du départ de Louis, nous passâmes la soirée tous les trois ensemble. Tout à coup Henri tira de sa poche une bourse avec cent frédérics d'or (1), la tendit à Louis en disant : « *Nim das, das ist*

(1) Monnaie d'or prussienne qui a existé de 1750 à 1857, un Frédéric d'or valait 5 thalers 20 silbergros ou 16 marks 83 pfening de notre argent actuel.

alles was ich habe, ich brauche es nicht (1). » Louis, tout ému, se jeta dans les bras de son frère. Craignant l'effet de cette scène touchante pour Henri, je les séparai un moment. Louis revint plus tard; il n'osait plus regarder son frère, ni lui parler, de peur de trahir son émotion.

Henri ne désirait prendre congé d'aucun de ses compagnons d'armes; mais il dit à Louis qu'il le reverrait encore. On engagea celui-ci à partir entre quatre et cinq heures du matin, moment où Henri dormait le plus tranquillement.

Dès trois heures, ma mère et moi nous entrâmes chez Louis pour lui dire qu'il ne devait plus songer à dire adieu à Henri. Sa douleur fut violente, mais son cœur, plein d'ambition, brûlant du désir de se distinguer, ne se serra vraiment qu'à la pensée de quitter son frère dans un état si alarmant. Il m'embrassa tendrement; notre séparation le troublait. Celle d'avec mes parents le touchait moins; toujours tenu à grande distance, ses rapports avec eux n'avaient jamais été intimes. Ma mère eut cependant un moment d'attendrissement en accompagnant Louis au bas du perron, où l'attendaient ses chevaux. Il me recommanda encore Henri, s'élança sur son cheval et disparut rapidement.

En rentrant, j'écoutai longtemps à la porte d'Henri; tout paraissait tranquille, je me flattai que son sommeil n'avait pas été interrompu. Mais quelques heures plus tard, lorsque je vins chez lui, ses yeux rouges me prou-

(1) De l'allemand : « *Prends cela, c'est tout ce que j'ai, je n'en ai pas besoin.* »

vèrent qu'il avait pleuré et mal dormi. Il me dit alors que le bruit de l'escadron qui allait chercher les étendards l'avait éveillé (bien qu'on eût ordonné que tout se fît dans le plus grand silence). Bientôt après, il entendit remuer dans la chambre de Louis, il lui sembla l'entendre pleurer, mais il n'osa pas l'appeler pour l'embrasser une dernière fois. Enfin, lorsque le galop de son cheval, traversant la place Guillaume (Wilhelmsplatz maintenant), vint à ses oreilles, tout son courage l'abandonna. Je regrettai amèrement de ne pas être entrée plus tôt chez lui, et nous pleurâmes beaucoup ensemble.

Plus que jamais, je m'occupais de faire faire à Henri des promenades qui pouvaient le distraire. Il fut aussi question de l'emmener en Italie ou à Madère; ce projet et les préparatifs de voyage l'absorbèrent beaucoup.

On se décida à partir pour Bellevue, espérant que l'air ferait du bien à Henri. Louis nous écrivait souvent. Il était toujours en Silésie, où les négociations avaient arrêté les opérations militaires.

Les mois de juillet et d'août s'écoulèrent sans aucune amélioration chez Henri. On changea sans cesse de remèdes et de régime; tout fut en vain. Lui-même était entièrement découragé et ne le cachait point. il fut de nouveau question de son voyage, les médecins insistaient sur la nécessité du départ; mais les embarras du déplacement inspiraient beaucoup de répugnance à mes parents. Henri, au contraire, s'en réjouissait et s'en occupait beaucoup. Nos conversations, nos projets, nos courses même en étaient l'unique sujet. Au mois de septembre, les pre-

miers froids se firent sentir; leur influence sur la santé de mon frère fut effrayante. La toux et la fièvre augmentèrent au point d'éteindre en nous toute illusion.

Mes parents firent leur communion à Bellevue; je fus chargée de demander à Henri s'il voulait y participer. Il me répondit : « *Dans l'état où je suis, je dois plus que tout autre m'occuper de pareilles pensées.* » Il m'avait fait faire une bague de ses cheveux qu'il me donna ce jour-là.

Nous rentrâmes en ville en septembre; on installa mon frère dans les pièces exposées au soleil. A la fin du mois, ses forces diminuèrent encore sensiblement. La paix de Reichenbach (1) venait de terminer les négociations avec l'Autriche; les troupes avaient l'ordre de revenir et nous attendions le moment où Louis nous serait rendu. Henri s'en réjouissait et parlait sans cesse de ce retour.

Le 4 octobre, il fut si mal, ses idées se brouillèrent à un tel point, que mes parents envoyèrent une estafette à Louis avec ordre d'arriver sans perdre de temps. Le Roi lui permit de quitter son régiment et nous espérions que les deux frères auraient encore la consolation de se revoir.

Vers le soir, Henri fut plus calme; mais, à trois heures du matin, on vint m'appeler. Je trouvai mon frère assis dans une chaise roulante et se faisant pousser dans les salles du palais. Une bougie à chaque lustre éclairait tristement ce lugubre appartement et donnait à la figure pâle d'Henri une expression plus souffrante encore que de coutume. Ma

(1) Le 27 juillet 1790, une convention fut signée à Reichenbach entre la Prusse, la Pologne, l'Angleterre, les Pays-Bas et l'Autriche, qui maintenait l'intégrité de l'empire Ottoman contre la Russie et l'Autriche.

mère vint nous rejoindre; nous cheminâmes ensemble jusqu'au matin. Enfin, accablé, notre pauvre malade demanda à se coucher et dormit longtemps.

Le reste de la journée fut plus tranquille, ses idées parurent plus claires; il parla beaucoup de Louis, qui pouvait arriver le 9. Sa joie à cette pensée était touchante. Le lendemain, des symptômes alarmants achevèrent d'épuiser ses forces. Vers dix heures les médecins prévinrent ma mère que le pouls s'affaiblissait et que la fin approchait. J'obtins de ne quitter ce frère chéri que lorsque son âme serait retournée vers son Créateur, mais on emmena ma mère. J'abandonnai seulement la chambre quand la réalité cruelle s'appesantit sur moi!

A midi, on m'appela chez mes parents. Mon père n'avait appris qu'à son réveil la mort de mon frère. Il en fut profondément ému. La voiture vint ensuite nous prendre pour aller à Bellevue, où tout était préparé pour nous recevoir. Il fut décidé que nous y resterions tout l'hiver et qu'au printemps on partirait pour Spa, dont les eaux étaient recommandées à ma mère, fort affectée de la perte de mon frère.

On attendait Louis le 9; j'allai à pied à sa rencontre à travers le parc. A peine étais-je arrivée au bout de l'allée qui mène à Bellevue que je reconnus sa voiture. Aux portes de Berlin seulement, il avait appris notre malheur. Sa violente douleur me fit à la fois du mal et du bien; je me réveillai de l'état de stupeur qui me contraignait; les larmes de Louis firent couler les miennes et sa tendresse me fut une grande consolation.

Le prince Henri vint à Bellevue ; il avait beaucoup aimé mon frère et prit une vive part à notre chagrin

Je n'oublierai jamais la pénible impression que me firent, après ces lugubres journées, les appartements éclairés et cet air de fête donné, selon l'usage, dès que le Prince arrivait chez nous.

Louis seul revit Henri. Cela ne me fut pas permis. Ma santé d'ailleurs était passablement altérée par les efforts que j'avais faits pour comprimer mon chagrin. Une contraction nerveuse aux poumons m'empêchait de respirer. On me conseilla l'électricité, qui me fit du bien.

CHAPITRE IV

(1791-1794)

Bellevue. — Premier séjour à Rheinsberg chez le prince Henri. — Voyage à Spa. — Les émigrés français. — Guerre funeste avec la France. — Fiançailles du Prince royal et du prince Louis. — Bravoure et exploits du prince Louis-Ferdinand. Sa conduite héroïque au siège de Mayence. — Réception des princesses de Mecklembourg-Strelitz à Berlin. — Leur mariage. — Le comte Jean Potocki à Berlin. — Guerre impolitique contre la Pologne. — Entrevue du prince Henri avec le Roi. — La comtesse Dœnhoff quitte définitivement la Cour.

Le séjour à Bellevue fut plus agréable qu'il ne l'était habituellement. On vit beaucoup de monde et les étrangers qui se trouvaient cet hiver-là à Berlin. Sir Sidney Smith était de ce nombre. Il venait de commander une partie de la flotte suédoise contre les Russes et était chargé d'organiser des chaloupes canonnières, dont il était question de se servir en Prusse dans une guerre que l'on appréhendait avec la Russie.

La construction de ces chaloupes amenait souvent sir Sidney Smith à Bellevue, où mon père l'invitait fréquemment. Son esprit, sa gaieté m'amusaient et je fus contrariée de voir nos agréables soirées interrompues par l'arrivée du prince héréditaire d'Anhalt-Dessau. Il était chargé d'une lettre de recommandation du Prince, son père, pour le mien qui, désirant obtenir pour son fils mon cœur et

ma main, demandait à mes parents de protéger ce projet auprès du Roi.

J'en fus aussitôt instruite. Le Prince me déplut souverainement. Grand, avec des traits réguliers, on vantait sa beauté; mais, moi, je lui trouvais une tournure commune, un air lourd, tenant plus à un manque d'esprit et de jugement qu'à la timidité d'une première connaissance.

Ma mère, au contraire, le protégeait extrêmement. Elle lui supposait beaucoup de qualités et de mérites et ajoutait encore à mon éloignement par les éloges exagérés que j'étais obligée d'entendre.

Le Prince héréditaire fut invité une fois pour toutes à Bellevue. Il ne manquait pas de venir tous les soirs à son poste près de moi, sans ouvrir la bouche.

Les encouragements de ma mère ne le déterminèrent pas davantage à sortir de son respectueux silence. On me reprocha ma froideur, mais je n'aurais jamais pu me décider à montrer des sentiments qui étaient loin de mon cœur. J'étais effrayée de l'avenir qui se préparait pour moi et ne savais où chercher un appui contre mon malheureux sort.

Après plusieurs discussions, le Prince repartit sans qu'on eût exigé de moi aucune décision. Je bénis le ciel d'être délivrée de sa présence et je repris courage.

Dans le fond de son cœur, mon père partageait mon éloignement pour le Prince héréditaire. Il ne lui trouvait pas les qualités auxquelles il mettait du prix. Le Prince ne parlait que l'allemand; il avait le ton et les manières d'un officier de garnison, et son embarras continuel l'ennuyait en le fatiguant.

Le voyage de Spa, dont on avait parlé tout l'hiver, fut alors tout à coup décidé. Ma mère, pour faire plaisir à mon père, consentit à aller auparavant passer huit jours à Rheinsberg chez le prince Henri, où des différends avec ce dernier l'avaient empêchée depuis des années de l'y suivre.

Mon oncle était mécontent de ce mariage projeté. Il aurait préféré que j'épousasse le prince de Gotha, qu'il protégeait à cause de son ami, M. Grimm.

Ma mère décida donc d'aller à Rheinsberg pour la fête de mon père, que le prince Henri célébrait tous les ans. Le duc d'York arriva à Berlin peu avant notre départ; mon père lui donna une fête à Bellevue et les anciens projets pour ma cousine Frédérique se renouvelèrent. Cette fois-ci, le Duc parut plus sensible aux avances qu'on lui fit. Il finit par combler tous nos vœux.

Je vis pour la première fois Rheinsberg. Je fus enchantée de ce séjour : le château au bord du lac, les arbres splendides du parc, le spectacle français, l'accueil gracieux de mon oncle, tout me charma également.

La Cour du prince Henri était nombreuse. Plusieurs dames âgées, mais fort aimables, étaient établies à Rheinsberg. M. de Royer et son frère M. de Brancion (aides de camp du Prince) étaient au nombre des messieurs et de mes anciennes connaissances. Royer avait l'air d'un sauvage; son air dur et sévère contrastait singulièremen avec son caractère doux et bon.

Le charme de Rheinsberg fut bientôt détruit pour moi par de nouvelles discussions entre ma mère et mon oncle,

CHATEAU DE RHEINSBERG

Appartenant au Prince Henri de Prusse.

qui firent renaître leur ancienne inimitié (1). Elle se promit de ne jamais y revenir, ce qui mit mon père dans un cruel embarras. Son respect pour son frère ne lui laissait jamais entreprendre la moindre chose sans le consulter. D'un autre côté, très attaché à ma mère, mon père subissait son influence.

Pour le moment, celle du prince Henri était prépondérante. Le Prince m'apprit lui-même bien des détails de la confiance que mon père lui témoignait et de son mécontentement du pouvoir que ma mère exerçait sur lui. Mon oncle m'avoua même avoir conseillé le divorce à mon père. Ma mère n'ignorait pas ce fait. Aussi, quoique le Prince fût revenu à des sentiments plus modérés, ces souvenirs se réveillaient facilement, et ma mère et mon oncle se quittèrent, cette fois-ci, plus brouillés que jamais. Tous ces détails me surprirent beaucoup.

Nous ne passâmes que vingt-quatre heures à Bellevue et repartîmes le lendemain pour Brunswick, où je retrouvai la Duchesse mère, qui, du temps de Frédéric II, venait toujours passer quelques mois à Potsdam et à Berlin. Lorsque Frédéric désirait que sa sœur partît pour Berlin, il avait l'habitude de lui dire : « *J'apprends avec regret, ma chère sœur, que vous quittez Potsdam demain pour aller faire encore un séjour à Berlin...* » C'était le signe du départ!...

(1) La rancune mutuelle qui existait entre le prince Henri et sa belle-sœur, la princesse Ferdinand, provenait d'une ancienne intrigue de Cour où la Princesse s'était ouvertement prononcée contre le Prince et son entourage, pour défendre (en ce cas) son amie, Mme de Bredow, qui était alors Mme de Katt.

La princesse d'Orange était mariée depuis peu de temps avec le Prince héréditaire. Elle me revit avec plaisir. La fille cadette du duc de Brunswick avait une belle tête et une figure spirituelle (1). Son père la traitait avec une sévérité extrême, justifiée plus tard par sa conduite en Angleterre, comme princesse de Galles.

Nous quittâmes Brunswick après trois jours. Nous restâmes un jour à Münster.

Après avoir passé un jour à Düsseldorf pour y visiter la galerie de tableaux, qui depuis fut transportée en Bavière, nous nous établimes à Aix-la-Chapelle, où se trouvaient tous les émigrés français. Ils fuyaient la Révolution, croyant être plus utiles au Roi sur les frontières. Le roi de Suède, Gustave III, s'y trouvait aussi. A notre arrivée, il était allé à la rencontre du roi Louis XVI, qu'on attendait à Metz ou à Strasbourg. L'agitation des Français était à son comble; on se rassemblait dans les rues pour attendre les courriers, qui arrivaient d'heure en heure. Plusieurs venaient par les Pays-Bas, ayant quitté Paris après le départ de Louis XVI. Enfin, parut Monsieur, frère du Roi, Madame et leur Cour, et on ne douta plus de l'heureux succès de la fuite. Le retour du roi de Suède vint anéantir cet espoir et la nouvelle de l'arrestation de Louis XVI à Varennes porta la consternation dans tous les cœurs.

Le roi de Suède vint de suite faire visite à mes parents, mais mon père et le prince Henri étaient brouillés avec ce Souverain, leur neveu. Sa mère, sœur de mon père, avait

(1) Caroline-Amélie épousa, en 1795, le prince de Galles qui monta sur le trône en 1820, sous le nom de Georges IV.

été entraînée à reconnaître la légitimité du Prince royal à sa naissance. On le disait fils du comte de Munck. Avant de mourir, la Reine mère, qui depuis longtemps avait cessé ses rapports avec son fils, eut le désir de se réconcilier avec lui : réconciliation qui eut lieu devant le ministre de Prusse à Stockholm, le comte de Keller, et elle lui ordonna de l'annoncer à Frédéric II (1).

Je ne sais si Frédéric agréa cette assurance, mais mon

(1) Gustave III avait épousé, en 1766, Sophie-Madeleine, princesse de Danemark, qu'il traita avec une glaciale indifférence durant de longues années. Cependant, en 1775, Munck, grand écuyer de la Cour, parvint à amener un rapprochement entre le Roi et la Reine. Mais celle-ci eut le tort de combler de faveurs l'auteur de son tardif bonheur conjugal et bientôt toute la Cour ne parla plus que de la liaison de la Reine avec le Grand Écuyer. Ayant ardemment désiré une alliance prussienne pour son fils, repoussée par politique, la Reine mère Ulrique, sœur de Frédéric II et des princes Henri et Ferdinand, détestait sa belle-fille, ne pouvant aussi se résigner à renoncer à la place qu'elle avait occupée durant trente ans. Elle n'avait pour la Reine régnante qu'humiliation et mépris et attaqua ouvertement sa réputation. Lorsque celle-ci se déclara enceinte en 1778, Ulrique (surnommée la *vieille sorcière*) conjura ses fils cadets d'empêcher à tout prix que le trône des Wasa fût un jour occupé par un héritier qu'elle regardait comme illégitime. Le Roi et la Reine furent instruits indirectement de ce qui se tramait autour d'eux. Sophie-Madeleine mortellement blessée, déclara formellement au Roi renoncer pour toujours à revoir sa belle-mère. Gustave III, furieux de son côté, menaça sa mère de la faire enfermer pour la fin de ses jours dans un des châteaux éloignés du royaume. Frédéric II intervint ; mais Ulrique dut signer, en présence de sa famille et du Sénat suédois, une déclaration (que l'on montre encore aujourd'hui à Stockholm) par laquelle elle avouait son injure faite à la Reine, en faisait réparation, et en reconnaissant la légitimité de l'héritier attendu. Malgré toutes les avances de la Reine mère, l'épouse de Gustave III resta inexorable et ne lui pardonna jamais son outrage. Le 1er novembre 1778, la Reine mit au monde un fils (plus tard Gustave IV) mais la reine Ulrique n'obtint de voir son petit-fils que quatre ans après, quelques jours avant sa mort, survenue le 16 juillet 1782, après une pénible réconciliation entre la mère et le fils. Cependant le doute de la légitimité du prince royal de Suède se répandit dans toutes les cours de l'Europe

oncle et mon père ne voulurent pas y croire et parlaient toujours avec aigreur de Gustave III. Aussi, mon père le reçut-il avec une froideur qui nous embarrassa cruellement.

Gustave III était aimable, prévenant, avait une tournure d'esprit chevaleresque, qui me plaisait. Sa figure n'était pas belle; il avait une difformité au front. Sa tournure était peu distinguée, son costume suédois lui donnait un air théâtral. Toutefois, il avait de la noblesse dans les manières. Dès que je lui fus nommée, il me remercia d'avoir un jour publiquement défendu sa cause. J'avais trouvé beau, en effet, que le roi de Suède eût fait un moment trembler Catherine au milieu de sa Cour, où le canon suédois avait porté l'alarme. A un souper chez mon père dont je faisais les honneurs, un Russe, oubliant que j'étais cousine germaine de Gustave III, osa en parler légèrement. J'en fus indignée et, nouant un *mouchoir blanc* autour de mon bras, comme tous les partisans du Roi le faisaient alors, j'osai me déclarer assez imprudemment bonne Suédoise, en vexant profondément le Russe.

Cet enfantillage avait été rapporté à Gustave III, qui ne l'avait pas oublié.

Le Roi nous invita à dîner pour le lendemain. Mon père refusa; mais, ma mère, Louis et moi nous nous y rendîmes. Nous le trouvâmes très agité par l'attente du comte d'Artois, qui venait confirmer la triste nouvelle de l'arrestation de Louis XVI.

Il arriva peu d'instants après. Une profonde douleur était empreinte sur sa noble figure. En fondant en larmes,

il raconta les détails du fatal événement, qui décidait si cruellement du sort du Roi, de la Reine et de leurs enfants.

Après le dîner, nous allâmes tous rendre visite à *Monsieur* et à *Madame*. Lui aussi avait l'air abattu et affligé, mais il n'avait rien de la noble tournure du comte d'Artois.

Le soir du même jour, l'arrivée du comte de Bouillé causa de nouvelles excitations. On le regardait comme le principal auteur du mauvais succès de l'entreprise du pauvre roi Louis XVI. Après avoir confié tous les avant-postes aux membres de sa famille, et avoir passé des nuits à veiller inutilement, il se trouva que son fils dormait, lorsqu'il aurait dû avancer avec les troupes pour effectuer le passage du Roi.

Le roi de Suède venait tous les soirs nous faire visite. Il était très causeur en société. Aix-la-Chapelle me parut ainsi très divertissant. Les Français semblaient y oublier leurs malheurs; le plus grand nombre s'y amusait.

Nous partîmes ensuite pour Spa, où tout Londres se trouvait réuni. Je parlais l'anglais et j'aimais les Anglais. Je fus très bien accueillie. Beaucoup de personnes attachées au prince de Galles disaient qu'il devait se marier pour conserver sa popularité. On m'assurait de sa faveur, si mes parents se décidaient à faire le voyage de Londres. Ma mère ne s'y refusait pas. La facilité de s'embarquer à Ostende dont nous étions si près était grande, et elle n'avait aucune envie de rentrer à Berlin au mois de septembre; mais elle renonça à ce voyage si désiré, car nous reçûmes la nouvelle de la mort du prince Charles de

Wurtemberg qui était au service de l'Autriche, comme le prince Ferdinand. Il venait de mourir en Hongrie.

A notre arrivée à Aix-la-Chapelle, nous y trouvâmes la princesse de Lamballe, émigrée, dans l'intention de suivre la Reine. Surintendante des enfants du Roi, elle avait commencé par être fort en faveur auprès de Marie-Antoinette; mais elle avait été ensuite négligée par elle, ce qu'on attribuait à l'influence de Mme de Polignac.

Lorsque la Princesse apprit l'arrestation de la famille royale, elle crut devoir retourner auprès de la Reine; dévouement qui fut très admiré, le refroidissement de celle-ci pouvant la dispenser de ce devoir. Mais elle partit, et fut une des premières victimes de cette affreuse époque. Elle était belle, avait de beaux cheveux blonds, un beau teint, une taille charmante et une expression de douceur très attachante.

La Cour de France était établie à Coblence, tout Paris s'y trouvait et offrait un spectacle curieux et triste.

Les Princes y formaient une armée; le luxe le plus effréné y dominait; on y vivait comme à Versailles, et les émigrés s'y berçaient de toutes les espérances. Lorsqu'on ne partageait pas leur illusion, on passait à leurs yeux pour démagogue et suspect.

Arrivés à Francfort, où la Landgrave, ma tante, vint à notre rencontre, nous apprîmes que la duchesse de Wurtemberg était instruite de son malheur et profondément affligée.

Le seul de ces princes de Wurtemberg marquant par son esprit était son fils aîné, le prince Frédéric; mais il

était d'un caractère dur et emporté. Séparé de sa jeune femme, fille du duc de Brunswick, il avait abandonné le service de la Russie, où il occupait un poste brillant, ayant été vivement offensé dans ses rapports domestiques par Catherine II. Cette Souveraine éloigna ainsi un homme d'esprit dont elle craignait l'influence et l'intimité auprès du grand-duc Paul.

Il quitta Saint-Pétersbourg dans les vingt-quatre heures et alla s'enfermer dans son château en Wurtemberg.

La conduite de Catherine II fit qu'on s'intéressa au Prince. Il remit sa fille Catherine, qu'on appelait *Trinette* (1), à sa mère qui partagea toute sa tendresse entre elle et son fils Ferdinand.

Le départ de mes cousines que je ne retrouvai plus à Berlin me laissait un grand vide (2). Il fut décidé que nous passerions l'hiver à Bellevue. J'en fus très contente, car je redoutais les souvenirs du palais de Berlin.

La comtesse Dœnhoff venait d'accoucher d'un fils, auquel le Roi donna le nom de comte de Brandenbourg. M. de Verdy réussit à vendre au Roi, pour ce fils, la maison qu'il avait acquise. C'est aux enfants de la comtesse Dœnhoff que mon mari a depuis acheté celle que nous habitons maintenant.

(1) Cette princesse Catherine de Wurtemberg épousa, en 1807, Jérôme Bonaparte, le plus jeune frère de Napoléon, qui fut roi de Westphalie et porta dans l'exil le nom de comte de Montfort.

(2) La princesse Frédérique avait épousé le 29 septembre 1791 le duc d'York, prince de la Grande-Bretagne, et le 1er octobre de la même année, la princesse Wilhelmine épousa Guillaume, prince d'Orange, qui devint plus tard roi des Pays-Bas.

Le margrave d'Anspach vint passer l'hiver à Berlin avec lady Craven, établie auprès de lui. Le Roi lui prêta le palais que la princesse Amélie avait légué à son fils, le prince Louis.

On dit que, pendant son séjour à Berlin, par l'entremise de lady Craven (qui espérait épouser le Margrave, après la mort de son épouse), il offrit au Roi de céder le margraviat de son vivant contre une rente considérable et de vivre en Angleterre ou partout où il lui conviendrait. La cession se fit, mais l'espoir de lady Craven ne se réalisa pas.

Les rapides progrès de la Révolution en France, les armées qui s'assemblaient sur les bords du Rhin, l'agitation qui régnait dans les provinces voisines, décidèrent mes tantes à quitter leur établissement de Montbéliard et de Hanau, où il y avait déjà des scènes effrayantes.

Le Roi offrit à ma tante de Wurtemberg et à son époux qui avait servi avec distinction dans nos armées, un asile dans le margraviat de Bayreuth. Ils acceptèrent momentanément, mais vinrent d'abord, en mai, à Bellevue, avec leur petite-fille *Trinette*. La Landgrave, toujours aussi belle, arriva en même temps. Bellevue était fort animé par ces nombreuses visites.

C'est vers la fin de mai que la guerre contre la France se décida. Dès les premiers jours de juin, les troupes partirent pour le Rhin. Le Roi fit les préparatifs de cette campagne avec la magnificence des temps passés qui surpassait de beaucoup ses moyens. Il avait déjà attaqué un trésor de trente-six millions d'écus que lui avait laissé Frédéric II et il acheva de l'épuiser par les frais de cette guerre.

La majeure partie du public (et de ce nombre était le prince Henri) était opposée à la guerre et s'affligeait d'user sans succès de tous les moyens pour empêcher une résolution qui leur paraissait funeste. Le Roi hâta le départ des troupes. M. de Schulenbourg ne doutait ni de leurs succès, ni des victoires qui nous attendaient.

Cependant, des semaines s'écoulaient sans nouvelles. On se berçait encore de l'espoir que la marche de notre armée était trop rapide pour qu'on puisse en obtenir des détails avant la prise de Paris. Le triste silence continua; le bruit des victoires de Dumouriez, la retraite des troupes après de légers avantages, la canonnade de Valmy, tout fut mis en doute, et ce furent des lettres de Louis qui vinrent enfin confirmer nos désastres (1).

Le public fut exaspéré de ces résultats. Les maladies gagnaient l'armée; la retraite, depuis la Champagne, n'avait été qu'une suite de revers. Mon frère, signalé par sa brillante valeur partout où il avait rencontré l'ennemi, avait été abandonné par l'officier placé près de lui, qui même le quitta tout à fait, lorsqu'on prit les quartiers d'hiver.

Louis se trouvait sur le Rhin sous les ordres du prince Hohenlohe, où il commandait une brigade westphalienne. Son chasseur Ohrdorff, très dévoué, le suivait dans toutes les affaires. Le quartier général était à Francfort; il n'était

(1) Dumouriez avait alors su sauver la France du premier choc de l'invasion étrangère, avec sa belle campagne de l'Argonne qui se termina le 20 septembre par sa victoire de Valmy sur les Prussiens, et ensuite celle de Jemmapes sur les Autrichiens, qui lui soumit la Belgique.

point question du retour des Princes : aussi, toutes les femmes qui désiraient revoir leur mari, et les mères leurs fils, partaient pour Francfort.

Après les succès de l'armée française au mois de janvier dans les Pays-Bas et en Hollande, la famille d'Orange fut obligée de s'embarquer sur un bateau pêcheur pour chercher un asile en Angleterre.

Tout nous annonçait une nouvelle campagne que l'on ne considérait plus comme une entreprise facile. Louis, désolé des revers du dernier automne, après la malheureuse retraite du duc de Brunswick (1), brûlait d'envie de réparer, par quelque action brillante, la honte qu'il avait été condamné à supporter.

Partagé entre la gloire et l'amour, ses lettres devenaient plus rares et plus courtes; mes parents étaient mécontents des dettes qu'il faisait; mon père, surtout, se montrait inexorable à ce sujet. Cependant il ne lui avait pas fait *un état de maison* ni *une pension convenable*.

L'officier qui l'avait abandonné fut remplacé par M. de Bülow, qui devint par la suite un général si distingué. Ce choix lui convenait infiniment; mais M. de Bülow refusa de se charger de l'économie de sa maison, représentant l'insuffisance des moyens mis à sa disposition pour subvenir aux besoins de Louis.

C'est à ces raisons qu'il fallait attribuer le malheureux

(1) Le duc de Brunswick (Charles-Guillaume-Ferdinand) ayant été défait à Valmy par Dumouriez et Kellermann, avait été obligé de battre en retraite et d'évacuer la France avec son armée diminuée par les maladies et des engagements journaliers. Frédéric-Guillaume II dut, au traité de Bâle, en 1795, se retirer de la lutte.

état de la fortune de mon frère et son indifférence à y remédier.

A cette époque, le Prince royal et son frère firent la connaissance des princesses de Mecklembourg-Strelitz, élevées auprès de leur grand'mère, la vieille princesse de Darmstadt, et amenées par elles pour être présentées au Roi (1).

Il ne fut plus question que de leur beauté. Le Prince royal fut surtout frappé de l'expression charmante de la princesse Louise. Le Roi, qui partageait son admiration pour elle, ne tarda pas à donner son consentement au choix du Prince.

La seconde de ces princesses, Frédérique, n'était pas une beauté régulière comme sa sœur, mais elle avait une taille charmante, beaucoup de grâce et un grand désir de plaire, ce qui la faisait souvent préférer à la beauté noble de sa sœur. Le Roi les admirait toutes deux également; il pensa que la princesse Frédérique pourrait convenir à son fils Louis, d'autant plus que le Prince royal souhaitait donner à sa fiancée la satisfaction de ne pas être séparée d'une sœur avec laquelle elle avait été élevée.

Le prince Louis accepta la proposition; le Roi se réjouissait d'embellir sa Cour par la présence de ces deux belles Princesses et mon frère Louis nous en communiqua la première nouvelle, dès qu'elle fut affirmée.

Au mois de juin commença le siège de Mayence (2). Le

(1) La mère de ces deux Princesses était morte très jeune, le 22 mai 1782.

(2) Occupée par Custine, Mayence fut reconquise en 1793 par les Prussiens et les Autrichiens, après une défense héroïque de la part des Français.

Roi était au camp et on s'y amusait beaucoup. Les princesses de Mecklembourg y venaient presque tous les jours. Les femmes les plus élégantes de Paris étaient réunies à Mannheim. On allait au camp de Mayence comme à une fête. Mon frère y occupait une maison de la Chaussée de Marienborn.

Les assiégés y firent une nuit une sortie très inattendue et bien menée. Louis ne dut qu'à sa présence d'esprit et à son intrépidité son propre salut et celui du Quartier général.

Le général Kalckreuth eut son aide de camp tué à sa porte et manqua d'être pris lui-même. Mon frère rassembla ses troupes à la hâte, força l'ennemi de regagner Mayence et rétablit vers le matin l'ordre ainsi que la tranquillité dans le camp.

Il y eut cependant de grandes pertes.

La conduite de Louis lui valut beaucoup d'éloges de la part du Roi et la gloire de mon frère me rendit très fière.

Le siège de Mayence continua; il s'agissait de prendre une redoute qui gênait les opérations de notre armée. Le Roi déclara accepter des volontaires pour cette entreprise. Louis se présenta le premier. Le Roi le refusa d'abord; mais à force d'instances mon frère obtint son consentement et il fut chargé de l'attaque.

Elle eut lieu le 17 juillet et fut exécutée avec autant de prudence que de valeur; la redoute fut prise.

Louis reçut un coup de feu, qui aurait pu être mortel. M. de Bülow et le chasseur Ohrdorff, montés à l'assaut avec lui, eurent aussi plusieurs coups de baïonnette dans la poitrine.

Louis, dans l'ivresse du succès, ne se crut que légèrement blessé; mais quand il fut transporté au camp, on constata que, quoique l'os n'eût pas souffert, la guérison serait lente.

Le Roi vint le trouver, lui témoigna le plus tendre intérêt, le nomma général, ordonna de le transporter par eau à Mannheim et l'entoura des soins qu'il aurait donnés à son propre fils.

Un courrier fut de suite expédié à mes parents pour les prévenir de ce qui était arrivé. La lettre du Roi à mon père était des plus touchantes et Louis était le plus heureux des hommes.

Ses vœux étaient accomplis : il venait de se distinguer d'une manière brillante, il était blessé, on le transportait à Mannheim auprès de la dame de ses pensées, Mme de Contades (fille du marquis de Bouillé), dont il était éperdument amoureux.

Mon frère m'avoua, depuis, qu'il n'avait jamais éprouvé un plus grand bonheur que lorsqu'il arriva à Mannheim sur son bateau, précédé de la nouvelle de son exploit et de sa blessure, recevant, sous les yeux de Mme de Contades, les témoignages les plus touchants de la population venue à sa rencontre.

La reddition de Mayence suivit de si près l'attaque où mon frère fut blessé que nous reçûmes les deux nouvelles en même temps.

M. de Bülow écrivit à mon père que, peu de jours avant la prise de la redoute, pendant un engagement où le régiment autrichien *Pellegrini* se trouvait sous les

ordres de mon frère, Louis avait sauvé un soldat de ce régiment blessé dans la mêlée; il le chargea sur ses épaules, pour le soustraire au feu de l'ennemi (1). Comme Louis s'était extrêmement exposé pour l'emporter, les troupes autrichiennes, vivement frappées de son dévouement, le reçurent avec enthousiasme.

Mon père envoya un de ses chasseurs à Mannheim pour avoir des nouvelles de son fils. Il s'en montrait très préoccupé et était très fier de sa valeur. J'aurais voulu que ma mère profitât de cette circonstance pour engager mon père à régler ses affaires et à augmenter sa pension. Mais tout fut en vain. On frappa une médaille en souvenir du soldat autrichien sauvé par mon frère.

Le comte de Medem, aide de camp, arriva pour annoncer officiellement la prise de Mayence. Selon l'usage, il était précédé de trente postillons. Je fus, avec la plus grande partie de la population de Berlin, à sa rencontre jusqu'à Schœneberg, où le Comte me donna les détails les plus satisfaisants sur mon frère. Cependant, on ne croyait pas qu'il pût être en état de retourner à l'armée avant six semaines.

Plus tard, mon frère Louis put assister à la bataille de Kaiserslautern (Bavière rhénane) où il fut très exposé. Le prince de Hohenlohe qu'il précédait, voulant lui donner un ordre, l'appela; mon frère se retourne en posant la

(1) Le prince Louis-Ferdinand de Prusse avait sauvé, le 14 juillet 1793, devant Mayence à l'assaut du fort Charles (Karlsschanze) un soldat blessé du régiment qu'il commandait durant cette brillante affaire. Ce régiment portait le nom de Pellegrini, en souvenir du célèbre Maréchal qui vécut de 1720 à 1796.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE FRAPPÉE APRÈS LE SIÈGE DE MAYENCE (1793)
en l'honneur du Prince Louis-Ferdinand de Prusse

jambe sur le cou de son cheval, afin de recevoir les ordres du Prince. Au même moment un boulet arrive qui tue son cheval, lui arrache son écharpe et le pan de son uniforme et l'aurait certainement atteint sans sa position momentanée. Louis tomba couvert du sang de son cheval, et tous ceux qui l'entouraient crurent qu'il avait la jambe emportée. Il m'envoya son uniforme et son écharpe.

Peu de jours avant, le Roi et les Princes partirent pour Berlin. Les fiançailles des deux Princes avaient eu lieu et les noces étaient fixées pour le commencement de l'hiver. Les princesses de Mecklembourg arrivèrent à Berlin le 23 décembre, amenées par leur grand'mère, la princesse de Darmstadt, et accompagnées par leurs frères, les princes Georges et Charles de Mecklembourg. Le Prince royal et le prince Louis allèrent les recevoir à Potsdam avec les personnes nommées pour composer leur Cour.

Le choix en fut très critiqué. La comtesse de Voss, qui fut nommée Grande Maîtresse, ne devait la faveur du Roi qu'à sa parenté avec la comtesse Ingenheim et aux soins qu'elle lui avait rendus. Mlle de Viereck fut première Dame d'honneur et sa sœur la seconde; M. de Massow, Maréchal de Cour et M. de Schilden, Chambellan.

Toutes les personnes de cette nouvelle Cour étaient mecklembourgeoises, ce qui mécontenta fort les Berlinois.

La Cour de la jeune princesse Louis fut aussi très extraordinairement composée : la comtesse Henri de Brühl fut sa Grande Maîtresse; Mlles de Knobelsdorf et Caroline de Zeuner, les Dames d'honneur. Toutes trois étaient hors d'état de guider une Princesse qui n'avait pas seize ans.

La réception des Princesses fut très solennelle. Je les vis passer des fenêtres du palais de mon père. Nous allâmes les recevoir au Château dans l'appartement du Roi, où les deux Reines et la famille royale les attendaient. A leur descente de voiture, les Princes les reçurent et les menèrent à la Chambre d'audience. Le Roi les présenta lui-même aux Reines et aux Princesses.

Jamais je n'avais vu, et n'ai revu depuis, un être plus ravissant que la Princesse royale. Son expression de douceur et de modestie, jointe à sa noble beauté, lui gagnait tous les cœurs.

Sa sœur était aussi charmante, mais ses traits n'étaient pas comparables à ceux de la princesse Louise. Elles étaient toutes deux en robe de satin blanc avec des couronnes de plumes (l'une rose, l'autre bleue) sur la tête. La princesse Louis, quoique de deux ans plus jeune que sa sœur, était la moins embarrassée; elle disait des choses aimables à tout le monde.

Le soir, il y eut Cour de présentation pour les Princesses, puis Cour et jeu chez la Reine. On disait que celle-ci aurait préféré une de ses nièces de Bade ou de Hombourg comme belle-fille, et qu'elle n'était pas très contente du choix de ses fils.

On jouait au loto : la Princesse royale salua les personnes qui lui faisaient la cour, quand la Reine lui dit assez aigrement : « *Lorsque je reçois Cour, ce n'est qu'à moi qu'on la fait et moi seule qu'on salue.* » La princesse Louis fut aussi grondée.

Avec leurs robes violettes décolletées, garnies d'her-

mine, portant des couronnes de diamants, les Princesses étaient encore plus jolies que le matin.

Le lendemain, dîner et bal. Elles dansaient avec une grâce parfaite. Le Roi admirait surtout leur valse, danse jusqu'alors prohibée à la Cour, où aucune des Princesses n'osait valser. Comme cette danse était très en vogue en Empire, le Roi l'ordonna. La Reine fut très choquée de *cette indécence* et de voir ses belles-filles introduire une danse qu'elle désapprouvait. Elle en renouvela la défense à ses filles et détourna les yeux pour ne pas voir valser ses belles-filles.

Les noces du Prince royal furent célébrées le 25 décembre, jour de Noël, avec toutes les cérémonies et étiquettes d'usage, que je voyais pour la première fois. L'appartement de Frédéric Ier ne s'ouvrait alors que pour des fêtes pareilles.

La bénédiction, les coups de canon, le jeu, le banquet, la danse aux flambeaux, puis le déshabillé de la mariée, tout m'intéressa prodigieusement. La Princesse royale était belle comme un ange. La couronne royale, dans ses cheveux blonds cendrés, lui allait à ravir; le Prince royal, malgré son air sérieux et froid, était pénétré de son bonheur.

Le lendemain, il y eut dîner chez les nouveaux mariés et le surlendemain, les mêmes cérémonies à la noce du prince Louis qui, par sa froideur, prouva que son union n'était point un mariage d'inclination. Quittant à regret l'armée et Mme de Contades, mon frère Louis différait sans cesse son arrivée. Enfin, elle fut annoncée! Ma joie, à la

pensée de le revoir, était grande; adoré des gens de la maison, on l'y attendait aussi avec impatience.

Le 10 mars, fête de la Princesse royale, que la Reine célébrait par un bal, nous eûmes la nouvelle que les chevaux de mon frère étaient commandés à Potsdam. Je dansais, lorsqu'on vint me dire que Louis se faisait annoncer. Je courus dans l'antichambre et je trouvais Louis qui m'attendait déjà sur l'escalier du Château.

Il était grandi, embelli; ses cheveux sans poudre, son costume de voyage fort élégant, lui donnaient une tournure si étrangère que je ne le reconnus pas au premier moment.

Ma mère sortit un instant de la salle de bal pour l'embrasser et l'envoyer à Bellevue, où Louis revit son père, qui le reçut très froidement. Le désordre de ses affaires, auquel on ne portait aucun remède, l'indisposait de plus en plus contre son fils.

Louis, dans sa passion pour Mme de Contades, avait l'esprit très exalté et le disait lui-même. Il me parla beaucoup de la Vicomtesse et je trouvais que mon frère avait encore gagné en charme et en amabilité.

Avant le retour de Louis, nous fîmes à Bellevue la connaissance du comte Potocki (1), Polonais arrivé à Berlin, recommandé à mon père par mon oncle Henri, chez lequel il venait de passer plusieurs mois. Il fut en conséquence très bien reçu et devint un des habitués de la maison.

(1) Le comte Jean Potocki, fameux historien, voyageur, ethnographe et archéologue, avait été au service de l'Autriche, et comme tel, il avait pris part en 1778 à la guerre de la succession de Bavière.

Savant, homme d'esprit, le comte Potocki avait une belle physionomie, mais une tournure disgracieuse. Son air maladif le faisait paraître plus âgé qu'il n'était. Il pouvait avoir quarante ans.

Il venait de faire un voyage en Afrique. On était curieux de le connaître. Son amabilité répondait à sa réputation. Il n'était pas possible d'avoir des idées plus comiques et de les rendre avec plus d'originalité.

Aussi m'amusa-t-il beaucoup et je fus très contente de le voir tous les soirs dans notre société, où il paraissait aussi se plaire. Il intéressa Louis et ma mère riait de ses folies.

Au printemps, je fus élue Coadjutrice de l'abbaye de Hirforden.

Une nouvelle campagne allait s'ouvrir et Louis devait retourner à l'armée. On avait donné l'ordre d'en éloigner tous les émigrés, qui n'étaient pas au service effectif.

Mon frère était triste, mélancolique; j'étais si persuadée que nous ne devions plus le revoir, que nous nous séparâmes avec cette pénible appréhension.

Le dernier soir que Louis passa à Bellevue, il était fort agité. Un raccommodement avait eu lieu entre mon père et mon frère; on avait mis un peu d'ordre à ses affaires. Louis avait parlé de ses embarras au comte Schmettau qui, flatté de cette confiance, lui fit, ainsi que ma mère, quelques avances pour payer les dettes les plus urgentes.

M. Stubenrauch (homme d'affaire de mon père) convenait lui-même que Louis était réduit à la nécessité de faire des dettes pour vivre convenablement. Malgré cela, mon père ne voulut rien changer à ce qu'il avait établi.

Louis partit; ma mère et moi l'accompagnâmes jusqu'à la première station, où notre séparation fut des plus tristes.

Le comte Jean Potocki retourna peu de temps après à Rheinsberg et alla en automne à Brunswick, ou plutôt à Wolfenbüttel, où il comptait trouver des matériaux pour un ouvrage qu'il écrivait alors.

Le Roi et les Princes ses fils étaient en Pologne (1). Il avait été engagé dans cette guerre dont les résultats furent peu glorieux. Malgré une armée beaucoup plus nombreuse, nous eûmes des échecs, et l'opinion était tellement prononcée contre l'iniquité de cette occupation, qu'on n'en parlait qu'avec aigreur. La prise de Varsovie et l'acquisition de ce pays ne réconcilièrent pas l'opinion avec l'injustice de cette mesure impolitique.

Pendant l'absence des Princes, la Princesse royale et sa sœur étaient établies à Sans-Souci et ne venaient que rarement à Berlin. Elles ne s'y fixèrent qu'au retour du Roi et de leurs époux, pour y attendre leurs couches.

Louis nous donna de nouveau de vives inquiétudes. La bataille de Pirmasens (2), qu'on avait prévue, fut livrée.

(1) En 1794, Kosciuszko, ayant reçu de ses compatriotes la dictature, décréta une levée en masse de toute la jeunesse polonaise, reforma ainsi une armée nationale et remporta à *Raçlawice* une victoire décisive qui détermina le soulèvement du pays. Le 19 avril, Varsovie fut enlevée aux Russes; mais bientôt les Prussiens vinrent les seconder. Malgré des efforts admirables, Kosciuszko ne put rien contre cette force écrasante. Durant sept mois, l'armée polonaise résista aux armées combinées, mais la prise définitive de Varsovie par Souwaroff, en octobre 1794, consomma la ruine du pays.

(2) La bataille de Pirmasens, dans le Palatinat de Bavière, fut livrée le 14 septembre 1793. Le duc de Brunswick, à la tête du Corps prussien, y battit Moreau qui commandait les Français.

Mon frère y courut de grands dangers et n'échappa que par miracle au feu dont il était menacé. Cette protection de la Providence lui redonna, ainsi qu'à nous, confiance en son bonheur, qui, depuis ce temps, me rassurait sur les périls qui l'entouraient et qu'il recherchait.

Le Roi revint de sa campagne de Pologne peu satisfait et il s'établit à Sans-Souci. Le trésor était épuisé, les moyens de soutenir la guerre sur le Rhin n'existaient plus et Frédéric-Guillaume II sentait lui-même la nécessité de la paix. Mais les circonstances la rendaient aussi dangereuse que la guerre l'avait été dans le temps.

M. de Bischoffwerder s'était engagé trop loin avec l'Autriche, pour pouvoir, sans se brouiller avec cette Cour, entrer en négociations avec la France.

Dans cet embarras, on eut recours au prince Henri.

Le Roi écrivit au Prince, qui se trouvait à Rheinsberg, et lui demanda de se rendre à Sans-Souci pour conférer avec lui sur des affaires d'une haute importance.

Le Prince, *très brouillé* avec le Roi depuis la guerre du Rhin et la guerre de Pologne, témoignait publiquement son mécontentement, évitait toutes les occasions de rencontrer le Roi, tout en conservant l'espoir de retrouver un jour son influence. Il fut donc très flatté de son invitation et partit immédiatement.

M. de Bischoffwerder reçut mon oncle à la descente de sa voiture et lui dit de suite que le Roi, fâché de ne pas avoir suivi toujours ses conseils et affligé de la mauvaise position de l'État par la continuation de la guerre, désirait ses avis pour un rapprochement avec la France.

Le Prince, après avoir exprimé son contentement des ouvertures que venaient de lui faire M. de Bischoffwerder, entra tout de suite en matière. Le Roi proposa comme négociateur le comte de Goltz, qui avait été son Ministre à Paris jusqu'au commencement de la guerre. Chargé de ses ordres et de ses instructions, le comte de Goltz avait alors négocié avec la France.

Nous vîmes le Prince à son retour de Sans-Souci. Il était rayonnant! Sa considération pour le Roi, son neveu, n'avait cependant pas augmenté. Il l'avait trouvé embarrassé, humilié d'en être réduit, par les circonstances, à avoir recours à lui; mais les attentions et les prévenances du Roi à son égard avaient été fort au-dessus de ce qu'il était en droit de demander.

Le prince Henri ne nous avouait pourtant pas que ce n'était pas des conseils qu'on lui avait demandés, car le parti était pris d'avance, et mon oncle n'avait été que l'instrument de M. de Bischoffwerder pour le sortir de l'embarras où il se trouvait.

Le comte de Goltz suivit de près mon oncle à Rheinsberg, où il régla avec lui les négociations qu'on allait entamer.

Dans cet automne, le Roi eut une scène très pénible avec la comtesse Dœnhoff.

Elle avait voulu, dans le temps, forcer le Roi de renoncer à ses engagements avec l'Autriche pour les Princes français, en dépit de l'entrevue de Pilnitz (1), le menaçant de

(1) Le 27 août 1791, une convention avait été signée au château électoral de Pilnitz entre l'empereur Léopold d'Autriche et Frédéric-Guil-

le quitter s'il persistait dans son système politique. Le Roi ne fut point ébranlé alors et, décidé à ne pas céder, il laissa partir la comtesse Dœnhoff avec son fils, sans tenter un rapprochement.

Retirée en Suisse depuis sa fuite de la Cour, la comtesse Dœnhoff y accoucha d'une fille. Il lui prit tout à coup la fantaisie de retourner à Berlin pour y regagner le cœur du Roi. Sans prévenir personne, elle se précipite chez sa cousine, la comtesse de Solms (1), la force de se mettre en voiture et se rend directement au petit Palais de marbre, que le Roi avait fait bâtir au bord du *Heiligen-See,* où il était constamment établi.

Il y avait concert chez le Roi, auquel assistait Mme Ritz, qui avait repris tous ses droits, la comtesse de la Mark, sa fille et quelques autres personnes.

La Comtesse descend au Palais et, suivi de ses deux enfants, elle arrive au milieu du salon, se jette aux pieds du Roi surpris et gêné de cette scène devant tant de témoins. Il obtint avec beaucoup de peine de faire passer la Comtesse dans un cabinet voisin.

Celle-ci avait compté sur ce coup de théâtre pour attendrir le Roi et fut vexée de l'accueil qu'elle en reçut. Sa tête se monta; la Comtesse éclata en reproches si violents, que

laume II, ayant pour objet de réunir leurs efforts contre la Révolution qui menaçait le trône du Roi de France. Ils s'y rencontrèrent avec le marquis de Bouillé et Calonne, agents des Émigrés, qui insistaient pour qu'on agisse à main armée contre la France. Mais aucune décision précise n'avait été prise et ce ne fut que l'exécution de Louis XVI qui les déterminèrent à agir.

(1) Plus tard Mme d'Ompteda.

le Roi finit par se dégoûter de ce caractère altier et intraitable.

Ne sachant plus ce qu'elle faisait, elle repoussa ses enfants, les rendit au Roi et déclara qu'elle ne voulait plus les revoir, ni même en entendre parler.

Furieuse, hors d'elle-même, la Comtesse remonta dans sa voiture avec sa cousine qu'elle ramena à Berlin et, sans s'arrêter davantage, repartit pour Lausanne (1). Le Roi resta très ému et agité de cette soirée dont on parla le lendemain dans toute la ville. Il remit les enfants à Mme Ritz, qui fut chargée de leur éducation.

(1) Après cette misérable scène, la comtesse Dœnhoff ne reparut plus à la Cour. Elle vécut jusqu'en 1834 et mourut dans sa terre de Wernenchen.

CHAPITRE V

(1795-1796)

Traité de Bâle avec la France. — Arrivée de la famille Radziwiłł à Berlin. — Son séjour à Rheinsberg. — Fiançailles et mariage de la princesse Louise avec le prince Antoine Radziwiłł. — Leur voyage à Magdebourg et à Brunswick. — Mort du prince Louis, fils du roi Frédéric-Guillaume II.

Mes parents se décidèrent à passer l'hiver de 1795 à Berlin. Le Roi accorda à la Landgrave la permission d'habiter le palais de la princesse Amélie, pour y demeurer durant la saison.

Les négociations de la paix commencèrent dans le courant de ce même hiver. Elles suspendirent les hostilités. Louis resta au Rhin, toujours occupé de Mme de Contades; il ne fit aucune démarche pour revenir à Berlin. Mes parents, de leur côté, mécontents de ses dettes toujours croissantes, de la négligence qu'il mettait à leur écrire, ne faisaient aucune demande pour le revoir.

Le comte de Goltz, après avoir convenu avec le prince Henri de tous les points à traiter, partit pour Bâle, où les négociateurs français s'étaient déjà rendus. Ils y restèrent tout l'hiver.

Le prince Henri vint à Berlin pendant quelque temps et le comte de Goltz lui adressait des rapports dont il était sa-

tisfait. La mort subite du Comte, survenue à Bâle, arrêta momentanément les négociations. Frédéric-Guillaume II nomma pour le remplacer le baron de Hardenberg, ministre dirigeant des margraviats de Bayreuth et d'Anspach, cédés au Roi par ma tante depuis trois années.

Cette nomination déplut au prince Henri. Dès l'arrivée du Baron à Bâle, les rapports directs furent seulement adressés au Roi ; on jugea seulement à propos de n'envoyer que de temps en temps M. de Bischoffwerder au prince Henri qui, pour conserver un reste d'influence, se contentait de ces courtes communications bien peu dignes de lui.

La paix fut conclue et signée dans le courant de l'année (1). Mon père la crut si favorable à la Prusse qu'il fit écrire au prince Henri un acte rappelant la part de son frère à ce traité. Il reçut du Roi, à cette occasion, un rubis taxé mille écus. Il établit par là la mesure des procédés qu'osèrent se permettre les ministres du Roi à son égard.

Vers la fin du mois d'avril, arrivèrent à Berlin le prince et la princesse Radziwiłł, ainsi que leur fils Antoine. Nous avions souvent entendu parler de cette famille, établie à Dresde depuis les dernières révolutions de la Pologne et l'occupation de ce pays par nos troupes.

(1) Le traité fut signé à Bâle le 4 avril 1795 par Barthélemy et Hardenberg avec les agents du Comité du Salut public. Tout arrangement définitif au sujet des États prussiens de la rive gauche y était renvoyé jusqu'à la pacification générale entre la France et l'Empire germanique : la France continuait de les occuper, mais retirait ses troupes de la rive droite.

Un Polonais, le comte Walicki, qui faisait tous les soirs la partie de ma mère, nous avait souvent vanté l'amabilité de la Princesse, les grâces, la beauté, les talents de ses filles, les qualités de ses fils. Il était aussi souvent question de leur fortune et de leur magnificence; de la passion qu'avait inspiré la princesse Christine (leur fille aînée) au ministre d'Espagne à la Cour de Saxe.

Le Prince, très fier de sa naissance, avait rejeté, avec beaucoup de hauteur, les propositions du diplomate espagnol (1). Mais, comme la princesse Christine partageait ses sentiments et qu'elle inspirait un intérêt général, l'inflexibilité de son père indigna tout le monde contre lui. Tous ceux qui revenaient de Dresde en parlaient avec mécontentement.

Le comte Walicki était allé passer quelques semaines à Dresde pour y voir la famille Radziwiłł. A son retour, il ne parla plus que d'elle, particulièrement du prince Antoine et nous annonça sa prochaine arrivée avec ses parents à Berlin, tandis que le reste de la famille retournerait en Pologne (2).

(1) M. de Quinonez.

(2) Le comte Walicki, qui avait habité dix ans la France, où il était parvenu, par l'influence des Polignac et du prince Esterhazy, à faire partie de l'entourage intime de la reine Marie-Antoinette, avait dû quitter Paris, chassé par la tourmente révolutionnaire. Il s'y était lié d'amitié avec le prince Henri, qui lui offrit l'hospitalité à Rheinsberg. Trouvant ce Prince très favorable à tout ce qui touchait les Polonais et croyant probablement rendre ainsi service à son pays, Walicki eut le premier l'idée d'un mariage, qui amènerait un rapprochement entre la Prusse et la Pologne. Pendant un séjour à Dresde, en 1795, le Comte rencontra la famille Radziwiłł qui, elle-même, avait fui Nieborów et Varsovie, où la guerre faisait ravage, et, gagné par leur charme, il les pressa vivement de venir à

Le 1er mai, ils furent présentés à Bellevue. Je rentrais justement, excédée de plusieurs courses, sans avoir eu le temps de changer de toilette. Il me fallut paraître dans un costume de deuil fort dérangé devant ces nouvelles connaissances, auxquelles mon père donnait une soirée très nombreuse.

Le prince Radziwiłł, père, fut le premier de la famille que je vis. Je le trouvai peu intéressant; mais je m'occupai beaucoup de la Princesse, qui me plut dès le premier abord.

Elle avait de beaux traits; ses cheveux, absolument blancs, contrastaient avec une fraîcheur de teint bien au-dessous de son âge. Elle avait près de cinquante ans. Son cou, ses mains, ses bras étaient encore parfaitement beaux; sa mise élégante, originale et riche. Son fils, qui avait été présenté à mon père dans le salon, fut le dernier à paraître au jardin où nous étions rassemblés.

Il était en uniforme de Malte; sa tournure particulièrement noble me frappa, sa physionomie étrangère était agréable. Ses traits marqués avaient une expression douce et affable, qui plut à tout le monde autant qu'à moi.

La Princesse fut d'une gaieté et d'une originalité très amusantes. Aussi étais-je enchantée d'elle, de ma soirée et du prince Antoine. Mes parents ne le furent pas moins et on décida que nous les verrions le plus souvent possible.

La famille Radziwiłł vint alors à Bellevue, tous les soirs

Berlin, espérant que son projet matrimonial pourrait heureusement aboutir.

où elle n'était pas invitée aux autres Cours. Le prince Antoine nous intéressait par son talent pour la musique, ainsi que pour le dessin, la Princesse par son amabilité toujours plus attachante.

Le comte Walicki donna un déjeuner à ma mère au jardin Georges (1). J'y fus témoin de la bonté du prince Antoine. Les jeunes gens s'amusaient à jeter, au rivage opposé de la Sprée, des oranges vidées et des fruits gâtés que des enfants et des bateliers essayaient de retirer au risque de leur vie. Le Prince fut le seul qui s'en indigna; il courut chercher de quoi les dédommager et ajouta ainsi à la bonne opinion que j'avais de lui.

Mon père et ma mère étaient pleins de prévenances pour le Prince et pour la Princesse. On me permettait de les conduire au spectacle dans notre loge, ou de faire des promenades avec eux pendant le jeu de ma mère.

Ma mère avait promis au prince Henri d'aller à Rheinsberg pour le jour de fête de mon père, où on devait aussi célébrer la paix qui venait de se conclure.

Le Prince, qui aimait à rassembler beaucoup de monde, fut enchanté de la proposition que lui fit ma mère d'inviter la famille Radziwiłł à Rheinsberg durant notre séjour.

Le prince Henri aimait avec prédilection les Polonais et les recevait avec beaucoup de prévenances. Le palatin

(1) En 1790, vivait à Berlin un homme riche portant le nom de Benjamin-Georges qui fit beaucoup pour l'embellissement de la ville. La *Georgenstrasse* lui doit son nom; le jardin qu'il avait créé était situé à côté, dans ce qui est aujourd'hui la Dorotheenstrasse.

Mokronowski était venu (je crois en 1764) trouver Frédéric II pour demander le prince Henri comme roi de Pologne. Le Roi refusa, sans en parler à son frère, et l'envoya à Saint-Pétersbourg conclure avec Catherine II le partage de la Pologne.

Au moment de quitter Saint-Pétersbourg, le maréchal Potocki parla au prince Henri de la proposition dont Mokronowski avait été chargé auprès de Frédéric II et lui reprocha sa négociation pour le démembrement de la Pologne.

Le Prince me raconta lui-même sa conversation avec le comte Potocki et son désespoir. Jamais il ne pardonna à son frère son refus et sa négociation à Saint-Pétersbourg (1).

(1) En 1763, le roi de Pologne Auguste III mourut à Dresde et son fils lui survécut à peine. Les Polonais pensèrent alors au prince Henri de Prusse pour l'appeler au trône. Mokronowski (palatin de Mazowie) vint au nom de ses compatriotes faire cette proposition à Frédéric II, qui la rejeta et garda vis-à-vis de son frère le plus profond silence sur cette démarche. Le Roi, se trouvant un peu plus tard dans de graves complications politiques et désirant resserrer son alliance avec la Russie, chargea le prince Henri d'une mission à Saint-Pétersbourg, ne lui donnant d'autre instruction que celle d'employer tous ses talents pour amener l'impératrice Catherine à des dispositions qui préserveraient la Prusse d'une nouvelle guerre. En 1770, le Prince entreprit ce voyage, et ayant trouvé la souveraine de Russie très récalcitrante, il jugea que *seul* un démembrement de la Pologne pourrait contenter la Russie d'un côté et l'Autriche, sa grande rivale, de l'autre. Ainsi, c'est au prince Henri que revient la première idée de cet odieux partage. Ce ne fut que dans un second voyage à Saint-Pétersbourg, en 1776, où le maréchal Potocki, ayant, dans un entretien privé, reproché vivement au Prince sa singulière manière de savoir gré aux Polonais de l'avoir demandé comme roi, qu'il apprit ce qui s'était passé. La révélation de cette démarche, jusqu'alors ignorée du prince Henri, devint une de ses plus vives rancunes contre son royal frère, et depuis il regretta amèrement d'avoir été l'initiateur d'une si grande injustice. De là provint son penchant marqué pour ceux auxquels il avait porté un si grave préjudice.

J'étais ravie de l'agrément que me promettait le séjour de Rheinsberg. La Princesse me fit entendre les projets qu'elle avait pour son fils. Ils répondaient à mes vœux, sans oser me flatter de leur réussite, car je supposais que ma mère n'y serait pas favorable. Tout autre mariage pour moi que celui d'un Souverain ne pouvait que lui déplaire.

Cette famille illustre était déjà deux fois alliée à celle de Brandenbourg par le mariage d'une Princesse Électorale avec un prince Radziwiłł et d'une princesse Radziwiłł avec le second fils du Grand Électeur (mort sans enfant), faits si peu connus chez nous qu'ils étaient alors parfaitement ignorés de moi et de ma famille.

Nous partîmes tous pour Rheinsberg. Dès le premier soir, la princesse Radziwiłł fit la conquête du prince Henri. Le comte Walicki et toutes les personnes appartenant à la Cour de mes parents étaient au nombre des invités. Nous y trouvâmes encore M. de Parceval, ancien officier d'artillerie, Français émigré, chambellan, et M. de La Roche-Aymon, aide de camp de mon oncle; les deux frères Royer et Brancion étaient aussi au service du prince Henri; le chevalier de Boufflers, Mme de Sabran et son fils Elzéar habitaient Rheinsberg depuis l'émigration. Le prince Henri s'était très lié avec eux durant les deux séjours qu'il avait faits à Paris (1), et il s'empressa de

(1) Le prince Henri vint, en 1784, une première fois en France, sous le nom de comte d'OEls, afin de neutraliser un peu l'influence autrichienne auprès du cabinet de Versailles. La haute réputation du Prince et son amabilité pour la nation française lui gagnèrent tous les cœurs, sentiment que *seule* Marie-Antoinette ne partagea pas. Deux ans après la mort de

leur offrir un asile chez lui, qu'ils n'hésitèrent pas à accepter.

Il y avait quelquefois entre les émigrés des oppositions de principes et d'opinions si prononcées que le charme éprouvé par le Prince de se retrouver avec son ancienne société de Paris était fort détruit par leurs discussions.

L'accueil gracieux que le prince Henri fit à la princesse Radziwill lui fit reprendre avec confiance tous ses projets de Berlin. Je ne lui cachais cependant pas mes inquiétudes au sujet des sentiments de ma mère. J'osais même lui faire remarquer les imprudences auxquelles l'entrainaient son extrême vivacité; mais elle riait de mes alarmes.

Le jour de ma fête, le 24 mai, que mon oncle célébrait chaque année par le mariage d'une rosière, tout le monde m'apporta des cadeaux; la Princesse me donna un collier en mosaïque, et le prince Antoine m'avait fait un dessin, dont ma mère parut charmée.

Mon père tomba malade; il prit une fluxion peu dangereuse, mais ma mère, toujours alarmée dès qu'il était indisposé, le fut doublement à Rheinsberg, loin de son médecin. Mon oncle, pour calmer ses inquiétudes exagérées, qui commençaient à l'impatienter, proposa à ma

Frédéric II, en 1788, le prince Henri, vivement froissé de l'éloignement personnel que lui témoignait son neveu, le roi Frédéric-Guillaume II, retourna à Paris avec l'intention de se faire un établissement en France. Il traitait déjà pour l'acquisition d'une maison à Paris et d'une terre à quinze lieues de la Capitale; mais, prévoyant, par l'esprit public et la formation des États généraux, qu'une crise violente allait troubler la tranquillité qu'il venait chercher dans ce pays, il ajourna ses projets et revint en 1789 dans son domaine seigneurial de Rheinsberg.

mère de rester entièrement près de mon père, sans être obligée de paraître au salon ni aux repas.

Cet arrangement établit entre eux la meilleure intelligence et mit ma mère à son aise.

De longs entretiens s'engagèrent alors entre le prince Henri et la princesse Radziwiłł. Mon oncle, un jour, en allant voir mon père, m'arrêta près de sa chambre et me dit que l'objet de ses conversations avec la Princesse était le désir qu'elle avait de me voir épouser son fils. Le jeune Prince plaisait à mon oncle et le plaisir qu'éprouverait mon père de me voir établie à Berlin, première condition qu'il avait faite à la princesse Radziwiłł, lui garantissait son consentement. Lui-même aurait du plaisir à nous voir à Rheinsberg une partie de l'été.

Je lui avouai que cette union me souriait beaucoup, mais que je redoutais des objections insurmontables du côté de ma mère. Le Prince me rassura, en me promettant que ma mère n'oserait pas résister à sa sollicitation et à celle de mon père réunies.

Nous fûmes au spectacle le soir, pendant lequel mon oncle me confia que mon père s'était montré très heureux de la communication qu'il lui avait faite. Mais ma mère, vexée de tous ces arrangements et projets combinés sans son conseil et son autorisation, s'en irrita violemment. Elle le fit sentir à la Princesse et à mon oncle Henri, lorsqu'il l'entretint du mariage, ainsi que des articles à stipuler, et sa froideur vis-à-vis de moi n'eut plus de bornes.

Avant son départ pour Berlin, la princesse Radziwiłł eut

encore une entrevue avec ma mère. Il y eut un léger rapprochement, qui ne diminua pourtant en rien son agitation et son aigreur.

Je conseillai alors à la Princesse de s'adresser au comte Schmettau et j'écrivis durant la nuit la lettre qu'elle devait lui envoyer. J'y faisais un récit sincère de la situation, le priant, en même temps, d'user de son influence sur l'esprit de ma mère pour nous la rendre favorable et de me faire savoir, à mon arrivée à Berlin, s'il fallait renoncer ou non à cet espoir.

Deux jours après, je quittai aussi Rheinsberg, profondément découragée et tourmentée par la mauvaise humeur de ma mère.

Arrivée à Bellevue, je trouvai dans ma chambre la réponse du comte Schmettau. Très touché de ma confiance, il me promettait son intervention. Il ne soumettait qu'une seule réflexion à mon désir de m'unir au prince Radziwill : c'était notre différence d'âge, le Prince ayant quatre ou cinq ans de moins que moi, ce que j'ignorais, et il en craignait, plus tard, les conséquences. Pourtant, il admirait beaucoup la droiture et l'aimable caractère du prince Antoine, il en disait un bien infini et fut tout à fait rassuré après une nouvelle conversation avec lui au sujet de ses scrupules sur son âge. Ses réponses avaient été si positives et si pressantes que le comte Schmettau disait qu'il ne doutait plus que mon bonheur ne répondît à mes vœux.

J'eus alors un tête-à-tête très animé avec ma mère, à laquelle je fis un aveu très fidèle de tout ce qui s'était passé

LE PRINCE ANTOINE RADZIWIŁŁ, FIANCÉ

(1795)

MÉDAILLE FRAPPÉE EN 1796

à l'occasion du mariage de la Princesse Louise de Prusse
avec le Prince Antoine Radziwiłł

à Rheinsberg. Elle me sembla un peu moins irritée, et m'envoya chez mon père, qui fut aussi amical et tendre que ma mère s'était montrée froide et emportée.

Une entrevue s'ensuivit entre ma mère et la princesse Radziwiłł. L'après-midi du même jour, ma mère me fit appeler et me dit devant mon père que pour céder aux désirs de ce dernier, puisqu'il avait la certitude de me garder près de lui, après mon mariage, elle ne voulait plus s'opposer à mon union avec le prince Radziwiłł, si le Roi, comme le lui assurait la princesse Radziwiłł, désirait lui-même ce mariage, et qu'en attendant, elle me permettait d'apprendre au prince Antoine son consentement conditionnel.

Toute émue, j'exprimai à mes parents mon profond bonheur et ma confiance dans mon avenir, puisque j'aimais celui que je devais épouser et que je ne me serais jamais liée dans d'autres conditions.

Le prince Antoine vint souper à Bellevue avec ses parents; j'eus un moment d'anxiété et de trouble à son arrivée. Ma mère me fit demander. Elle était seule encore. Dès que je fus entrée, elle ordonna qu'on appelât le prince Antoine, dont l'embarras égala presque le mien. Ma mère lui dit alors : « *Embrassez votre promise.* »

Je fus dans un état difficile à rendre. Mon bonheur, si nouveau pour moi, suivait de si près tant de troubles et d'agitations que je me soutenais à peine.

Mes parents furent fort gracieux avec le Prince; mon père le regardait avec tendresse; je me sentis vraiment heureuse.

La princesse Radziwiłł et son fils avaient dîné ce même jour chez le Roi. Il leur avait exprimé le plaisir qu'il aurait de me voir établie à Berlin et son désir de contribuer de tout son pouvoir à la réussite de notre mariage.

Malgré ce rapport d'Antoine fait à ma mère, celle-ci se refusa à ce qu'on le déclarât le soir au salon et elle n'admit aucune félicitation.

Dès que ma mère se fut établie au jeu, je m'assis entre la Princesse et Antoine qui fut parfait pour moi; et mes premières heures de bonheur commencèrent.

Les lettres du Roi arrivèrent le lendemain, elles demandaient à mes parents d'être favorables au prince Antoine et leur accordait son consentement à ce mariage. Le Roi ajoutait tout ce qui pouvait flatter la famille Radziwiłł et leur prouver l'intérêt qu'il mettait à la réussite de cette négociation.

Une lettre de M. de Bischoffwerder, adressée au prince Antoine, le prévenait des démarches du Roi et il s'y exprimait en termes très respectueux, rappelant les anciennes alliances qui avaient eu lieu entre la maison de Brandenbourg et celle des Radziwiłł. Satisfait de ces lettres, mon père y répondit immédiatement.

Toujours pressé dans les affaires, il aimait les terminer au plus vite; il écrivit à toute la famille et m'ordonna de le faire également pour leur annoncer mon prochain mariage, ainsi que le consentement que le Roi venait d'accorder.

En même temps, mon père demandait au Roi de fixer lui-même le jour des fiançailles, après lesquelles la

famille Radziwill désirait partir pour la Pologne, afin d'y faire leurs arrangements et de revenir pour les noces.

Le Roi différa sa réponse durant plusieurs jours. Son retard nous étonna, après l'empressement qu'il nous avait témoigné. Elle arriva enfin et indigna fort mes parents. Ils trouvaient qu'après avoir demandé et obtenu son consentement à mon mariage et l'avoir jugé aussi convenable que conforme à ma naissance, il était extraordinaire que le Roi leur écrivît tout à coup : « *que le prince Antoine n'étant pas d'une maison souveraine, il ne pouvait pas faire les fiançailles en cérémonie, et en même temps il prévenait mes parents qu'il célébrerait la noce avec plaisir, mais qu'il ne pouvait pas exiger de ses ministres de porter les flambeaux au Fackeltanz (céremonie d'usage dans notre maison)* (1), *devant un prince qui n'était pas prince d'une maison souveraine.* »

Mon père fut profondément blessé, ma mère excessivement offensée. Ils accusèrent le comte Haugwitz (très en faveur auprès du Roi) d'en être l'auteur. Aussi faux que fier, le comte Haugwitz était sans doute vexé que le Roi ne l'eût pas consulté dans les démarches qui avaient décidé mes parents à consentir à mon mariage.

Le désir d'obliger les Polonais et de les concilier avec le pays entrait aussi pour quelque chose dans l'intérêt que Sa Majesté avait mis à me voir établie à Berlin et dans ses bontés pour moi.

Le lendemain mon père répondit au Roi et écrivit au

(1) Danse aux flambeaux.

comte Haugwitz. Il se plaignit amèrement de la manière dont on s'était permis d'agir envers lui et dit à ce sujet tout ce qu'il avait le *droit de dire*. Les lettres du Roi, dans cette correspondance, qui dura quelque temps, étaient embarrassées... Il répétait toujours qu'il désirait mon mariage, mais qu'il avait dû écouter ses Ministres pour les étiquettes d'usage.

Le Roi envoya l'ordre de l'Aigle rouge à Antoine, lui accorda les entrées comme aux autres Princes et s'efforça de réparer ses torts envers mes parents. Il offrit de faire en famille mes fiançailles et mes noces; mais cela ne réconcilia nullement ma mère et elle obtint de mon père de refuser ces deux propositions et de nous fiancer dès le lendemain, seulement en présence de leur Cour et de celle du prince et de la princesse Radziwill.

Mon père en fit part au Roi et ajouta que *d'après ce que Sa Majesté lui avait écrit,* il n'avait pas cru devoir lui donner l'embarras de nos fiançailles.

Le Roi envoya une réponse très affectueuse, y exprimant ses regrets et proposant un dîner le lendemain à Charlottenbourg, que ma mère, malgré toute son indignation, ne put refuser.

C'était un grand dîner de famille, auquel participaient toutes les Excellences, et il fallut y revoir le comte Haugwitz, auteur de nos désagréments si inattendus et si peu mérités. Le dîner se passa très bien; le Roi fut prévenant et affectueux, comme il savait l'être. Ma mère revint moins irritée, quoique les procédés du Roi fussent trouvés bien faibles et peu dignes de lui.

Le prince Henri s'en montra aigri et offensé. Il en exprima à mes parents tout son mécontentement.

Les conditions du mariage, prescrites à la famille Radziwiłł par le prince Henri, furent sensiblement modifiées entre le Prince père et le comte Schmettau, chargé des négociations du contrat. Elles donnèrent lieu à des difficultés pécuniaires et à de longues discussions, qui ne se terminèrent qu'au commencement de mars.

Le prince Louis, fils du Roi, était désigné depuis longtemps comme successeur de mon frère Henri à sa place de coadjuteur de l'Ordre de Saint-Jean. Le Roi ayant désiré que son introduction eût lieu, mon père fixa le mois de juillet pour la cérémonie et en même temps pour la création de nouveaux Chevaliers.

La Princesse royale et sa sœur ayant envie d'y assister, nous partîmes avec ma mère et Antoine pour leur faire les honneurs de Sonnenbourg. Nous passâmes la première journée à Gotzau, campagne du comte Schmettau, d'où la princesse Radziwiłł nous quitta pour retourner dans ses terres et retrouver son Arcadie, nom donné par elle à son parc et dans lequel elle avait réuni tout ce que l'art, le goût et la magnificence avaient de plus parfait

Le prince Louis fut créé Chevalier par mon père, qui s'acquitta avec dignité de cette cérémonie.

La princesse Louis était charmante, pleine de grâce; elle plaisait à tous les hommes, excepté à son époux. Les caresses qu'elle lui prodiguait avec trop d'affectation lui étaient à charge. Cependant, s'il l'avait aimée, son caractère

se serait peut-être développé plus avantageusement et elle aurait évité bien des écueils.

La Princesse royale, plus belle que jamais, conservait toute sa candeur et sa noble simplicité. Le Prince royal s'attachait de plus en plus à elle; on voyait avec plaisir cet intérieur de ménage heureux.

A notre retour de Sonnenbourg, l'achat de la maison Dœnhoff fut conclu par le prince Radziwill (père) avec le consentement du Roi. Celui-ci l'avait donnée aux deux enfants de la Comtesse, élevés par Mme Ritz, plus tard comtesse de Lichtenau.

Antoine partit avec son père, après les engagements convenus pour le contrat. J'en reçus régulièrement des nouvelles. Sa sœur Christine, aimable et distinguée sous tous les rapports, m'écrivait des lettres charmantes. Elle me donnait beaucoup d'inquiétude. Son père, brouillé avec elle, à cause de son attachement à M. de Quinonez, ministre d'Espagne, prétendait trouver dans mon mariage de nouvelles raisons pour justifier son refus au sien.

Ma mère même et moi, nous adressâmes, en vain, au Prince palatin, toutes les instances possibles, ne voulant pas que cette intéressante Christine pût me regarder comme un obstacle à son bonheur.

Le père resta inflexible, jugeant, peut-être avec raison, cet homme indigne de sa fille.

Dans le courant de l'automne, j'eus le bonheur de revoir Louis. Il avait été le premier instruit de mes engagements et n'en avait pas été trop satisfait. Je fus à sa rencontre jusqu'à Steglitz, le même endroit où nous l'avions

quitté lors de son dernier départ. Antoine m'avait accompagnée. Je le présentai à mon frère, qui le reçut très froidement. Peu de jours après, cependant, son attitude se modifia; il lui rendit justice, lui témoigna une amitié et un intérêt qui n'ont jamais changé et satisfirent bien mon cœur.

Après avoir passé un temps de bonheur et de calme à Bellevue, nous rentrâmes à Berlin le 1er décembre. Antoine alla s'établir dans sa nouvelle maison, où l'appartement qui lui était destiné était achevé. Malheureusement le comte Schmettau, chargé de cette installation, y avait mis, malgré mes recommandations, peu d'économie et n'apporta pas dans cette affaire la délicatesse et la mesure qui m'auraient convenu.

Lorsque le comte Schmettau réussit à conclure mon mariage, il m'avait demandé de prendre comme *cavalier* et comme *dame d'honneur*, à ma Cour, son neveu et sa nièce, M. et Mme de Sartoris; et le comte et la comtesse de Néale me demandèrent aussi de prendre Pauline, leur fille aînée, alors âgée de seize ans, comme demoiselle d'honneur. Antoine et moi, nous fûmes charmés de pouvoir obliger la Comtesse, pour laquelle j'avais beaucoup d'attachement et qui avait travaillé à la réussite de notre mariage.

Après bien des retards et des réponses peu satisfaisantes, le Prince père annonça enfin son arrivée à Berlin. La Princesse m'écrivait en même temps que les intérêts de sa famille et ses propres affaires l'appelaient à Saint-Pétersbourg, où les bontés et l'amitié que lui témoignait Cathe-

rine lui faisaient espérer nous être plus utile que par sa présence à Berlin.

Elle partait donc avec Christine et nous abandonnait le soin de tout terminer avec le Prince.

Ma mère la soupçonna d'avoir prévu les difficultés qu'on allait avoir avec le prince Radziwiłł pour définitivement conclure le contrat et que, par son voyage, elle avait voulu échapper aux reproches qui l'attendaient. Elle partit sans attendre aucune réponse de notre part.

A son arrivée à Berlin à la mi-décembre le Prince palatin (1) vint s'établir dans la maison qui nous était destinée. Il parut satisfait de tout. Il me donna des diamants pour mes étrennes; j'avais déjà reçu des perles de la Princesse pour mes fiançailles. L'hiver fut comme toujours gai et animé. Le Roi donnait à ses belles-filles beaucoup de bals et de réjouissances.

Les négociations entre le prince Radziwiłł et les gens d'affaires de mon père commencèrent dès le mois de janvier. Après mille inquiétudes et débats de toutes sortes, qui devinrent pour Antoine et pour moi extrêmement pénibles, le Roi eut, sur la demande de ma mère, un entretien prolongé avec le prince Radziwiłł, durant un bal à sa Cour, dont l'effet se fit immédiatement sentir. Tout changea de face et le Prince palatin se décida à accepter, en les signant, les conditions imposées par mon père. Le Prince

(1) Titre donné aux sénateurs de la République polonaise. Les fonctions attachées à cette charge étaient celles d'un gouverneur de province. Le Palatinat de Vilna, que les Radziwiłł occupaient, presque par droit d'hérédité, était le plus important en Lithuanie. Le prince Michel Radziwiłł fut le dernier palatin de Vilna.

devait payer à son fils une rente de trente mille écus jusqu'au moment où les gens d'affaires de mon père auraient pu se rendre aux terres de Przygodzice (1), près de Kalisz, dont les revenus étaient assignés à Antoine. Il devait en hériter après la mort de son père.

Qnand tout fut terminé, le prince Radziwiłł demanda avec instance de fixer la noce pour le terme le plus rapproché. Mon père décida le 17 mars pour la célébration de mon mariage.

Il y eut encore de longues discussions à ce sujet. Le Roi voulait le faire à Potsdam, le prince Henri à Rheinsberg. J'aurais préféré l'une ou l'autre de ces propositions, mais ma mère ne voulut pas en entendre parler. Elle exigea de mon père que la noce soit célébrée *sans inviter le Roi ni personne de la famille royale.* Toute représentation à ce sujet fut inutile et le comte Schmettau vint nous prier de nous soumettre aux idées de ma mère, pour ne pas nous attirer de nouveau son inimitié.

La Princesse royale et sa sœur avaient exprimé le désir de me voir, mais cela ne me fut pas non plus permis. Moins heureuse et moins attachée à Antoine, tous ces petits chagrins d'amour-propre et de vanité auraient pu me coûter; mais au moment où, après tant de difficultés et d'incertitudes, nous parvenions au comble de nos vœux, tout cela m'occupa peu. Le reste du monde disparaissait

(1) La terre de Przygodzice est située dans le grand-duché de Posen. Elle devint fidéi-commis en 1876 par le testament des princes Guillaume et Boguslaw Radziwiłł. Le prince Antoine Radziwiłł y a fait construire en 1824 au milieu des forêts un pavillon de chasse qui porte le nom d'*Antonin*.

pour moi ; je ne voyais que celui dont seul j'attendais le bonheur.

Je passai la journée du 17 dans ma chambre, après qu'à onze heures du matin, le chanoine de Posen, M. Malczewski, nous eut donné la bénédiction catholique en présence de mes parents, de mes frères, du prince Radziwiłł, de leur Cour et de la mienne.

A sept heures du soir, mon mariage fut béni une seconde fois par M. Conrad. Il n'y avait, outre les personnes qui y avaient assisté le matin, que ma tante de Hesse et les Ministres du cabinet, MM. d'Haugwitz et d'Alvensleben, ce qui me parut très pénible ; mais, comme il fallait des témoins de la part du Roi, ma mère, en se refusant de l'inviter, fut dans la nécessité d'y recevoir ces Messieurs.

J'avais une robe en étoffe d'argent brodée de pierreries et Antoine, selon l'usage de ce temps-là, aussi un habit d'argent brodé comme le mien. Ma mère n'avait pas voulu que je misse les bijoux de la Couronne, que le Roi avait fait offrir, et elle avait emprunté, à grands frais, des diamants pour ce jour-là, afin de les faire monter en une couronne royale magnifique, dont elle me para, ainsi que de ses diamants, à elle, car elle avait refusé également ceux du prince Henri.

Le jeu, le souper, la manière dont je fus conduite dans notre nouvelle maison, mon déshabillé, tout cela se fit d'après les ordres les plus précis de ma mère. Aussi fut-elle très gracieuse.

Le prince Radziwiłł n'avait point songé, selon la cou-

tume, à me faire faire de doubles armes; ma mère voulut que je continuasse à me servir des miennes et exigea comme signature de mes lettres : *Princesse de Prusse, épouse du prince Radziwill*. Elle se fâchait toujours dans la suite, lorsqu'on m'appelait ou qu'on m'écrivait : *Princesse Radziwill*, ce que j'aurais préféré.

Je reçus le lendemain, en cadeau du Roi, un plateau et un service de table, avec une lettre fort affectueuse, et je le vis au dîner de cérémonie que donna mon père à toute la famille royale. Les bals, les fêtes, les dîners se succédèrent aux différentes Cours.

Le Roi se rendit à Potsdam avec le Prince et la Princesse royale. Le prince et la princesse Louis partirent le lendemain pour Schwedt, dont le château avait été donné au Prince. Son régiment s'y trouvait en garnison. Mon frère devait les y suivre avec beaucoup d'autres invités. Depuis l'hiver, Louis était épris de la Princesse; son époux se montrait fort indifférent aux hommages qu'il lui rendait et qu'elle accueillait avec empressement.

Son mélange de coquetterie, de sensibilité, de respect de ses devoirs lui faisait beaucoup de tort dans l'opinion de la famille royale, mais, dans le monde, ses qualités extérieures lui conciliaient l'approbation générale.

La cour très assidue que lui faisait Louis m'inquiéta; elle m'attirait des témoignages de préférence de la part de la Princesse, qui me mettaient dans l'embarras. Cependant la passion de mon frère était encore tempérée par les petites faussetés dont la Princesse était capable, malgré

les sentiments touchants qu'elle affectait pour lui, ce qui me tranquillisait parfois.

Louis partit pour Magdebourg rejoindre son régiment que le Roi lui avait donné à son retour de l'armée. A son départ, nous nous engageâmes, Antoine et moi, à aller le voir et passer quelques jours ensemble à Brunswick, projet qui fut mis à exécution le lendemain de la fête de ma mère (1). Mme de Sartoris nous accompagna.

Cette petite course me fit grand plaisir. Nous étions enfin libres et ne dépendant que de nous-mêmes. A Berlin, ma mère, qui n'avait aucune confiance dans le secrétaire de mon mari (un Polonais, M. Maniewski), semblait mettre Antoine sous la tutelle de M. de Sartoris. Cette exigence lui déplut et amena des explications désagréables entre ma mère et mon mari. Notre départ fut donc pour nous un bienfait momentané.

Le Roi nous avait ordonnés à Postdam, où nous passâmes la première nuit. Louis nous attendait avec impatience à Magdebourg, où il nous reçut, fort joyeux de nous revoir. Nous restâmes quatre jours avec lui. Il refusa de nous suivre à Brunswick, à cause de ses obligations militaires.

A Brunswick, je retrouvai ma tante (2) et la Princesse héréditaire. La société y était presque entièrement composée de Français émigrés, entre autres, la vieille duchesse de Montmorency, très intime avec ma tante.

(1) 22 avril.

(2) La princesse Philippine de Prusse, sœur de Frédéric le Grand et du prince Ferdinand.

Le comte Jean Potocki habitait aussi Brunswick depuis qu'il avait quitté Berlin. Le Duc goûtait beaucoup son esprit et son originalité. Il amusait tout le monde.

Nous nous y plûmes extrêmement; ma vieille tante avait conservé un souvenir très clair de son temps, surtout de tout ce qui regardait son frère, Frédéric II, dont elle était enthousiaste. Mais, à l'âge de quatre-vingts ans, où je la revis, elle confondait les époques et les événements du moment. Elle croyait, par exemple, que mon frère Louis était un contemporain du Duc, son fils, qui avait soixante ans.

Le Duc admirait les qualités brillantes de mon frère et aurait désiré l'avoir pour fils; mais jaloux de sa gloire il craignait les talents qu'il découvrait en lui. Tout en le louant avec emphase, le Duc sut cependant lui faire un tort réel dans ses rapports au Roi. Respecté dans son pays, il ne venait à Berlin que pour y être le plus humble des courtisans de Frédéric-Guillaume II. Au Conseil, il soumettait son opinion à celle des derniers des secrétaires, même si celle-ci était absolument contraire à sa conviction, tandis qu'un simple mot eût suffi pour décider le Roi à suivre son avis.

C'est ainsi, qu'après avoir pris le commandement de l'armée du Rhin, il acceptait les ordres de ses aides de camp et souffrait qu'ils en donnassent devant lui de tout opposés aux siens. Enfin, sa faiblesse le mena souvent à sanctionner des conseils qu'il trouvait dangereux et qui amenèrent plus tard la perte de ses États (1).

(1) Incorporé par Napoléon au royaume de Westphalie le duché de Brunswick ne retrouva son indépendance qu'après la bataille de Leipzig.

Le prince et la princesse d'Orange, encore en Angleterre et perdant tout espoir de retour en Hollande, demandèrent un asile au Roi. Celui-ci, enchanté de revoir sa fille, pressa son arrivée. J'eus un plaisir extrême à revoir Mimi à son passage par Brunswick. Son petit garçon, âgé de sept ans, était charmant et sa Cour très bien composée. Elle portait sur sa physionomie l'empreinte de ce qu'elle avait souffert au moral et au physique (1). Elle repartit avant nous pour Potsdam où le Roi l'attendait.

Nous passâmes huit jours à Brunswick, puis revîmes encore Louis à Magdebourg. Il faisait déjà mille plans pour l'avenir qui allait nous réunir. Nous l'envisagions avec sécurité, tandis que nous étions sur le bord de cet abîme qui a englouti nos illusions de jeunesse.

Nous prîmes le chemin de Leipzig pour le retour. J'avais promis à la duchesse de Courlande d'aller lui faire une visite à une campagne qu'elle avait acquise en Saxe (2), depuis la naissance de sa fille Dorothée dont j'étais la marraine; mais, apprenant que son habitation

(1) Guillaume, prince d'Orange, plus tard roi des Pays-Bas, était fils du stathouder Guillaume V. Il commanda les troupes hollandaises en 1794 et 1795. Devant l'invasion française, son père abdiqua et se réfugia en Angleterre, et le prince Guillaume passa au service de l'Autriche. En 1803, il obtint l'abbaye de Fulda, qui venait d'être sécularisée, moyennant l'abandon de tous ses droits sur la Hollande. Mais, ayant pris en 1806 le parti de la Prusse, il fut dépouillé de cette principauté, ainsi que de ses possessions patrimoniales, reprit alors du service en Autriche, rentra en Hollande en 1806, et prit le titre de Prince souverain des *Provinces-Unies*. Le Congrès de Vienne lui reconnut le titre de roi des Pays-Bas et réunit la Belgique à la Hollande.

(2) Lœbichau est situé près d'Altenbourg. Mme de Tüanpling, la dernière propriétaire, en a disposé pour y fonder un institut de bienfaisance.

était à une journée de la ville, nous y renonçâmes. De retour à Berlin, nous allâmes nous établir chez mes parents à Bellevue pour l'été. Mon oncle Henri nous invita à Rheinsberg avec mon père et fut comme toujours plein de bonté pour nous.

M. de Royer, M. et Mme de Parceval, que nous y revîmes, nous témoignèrent un grand intérêt.

Le prince Louis, fils du Roi, tomba malade dans le courant de décembre, ainsi que la Reine douairière (1). Le Prince, dont la santé inquiétait depuis quelque temps, succomba à ses maux dans les derniers jours du même mois. La douleur du Prince royal fut si profonde que sa santé donna des alarmes durant plusieurs jours. La princesse Louis ne parut pas moins affligée.

Le corps du Prince fut exposé sur un lit de parade avec les cérémonies d'usage. La veille de son enterrement, la Princesse vint en deuil de veuve, avec ses enfants, déposer une couronne de fleurs sur le cercueil de son époux et récita à genoux et à haute voix une prière très touchante, qui fit fondre en larmes les nombreux spectateurs de cette scène et toucha beaucoup le peuple. Mais, dans sa famille, on la soupçonna d'affecter un chagrin plus vif que celui qu'elle ressentait.

(1) Veuve du roi Frédéric II.

CHAPITRE V

(1797-1798)

Le Roi et son entourage. — Rheinsberg et le prince Henri. — Voyage de la princesse Louise à Nieborów. — La famille Radziwiłł et l'Arcadie. — Maladie et mort du roi Frédéric-Guillaume II. — Frédéric-Guillaume III et la reine Louise Leur voyage en Prusse et à Varsovie. — Leur visite aux Radziwiłł à Nieborów. — Intrigues du ministre Haugwitz. — Mariage de la princesse Louis avec le prince Solms-Braunfels.

La mort de la Reine douairière suivit de près celle du prince Louis. Elle était très respectée et les pauvres perdirent en elle un appui bienfaiteur. On prit pour la dernière fois le grand deuil avec les équipages drapés pour six mois, car le Roi déclara qu'il en changerait le règlement.

Un soir que je soupais chez ma mère, elle m'apprit qu'une lettre du comte de Tauentzien (alors ministre de Prusse à Saint-Pétersbourg) au comte Schmettau lui annonçait la mort très inattendue de la pauvre Christine, sœur de mon mari; perte dont nous fûmes sensiblement affectés. Antoine et moi la pleurâmes sincèrement. Quelques jours ensuite, nous reçûmes les détails de cette triste fin, par la princesse Radzwiłł.

Mon frère Louis, arrivé à Berlin pour l'enterrement de son cousin, vint passer quelque temps chez nous et m'aida à consoler Antoine et à le distraire.

PRINCE LOUIS-FERDINAND DE PRUSSE

tué à Saalfeld le 10 octobre 1806.

Mme Ritz, revenue d'Italie, fut nommée comtesse de Lichtenau et présentée à la Cour. Le Prince royal en fut indigné pour la Reine, sa mère, qui fut obligée de lui donner une audience de présentation (1).

Le Prince royal ne cachait pas à quel point le manque d'égards envers sa mère le choquait. Le seul soin de son avenir aurait dû guider Mme de Lichtenau, si toute autre considération ne lui était pas suffisante.

La noce de la princesse Auguste, fille cadette du Roi, interrompit durant quelque temps notre deuil. Elle était fiancée, depuis un an, au prince héréditaire de Hesse (2), fils du Landgrave, dont on disait peu de bien.

Mon beau-frère Louis arriva à Berlin, au mois de mars. Antoine eut un extrême plaisir à revoir son frère. Son caractère était si bon, si franc, si aimable, qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer.

Le 19 mars, je mis au monde un fils, après de longues souffrances; mais le bonheur de tenir dans mes bras mon enfant, si beau, si fort, me les fit vite oublier. La Princesse royale vint me voir le lendemain et vingt-quatre heures après elle accoucha elle-même d'un Prince (3).

(1) Cette favorite fut rappelée d'Italie à Potsdam par Wittgenstein, chargé de lui annoncer la maladie du Roi, qu'elle accompagna à Pyrmont. Elle avait été reçue durant son voyage par toutes les petites Cours de la péninsule. La reine Caroline de Naples seule s'y refusa, vu son simple nom bourgeois. Ce fut alors que le Roi, sur la demande de Mme Ritz, lui envoya un titre de noblesse, que son frère lui porta à Venise. Elle reçut le titre de comtesse de Lichtenau : l'aigle prussien et la couronne royale figuraient dans ses armes.

(2) La princesse Auguste de Prusse épousa le 13 février 1797 le prince Guillaume de Hesse, qui devint Électeur à la mort de son père.

(3) Le prince Guillaume, qui monta sur le trône de Prusse en 1861 et devint Empereur d'Allemagne en 1871.

Mon père prit surtout une part très touchante à la naissance de son petit-fils. Son baptême se fit quinze jours après et le Roi le tint sur les fonts baptismaux. Le prince de Broglie, chanoine de Posen, le baptisa, puisqu'il était convenu que mes fils seraient de la religion catholique, tandis que mes filles devaient être réformées.

Le Roi, qui donnait depuis quelque temps des inquiétudes, était déjà si faible qu'il put à peine attendre la fin de la cérémonie. Lorsqu'il revint dans ma chambre, il m'apporta un solitaire dont il me fit cadeau. Sa voix était si altérée que j'eus peine à le comprendre.

Bientôt il fut question du voyage à Pyrmont pour le Roi. La princesse Louis devait le suivre. Mon frère prenait sans cesse le chemin de Schœnhausen pour aller la voir. Il me paraissait toujours inquiet et rêveur. Il devait partir pour la Westphalie, où il était nommé pour commander la ligne de démarcation qu'on venait de former. Il vint me voir la veille de notre départ pour Rheinsberg et me dit d'aller trouver la princesse Louis, dès mon retour à Berlin, qu'elle m'apprendrait le mystère de son inquiétude.

A Rheinsberg, mon oncle nous combla de bontés; il aimait à parler à Antoine de sa patrie. Il conservait toujours un grand intérêt à la Pologne, depuis qu'il avait appris que les Polonais l'avaient demandé à Frédéric II pour leur roi. Il avait toujours blâmé les partages qui avaient suivi le premier et hautement désapprouvé et déconseillé cette mesure impolitique.

Le prince Henri continuait à protéger vivement les

Polonais qui se trouvaient arrêtés ici. Plusieurs d'entre eux avaient trouvé moyen de s'adresser à lui et l'intéressaient aux projets des différents partis qui espéraient, par l'une ou par l'autre des puissances, la régénération de la Pologne.

Le général Woyczinski fut envoyé à Berlin à cet effet; mon mari, chargé de papiers dont il était porteur, en parla au prince Henri, ce qui engagea celui-ci d'écrire sur ce sujet un *Mémoire* (1) très détaillé, où il exposait au Roi l'utilité politique *pour la Prusse* de profiter des bonnes dispositions des Polonais pour réintégrer ce pays et placer un Prince prussien sur ce trône.

Le prince Henri communiqua une copie de son Mémoire au Prince royal. On remercia le Prince, sans autrement lui répondre qu'en se rejetant sur des relations politiques avec les Cours d'Autriche et de Russie qui ne permettaient pas d'entrer à ce propos dans une réponse détaillée.

Le prince Henri fut d'autant plus fâché de voir le Roi si indifférent aux idées et au projet dont il lui avait développé l'intérêt, que le vœu des Polonais appelait maintenant mon frère Louis sur le trône.

Sa réputation, sa brillante valeur à l'armée du Rhin, ses talents le faisaient désirer, surtout depuis la mort du prince Louis, fils du roi, dont le choix aurait pu rendre le Roi plus favorable à cette proposition, tandis que les autres

(1) Le *Mémoire* dont il est ici question fut le point de départ d'une intrigue du comte Haugwitz, qui amena une fausse interprétation des intentions du prince Henri et du prince Antoine Radziwill, comme on le verra plus tard dans le courant du récit de la princesse Louise.

Princes étaient encore trop jeunes pour inspirer de la confiance.

Le jour de mon retour de Rheinsberg, je reçus un billet de la princesse Louis me demandant une entrevue particulière. Elle me fit alors toute sa confidence au sujet de mon frère Louis et me dit que, cédant à ses sollicitations et à l'attachement qu'il lui inspirait, elle était décidée à l'épouser, si elle obtenait le consentement du Roi. Elle espérait y parvenir à Pyrmont. Louis était en cantonnement non loin de là, elle serait à même de l'instruire très vite de sa démarche et il reviendrait immédiatement la rejoindre.

Cependant mon frère, qui n'avait pas toute confiance dans les démonstrations de la Princesse, voulut par lui-même se convaincre de sa conduite. Il alla la surprendre à Pyrmont et put constater les coquetteries de la Princesse avec le prince Adolphe d'Angleterre, dont on lui avait parlé. La princesse Louis continua encore quelque temps de correspondre avec mon frère en termes très touchants, puis elle lui fit enfin savoir qu'elle n'avait pu obtenir du Roi le consentement désiré et qu'elle était obligée de se soumettre.

En automne, Louis me fit remettre un paquet qu'il me chargeait d'apporter moi-même à la Princesse, après en avoir pris connaissance. C'était toute leur correspondance qu'il lui renvoyait. Comme j'avais été la confidente de Louis, il trouvait de son devoir de m'en faire savoir le résultat.

Mon mari désirait aller avec moi en Pologne, où sa

mère venait de rentrer en quittant Saint-Pétersbourg; toute la famille devait s'y réunir pour faire ma connaissance. Nous partîmes à la fin de juin avec Pauline Néale et M. de Sartoris.

Notre voyage fut très heureux. Nous arrivâmes à Nieborów le cinquième jour. La princesse Radziwiłł vint à notre rencontre avec ses filles. Angélique, l'aînée, n'avait pas seize ans. Sa beauté répondait au portrait qu'on m'avait fait d'elle; mais l'expression douce et intéressante de sa figure, son regard un peu mélancolique, le son de sa voix si expressif, surtout quand elle chantait, tout répandait dans sa figure un charme que je n'ai connu que chez elle.

Rose n'avait que neuf ans. Elle avait de beaux yeux et une figure spirituelle; mais elle n'avait ni la régularité des traits ni l'agrément de sa sœur. Elle était l'idole de sa mère, qui la gâtait prodigieusement. Rose le sentait, car elle avait un esprit et une raison très au-dessus de son âge. Son cœur était excellent.

En arrivant à Nieborów, je fus reçue par le Prince père, par Tecla Chądzyńska (1), jeune personne que la Princesse élevait avec ses filles; leur gouvernante Mlle Duhoux et M. Mathis, ancien gouverneur de mon mari et de ses frères. Tecla était jolie, elle avait été l'amie de Christine. Mes beaux-frères arrivèrent peu de jours après moi.

Je connaissais Louis, l'aîné; Michel, le troisième, était d'une figure charmante et du caractère le plus heureux; Valentin, le cadet, était bien de figure, sans être aussi

(1) Mlle Tecla Chądzyńska épousa plus tard M. Trembicki.

beau que Michel. Il avait beaucoup d'esprit et d'originalité, ce qui le rendait parfaitement aimable. Je n'eus qu'à me louer de leur accueil. J'avais craint que mon apparition dans leur famille ne les effrayât; mes soins de gagner leur amitié ne furent pas inutiles et bientôt tout embarras disparut entre nous. La Princesse me combla d'attentions; le Prince était fort poli, cependant j'avais souvent l'impression que le Prince et la Princesse s'étaient attendus, par mon mariage, à de plus grands avantages pécuniaires.

Le lendemain de mon arrivée, je fus menée pour la première fois en Arcadie, possession de la Princesse, dont la création portait l'empreinte de sa brillante imagination.

Ce jardin est éloigné d'une demi-lieue de Nieborów. Le principal ornement en est un temple d'une architecture noble et antique; la porte en acajou et en bronze s'ouvre avec une clef de diamants que la Princesse porte à une chaîne autour du cou. Une petite rotonde en forme l'entrée. Elle n'est éclairée que par un Amour tenant dans ses mains un flambeau d'acier bleu. Une porte à droite mène dans un cabinet dont un orgue superbe occupe le fond; une table à écrire, de forme très élégante, cache à moitié la fenêtre; des bibliothèques en acajou, comme toute la boiserie de ce cabinet, contiennent les ouvrages des meilleurs auteurs français et anglais, avec de superbes reliures.

La cheminée couverte de beaux vases de marbre, une chaise longue très riche et très commode, une quantité de statues et de jolis meubles répondent au bon goût original

de ce qui les entoure. Le cabinet se trouve à gauche, à l'entrée du temple, il sert de chambre à coucher à la Princesse. Les murs sont couverts de fresques à l'huile représentant, en panorama, le jardin de son amie la princesse Czartoryska (1); une gaze retombant dessus lui donne un aspect de vapeur qui semble l'éloigner. Une tente en toile des Indes, relevée de tous les côtés, forme le rideau du lit, des fenêtres et des portes. Le lit est placé sur une estrade au milieu de cette tente. Une balustrade en acajou règne autour de ce cabinet et sert en même temps de lit de repos et de piédestal à des vases et à des coupes d'albâtre. Une lampe transparente éclaire l'appartement.

Les deux pièces sont reliées par un salon carré en marbre blanc; le jour y pénètre des deux côtés par deux cintres placés immédiatement sous la corniche, répandant une lumière très douce. Sous ces cintres figurent deux vestales tenant des vases d'albâtre. Une glace superbe occupe le troisième côté. Placée juste en face de la porte, elle découvre une vue merveilleuse sur le lac dont l'eau baigne les marches du temple. Tout ce tableau se reflète dans la glace. Devant celle-ci, s'élève un autel de marbre blanc comme les marches sur lesquelles il est posé. Des cassolettes, des trépieds, des vases, des coupes et les plus belles fleurs l'entourent toujours et forment l'effet le plus pittoresque, comme les différents établissements de cette salle *magique* qui sont autant de tableaux instructifs.

(1) *Powązki :* établissement original et rustique créé près de Varsovie par la princesse Isabelle Czartoryska, qui y élevait ses enfants. Actuellement Powązki est devenu un des cimetières de Varsovie.

D'un côté, c'est une table magnifique, couverte de souvenirs et d'objets précieux, recouverte d'un voile qui en cache à moitié les objets. Une chaise curule est placée devant. Plus loin, un lion en marbre, des trépieds, des fleurs, des guirlandes l'entourent. Du côté opposé, on voit un lit de repos recouvert d'un châle blanc magnifique, ayant appartenu à Tippo-Sahib (1), des masques antiques forment un groupe charmant.

Enfin, lorsque ce salon n'est éclairé qu'avec de l'esprit-de-vin, par quatre lampes en bronze d'une superbe forme, suspendues à un plafond représentant l'Aurore (2), l'effet en est si féerique, qu'on se croit transporté dans un des temples antiques de la Grèce ou dans un palais de fées.

Le reste de l'Arcadie répond à ce temple enchanteur; partout les idées les plus poétiques ont été exécutées avec le goût le plus parfait et avec une richesse de moyens, dont les jardins que j'avais vus jusqu'alors ne m'avaient pas donné l'idée.

La Princesse jouissait avec enthousiasme de son ouvrage et de l'admiration qu'il inspirait à tous ceux qui venaient le voir; mais ses enfants, qui l'avaient vu naître, n'y prenaient pas le même intérêt que leur mère. Ils étaient fatigués d'admirer toujours le même objet et, lorsque j'arrivai, ils étaient si ennuyés de l'Arcadie que l'en-

(1) Dernier gouverneur du Mysore dans les Indes, tué en défendant sa capitale contre l'assaut livré par les Anglais en 1799.

(2) La voûte, peinte en fresque par Norblin, représente l'*Aurore conduisant le char du soleil.*

thousiasme qu'il m'inspira fit le bonheur de la Princesse et me valut en partie les bontés et l'attachement qu'elle me témoigna toujours.

J'allai avec toute la famille à Varsovie; j'étais la première personne de la famille royale qui y vînt depuis l'occupation des Prussiens (1). Je n'eus qu'à me louer de l'accueil que j'y reçus. On s'empressa de me donner des fêtes charmantes, on me combla des attentions les plus aimables et je m'amusai parfaitement.

Je vis avec peine le choix des employés qu'avait fait notre gouvernement pour les envoyer à Varsovie. Le gouverneur, M. de Wendessen, était un homme vieux, borné, qui n'était jamais sorti des petites garnisons où il avait végété; il ne s'embarrassait de personne. Il était tellement dépourvu d'idées qu'il me faisait sans cesse rougir par les balourdises qu'il disait. Il prenait les Polonais pour une espèce de horde sauvage que le Roi l'avait chargé de civiliser et il me parla d'eux sur ce ton en leur présence.

A la vérité, c'était en allemand qu'il me faisait ses judicieuses remarques; mais comme beaucoup de femmes le comprenaient très bien, je me trouvais à tout moment dans de cruels embarras. Elles étaient cependant souvent les premières à en rire.

(1) La Prusse, allant au-devant des secrets désirs de Catherine II, s'était alliée à la Russie en 1793 pour un deuxième partage de la Pologne. La Prusse prit alors la plus grande partie de ce qu'on appelait *la grande Pologne* (partie au sud de la province de Prusse) ainsi que les villes de Dantzig, de Thorn, et, à partir de 1795, elle occupa Varsovie, qui avait été prise par Souwarow, malgré les efforts héroïques de Kosciuszko. La Russie garda la moitié de la Lithuanie.

Les femmes prussiennes étaient presque toutes très ridicules par leur tournure et leurs prétentions. Elles semblaient choisies exprès pour donner mauvaise idée des femmes de notre pays et de l'éducation qu'on y recevait.

Ce qui achevait d'inspirer peu d'égards pour notre gouvernement, c'était la conduite vénale, intéressée et arrogante des employés des différents départements. Il y avait, heureusement, des exceptions à faire dans le nombre.

Quand il fut question de procéder à l'organisation de ce pays, on résolut de n'y placer que des Allemands. Les Ministres profitèrent de cette occasion pour se défaire des plus mauvais sujets de leurs départements. Ils eurent le tort de les envoyer là, sans songer à l'importance des places qu'ils leur confiaient.

Au lieu d'inspirer aux Polonais quelque attachement au nouveau gouvernement, on les rendit insensibles à des bienfaits réels, par suite de la conduite détestable de ceux que le Roi chargeait de l'administration. Il aurait été facile de gagner les Polonais et on ne conçoit pas par quel aveuglement on en a négligé et repoussé les véritables moyens.

Il paraît que c'était le système des personnages qui entouraient le Roi. On le persuadait qu'il fallait *dénationaliser les Polonais :* expression qu'on entendait alors souvent et dont l'absurdité indignait tous les gens bien pensants.

Nous retournâmes encore une fois à Nieborów et nous

repartîmes pour Bellevue dès les premiers jours de septembre.

Mon beau-frère Louis nous reconduisit à Berlin, en passant par les terres de Przygodzice, près de Kalisz, destinées un jour à Antoine. La route n'était pas belle. A Ostrowo (petite ville qui appartient au prince Radziwill), on nous fit une belle réception. Comme la plus grande partie des habitants sont des juifs, ceux-ci vinrent à notre rencontre à cheval, habillés des robes en velours de leurs femmes. La cavalcade, toute grotesque qu'elle était, nous surprit par sa magnificence. Ils nous menèrent à Ostrowo, par Przygodzice, où nous nous arrêtâmes pendant vingt-quatre heures.

Ce domaine, important par son rapport, ses étangs poissonneux, ses superbes forêts, a le défaut de n'avoir ni château, ni maison qui puisse en rendre l'habitation agréable.

Sans nous y arrêter davantage, nous partîmes pour Bellevue, où je retrouvai mon petit garçon d'une beauté et d'une force admirables.

Le 24 septembre, jour de la fête du Roi, que la Reine célébrait par un bal à Mon-Bijou, nous retournâmes à Berlin. Le Roi y parut. Sa maigreur, sa faiblesse, son extrême changement effrayèrent tout le monde. Il marchait et parlait avec peine et sa fin prochaine était à prévoir. La comtesse de Lichtenau se montra à cette fête décorée du portrait de la Reine (1). L'indignation était peinte sur toutes les figures.

(1) Ce portrait lui avait été envoyé par la Reine elle-même à Pyrmont.

Ce fut alors que les rapports de mon frère Louis avec la princesse Louis cessèrent complètement.

Le Prince royal, auquel mon frère avait d'abord parlé de ses projets de mariage, lui avait dit qu'il ne croyait pas que cette union, si elle s'accomplissait, pût le rendre heureux. La Princesse ne revint jamais avec moi sur cette rupture, et, sans manquer aux bienséances, je m'éloignai d'elle autant que possible dans nos rencontres forcées.

Au mois d'octobre, la Margrave de Bade (1) vint à Berlin avec sa fille, fiancée au roi de Suède. Le Roi vint de Potsdam pour lui donner un grand dîner de cérémonie. Ce fut la dernière fois qu'il se montra en public.

Il me fit beaucoup de questions sur mon séjour à Varsovie, et paraissait interroger les physionomies des personnes qui l'approchaient pour savoir ce que l'on pensait de son état de santé. Ses traits étaient méconnaissables et il était difficile de cacher son émotion, en voyant le changement affreux qui s'opérait en lui de jour en jour.

C'est à peu près dans ce temps qu'on publia le nouveau règlement du deuil; il était à prévoir que c'était pour le malheureux Roi qui venait de le signer que nous allions ainsi le porter.

Les rapports sur sa santé devenaient de jour en jour plus alarmants, et cependant le Roi n'était entouré que de la comtesse de Lichtenau et de sa société composée en

(1) Princesse d'une haute réputation de sagesse, de prudence et d'esprit, placée fort au-dessus du commun des Princesses, ses égales. Sa fille Frédérique, fiancée du roi de Suède Gustave IV qu'elle épousa le 31 octobre 1797 et dont elle divorça en 1812.

partie d'émigrés. Enfin, la Reine obtint que le Prince royal pût aller au *petit château de marbre,* que le Roi n'était plus en état de quitter.

Mme de Lichtenau fut présente à l'entrevue et faisait les honneurs de l'appartement. La Reine y alla une ou deux fois, mais les autres enfants du Roi n'eurent pas la permission de le voir (1).

Le 16 novembre, j'allai chez la Princesse royale pour demander des nouvelles du Roi; je la trouvai, ainsi que sa sœur, fort affligée. Le Prince royal était parti le matin pour Potsdam, les nouvelles étant très alarmantes, quoique le Roi n'avait pas demandé son fils. Le Prince avait été extrêmement ému et lui avait dit en la quittant : « *Mon temps d'épreuves va commencer et le paisible bonheur dont nous avons joui va finir.* »

Nous étions encore assises dans son cabinet lorsque nous vîmes par la fenêtre arriver M. de Bischoffwerder. Sa vue nous fit appréhender la nouvelle dont il était porteur. C'est Mme de Voss qui parut la première et qui s'approchant de la Princesse royale lui dit : « *M. de Bischoffwerder demande à parler à Votre Majesté.* » Ces paroles nous annoncèrent le triste événement.

M. de Bischoffwerder entra aussitôt et rendit compte à la jeune Reine des derniers instants du Roi. Il était parti immédiatement après sa mort pour l'annoncer au nouveau

(1) Le Roi mourut le 16 novembre 1797, à 9 heures du matin, succombant à l'hydropisie (comme son oncle Frédéric II), abandonné par tous ses favoris et cherchant en vain un regard ami autour de lui. Seul, Ritz se trouvait auprès du Roi, au moment où il expira. La comtesse de Lichtenau étant souffrante, le médecin l'en avait éloignée à l'heure fatale.

Roi. Celui-ci l'avait rencontré à moitié chemin de Potsdam, et il l'avait chargé d'en venir prévenir la Reine, en lui demandant de le suivre directement à Potsdam. M. de Bischoffwerder devait aller ensuite en instruire la Reine, sa mère.

Nous pleurâmes le Roi sincèrement, car il n'était personne de nous qui ne lui dût des obligations et qui ne se rappelât de ses qualités nobles et bienveillantes, qui n'ont pas suffi cependant à ceux qu'il avait comblés de bienfaits et qui ne l'ont payé que de la plus noire ingratitude. Si la politique de ce Prince et sa faiblesse ont attiré des maux sur le pays, ses intentions, au moins, ont toujours été nobles et pures. Le dérèglement de sa conduite choquante était dû en partie à son éducation et au peu de soin que prit Frédéric II de rendre son successeur digne de sa haute destinée. En entendant les détails de la première jeunesse de Frédéric-Guillaume II, il était impossible de disculper Frédéric II des torts graves qu'il eut envers son neveu.

Aussitôt que les troupes eurent prêté l'hommage au nouveau Roi, les portes de la ville furent ouvertes et je retournai à Bellevue, afin de porter à mes parents tous les détails de la matinée.

Immédiatement après la mort du Roi, la maison de Mme de Lichtenau à Berlin fut entourée de soldats; elle-même fut arrêtée et les scellés mis sur tout ce qui lui appartenait, après une accusation très grave du comte de Haugwitz. Il avait passé jusque-là pour son ami intime et était au nombre des personnes de sa société particulière.

Le ministre d'État de Reck fut nommé chef de la Com-

mission qui devait la juger. Cette mesure rigoureuse, qui ressemblait peu au caractère du Roi, surprit généralement, et, quoique la comtesse de Lichtenau n'inspirât aucun intérêt, on trouva assez singulier ce premier acte d'autorité royale (1).

Mme de Lichtenau fut interrogée, jugée et condamnée à perdre sa maison en ville, celle de Charlottenbourg, une partie de ses biens, dont la jouissance n'était pas reversible sur sa fille, mariée à un comte Stolberg, et à aller finir ses jours à la forteresse de Glogau, où elle fut immédiatement emmenée et où le Roi lui accorda 4000 écus de pension. On ne publia pas les délits de la comtesse. On parla de sommes d'argent considérables, de papiers importants, de bijoux de la couronne qui manquaient. Les accusations ne furent jamais clairement énoncées et elles répandirent sur le caractère du comte de Haugwitz un jour odieux.

On le soupçonna d'avoir craint que ses relations intimes avec la comtesse de Lichtenau ne puissent lui nuire dans l'esprit d'un Prince aussi moral que le successeur de Frédéric-Guillaume II; aussi se serait-il empressé de lui déclarer que, connaissant les intentions dangereuses de la Comtesse, il avait sacrifié sa réputation et l'opinion publique au bien de l'État en veillant ainsi sur les intérêts du Roi et ceux du pays.

(1) L'arrestation de la comtesse de Lichtenau fut exécutée par le colonel de Zastrow et le major de Kleist. Elle resta enfermée dans trois pièces du *Cavalier-haus* à Potsdam, jusqu'en mars 1798, moment où elle fut appelée à Berlin pour son procès. Méconnue, elle fut abandonnée particulièrement de ceux qui, comme Haugwitz et Schulenbourg-Kehnert, ne s'étaient pas lassés de flatter cette amie de si haute influence.

Le Roi crut aux intentions honnêtes du comte de Haugwitz. Mon oncle Henri, arrivé aussitôt après la mort du Roi, fut mis au courant de ces confidences. Il imagina découvrir dans cette conduite de M. de Haugwitz les talents d'un profond politique, qualité à laquelle il attachait le plus grand prix, et cela lui inspira tout à coup des égards pour le Comte.

L'avis du prince Henri n'était pas sans influence sur l'esprit du Roi et son approbation augmenta le crédit de M. de Haugwitz à la nouvelle Cour.

La permission que le Roi accorda, longtemps après, de faire reviser le procès prouva que M. de Reck n'avait pas, en cette occasion, soutenu sa renommée d'homme intègre. Il n'y eut jamais de preuves suffisantes pour motiver un jugement aussi funeste que celui qu'il porta contre la comtesse de Lichtenau (1).

Nous prîmes le deuil d'après le règlement que le Roi défunt venait de prescrire : six semaines en laine et en voiles, mais sans voitures, ni livrées drapées. Les prépa-

(1) La comtesse de Lichtenau ne recouvra sa liberté qu'à la condition expresse de ne jamais trahir les questions qui lui avaient été posées, de renoncer à toute sa fortune, et ce ne fut que sur ce renoncement qu'elle reçut la pension de 4 000 thalers. En 1802, la Comtesse épousa, avec le consentement du Roi, un écrivain de théâtre, M. de Holbein, qui l'abandonna en 1806. Durant les guerres, elle se réfugia à Vienne, obtint plus tard de Napoléon un dédommagement pour tout ce qui lui avait été enlevé, se rendit à Paris, fut présentée à l'Empereur à Saint-Cloud. En 1811, revenue à Berlin, la comtesse de Lichtenau déploya un vrai patriotisme. Elle mourut en 1820. Toute sa correspondance de vingt-huit années avec le roi Frédéric-Guillaume II fut brûlée par ordre de son successeur. Ses papiers prouvèrent qu'elle avait eu des relations avec la haute noblesse étrangère.

ratifs nécessaires pour l'enterrement, avec les mêmes étiquettes et les mêmes cérémonies que celles observées pour Frédéric II, ne permettaient pas que les funérailles se fissent aussitôt après le décès ; cet enterrement n'eut donc lieu que six semaines plus tard (1).

Le nouveau Roi remit à six mois l'*hommage* en Prusse et celui de Berlin ensuite, ainsi que les réjouissances qui devaient avoir lieu à cette occasion.

La Reine partit au mois d'avril pour Kœnigsberg, en passant par Dantzig. Elle fut partout reçue avec enthousiasme, comme dans toutes ces provinces, où, pour la première fois, depuis Frédéric Ier, on voyait une reine de Prusse.

L'*hommage* se fit au mois de mai à Kœnigsberg et mon mari partit pour Nieborów et Varsovie pour s'y trouver à l'arrivée du Roi, qui devait s'y rendre de Kœnigsberg.

Ils y passèrent, en effet, quelques jours et la Reine fut aussi contente de Varsovie, de la prévenance des Polonais que de la beauté des environs et de la campagne. Elle fut ravie de l'Arcadie, où elle passa une journée.

Au commencement d'août, nous rentrâmes à Berlin et,

(1) Dans *le Récit de ses premières années*, la duchesse de Dino dit : « La Cour de Berlin était tellement endettée à la mort du *gros Guillaume* que l'on ne trouva pas dans le Trésor de quoi subvenir aux frais de ses funérailles, et c'est à Sagan que l'on expédia un courrier pour prier mon père d'avancer la somme nécessaire pour cette cérémonie. » Le duc de Courlande n'était pas à son premier prêt d'argent avec la famille royale, car Mirabeau raconte dans son livre *sur sa mission à Berlin en 1786* que le Duc avait déjà prêté à Frédéric-Guillaume II, au moment de son avènement, l'argent qu'il lui fallait pour payer les dettes que ce Souverain avait à Berlin. (Lettre VIII, 26 juillet 1786.)

le 22 de ce mois, je donnai le jour à mon fils Ferdinand. Mon père étant malade, mes parents n'assistèrent pas au baptême, mais le Roi tint le petit sur les fonts baptismaux. Nous retournâmes en octobre à Bellevue, où mon père était encore souffrant.

Un matin qu'Antoine était parti pour la chasse, mon père me fit appeler et on me dit que MM. de Haugwitz, d'Alvensleben et le grand Chancelier, M. de Goldbeck, étaient chez lui, après avoir d'abord demandé mon mari.

Je ne concevais pas ce qu'on voulait de lui et, en traversant les salons, j'aperçus les figures embarrassées des trois Ministres qui m'effrayèrent. Mon père m'apprit alors que, mon mari s'étant compromis par des papiers qu'on avait mis sous les yeux du Roi, Sa Majesté désirait se convaincre si l'accusation était fondée ou non et qu'il avait voulu me prévenir à ce sujet.

Je fus saisie au premier moment et mon père crut que mon agitation provenait de la crainte de savoir mon mari coupable. Je le tranquillisai en l'assurant que je n'avais pas l'idée de quoi on pouvait accuser Antoine, persuadée que tout ce procédé était fondé sur quelque erreur.

Mon père fit demander M. d'Alvensleben, qui me dit en sa présence qu'il avait l'ordre du Roi de s'assurer de tous les papiers de mon mari et de mettre en ville les scellés sur son appartement, jusqu'au moment de son retour ; que je voudrais bien le faire prévenir de se rendre immédiatement chez le comte Haugwitz *pour pouvoir entamer tout de suite les recherches très exactes que Sa Majesté demandait sur cette affaire.*

ANTOINE, PRINCE RADZIWILL

(1777-1833)

Je lui dis *que j'instruirais mon mari dès qu'il serait de retour des ordres du Roi et que je lui remettrais d'abord les papiers, s'il voulait prendre la peine de me suivre.* M. d'Alvensleben me répondit *qu'il ne pouvait traiter sur toute cette affaire avec moi qu'en présence de MM. de Haugwitz et de Goldbeck.* Je fis prier ces Messieurs d'entrer et je me rendis avec eux à l'appartement de mon mari. Il en avait emporté la clef.

Pendant qu'on cherchait la concierge, ma mère, très indignée de la frayeur qu'on avait donnée à mon père et de la mesure qu'on se permettait de prendre dans son château, arriva très agitée et s'opposa avec beaucoup de vivacité aux projets des Ministres. Elle me dit que *je n'avais pas le droit de disposer des papiers de mon mari*, et elle allait continuer à se laisser aller à son emportement, lorsque je lui dis que, *persuadée que mon mari serait désolé qu'on puisse croire qu'il fît la moindre difficulté de remettre à ces Messieurs tous les papiers qui lui appartenaient, j'étais convaincue de remplir sa volonté en les priant de s'assurer de tout ce qu'ils trouveraient.*

Ma mère ne me concevait pas. Elle croyait que mon mari devait au moins avoir commis beaucoup d'inconséquences et que l'inspection de ses papiers allait en fournir de nouvelles preuves. Mais, lorsque les Ministres dirent à ma mère *qu'ils feraient au Roi leur rapport de son refus* je sentis qu'on ne manquerait pas d'interpréter cette opposition comme un aveu des soupçons qu'on avait conçus contre mon mari, ce que je rejetai avec indignation, et j'insistai pour qu'ils s'assurassent

sans différer de tous les papiers que nous trouverions.

Le bureau de mon mari fut ouvert et tout ce qui s'y trouvait en lettres, en papiers, ainsi que dans sa table à écrire et même dans le tiroir d'une toilette, fut remis à ces Messieurs.

Ils en firent un paquet, qui fut cacheté avec mes armes et celles du Roi, qu'ils emportèrent.

A leur réquisition, j'envoyai chez nous, en ville, pour y prévenir de l'arrivée des Ministres, qui allèrent de suite y mettre les scellés, et je montai aussitôt en voiture à la recherche d'Antoine.

Je ne tardai pas à le trouver. Il fut fort étonné de mon apparition et de l'agitation, qui m'était restée de la scène qui venait de se passer; nous nous perdions en conjectures sur ce qui pouvait avoir amené une mesure aussi sévère, lorsque mon mari se rappela une lettre (la seule qu'il eût écrite sur un sujet politique) adressée en réponse au général Woyczyński, dans le temps où celui-ci était venu intéresser la Prusse à la régénération de la Pologne et où le prince Henri s'était occupé de cette négociation (1).

(1) On peut se rappeler que, dans ce même chapitre, il est question du voyage à Berlin du général Woyczyński au sujet d'une mission pour les affaires de Pologne et du *Mémoire* rédigé à cet effet par le prince Henri, présenté par celui-ci au roi Frédéric-Guillaume II et que le prince Henri fit aussi lire au Prince royal (depuis Frédéric-Guillaume III). La lettre dont il est ici question, adressée par le prince Antoine Radziwiłł au général Woyczyński, fut trouvée à Copenhague chez Antoine Kochanowski, ambassadeur de la République polonaise, qui fut arrêté à La Haye en 1798 avec un autre Polonais, nommé Erasme Rybaczewski. Ce dernier avait reçu, quelques jours avant cette arrestation, la lettre du prince Antoine Radziwiłł, par l'intermédiaire de Michel Kochanowski (frère de l'ambassadeur), ci-devant membre du haut Conseil de la République du temps de

Mon mari ne se rappelait pas exactement les termes de cette lettre, mais il me dit qu'elle n'avait aucun but dont le Roi pût s'offenser et que je pouvais être entièrement tranquille.

Il m'approuva parfaitement d'avoir remis tous ses papiers aux Ministres.

La tranquillité d'Antoine rassura un peu mes parents. Il leur parla de la lettre sur laquelle il portait ses soupçons. Comme elle était écrite *au su* du prince Henri, mon père se calma entièrement. Mais l'indignation de ma mère sur le manque d'égards qu'on s'était permis envers elle augmentait en proportion de l'assurance que mon mari lui donnait de son innocence.

Antoine reçut bientôt une lettre des trois Ministres qui l'invitaient à se rendre à cinq heures chez M. de Haugwitz.

La conférence avec mon mari dura jusqu'à huit heures du soir. La lettre de mon mari au général Woyczyński était bien, en effet, le chef d'accusation. Le Général était au nombre des Polonais qu'on avait trouvé nécessaire d'arrêter en Autriche. La lettre de mon mari était dans les papiers de M. Woyczyński; on l'avait envoyée de Vienne au comte de Haugwitz pour en avoir l'explication.

M. de Haugwitz mettait alors un grand prix à se concilier la cour d'Autriche. Il affecta de considérer le cas comme très important.

Kosciuszko Antoine Kochanowski fut alors transporté à Cracovie et livré aux autorités autrichiennes qui, après une enquête, communiquèrent le contenu original de la lettre du prince Antoine Radziwiłł au gouvernement prussien. Cette communication amena la perquisition relatée ci-dessus.

On montra la lettre à mon mari, en lui demandant s'il la reconnaissait. Il dit que *oui*. Elle était sans date, mais il déclara qu'elle était de 1796. On avait désiré alors que le feu Roi régénérât la Pologne, *sous un Prince de sa maison :* que le projet avait été soumis à Sa Majesté, que le Roi actuel pouvait s'en souvenir et se convaincre qu'il n'avait été alors question que d'un espoir auquel il avait été autorisé à se rallier; que plus tard le Roi ayant abandonné tout ce projet, lui-même ne s'en était plus occupé, tout en le regrettant par l'attachement qu'il conservait à sa patrie.

L'interrogatoire fut long; on le dressa par écrit et on procéda ensuite à l'inspection des papiers. Ils ne contenaient rien d'intéressant. Ils furent remis aussitôt à mon mari, en lui disant qu'on allait faire un rapport au Roi et qu'on lui communiquerait la réponse de Sa Majesté.

Revenu à Bellevue vers neuf heures, Antoine dit à mon père qu'il s'était fait un devoir de ne pas nommer le prince Henri, ignorant s'il ne lui serait pas désagréable d'être cité dans cette affaire, mais qu'il se croyait obligé de le prévenir de ce qui venait de se passer, les interrogatoires pouvant continuer et mettre mon mari dans l'embarras de le nommer ou de ne pouvoir expliquer ses rapports avec le général Woyczyński.

Mon mari écrivit immédiatement au Prince, et mon père fit partir un de ses gens pour Rheinsberg, chargé de sa lettre.

En attendant, ma mère fit écrire un Mémoire par le comte Schmettau, qui fut joint à une lettre que mon père adressa au Roi pour se plaindre du manque d'égards qu'on

s'était permis d'user dans sa propre maison et dans la personne de son gendre.

Nous nous décidâmes aussi d'aller nous-mêmes à Potsdam parler à la Reine et demander une audience au Roi. Nous y arrivâmes dès le matin. La Reine me reçut avec une amitié touchante et un intérêt à mes peines que j'ai toujours retrouvés dans le cœur de cette excellente femme.

La Reine me dit ignorer ce qui venait de se passer chez nous; que le Roi lui avait seulement parlé d'une lettre trouvée dans les papiers d'un Polonais, arrêté en Galicie, qui compromettait mon mari.

Antoine entra un instant après, il avait vu le Roi. Sa Majesté l'avait assuré que la publicité et le manque de forme, qui avaient eu lieu dans cette recherche, n'avaient été nullement de sa volonté. Le Roi avait même recommandé à M. de Haugwitz d'agir avec tous les ménagements possibles, ne doutant pas que mon mari pourrait parfaitement se justifier des soupçons que cette lettre avait suscités.

Le Roi m'envoya le général de Kœckeritz pour me répéter tout ce qu'il avait dit à Antoine et il me certifia que Sa Majesté était très fâchée des alarmes que j'avais éprouvées et de celles qu'on avait données à mon père, contrairement à ses intentions.

Le Général ajouta : « Je suis témoin que le Roi a répété au comte de Haugwitz, lorsqu'il sortit de sa chambre : « *Ayez soin que cette affaire reste cachée et usez de tous les* « *ménagements possibles envers le prince Radziwill.* »

Je lui dis que, d'après cela, il ne me restait plus de craintes sur les intentions de Sa Majesté, que mon mari avait également exprimé au Roi notre parfaite confiance en lui ; mais qu'il le suppliait, puisque l'accusation et les démarches du comte de Haugwitz avaient été publiques, de lui accorder la réparation qu'il attendait de sa bonté. Le Roi l'avait alors assuré que nous pouvions être tranquilles à ce sujet. Nous repartîmes ensuite pour Bellevue.

Le lendemain arriva de Rheinsberg la réponse de mon oncle. Déjà mécontent du comte de Haugwitz, qui l'avait négligé depuis que celui-ci était certain de son crédit auprès du jeune Roi, son indignation fut à son comble, quand il apprit ce qui venait de se passer.

Le Prince remerciait Antoine de la discrétion dont il avait cru devoir user envers lui dans l'interrogatoire des Ministres et il chargeait mon père de lui communiquer la copie des lettres qu'il venait d'écrire au Roi et au comte de Haugwitz, pour lui prouver qu'il regardait comme *personnelle* l'offense que mon mari avait reçue.

Les lettres du Prince étaient très fortes ; il ne ménageait pas les expressions pour dire à quel point il était offensé. Dans sa lettre au Roi, *il rappela que dans le temps où les Polonais s'étaient adressés à lui pour présenter à son père (Frédéric-Guillaume II) le plan d'un rétablissement de la Pologne, sous un prince de la maison de Prusse, il lui avait communiqué un Mémoire très détaillé à ce sujet et les copies de tout ce qu'il avait écrit au Roi à ce propos.*

Le prince Henri ajouta *que Sa Majesté, alors Prince royal, n'ayant sans doute pas pris grand intérêt aux*

affaires, n'avait probablement point parcouru le Mémoire en question, mais qu'il n'avait pas pu ignorer les rapports qui avaient motivé la lettre du prince Radziwiłł et qu'au moins le comte de Haugwitz ne pouvait la faire paraître comme criminelle à ses yeux, puisque cette lettre était écrite de l'aveu du prince Henri. Puis il finissait en disant que *le Mémoire se trouvant dans les archives ou dans le bureau du comte de Haugwitz, celui-ci ne pouvait ignorer la connaissance que le Prince avait eue de toute cette affaire et qu'il regardait l'affront fait au prince Radziwiłł comme lui étant personnellement arrivé.*

En même temps, mon père demanda au Roi de rendre la réparation due à son gendre aussi publique qu'avait été l'offense.

Ces lettres restèrent plusieurs jours sans réponse. Quand enfin celles-ci arrivèrent, elles ne furent pas très satisfaisantes. Le Roi écrivait à mon père que le comte de Haugwitz avait, à la vérité, outrepassé ses ordres; mais que, ce pas ayant été fait, il ne pouvait désavouer le Ministre; qu'ainsi le Roi ne pouvait faire autre chose que de pardonner, en oubliant cette affaire.

Cette lettre, après toutes les assurances données par le Roi, nous affligea autant qu'elle nous surprit. Elle était une preuve évidente de l'influence du comte de Haugwitz. *Mon père se plaignit au Roi de sa décision; mon mari lui demanda en grâce de faire faire son procès, s'il le croyait coupable, puisqu'il lui était impossible d'accepter un pardon, lorsqu'il attendait une réparation de sa justice.*

La réponse du Roi fut une répétition de la première.

Le prince Henri avait reçu des réponses à peu près semblables aux nôtres. Il y répondit avec véhémence et dit, entre autres, au Roi *qu'il n'était point d'humeur à souffrir patiemment les abus despotiques et l'arrogance de son Vizir.*

Cette expression acheva d'irriter le Roi et la correspondance devint de plus en plus fâcheuse.

Le prince Henri adopta avec enthousiasme l'idée du procès qu'avait demandé mon mari. Mon oncle lui écrivit, qu'une fois le procès entamé, il viendrait lui-même le plaider au Kammer-Gericht.

Mon mari avertit le général de Kœckeritz qu'il avait remis ses papiers à un homme de la justice, en le chargeant de défendre sa cause; et les choses en étaient là, quand, un matin, le Roi vint à Bellevue chez mon père, qui était seul avec M. de Stubenrauch; ma mère dormait encore, et lorsque apprenant cette visite elle se leva et descendit, le Roi était déjà parti.

Nous apprîmes par mon père que le Roi était venu le *prier d'oublier tout ce qui s'était passé et d'engager mon mari à renoncer à l'idée d'un procès, qu'il ne permettrait point; qu'il était fâché que les choses fussent allées si loin et qu'il ne désirait rien autant que de voir l'ancienne bonne harmonie rétablie.*

Mon père surpris, embarrassé, encore affaibli par sa maladie, au lieu de soutenir l'opinion de son frère et celle de mon mari, promit tout ce que le Roi voulut et nous jeta par là dans la plus grande gêne. Antoine trouva que mon père n'avait pas pu promettre pour lui et ne se montra point disposé à accepter cet arrangement par lequel on

lui ôtait tout moyen de se disculper aux yeux du public; sa résolution amena une scène fâcheuse entre ma mère et mon mari.

Mon père sentait déjà que son frère serait très mécontent, et le refus de mon mari acheva de le mettre dans une grande agitation.

M. de Stubenrauch était l'ami intime de M. Beyme (conseiller du cabinet), qui avait grand crédit auprès du Roi; nous n'eûmes plus de doute que la visite du Roi ne fût l'effet de ses conseils. M. de Stubenrauch n'ignorait pas jusqu'à quel point le prince Henri s'était avancé dans cette affaire et savait combien la réconciliation du Roi avec mon père irriterait mon oncle. Le prince Henri détestait Stubenrauch; son caractère faux, ambitieux justifiait bien l'éloignement de mon oncle pour lui.

Il s'était, dans le temps, opposé à la ratification du traité conclu par le prince Henri avec le Roi, pour la cession des terres de Wusterhausen, en échange d'une rente de cinquante mille écus, reversible à ses héritiers. M. de Hoffmann, intendant de mon oncle, avait été secrètement poussé par les gens du Roi afin de persuader le prince Henri de souscrire à cette cession à la Couronne. Le testament de Frédéric-Guillaume Ier leur paraissait trop avantageux à notre famille et Frédéric-Guillaume II avait, durant son règne, toujours cherché à diminuer les fortunes que mon grand-père avait laissées à ses fils.

Les conseillers du Roi agissaient dans le même sens, sans compter que les renonciations successives des Princes, fils de Frédéric-Guillaume Ier, aux margraviats d'Anspach,

de Bayreuth et de Schwedt avaient déjà considérablement diminué leurs fortunes.

Après de longues discussions entre ma mère et mon mari, celui-ci écrivit au Roi qu'il se soumettrait à renoncer au procès et à remplir la promesse que mon père lui avait faite, s'il daignait lui donner quelque témoignage de bonté, qui prouvât au public qu'il n'existait plus de raison de mécontentement entre Sa Majesté et lui. M. de Kœckeritz vint de la part du Roi prier mon mari de patienter un peu, que le Roi ne tarderait pas à lui prouver personnellement devant le public l'amitié qu'il avait pour lui et lui demanda de retirer ses papiers de la justice, puisque cette affaire devait être éteinte pour des raisons politiques.

Le prince Henri fut indigné et mécontent de tout le monde. Il ne crut pas possible que le Roi pût refuser de rendre justice à celui qu'on accusait si gravement, sans lui permettre de prouver son innocence. Cependant c'était bien le cas. Quoique ce procédé ressemblât peu au caractère du Roi, il était pourtant très digne de celui du comte de Haugwitz.

Le prince Henri voulut poursuivre seul le procès, mais il finit par se convaincre que les ordres du Roi le défendraient. Tous ces procédés et la manière dont se conduisit le Ministère, ou plutôt le Ministre, brouillèrent pour longtemps le Roi et mon oncle.

Peu de jours après, le Roi et la Reine quittèrent Potsdam et vinrent s'établir à Berlin. Nous fûmes alors ordonnés chez le Roi. Il paraît, ou que M. de Haugwitz était au bout de ses persécutions, ou que le Roi était las de poursuivre

une conduite si contraire à sa manière de penser. Il nous reçut au mieux, tendit la main à mon mari, lui dit qu'il espérait que le passé était oublié, le traita avec bonté, de manière à ce que sa bienveillance fût remarquée par tous ceux qui étaient là.

Cette pénible affaire fut donc enfin terminée.

La princesse Louis quitta vers cette époque la Cour de Berlin pour aller s'établir à Anspach, où elle devait épouser le prince de Solms-Braunfels, capitaine aux Gardes du corps. Elle m'en prévint par un billet dans lequel elle me disait « *qu'elle avait toujours cherché et désiré le bonheur d'aimer et d'être aimée, qu'elle allait enfin le goûter et que je devais comprendre tout ce que cet avenir lui offrait de consolations.* »

La Reine fut profondément éprouvée par cette séparation. Elle vit avec larmes et regrets le départ inattendu de sa sœur, mais ne s'y résigna qu'en lui adressant, avec raison, d'amers reproches. Le Roi avait été prévenu par le duc de Brunswick de la liaison de la princesse Louis avec le prince de Solms, mais ni lui ni la Reine n'avaient ajouté foi à ce rapport. Aussi leur indignation fut-elle d'autant plus grande, lorsqu'ils ne purent plus douter de la vérité du récit qui leur en avait été fait.

La princesse Louis, en quittant la cour de Berlin, avait dû abandonner les armes de Prusse, le titre d'Altesse royale et sa Cour. Son fils restait auprès du Roi; sa fille, qu'elle eut la permission d'emmener, grâce à l'intervention de la Reine, devait être rendue à celle-ci à l'âge de huit ans.

CHAPITRE VII

(1799-1801)

Intimité de la reine Louise avec la princesse Louise. — Le prince Louis-Ferdinand. — Les voyages à Téplitz. — La famille Clary. — La duchesse de Courlande et ses filles. — Les séjours à Rheinsberg. — La Princesse Palatine et la Princesse-Générale. — Maladie et mort du prince Henri. — Son testament.

Le lendemain même du départ de la princesse Louis, la Reine vint chez moi. Elle était d'un abattement qui me fendit le cœur. Dès que nous fûmes seules, elle fondit en larmes; les miennes coulèrent aussi. Je compris qu'elle sentait trop l'irritation du Roi et celle de la famille royale contre sa sœur, pour oser leur parler de ses regrets. Je fis donc de mon mieux, afin de soulager le cœur déchiré de cette excellente Reine, pour laquelle tout avait été si inattendu.

Touchée de la grande confiance de la Reine à mon égard et de la cruelle épreuve qu'elle était obligée de subir au milieu de ses obligations, je l'entourai d'attentions et je lui témoignai toute l'affection dont mon cœur était capable.

Du reste, tout le monde s'occupa de distraire et d'amuser la Reine durant cet hiver. Le 10 mars, jour de son anniversaire, une fête masquée fut donnée à la salle d'Opéra, à laquelle le prince Auguste d'Angleterre prit un grand intérêt.

Ma santé ne me permettant pas de prendre part à ces réjouissances, je passais mes soirées très agréablement dans le cercle de notre société dont plusieurs étrangers faisaient partie. M. de Caraman, émigré français, était le plus aimable de tous (1).

La naissance de ma fille, le 12 août, me combla de joie. Mes deux garçons étaient charmants, mais une fille semblait m'appartenir encore de plus près. Le baptême se fit quelques jours après et, sur le désir exprimé par la Reine, la petite reçut le nom de *Louise,* nom qui dégénéra en celui de *Loulou.*

Le duc et la duchesse de Sudermanie arrivèrent dans le même mois à Berlin. Ils allaient à Vienne. Comme l'état de santé de mon père était encore alarmant, la Cour suédoise passa ses soirées chez nous. Le Duc n'avait rien de prévenant; il ne ressemblait nullement de figure au Roi, son frère, dont la fin tragique m'avait dans le temps vivement affectée. Elle avait fait jeter sur celui-ci des soupçons que sa conduite, comme régent et vis-à-vis des assassins de Gustave III, n'avait pas assez démentis (2).

(1) La famille de Caraman avait émigré et s'était établie à Berlin. Les trois fils, Victor, Georges et Adolphe, furent élevés dans la pension de M. Molière, ce qui explique leur liaison avec les enfants du prince Radziwill. Victor de Caraman fit ses études spéciales à l'école militaire de Berlin, devint officier d'artillerie et aide de camp du prince Louis-Ferdinand. Fait prisonnier à Iéna, il manqua d'être fusillé. On le sauva en le faisant passer pour un simple soldat. Il entra ensuite au service de la France.

(2) Gustave III avait été assassiné le 16 mars 1792, dans un bal masqué, par un de ses officiers, nommé Ankarstrœm, au moment où il négociait avec les émigrés français pour sauver la famille royale. Le duc de Sudermanie, son frère, exerça alors la régence jusqu'en 1796. Gustave-Adolphe IV avait succédé à son père à l'âge de treize ans. La mauvaise

Mon père était toujours dans le même état de faiblesse, sans être dangereux. Il avait pris des goûts et des habitudes si différentes des siennes, que ses fantaisies étaient journellement un nouveau sujet d'inquiétudes pour nous. Mon père, qui avait une longue coutume d'ordre et d'économie, qui jamais ne parlait de sa fortune, faisait tout à coup journellement des dépenses et des dons considérables. On ne le voyait plus entouré que de marchands et, si on lui faisait des représentations sur l'inutilité de ses achats, il faisait de suite l'énumération de ses capitaux et de ses rentes. Il resta longtemps dans cet état.

Tant que dura la ligne de démarcation occupée par nos troupes, Louis ne quitta pas les différents cantonnements qu'on lui assignait. Pendant la maladie de mon père, il était dans des villages très rapprochés de Hambourg, où il allait souvent pour y voir la famille de Montmorency, ou plutôt celle de Breteuil.

Le Baron y était établi avec sa fille, Mme de Matignon, et sa petite-fille, la baronne de Montmorency, son mari et leurs enfants. Louis les avait connus à Spa, où la baronne de Montmorency n'avait pas fait alors une grande impression sur son cœur. Elle était d'une taille très élégante, parfaitement agréable et plaisait généralement. Séparé de Mme de Contades et privé de toute société, la Baronne eut

conduite du Duc, ses actes d'une politique douteuse, la manière dont il traita les partisans fidèles de son frère Gustave III, la négligence qu'il apporta à l'éducation de son neveu pendant les quatre ans que dura sa régence affermirent toutes les suppositions portées contre lui. On le disait même être le véritable assassin de Gustave III.

un tel charme pour Louis qu'il s'attacha à elle avec toute l'ardeur de son caractère.

Je lui rendis un compte très exact de la santé de mon père; personne ne l'en avait instruit, car mon frère était également brouillé avec ma mère, le comte Schmettau et M. Stubenrauch. Il aurait dû céder à mes instances et venir voir mon père; mais ne pouvant se détacher de sa nouvelle passion, il différa. Ma mère, déjà aigrie contre lui, parut lui en faire un crime; elle en profita pour augmenter le crédit d'Auguste auprès de mon père et y réussit au delà de ses désirs. Elle devait assez connaître mon père pour savoir que, lorsqu'on était parvenu à l'irriter, il ne revenait jamais de ses préventions.

Nous ne revînmes à Berlin qu'au mois de janvier. Mon père resta tout l'hiver dans un grand état d'abattement et sa convalescence fut très lente.

Mes parents, de plus en plus irrités contre mon frère, n'en recevaient presque plus de nouvelles; mais ils apprirent par d'autres que, toujours très occupé de Mme de Montmorency, il ne quittait presque plus Hambourg et négligeait les devoirs de son poste. Je n'entendais plus parler que des plaintes auxquelles sa conduite donnait lieu. M. Stubenrauch contribuait de son mieux à aigrir les esprits et le comte de Schmettau était tout aussi animé contre lui. Il avait prêté à Louis, lorsqu'il était parti la seconde fois pour l'armée du Rhin, afin de le tirer de ses embarras, quinze mille écus. Mon frère, toujours de plus en plus dérangé dans ses affaires, payait irrégulièrement les intérêts, *très hauts*, auxquels le Comte avait prête son

argent; et au lieu de les adoucir, M. de Schmettau poussa autant qu'il put mes parents à faire des démarches auprès du Roi et surtout auprès de M. de Zastrow (alors aide de camp général) pour l'engager à mettre Louis à la *forteresse*. Le Comte était convaincu de la nécessité de cette mesure, seul moyen de le corriger de ses inconséquences.

Au lieu de traiter toute sa conduite comme une folie de jeune homme, captivé par une passion violente, on affecta de lui attribuer des raisons politiques et révolutionnaires pour vivre à Hambourg.

Le Roi, depuis son règne, n'avait pas vu Louis. Il ne voulait pas commencer par un acte de sévérité envers lui. Toutes les démarches du comte de Schmettau furent donc inutiles. D'après son conseil, on résolut de s'adresser au duc de Brunswick, comme général-commandant; je redoublai alors mes instances pour engager mon frère à quitter Hambourg sans différer; je lui envoyai même un de mes gens pour l'y déterminer. Tout fut inutile; Louis crut que le Roi avait trop d'amitié pour lui pour user de sévérité; aussi le Roi s'y refusait-il toujours; mais enfin les représentations de mes parents triomphèrent. Le duc de Brunswick, à leur réquisition, fit rapport au Roi de l'absence de Louis à son poste et, à la demande de mes parents, le colonel de Massenbach partit pour Hambourg avec ordre, s'il y trouvait Louis, de l'emmener à Magdebourg. M. de Massenbach avait un grand attachement pour mon frère; il m'avertit que si Louis n'était pas à Hambourg, sa commission étant finie, il reviendrait sur ses pas. J'eus encore le temps d'avertir mon frère, mais mes soins restèrent inu-

tiles. Louis n'écoutait plus ni la raison, ni mon amitié. M. de Massenbach le trouva établi à Hambourg, lui remit la lettre du Roi, qui lui ordonnait de se rendre à Magdebourg et de ne plus quitter cette forteresse sans sa permission.

Mon frère fut au désespoir; mais il fallut partir et se séparer pour toujours de celle qu'il adorait.

M. de Massenbach me prévint de l'arrestation de Louis, qui, malgré la douleur du premier moment, avait repris son empire sur lui-même, en ajoutant qu'il était fort irrité contre toute sa famille. M. de Massenbach fut lui-même persuadé que la plus grande partie des rapports faits contre mon frère étaient des faussetés et des calomnies.

M. de Massenbach disait encore qu'il était indispensable que mon père fît un arrangement pour tirer Louis de ses embarras d'argent, ses dettes s'ammoncelant de mois en mois; il insistait pour que j'en fisse la représentation à mon père; mais après ce qui venait de se passer, je n'osai guère m'avancer sur ce sujet. La pensée de savoir Louis tranquille momentanément me rassura un peu.

Depuis longtemps, nous devions donner un bal à la Reine; mon mari le lui avait promis. Ce bal eut lieu en février, pour le mardi gras, et devint la fête la plus brillante de la saison, tellement on y mit de l'empressement. Le prince d'Angleterre arrangea, avec plusieurs Polonais et mon frère Auguste, un quadrille de Cosaques magnifique, un autre des femmes de Tippoo-Sahib fut représenté par des hommes énormes. On les amena voilés devant la Reine. Lorsque les voiles furent levés, on s'amusa beaucoup de leurs figures ridicules. Six ou huit autres qua-

drilles eurent également le plus grand succès. Wilhelm y parut en ramoneur. Il était ainsi infiniment drôle et gentil.

Cette soirée passée, toutes mes inquiétudes pour Louis recommencèrent. M. de Massenbach m'avait apporté une longue lettre de mon frère qui reconnaissait avec une tendre amitié les soins que j'avais pris pour lui éviter les désagréments qu'il avait éprouvés. Il convenait de ses torts, mais il était extrêmement aigri contre *ses parents* et contre le Roi qui avait cédé à leurs instances. Je tâchai dans ma réponse de lui faire sentir que les mesures prises par sa famille contre lui étaient comme la suite de ses propres fautes envers elle. Il n'en était point exempt et avait le cœur trop bon pour ne pas le comprendre.

Jamais on n'a vu pardonner avec une noblesse plus parfaite les offenses réelles que tant de personnes avaient eues envers Louis; une preuve de regret et un témoignage d'amitié auquel il pouvait croire suffisaient à son cœur pour effacer jusqu'au souvenir des griefs qu'il avait ressentis. Aussi, un mot de *bonté* de ses parents avait le pouvoir de le calmer dans les moments de la plus vive agitation; jamais je ne l'ai vu résister à la douceur et à une expression bienveillante; et *si* mes parents (surtout ma mère) avaient voulu user de leur empire et ne point préférer une sévérité qui manquait entièrement son but, ils se seraient épargnés bien des peines et à mon frère aussi.

Louis désira, à la suite de notre correspondance, se réconcilier avec ses parents et avoir une entrevue avec eux. Ma mère le voulut bien. Au fond, la démarche à laquelle le comte de Schmettau l'avait entraînée répugnait

à son cœur. Ma mère était vive dans ses expressions, par emportement, mais elle ne l'était pas par principe ou par dureté. Son cœur était bon et ses torts étaient presque toujours l'ouvrage de ceux auxquels elle accordait trop facilement sa confiance.

Les représentations du colonel de Massenbach à mon père pour mettre ordre aux affaires de Louis furent sans effet. Mon père le chargea de parler à M. Stubenrauch qui lui répondit avec la mysticité d'un oracle. Le résultat fut qu'on ne devait s'occuper ni de payer ses dettes, ni d'augmenter ses revenus. Ces derniers étaient, pourtant, tellement modiques qu'il était impossible qu'ils pussent suffire à ses dépenses nécessaires; et mon père fut extrêmement mécontent de M. de Massenbach.

Celui-ci le fut à son tour du comte de Schmettau, qu'on mêla aussi dans ces discussions.

Enfin, avec la permission du Roi, Louis obtint de venir, pour quelques jours, *incognito,* à Berlin. Il nous avait quittés, un an auparavant. Une entrevue le réconcilia enfin avec ma mère et Louis se sentit très heureux d'être avec nous. Ma mère se chargea de prévenir mon père et d'obtenir qu'il vît mon frère. Cette réconciliation se fit encore attendre.

Mon père conservait de longs ressentiments et ma mère put alors se convaincre qu'il était plus facile de lui donner de fâcheuses impressions que de les effacer ensuite. Il finit pourtant par céder à ses instances, mais *à condition* que Louis se mariât et épousât une femme dont la fortune pût fournir au paiement de ses dettes.

Ce fut la princesse Wilhelmine de Courlande que mon père fit nommer à Louis. J'ignore si cette idée était uniquement celle de mon père ou celle de M. Stubenrauch, mais elle ne vint pas de ma mère. Louis en fut étonné, mais elle ne lui déplut pas et il promit de l'épouser si, après l'avoir vue, il la trouvait agréable. Son cœur avait besoin de s'unir à une femme qui par sa figure et son caractère pût le fixer.

Mon père informa le Roi de sa réconciliation avec Louis et lui demanda la permission de l'envoyer à Leipzig pour y faire la connaissance de la princesse de Courlande. Cette permission fut accordée. La Duchesse devait s'y rendre avec ses enfants et il fut résolu que Louis y serait accompagné de mon mari, pour que mon père pût avoir les informations qu'il désirait.

Le prince Louis de Rohan et M. d'Armfeldt se trouvaient chez la duchesse de Courlande lors de leur arrivée. La Princesse était beaucoup plus belle que Louis ne s'y attendait. Il lui trouva beaucoup de grâce et d'esprit et revint enchanté de son entrevue. Peu de semaines après, nous apprîmes que la princesse Wilhelmine épousait le prince de Rohan et, malheureusement, l'intérêt que mon père avait pris pour Louis s'évanouit alors avec la perte de ses espérances et, craignant qu'on fît de nouvelles tentatives auprès de lui pour l'engager à s'occuper des affaires de mon frère, il reprit avec celui-ci toute son ancienne froideur, comme son ancienne indifférence.

Louis devait retourner à Magdebourg. Ses chevaux qu'il avait fait venir étaient déjà repartis, lorsqu'on l'avertit

que, chemin faisant, l'écurie où ils avaient passé la nuit avait pris feu et que ses chevaux, de la plus grande beauté, avaient péri. On n'en sauva que deux.

Tant de chagrins et de désagréments successifs influèrent sur la santé de mon frère; il prit une crise de bile qui le rendit, durant plusieurs jours, sérieusement malade. Mon oncle Henri, qui était alors à Berlin, lui témoigna un intérêt très tendre, lui fit un cadeau pour l'achat de nouveaux chevaux, lui promit de s'occuper de l'arrangement de ses affaires et d'engager mon père à y contribuer.

Le Prince exprima aussi le désir de demander au Roi de nommer mon frère coadjuteur de Magdebourg, dont mon oncle était prévôt (1).

Mes parents ne firent *rien* pour mon frère. L'intérêt que le prince Henri lui portait diminua celui de ma mère pour lui; elle craignait que sa faveur pût être nuisible à Auguste, qui était toujours l'objet de ses inquiétudes. Elle se persuada cependant bientôt que celui-ci ne balancerait jamais Louis dans la prédilection du Prince.

Louis partit pour Magdebourg au mois de juin et moi au mois de juillet pour Carlsbad, que Heim m'avait prescrit. J'emmenai avec moi mes deux fils, ainsi que Pauline Néale. Je retrouvai à Dresde plusieurs personnes de notre société de Berlin et nous visitâmes ensemble la galerie et

(1) Une destination civile avait été substituée à la destination religieuse dans les biens dont les protestants s'emparèrent par la sécularisation. Les riches prébendes des fondations faites par les catholiques en Prusse et en Saxe passèrent alors à des chanoines laïques, nommés par le gouvernement, qui touchent encore aujourd'hui les rentes de ces fonds inamovibles.

tous les environs de la ville. Mme de Berg (1) s'y amusa même si bien, qu'elle se décida à nous accompagner jusqu'à Téplitz.

Le soir même du jour où nous y arrivâmes, le prince de Ligne, père de la princesse Clary, dont le mari était propriétaire de Téplitz, vint me prier de me joindre à leur cercle dans la salle où tout le monde se réunissait.

J'avais connu à Spa le prince de Ligne, dont l'esprit brillant était si souvent cité. Dans un âge avancé, il conservait encore toute la grâce et la vivacité d'un jeune homme. Il y avait en ce temps-là beaucoup de monde à Téplitz; je trouvai la famille Clary aussi prévenante qu'agréable. Ils mirent tant d'empressement à nous engager de rester, que nous nous décidâmes à ajouter quelques jours à notre séjour.

Le chemin qui mène à Carlsbad m'enchanta, le site sauvage de cette ville, son vallon étroit entre ces montagnes si rapprochées et si boisées, tout me parut ravissant.

La surprise agréable de l'arrivée de la princesse Radziwill avec ses filles nous rendit le séjour à Carlsbad encore meilleur que nous nous y étions attendus. Mon mari fut très heureux de revoir les siens et la Princesse fut enchantée de faire la connaissance de mes petits garçons.

Il y avait infiniment de monde à Carlsbad; outre quelques familles polonaises de la connaissance de mon

(1) Amie de la reine Louise.

mari, nous y trouvâmes beaucoup d'Anglais et M. de Cobenzl, ancien ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg, homme fort aimable.

Ma belle-sœur Angélique était devenue beaucoup plus jolie depuis que je ne l'avais vue. Sa figure si noble, si belle, si touchante, avait de grands succès. Rose était bonne, originale et très aimable pour son âge. Sa mère la gâtait beaucoup.

La cure de Carlsbad n'apportant aucune amélioration à ma santé, on me conseilla de retourner à Téplitz, où ma belle-mère avec ses filles se décidèrent de nous suivre. La description que je leur en avais faite et nos rapports avec la famille Clary tentèrent la Princesse.

Nous fûmes, en effet, reçus avec une amabilité toute particulière par la famille. Le jeune comte Clary fut dès le premier jour enchanté de la beauté d'Angélique. La duchesse de Courlande, que j'avais revue à Carlsbad, resta avec nous quelques jours, avant de se rendre dans ses terres de Lœbichau, où devait se faire le mariage de sa troisième fille, Jeanne, avec le duc d'Acerenza, frère du prince de Belmonte, Italien protégé par la reine de Naples. La Duchesse était accompagnée par toute sa famille et par M. d'Armfeldt.

M. d'Armfeldt avait été l'ami et le favori du feu roi de Suède. Il n'accompagnait pas Gustave III dans le temps où nous connûmes le Roi; mais il savait mon attachement pour lui et son penchant pour moi. Nous en parlâmes beaucoup ensemble et il me conta que le Roi avait eu un moment l'idée de renvoyer la Reine pour me demander en

mariage. Il avait alors chargé M. d'Armfeldt de regarder dans les Archives si pareil événement était déjà arrivé en Suède et si aucune loi ne s'y opposait.

M. d'Armfeldt réussit à m'intéresser par sa conversation; il était aimable, avait de l'esprit, de l'adresse, une belle figure, son regard était perçant; il parlait avec facilité, mais avec un accent suédois désagréable.

L'impression qu'Angélique avait faite sur le jeune comte Clary et l'empressement de toute la famille pour nous donnèrent l'idée qu'un mariage pourrait s'arranger entre eux; mais nous dûmes y renoncer, ayant appris qu'Angélique avait un ancien attachement dans le cœur pour le prince Constantin Czartoryski.

Nous revînmes par Dresde, où tous les douloureux souvenirs de Christine se réveillèrent pour la princesse Radziwiłł. Nous partîmes tous ensemble pour Nieborów, en prenant le chemin de la Lusace et de la Silésie. Je trouvai peu de changement à Nieborów; on y vivait fort gaiement, j'accompagnais souvent ma belle-mère en Arcadie, qui était plus splendide que jamais. On était occupé d'y bâtir une chapelle où la Princesse avait l'intention de déposer le cercueil de Christine, resté jusqu'alors dans l'église de Ni borów.

Toute la famille partit pour Varsovie; le général Kœller y avait remplacé le vieux Wendessen comme gouverneur, et avait su, par son usage du monde et la confiance qu'inspirait son caractère, se concilier l'estime et l'affection des Polonais. Il me donna une fête charmante, dont la comtesse Séverin Potocka fit les honneurs. Elle était une des

plus aimables Polonaises que j'aie connues. Mme Séverin avait quatre filles, dont la plus jeune était belle, les autres sympathiques.

Un jour que nous étions à dîner chez ma belle-mère, on annonça Constantin Czartoryski. La Princesse le retint; il n'eut des yeux que pour Angélique et je pus me rendre compte des sentiments qui régnaient dans leurs cœurs.

Nous ne fûmes de retour à Bellevue que vers la fin de novembre. Louis était à Rheinsberg auprès de mon oncle, qui avait obtenu pour mon frère la place de coadjuteur de la prévôté (1) de Magdebourg et avait demandé au Roi de le garder près de lui un temps illimité. Louis s'y plaisait beaucoup; musicien passionné, il trouvait dans la chapelle du Prince toutes les ressources désirables, y faisait exécuter ses compositions et développait de plus en plus un talent distingué qui eût fait le bonheur d'un artiste.

La grande-duchesse Hélène de Russie (2) qui venait d'épouser le prince héréditaire de Mecklembourg arriva à Berlin au mois de janvier. Elle fut reçue avec toute la distinction due à sa naissance. Proche parente de ma mère (par l'Impératrice sa mère), nous mîmes encore plus d'empressement à l'accueillir que le reste de la famille. La Grande-Duchesse était remarquablement belle, mais sa figure manquait de vivacité.

(1) Jusqu'en 1680 Magdebourg fut évêché catholique. Sécularisé, on l'attacha comme duché héréditaire à Brandenbourg, noyau de la Monarchie prussienne.

(2) Fille de l'empereur Paul de Russie. Mariée à l'âge de quinze ans, cette Princesse mourut peu d'années après de la poitrine. Par sa mère, elle était la propre petite-nièce de la princesse Ferdinand de Prusse.

Le 17 janvier, je partis pour Rheinsberg, afin d'y célébrer la fête du prince Henri. Antoine désirant chasser en chemin, je devais le rejoindre. Au moment où nos gens traversaient la place Guillaume pour charger nos voitures, ils entendirent des cris d'enfant répétés. Une de mes femmes, à l'aide d'une lanterne, alla voir ce qui causait ces cris. En cherchant, elle trouva une caisse placée au coin de la rue, recouverte d'une toile cirée. Elle nous l'apporta.

Mon mari, qui était sur le point de partir, ouvrit la caisse et y trouva une petite fille venant de naître. On voyait qu'aucun soin ne lui avait été donné; les langes qui l'entouraient étaient des restes de robes, de garnitures et de rubans qui ne paraissaient point avoir appartenu à une femme du peuple. Sous sa tête, nous trouvâmes trois doubles louis enveloppés d'un papier, mais sans un mot susceptible de donner quelque éclaircissement sur sa naissance. Sans l'heureux hasard de notre départ, cette pauvre petite créature aurait certainement péri de froid. Des cordes tenaient encore à la caisse et prouvaient qu'on avait été obligé de la descendre par la fenêtre.

Le triste sort de cette enfant nous intéressa vivement, et nous résolûmes de l'élever avec les nôtres (1).

Pauline Néale nous accompagna à Rheinsberg, où notre arrivée fit grand plaisir à mon oncle. Depuis sa brouille avec le Roi et avec le comte de Haugwitz, beaucoup de personnes croyaient prudent et politique de s'éloigner de lui et de le négliger.

(1) Le sort de cette enfant est resté inconnu; les papiers de la princesse Louise ne fournissant sur elle aucun renseignement.

HENRI, PRINCE DE PRUSSE

FRÈRE DE FRÉDÉRIC LE GRAND

Dessiné à Rheinsberg par le Prince Antoine Radziwill

Je le trouvai parfaitement aimable pour Louis, charmé de le voir content à Rheinsberg et très satisfait de ses dispositions.

Après quinze jours, nous repartîmes pour Berlin, me séparant avec peine de Louis et de mon oncle. J'entendais avec tant d'intérêt causer le Prince! Il racontait ses souvenirs avec une excellente mémoire. Il avait vécu dans des temps si importants et avait été chargé de si grandes affaires que les récits qu'il me faisait de son enfance et de sa jeunesse, pendant les premières années du règne de Frédéric II, me captivaient toujours également.

Les matinées étaient presque entièrement occupées par ces conversations. Le Prince venait chez moi à onze heures et souvent ne me quittait qu'à une heure et faisait alors sa toilette pour le dîner.

Cette toilette était très recherchée, quoique son costume n'eût pas changé depuis le temps où il avait été pour la dernière fois à Paris. Il conservait toutes les modes de son époque et aurait voulu que nous en fissions autant. Tous les jours, il s'affligeait de me voir sans paniers, sans poudre, sans talons.

J'étais cependant très en faveur auprès du Prince. Il me parlait souvent des dispositions qu'il comptait faire de sa fortune, me disait chaque fois : « *Pour vous, ma petite, je vous laisserai un souvenir, mais pas d'argent : il n'en faut pas aux femmes, elles dépensent tout cela en chiffons.* » Un jour, j'osai lui faire l'observation que toute la famille était dans les mêmes principes que lui, et que mon père, quoiqu'il me préférât assurement à mes frères,

m'avait dit plusieurs fois que c'était à eux qu'il léguerait biens et capitaux et que je n'aurais que des rentes, tandis qu'il était très important pour mes enfants que j'eusse quelque chose à leur laisser un jour; mais, ajoutai-je : « *C'est une grande injustice que mes frères sentiront comme moi, et je tâcherai de m'arranger avec eux. Je consentirai à un revenu plus modique, s'ils me laissent un fonds dont je pourrai disposer pour mes descendants.* »

A notre retour à Berlin, je retrouvai notre petite fille adoptive. Elle avait beaucoup prospéré et nous la fîmes baptiser en lui donnant le nom de *Malvina S. v. B.*, puisque ces deux lettres se trouvaient marquées sur les toiles qui l'avaient enveloppée.

Toutes les recherches que la police fit sur son compte ne nous donnèrent aucun éclaircissement.

Louis était revenu à Berlin pour les revues. Il y avait commandé les troupes, avait extrêmement satisfait le Roi par son zèle et son activité et devait aller à Magdebourg, où le Roi et la Reine assisteraient à des exercices militaires. Il était de nouveau très bien avec les Majestés, pas mal avec son père, assez en faveur auprès de ma mère, toujours chéri de mon oncle. En aucun temps, il ne régna autant d'harmonie dans la famille.

Ma santé était encore mauvaise et nous partîmes pour Téplitz en passant par Dresde, où nous nous arrêtâmes quelques jours. Nos matinées se passaient à la galerie, nos après-midi en courses dans les environs de la ville et nos soirées dans le cercle de nos connaissances. Nous ne manquâmes pas la messe du dimanche dont la musique est si

belle dans la grande église. Elle m'y intéressait aussi par le spectacle de cette Cour dont les coutumes et les usages rappelaient tellement le siècle passé qu'on croyait le voir dans une lanterne magique.

Partis de grand matin de Dresde, nous descendîmes le Geiersberg par un temps superbe. Le soleil éclairait le vallon, Mariaschein, le Schlossberg; Téplitz enfin se découvrit à notre vue et ce fut avec joie que nous revîmes cette pittoresque contrée.

Notre maison était commode et située à l'entrée du jardin du prince Clary. Il vint avec toute sa famille nous saluer à notre arrivée. Le prince de Ligne se présenta aussi et fut de suite frappé de la beauté de ma petite Loulou. Elle était en effet remarquablement belle; ses yeux étaient plus grands que sa bouche. Ils avaient une expression si douce, qu'ils lui donnaient une figure d'ange.

Peu après mon arrivée, j'appris que le prince Henri, qui avait été assez incommodé, venait à Téplitz, dont les eaux lui étaient ordonnées.

Il arriva en effet au bout de quelques jours, avec M. de La Roche-Aymon. Notre présence lui fut agréable. Il me traitait avec beaucoup de bontés, en avait aussi pour mes enfants; quoiqu'il ne les aimât pas en général, il en avait pourtant beaucoup pour les miens et je me convainquis de plus en plus que, malgré son air imposant, il possédait des qualités fort attachantes, ainsi qu'une sensibilité que l'opinion publique lui refusait. J'en ai vu des preuves touchantes, lorsqu'il s'agissait d'aider, d'obliger, de con-

soler des personnes qui lui paraissaient dignes d'intérêt.

Notre séjour à Téplitz fut très gai, grâce à la société charmante et intéressante qui nous entourait. Beaucoup de dames russes, plusieurs élégantes Viennoises animaient notre milieu. Les parties de campagne, les courses dans les montagnes, les ruines qui se trouvent à leurs sommets et tous les souvenirs de Gustave-Adolphe, de la guerre de Trente ans, où cette partie de la Bohême fut entièrement dévastée, m'intéressèrent extrêmement.

Nous allâmes pour quelques jours au château d'Eisenberg chez le prince Lobkowitz, bon et excellent homme. Il ne s'occupait que de musique, de chasse et de spectacle. La Princesse était une femme douce et active, entourée d'une nombreuse famille. Le Prince, malgré un accident à la jambe, qui l'obligeait à marcher sur des béquilles, était un homme des plus prévenants et des plus laborieux.

Le prince Henri partit au commencement de septembre pour Rheinsberg. Mon propre départ fut un vrai chagrin; je m'étais sincèrement attachée aux excellents Clary et je les quittai avec un grand regret. Le prince de Ligne et le comte Clary nous accompagnèrent jusqu'à Dresde; voyage que nous fîmes en bateau.

En passant par Pilnitz, on nous apprit qu'il était trop tard pour gagner Dresde le même jour, aucune gondole ne devant débarquer au port, hors celle de l'Électeur. Nous étions en train de nous lamenter lorsque mon mari imagina de jouer de la guitare, près des fenêtres du Château. La curiosité amena les Altesses aux fenêtres; on

s'informa qui étaient ces voyageurs; un chambellan de la Cour, Polonais que nous connaissions, nous reconnut. Il raconta notre embarras au prince Antoine de Saxe, qui eut la bonté de nous procurer la gondole de l'Électeur. Cette gondole, tout éclairée et conduite par ses gens, nous procura une entrée triomphale à Dresde.

Rentrés directement à Bellevue, nous y passâmes quatre semaines très paisiblement. Au mois de novembre, le prince Henri traversa Berlin, en revenant de Wusterhausen. Il y était attaché par les souvenirs de son enfance et du temps qu'il y avait vécu avec le Roi son père. Deux fois par an, il visitait ce vieux château qu'il avait fait remeubler, comme il était sous le règne de Frédéric-Guillaume Ier.

A peine revenus à Berlin, au mois de décembre, nous eûmes la nouvelle que le Prince était tombé sérieusement malade. Il eut une espèce de coup d'apoplexie qui fit craindre de tristes suites. Ma santé ne me permit pas alors d'aller, selon mon désir, à Rheinsberg, car le 5 février naquit ma fille Hélène.

Louis était de retour de Magdebourg et venait fréquemment me voir. La princesse Radziwiłł m'écrivait souvent. Elle me disait que Constantin Czartoryski était arrivé à Saint-Pétersbourg; elle racontait que l'Empereur (1) venait la voir souvent, et qu'elle réunissait le soir chez elle une société très agréable. Une autre lettre vint bientôt m'apprendre que Constantin Czartoryski avait

(1) L'empereur Paul.

renouvelé les propositions qu'il avait faites quelques années plus tôt à ma belle-sœur Angélique, que celle-ci l'aimait, et que, désirant elle-même vivement ce mariage, elle espérait qu'il se conclurait bientôt.

La Reine partit pour la Prusse et Varsovie. Mon mari y alla à la même époque, voulant assister au mariage de sa sœur Angélique, qui fut célébré après la visite du Roi et de la Reine à Nieborów.

Comme il en avait l'habitude, le prince Radziwiłł fit de grandes difficultés à la famille Czartoryski, mais le prince Constantin était enfin parvenu à les vaincre. La Princesse, sa mère, arriva aussi à Nieborów; quoique très fâchée de cette union, elle parut la conclure avec un tendre intérêt pour Angélique.

Toujours ingénieuse à s'exprimer, on cita de nouveau tout ce qu'elle avait fait et dit à cette occasion. Elle fit même à Angélique des cadeaux, qui étaient comme des monuments de sa longue amitié pour la princesse Radziwiłł.

Malgré cette amitié tendre que la Princesse-Générale professait pour la princesse Radziwiłł, elle avait été depuis sa jeunesse en rivalité avec elle. La beauté de celle-ci, son esprit original, son étourderie même, l'avaient presque toujours emporté sur l'esprit, l'instruction et l'amabilité de la princesse Czartoryska. Cette dernière en conservait dans le fond de son cœur un ressentiment qu'elle cachait par les témoignages les plus exaltés de tendresse et d'amitié.

La princesse Radziwiłł, d'un abandon dans le caractère et d'une franchise souvent imprudente, était touchée

des caresses de la Princesse-Générale, s'en croyait aimée et s'indignait naturellement, dans les occasions où elle demandait des preuves réelles de son attachement, de ne rencontrer que de la froideur.

C'est ainsi qu'elle avait mis tant d'obstacles au mariage de son fils, car elle ne supportait pas que la fille de la princesse Radziwiłł fît le mariage le plus avantageux qu'il y eût en Pologne.

Mon mari suivit sa sœur à Puławy ; je regrettai de ne pas être avec lui.

Nous partîmes à la fin de juin pour Rheinsberg, où le prince Henri avait infiniment de monde.

Il se plaignait beaucoup de sa santé. Il me dit même que, peu de temps avant mon arrivée, il avait eu une nouvelle attaque. Sa langue avait été embarrassée pendant plusieurs jours et je devais, selon lui, m'apercevoir que sa bouche était encore tirée. Je l'assurai du contraire ; car, en effet, il ne restait aucune trace de ce fâcheux accident ; mais il me paraissait très préoccupé et me répéta plusieurs fois : « *J'aime les attaques qui finissent promptement; mais je ne me soucie pas de celles qui ne font faire que la grimace et je ne veux pas qu'on m'appelle l'imbécile de Rheinsberg.* »

Quoique le médecin ne conservât aucun doute sur la nature des accidents que le Prince avait eus, sa tête n'en avait nullement souffert ; jamais sa mémoire n'avait été meilleure, jamais je ne l'ai vu plus aimable, plus occupé des personnes qu'il avait rassemblées autour de lui, et jamais les matinées que, selon son habitude, il passait chez moi, ne m'ont paru plus agréables.

Les souvenirs de son enfance, ceux de sa première jeunesse, les singularités de son père, les premiers temps du règne de Frédéric II, étaient des sujets que mon oncle racontait avec une originalité d'esprit et une gaieté très amusantes. Je me rappelle qu'un des derniers jours il me conta qu'il vit son père encore la veille de sa mort. Il s'était fait transporter dans l'appartement du prince Henri et de mon père, tous deux malades de la rougeole. Ses fils savaient dans quel danger il se trouvait et le Roi parlait de sa fin avec beaucoup de fermeté.

Malgré cela, le prince Henri, qui craignait son père, lui dit par embarras, au moment où il quittait sa chambre sur la chaise roulante dans laquelle il cheminait d'une pièce à l'autre : « *J'espère que mon cher père sera bientôt rétabli.* » Le Roi se retourna et, regardant son fils avec un air sévère, lui dit : « *Ich sehe er ist und bleibt ein Narr* (1). »

Ce fut le dernier congé et la parole qu'il entendit du Roi son père, qui s'éteignit le lendemain matin (2).

De suite après sa mort, la Reine, sa mère, et le nouveau Roi (3) partirent pour Berlin avec le reste de la famille. Le prince Henri et mon père, trop malades encore, restèrent à Potsdam, mais la Reine, leur mère, vint les voir avant de monter en voiture. L'escalier qui menait à leur appartement était sombre ; son deuil et ses coiffes l'empêchant de distinguer les objets, elle appela quelqu'un pour lui donner le bras. On obéit à ses ordres, et lorsque la porte

(1) De l'allemand : « *Je vois qu'il est et restera toujours un imbécile.* »
(2) Frédéric-Guillaume Ier mourut le 30 mars 1740.
(3) Frédéric II.

de la chambre du prince Henri s'ouvrit, le grand jour découvrit à la Reine qu'elle était conduite par *Morgenstern,* le fou de la Cour, dont le costume grotesque contrastait singulièrement avec les longs voiles de la Reine. L'entrevue fut ainsi plus gaie que les circonstances ne l'auraient fait supposer.

Le Prince était fort occupé du tombeau qu'il faisait élever pour lui-même, au milieu du jardin. Il en hâtait la bâtisse avec une inquiétude toute singulière, et un matin, il m'obligea d'y aller avec lui. Ce tombeau, très petit et très simple, était une pyramide tronquée d'une assez mauvaise architecture. Le Prince me dit : « *J'ai ordonné qu'on me place ici; mais je veux qu'on me tourne le visage du côté du Château, pour voir ce qui s'y passe après ma mort.* »

J'étais peinée de cette conversation, le Prince s'en aperçut et en plaisanta avec beaucoup de calme. Il me parla de ses intentions favorables pour Louis, des arrangements avantageux qu'il avait pris en sa faveur et ne cessa de me faire envisager le moment de sa mort comme très prochain.

Il me parla aussi de ses Mémoires qu'il était occupé d'écrire, me mena dans son cabinet, où je vis plusieurs cahiers tous tracés de sa main : « *J'en suis à la cinquième année de la guerre de Sept ans,* me dit-il; *j'espère, si je puis, m'en occuper avec suite comme dans ces derniers temps, achever encore cette entreprise.* »

Nous quittâmes mon oncle le 18 juillet. Pendant la dernière soirée, au moment du souper, il s'approcha de moi pour prendre congé; j'eus le pressentiment que c'était la

dernière fois que je voyais un oncle pour lequel je conserverai, toute ma vie, autant de respect que de reconnaissance.

Peu de jours après notre retour à Bellevue, Royer nous écrivit que le Prince n'était nullement bien, et le 29 juillet, un envoyé nous apporta les nouvelles les plus alarmantes; cependant le Prince conservait sa pleine connaissance et ne se croyait pas en danger. Toutefois, une estafette, qui suivit le 2 août, nous détermina à partir sans différer, Louis, Auguste et moi. A la tombée de la nuit, nous rencontrâmes, dans un village où nous changions de chevaux, M. de Jagow, aide de camp du Roi, qu'il envoyait à Rheinsberg pour avoir des nouvelles du Prince.

Nous y arrivâmes à cinq heures du matin; Royer nous reçut à la descente de la voiture. Sa figure décomposée nous dit assez qu'il ne restait aucun espoir.

Louis entra dans la chambre du Prince, sans être vu, car il n'était pas sans connaissance. Il trouva ses traits si changés qu'il ne voulut pas me laisser pénétrer plus près.

Le Prince avait eu une dernière attaque le 1er août; il perdit la parole et fut si mal que le médecin ne crut pas qu'il passerait la journée. Mon oncle avait expressément défendu de lui donner de l'émétique, s'il prenait une attaque d'apoplexie, même si on était persuadé de le sauver par ce moyen, puisque, disait-il, « *je ne veux pas vivre imbécile* ».

Malgré cet ordre, le médecin crut de son devoir de faire tout ce qui dépendait de lui pour prolonger la vie du Prince. Il prépara un émétique, y ajouta des drogues qui, à ce qu'il supposait, tromperaient le Prince sur la nature du

remède. On l'avait couché sur une chaise longue, près de la cheminée; le docteur lui apporta la médecine. Le Prince n'avait pas retrouvé la parole, mais il avait toute sa lucidité; il prit la tasse qu'on lui présenta, l'examina avec attention, fixa son médecin avec un air sévère et jeta la tasse dans la cheminée. Il fallait encore une grande force de caractère, à soixante-quinze ans, pour refuser le seul remède qui pouvait prolonger l'existence.

Depuis ce moment, le Prince s'affaiblit d'heure en heure. Il donnait des marques touchantes d'amitié et de reconnaissance à ceux qui l'entouraient de leurs soins. Il ne prenait presque plus rien, mais il ne semblait pas souffrir.

Le 3, au matin, lorsque le jour parut, il fit signe qu'on lui ouvrît le rideau; un de ses gens lui dit : « *La journée sera belle.* » Il fit un geste avec sa main, comme pour dire : « *Elle ne le sera pas pour moi.* » A huit heures, il s'endormit sans douleurs et sans angoisses. Louis était au chevet de son lit, caché par le rideau; M. de La Roche-Aymon, Royer et son frère se trouvaient dans la chambre.

Lorsque je vis Louis en sortir avec Royer, je compris que tout était fini et je donnai des larmes bien sincères à la mémoire du grand homme qui venait d'expirer et qui avait toujours été pour moi le meilleur des parents.

Sa mort était une perte douloureuse pour tous ceux qui dépendaient de lui. Aussi, ce fut une désolation générale, tant parmi les gens du Prince que parmi les pauvres de Rheinsberg, qui n'existaient que par lui. Toutes les semaines, le Prince faisait distribuer du pain et de l'argent aux plus nécessiteux.

Le matin même de sa mort était le jour où la distribution devait avoir lieu. Tous ces malheureux étaient rassemblés sous les fenêtres du mourant. Lorsque mon frère, en sortant, leur apprit qu'il n'était plus, ce furent des cris de désespoir. Louis lui-même fut violemment ému; il pleurait beaucoup cet oncle qui l'avait tant aimé et auquel il devait tant de reconnaissance.

M. de La Roche-Aymon partit immédiatement pour Berlin, afin d'y porter une lettre que le Prince avait encore écrite au Roi pour sa fête, qui était ce même jour, 3 août. Mon oncle l'avait chargé de la lui remettre, la veille du jour où le Prince fut atteint de sa dernière attaque d'apoplexie.

Les scellés furent posés sur les appartements et les meubles du Prince en présence de mes frères, après avoir (selon l'ordre que mon oncle avait donné plusieurs fois aux Messieurs de sa Cour) retiré de sa table à écrire un papier cacheté sur lequel était écrit : « *Il faut ouvrir ce papier immédiatement après ma mort.* »

Ce papier fort touchant, dont je conserve la copie (1),

(1) Voici cette pièce :

Cette disposition contient ma dernière volonté, laquelle doit être suivie immédiatement après ma mort.

1° J'invite tous les Messieurs, qui me sont restés attachés jusqu'à l'instant de ma mort, d'être présents aux scellés que mon Secrétaire intime et Conseiller de la chambre, Le Bauld, doit poser sur les portes et autres objets que je vais indiquer ;

2° C'est en présence du Bailly, qui doit dresser l'acte de l'exécution de ma dernière volonté, lequel acte sera signé par les Messieurs assistants, par le Secrétaire intime Le Bauld et le Conseiller des bâtiments Steinert. Cet acte de prévoyance de ma part est uniquement pour éviter tout désagrément à ceux que l'on pourrait chagriner, ou rechercher après ma mort.

3° On me laissera sur la place, soit au lit, soit sur une chaise, jusqu'à

contenait des ordres les plus détaillés sur la manière dont il voulait être enterré. Il défendait toute cérémonie, récla-

ce que ma mort soit bien constatée, mais dans cette incertitude même, l'on mettra les scellés sur les bureaux et les commodes de la chambre où j'aurai accompli le dernier acte de ma vie.

4° On mettra d'abord les scellés sur les portes d'entrée de la chambre, des tableaux du côté de la chambre où j'avais coutume d'écrire. En haut, on scellera en dehors de la porte d'entrée par laquelle on passe pour aller dans la tour; on scellera encore celle qui conduit à la cour.

5° Lorsque ma mort sera bien constatée, on mettra mon corps sur un simple lit de camp, qu'on placera dans le salon vert orné de coquilles. Je ne veux pas que mes domestiques soient incommodés pour me faire une grande toilette. On me mettra le plus ancien de mes uniformes, puisque l'usage le veut. Si mes jambes sont enflées, on coupera les bottes; il suffit qu'elles aillent, comme il convient à un mort de les porter. A moins qu'il n'arrive quelqu'un qui prenne un vrai intérêt à ma perte, d'ailleurs, je ne veux point servir au spectacle hideux et dégoûtant d'être montré au public.

6° On scellera d'abord la porte d'entrée de la salle verte qui conduit à ma chambre à coucher, on scellera également celle qui conduit dans cette chambre par le petit salon où sont placés les bustes et les tableaux, ainsi que celle qui conduit de cette chambre à un cabinet où j'avais coutume d'écrire.

7° On scellera en bas, dans l'appartement où j'ai logé, toutes les portes, à commencer par celles de ma garde-robe, dont les armoires doivent être scellées les premières. Ensuite les portes du cabinet où je m'habillais, celles de ma chambre à coucher, celles de la galerie et du cabinet bleu. Toutes ces chambres resteront sous le scellé jusqu'au moment où mes exécuteurs testamentaires en feront la levée.

8° Je prie le comte de La Roche-Aymon d'envoyer tout de suite une estafette au directeur de la Chambre de Grunenthal, avec injonction de mettre les scellés sur toutes les chambres de mon appartement à mon palais de Berlin en y employant les formes usitées. Ce scellé ne sera ôté que par mes exécuteurs testamentaires.

9° Le comte de Rœder doit aller annoncer ma mort au Roi, en lui disant que le comte de La Roche-Aymon étant chargé de mes dernières volontés à l'égard de mon enterrement, aurait, après, une commission particulière et un effet à lui remettre de ma pert. Il lui dira que cette disposition, dont il prendra copie, demandait d'être enterré à Rheinsberg, que la même volonté existait dans mon testament, duquel je le priais de faire incessamment l'ouverture; que mon caveau était décent, que j'avais fait moi-même

mait le cercueil le plus simple et ne permettait aucune des étiquettes reçues pour les Princes du sang. Il fixait

une épitaphe pour être taillée sur une pierre qui, le jour de mon enterrement, doit encore être placée devant l'ouverture du caveau.

10° Je ne veux autour de mon cercueil ni flambeaux, ni lumières. On le fermera, après m'y avoir placé, d'abord qu'il sera fait, et ne veux rester sur terre qu'autant qu'il faut, pour assurer que ma mort est certaine.

11° Mon corps sera porté immédiatement après ma mort dans la salle verte aux coquilles, et lorsque le cercueil sera fait à Berlin, ou à Rheinsberg, on m'y placera de la manière dont je l'ai dit

12° Un seul homme doit veiller le corps pour que les chats et les chiens ne l'entament point; je ne veux point qu'après ma mort on soit tourmenté, en veillant un être inanimé. Point de cordon, point de fanfreluche ni dedans, ni dessus le cercueil.

13° Le comte Rœder se fera donner le cordon de l'Aigle noir avec la plaque brodée, pour le remettre au Roi; il se fera donner la chaîne de l'Ordre de Saint-André pour la remettre au Ministre des affaires étrangères. qui la renverra en Russie. Quant à la croix et à la plaque de l'Ordre du Séraphin, il faut la faire travailler, pour que cela soit envoyé en Suède La chaîne de l'Ordre de Saint-André est entre les mains des Conseillers de mes domaines. Il ne faut rien autre pour la Russie; cette chaîne désigne que l'on est chevalier de tous les Ordres.

14° Le jour de mon enterrement fixé, il se fera de jour, à midi, si c'est en hiver, à 4 ou 5 heures si c'est en été. Point d'autres bruits; mes domestiques porteront mon corps, par l'escalier, passant en bas par le salon de marbre jaune à la demeure de ma dissolution qui n'est pas loin. Sitôt que le cercueil y sera placé, la pierre de taille que j'ai fait graver sera placée devant la porte et affermie par le Conseiller des bâtiments, Steinert. Cela étant fait, tout est dit, je n'appartiens plus à l'empire des vivants.

15° Je prie le comte de La Roche-Aymon, après que mes funérailles auront été faites, de rassembler dans une pièce du château les Messieurs qui m'ont assisté jusqu'à ma mort, en y joignant le Secrétaire intime Le Bauld et le Conseiller des bâtiments Steinert. Je témoigne d'abord ma reconnaissance au comte de La Roche-Aymon, pour le tendre attachement qu'il a eu pour moi pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur de l'avoir près de moi. Je le prie de dire à ces Messieurs que je meurs reconnaissant, que je les prie de se protéger mutuellement pendant leur vie; c'est la preuve la plus grande qu'ils pourront donner au monde que mon souvenir n'est point effacé de leur mémoire. Je souhaite que le

la manière dont les scellés devaient être posés sur son bureau et le moment où son testament devait être ouvert. Il rassurait ses cavaliers et ses gens sur leur sort, les remerciait de leur attachement, les priait de rester amis, de se soutenir les uns les autres et ordonnait à M. de La Roche-Aymon de partir aussitôt après sa mort pour porter au Roi son épée et, en même temps,

comte de La Roche-Aymon rassemble mes valets de chambre, les cuisiniers, les musiciens, les laquais de la chambre, qu'il ait pour moi la complaisance de les remercier pour les services qu'ils m'ont rendus : de dire aux laquais, ensuite, que je suis reconnaissant pour leurs services, et de dire, au premier commis jusqu'au dernier de ceux qui ont été chez moi, que j'avais laissé un testament, dans lequel j'avais laissé des souvenirs en argent, ou en effets ; que lorsque le Roi l'aurait ouvert, chacun saurait ce que mon amitié ou la reconnaissance lui laisse. Mais, qu'il était naturel sans mésestimer personne, que j'aie cru, d'après mes lumières, connaître ceux qui étaient francs et sincères, et avaient l'attachement le plus vrai pour moi ; qu'ainsi, ayant favorisé les uns plus que les autres, j'avais rempli ce sentiment de mon cœur : que, n'ayant qu'une partie de mes biens à ma disposition, je n'avais pas même pu faire plus qu'on ne trouverait, mais que je sollicitais tout le monde d'être content, de ne voir dans ce qu'ils recevraient que le bien que je souhaite à tous, et que je mourrais dans l'espérance que ce serait la plus grande preuve d'attachement qu'ils donneraient à mes cendres, si personne ne récriminait sur le plus ou le moins de distributions que j'ai faites dans mon testament. En outre, j'ai recommandé au Roi et à mes héritiers ceux qui m'ont servi, ne doutant pas que cet acte de ma dernière volonté ne soit rempli.

L'épée que je portais pendant la guerre de Sept ans sera mise entre les mains du comte de La Roche-Aymon ; je le prie d'aller trouver le Roi, d'abord après mon enterrement, de l'assurer de mes derniers vœux pour lui et pour l'État, de lui remettre mon épée, en le priant, en mon nom, de la faire conserver comme un souvenir de la fidélité constante avec laquelle j'avais servi l'État.

Voilà le dernier acte de ma vie terminé : adieu pour toujours !

(L.-S.) Frédéric, Henri, Louis.

Nota. — *Cet acte est du 26 février 1802, remis dans une enveloppe dont le dessus ordonnait de l'ouvrir incontinent après son décès.*

une lettre qui se trouvait incluse dans ses dispositions.

Mon frère Louis partit avec M. de La Roche-Aymon pour porter à mon père, à Bellevue, la triste nouvelle. Auguste et moi, nous restâmes à Rheinsberg pour l'enterrement de mon oncle, qui devait avoir lieu le quatrième jour après sa mort. Le 6 août fut fixé pour les funérailles. Louis me dit à son retour que le Roi avait été très affecté de la mort du Prince et très touché de sa lettre. Louis était revenu très mécontent de sa mère; le baron de Geertz l'avait instruit qu'elle avait chargé M. d'Alvensleben de prévenir le Roi que, selon toute apparence, le prince Henri avait disposé de *fiefs* comme d'*allodiaux* pour les donner à Louis et on cherchait à engager le Roi de casser un testament, qui était en opposition avec les *statuts* de famille et avec les intérêts du Roi, ou du moins d'annuler cet article. Les serviteurs du Roi, naturellement disposés à diminuer la fortune de la branche avantagée par le testament de Frédéric-Guillaume Ier, saisirent avec empressement l'occasion que leur offrait l'aveuglement de ma mère. Toutes ces nouvelles achevèrent de me bouleverser et je tremblai devant tous les désagréments qui se préparaient pour nous.

A quatre heures de l'après-midi eut lieu l'enterrement de mon oncle. Tout se fit exactement d'après ses ordres; son simple cercueil n'était orné que d'une couronne de lauriers que j'y avais placée. Ses gens le portaient; mes frères, les cavaliers, les officiers de sa maison suivaient. C'est ainsi qu'on le déposa dans le monument qu'il avait

fait élever. On referma la porte par la pierre sur laquelle était gravée l'épitaphe qu'il avait faite lui-même (1) ; mais comme l'intérieur n'était point entièrement achevé,

(1) Voici cette épitaphe composée par le prince Henri : nous la donnons telle qu'il l'a écrite avec l'orthographe de son temps.

JETTÉ PAR SA NAISSANCE DANS LES TOURBILLONS DE VAINE FUMÉE
QUE LE VULGAIRE APPELLE
GLOIRE ET GRANDEUR,
MAIS DONT LE SAGE CONNAIT LE NÉANT,
EN PROVE A TOUS LES MAUX DE L'HUMANITÉ,
TOURMENTÉ PAR LES PASSIONS DES AUTRES,
AGITÉ PAR LES SIENNES,
SOUVENT EN BUT A LA CALOMNIE
OU VICTIME DE L'INJUSTICE;
ACCABLÉ ENCORE
PAR LA PERTE DE PARENTS CHÉRIS,
D'AMIS SURS ET FIDÈLES,
MAIS AUSSI SOUVENT CONSOLÉ PAR L'AMITIÉ,
HEUREUX DANS LE RECUEILLEMENT DE SES PENSÉES,
PLUS HEUREUX
QUAND SES SERVICES PURENT ÊTRE UTILES A SA PATRIE
OU A L'HUMANITÉ SOUFFRANTE.

—

TEL EST L'ABRÉGÉ DE LA VIE
DE FRÉDÉRIC-HENRI-LOUIS,
FILS DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, ROI DE PRUSSE ET DE
SOPHIE-DOROTHÉE, FILLE DE GEORGE Ier, ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE.

—

PASSANT,
SOUVIENS-TOI QUE LA PERFECTION N'EST POINT SUR LA TERRE ;
SI JE N'AI PAS ÉTÉ LE MEILLEUR DES HOMMES,
DU MOINS
NE SUIS PAS AU NOMBRE DES MÉCHANS.
L'ÉLOGE OU LE BLAME
NE TOUCHANT PLUS CELUI QUI REPOSE DANS L'ÉTERNITÉ,
MAIS LA DOUCE ESPÉRANCE
EMBELLIT LES DERNIERS MOMENTS
DE CELUI QUI REMPLIT SES DEVOIRS;
ELLE M'ACCOMPAGNE EN MOURANT.
NÉ LE 18 JANVIER 1726
DÉCÉDÉ LE 3 AOUT 1802.

M. de La Roche-Aymon, Royer et Brancion s'offrirent d'être tour à tour de garde auprès du tombeau, jusqu'au moment où il serait entièrement fermé.

Après cette cérémonie, Louis rassembla dans le salon toute la Cour du Prince, leur promit de la part de mon père qu'il remplirait scrupuleusement la volonté de son frère et que, dans tous les cas, il aurait lui-même soin d'eux. Louis, pour sa part, leur dit tout ce qui pouvait les consoler et les rassurer sur l'avenir. Il était si profondément touché et se laissait aller avec tant d'abandon à toute la sensibilité de son cœur, que tout ce qui l'entourait mêlait des larmes de reconnaissance à celles que la douleur leur avait fait répandre.

Je descendis au salon avant de me mettre en voiture. J'y pris congé de tous ceux qui s'y trouvaient rassemblés. Leur douleur, ma séparation de Rheinsberg, où j'avais passé des moments si heureux, où mon mariage s'était décidé et où, sans doute, je ne retournerais plus; tous ces souvenirs m'émurent vivement. Louis était aussi très affecté et pleurait avec moi; Auguste avait bien envie d'être aussi touché, mais de nature peu sensible, et d'ailleurs peu aimé de mon oncle, il ne pouvait pas le regretter comme nous.

En arrivant à Bellevue, j'allai d'abord chez mon père, qui était très triste de la mort de son frère.

Il m'en parla avec une vive douleur; il se plaisait à m'en entretenir, puisque avec moi il pouvait rappeler tant de détails qui étaient étrangers au reste de la famille.

Ma mère et Auguste se montrèrent très inquiets au sujet

du testament. Ils étaient tous deux le jouet de M. de Stubenrauch. Celui-ci connaissait assez les volontés du prince Henri par ses gens d'affaires, pour savoir que les fiefs qu'il possédait du Roi, son père, et qui revenaient à mon père et à ses fils n'étaient pas, selon les lois, à sa disposition; mais que les biens allodiaux, et nommément les terres achetées avec ses revenus durant sa minorité, n'étaient données à mon père que comme jouissance et qu'ils retombaient, après sa mort, *sans partage* à Louis.

M. de Stubenrauch, fort lié avec M. Beyme, qui, comme presque tous les serviteurs du Roi, était très désireux de diminuer la fortune que nous devions à Frédéric-Guillaume Ier, se fit auprès de lui un mérite de l'avertir de cette clause du testament du prince Henri et laissa entrevoir le moyen d'annuler cet article, en déclarant *fief* les terres *allodiales,* ce à quoi, disait-il, la famille était très disposée.

Pour s'assurer davantage de ma mère, il eut également la prudence de faire confidence de l'article en question au comte de Schmettau, sous prétexte du zèle et de l'attachement qu'il avait pour Auguste, qui ne lui permettait pas de voir son frère aussi avantagé sur lui.

M. de Stubenrauch suggéra au Comte l'idée de faire déclarer les terres destinées à Louis *fiefs de la Couronne*, ce qui amènerait un partage égal entre les deux frères et détruirait entièrement les projets du prince Henri à l'égard du premier.

Ma mère se laissa entraîner à cette proposition; Stubenrauch paraît n'avoir eu d'autre but dans toute cette

intrigue que de rendre un service assez essentiel au Roi et au Gouvernement pour en espérer une récompense brillante. Je ne doute point qu'il pensait entrer dans le Ministère après la mort de mon père, ce qui le poussait à présent à sacrifier les intérêts de la famille de son bienfaiteur à son intérêt et d'y jeter le trouble et la désunion.

On décida mon père, même avant la publication du testament, à faire des démarches auprès du Roi, pour casser, ou au moins annuler les articles favorables à Louis. On prévint M. d'Alvensleben, qui crut devoir le faire par attachement aux intérêts du Roi, mais avec une ignorance absolue des droits de mon oncle et des pactes de famille. M. de Geertz, fort attaché à Louis, se trouvait à Charlottenbourg au moment où l'on y reçut la nouvelle de la mort du prince Henri. Il entendit M. d'Alvensleben faire immédiatement la proposition d'annuler une partie du testament, en assurant que mes parents eux-mêmes le désiraient.

M. de Geertz en avertit Louis qui, déjà fort aigri par ce projet, combiné dans sa famille, de le frustrer des bonnes intentions de son oncle, se décida à tout tenter pour constater son droit, c'est-à-dire de faire reconnaître que, selon les lois, le prince Henri était *en droit* de disposer de ses terres allodiales ; mais il se réservait celui de partager plus tard également avec son frère Auguste, pour terminer par là, d'une manière digne de son cœur et de sa générosité, des discussions qui, hélas! nous plongèrent dans les agitations les plus pénibles et dont résultèrent pour moi des chagrins que j'ai ressentis toute ma vie.

Louis espérait ainsi rassurer ma mère et mon frère ; et je me plais à me rappeler combien il était préoccupé de cet espoir. Cependant, on les aigrissait toujours davantage, et toutes mes peines pour les ramener l'un et l'autre à des sentiments plus justes furent infructueuses.

DEUXIÈME PARTIE

J'étais restée, en 1802, avec la copie des notes que j'avais rassemblées et que je comptais laisser par ordre de dates à mes enfants. En 1812, une existence fort agitée fut notre partage : souvent séparée de mon mari et de mes fils aînés, je pensais que nos correspondances pourraient remplacer les notes que je serais tentée de faire et qu'en les lisant à la suite de ces souvenirs, ils offriraient pour mes enfants un tableau plus fidèle de ce *passé* auquel ils sont encore étrangers. Toutefois, je veux encore revenir sur l'époque où nous étions tous réunis, c'est-à-dire, depuis 1802 jusqu'à notre retour de Prusse, dont je n'étais pas parvenue à copier les fragments.

Antonin, 4 novembre 1829.

LOUISE.

CHAPITRE VIII

(1803-1805)

Voyage de la princesse Louise à Puławy et à Nieborów. — Mme de Staël à Berlin. — Séjour à Téplitz, Prague et Dresde avec le prince Louis-Ferdinand. — Entrée des troupes de Bonaparte sur le territoire prussien. — Alexandre Ier à Puławy et à Berlin — Convention de Potsdam. — Ulm et Austerlitz.

Dans le courant de cet hiver, ma mère, devenue plus calme, se convainquit enfin qu'en ne songeant qu'aux intérêts d'Auguste, elle avait fait un tort réel à ses deux fils, en usant de son influence sur mon père pour faire annuler l'article du testament de mon oncle concernant ses biens allodiaux en faveur de Louis.

Celui-ci avait consulté le ministre de la Justice, M. d'Arnim. Cet homme intègre et éclairé n'avait pas hésité à lui déclarer que, d'après l'opinion de MM. de Reck et de Kircheisen, il était absolument erroné que des terres, achetées avec les revenus d'un fief, redevenaient fiefs à leur tour. M. d'Arnim donna son opinion par écrit à mon frère, lui permit de remettre ce Mémoire au Roi et de le communiquer à sa famille.

Mon frère remit le Mémoire en question au Roi, qui lui dit : « *Je trouve moi-même que le prince Henri peut avoir eu le droit de disposer de ses terres pour vous; mais j'ai*

remis la décision aux Ministres, j'en parlerai avec eux. »

Louis reçut plus tard une lettre du Cabinet royal, par laquelle le Roi donnait aux héritiers de mes frères, s'ils venaient à mourir sans enfants légitimes, le droit de faire le procès au fisc.

Mon frère remit ensuite le Mémoire à ses parents, et ma mère regretta trop tard de s'être laissée entraîner par les intrigues de Stubenrauch à faire autant de tort à Auguste qu'à Louis. Celui-ci déclara alors qu'ayant prouvé ses droits jusqu'à l'évidence, il était prêt à partager les terres avec son frère Auguste, comme s'ils étaient fiefs; un arrangement fut donc conclu entre Louis et Auguste qui établit, à ma grande joie, le repos et l'union si longtemps étrangers à notre famille.

Ma belle-mère, qui avait fait un petit séjour avec nous à Berlin, avec sa fille Rose, en repartit au mois de mai pour l'Arcadie. Rose, qui avait été souffrante tout l'hiver, tomba tout à coup réellement malade et succomba peu de jours après son arrivée à Nieborów. Mon mari partit aussitôt. Je l'y suivis bientôt avec mes quatre enfants, afin de passer l'été avec la Princesse et d'aller ensuite voir Angélique et la Princesse-Générale à Puławy (1).

(1) Ayant perdu son père en 1782, le prince-général Czartoryski quitta Varsovie et s'établit à Puławy qui venait d'être magnifiquement restauré. Le hameau de Powązki, près de Varsovie, vrai tableau de poésie rustique, imité du petit Trianon, ne suffisant plus aux goûts artistiques de la Princesse-Générale, elle imagina quelque chose de plus vaste et, en 1798, à une fête de famille, la première pierre du temple de la Sibylle, copie exacte de celui que l'antiquité nous a laissé à Tivoli, près de Rome, fut posée dans le parc de Puławy. Situé sur un rocher dominant la Vistule, ce temple fut destiné à contenir les souvenirs de gloire nationale et, après

Je fus très frappée du beau site de Puławy dont le vaste et antique château, bâti sur des rochers qui bordent la Vistule, a l'aspect d'une habitation royale. L'ameublement y répond. L'appartement de la Princesse est d'une élégance pittoresque dont alors on n'avait pas idée chez nous. Le petit château de Marynki, que nous habitions à l'extrémité du parc, était aussi du meilleur goût. Le Prince-Général était le modèle d'un grand seigneur polonais du temps passé; il réunissait beaucoup de connaissances à une amabilité très attachante par sa bonté.

La Princesse (1) infiniment aimable, spirituelle, attirait moins. Elle était crainte par tout ce qui l'entourait et, toute séduisante qu'elle fût par son esprit et sa sensibilité apparente, il y avait en elle un apprêt, un étalage de sentiments qui me glaçaient. Je ne trouvai pas Angélique aussi heureuse qu'elle méritait de l'être, bien qu'elle aimât beaucoup son mari et parût en être aimée.

Je passai quinze jours très agréablement à Puławy : une fête succédait à l'autre et jamais je n'en ai vu de mieux imaginées et de plus élégantes pour les costumes et l'exécution. La Princesse-Générale avait un talent unique d'organisation. La société était nombreuse et très agréable.

1813, la princesse Czartoryska fit élever, dans la partie inférieure du temple, un obélisque en marbre noir, consacré à la mémoire du prince Joseph Poniatowski. Puławy est aujourd'hui une école d'agronomie et, depuis 1832, est appelé par les Russes Nowa-Alexandrya. Cette résidence magnifique a été chantée par le poète Delille dans son poème *des Jardins*.

(1) La princesse Isabelle Czartoryska était née Flemming, d'une famille saxonne, originaire de Hollande, transportée en Pologne sous le roi Auguste II

Nous retournâmes ensuite à Nieborów, où je restai jusqu'au mois de septembre. Ma pauvre petite Hélène tomba malade en route. Sa maladie, que le médecin ne comprit pas, fit de rapides progrès et je la perdis le 27 septembre à Bellevue... C'était le premier enfant que Dieu me redemandait; mon cœur fut déchiré, mais il m'envoya, un mois après, un ange de consolation dans mon Élisa.

Le 12 janvier eurent lieu les noces du prince Guillaume (1) avec la princesse Marianne de Hombourg. Elle était belle, sérieuse et m'intéressa dès le premier jour. Son air si digne plaisait pourtant à peu de personnes dans le public. Ce n'est qu'après bien des années qu'on lui a rendu justice et qu'elle a été aimée comme elle le méritait.

L'arrivée de Mme de Staël à Berlin attira tout le monde autour d'elle. Elle venait souvent passer ses soirées chez nous. Mon frère Louis, quelques Anglais, la princesse Paul Sapieha, Jean Müller, Ancillon et ma société habituelle rendaient ces réunions très agréables. Je m'attachai beaucoup à Mme de Staël; mon frère Louis en fut aussi très enthousiaste et elle l'appréciait beaucoup.

Ce fut Louis et moi qui dûmes lui apprendre la mort de M. Necker, son père. Mme Necker-Saussure, sa cousine, s'adressa à moi, pour prévenir Mme de Staël d'une maladie dangereuse survenue à son père; il y avait succombé, avant qu'il fût possible de le faire savoir à sa fille. C'est ce qu'elle ne devait apprendre qu'à Leipzig, où l'attendait M. Benjamin Constant. Celui-ci était à Coppet

(1) Frère du roi Frédéric-Guillaume III.

au moment de la mort de M. Necker et en apportait tous les détails à sa fille.

Je fus chez Mme de Staël avec Louis. J'y trouvai le chargé d'affaires de Suède, déjà prévenu de l'événement par M. Benjamin Constant. Au premier mot que je lui dis de la maladie de son père, elle jeta un cri et dit : « *Il est mort!* » Je lui remis la lettre que sa cousine m'avait envoyée pour elle. Avec une douleur déchirante, elle fit ses préparatifs de départ; une heure plus tard, Mme de Staël était sur la route de Leipzig.

Au commencement de septembre, nous allâmes à Téplitz avec Louis. Ce fut un séjour fort intéressant, surtout par une course faite à Prague, où se trouvaient l'Empereur, l'Impératrice, l'archiduc Charles-Louis, etc., etc., et beaucoup d'étrangers venus, comme nous, assister aux revues des troupes. L'Empereur distingua beaucoup mon frère. Louis nous suivit encore à Raudnitz chez le prince Lobkowitz, à Téplitz et à Dresde. Ce furent presque les derniers jours dont nous eûmes encore la jouissance ensemble.

En 1805, j'avais rejoint la princesse Radziwill en Arcadie et à Varsovie, lorsque, en revenant à Bellevue, je rencontrai beaucoup de troupes qui se rassemblaient au delà de l'Oder. Même à Varsovie, le bruit d'une guerre avec la Russie nous avait déjà alarmés, sans que nous pussions trop y croire; mais à notre arrivée à Berlin, on la craignait généralement, comme je pus m'en convaincre.

La guerre entre la France et l'Autriche éclata; notre territoire fut violé par le passage des troupes françaises à

travers les margraviats d'Anspach et de Bayreuth. L'agitation fut alors à son comble à Berlin (1).

L'empereur Alexandre avait passé par Puławy (2), au commencement d'octobre, et nous apprîmes par cette voie le parti décisif qu'il allait prendre dans la lutte qui se préparait. Le sort du malheureux duc d'Enghien avait fixé son opinion sur Bonaparte.

L'Empereur vint à Berlin au mois d'octobre. Il y fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang, l'enthousiasme qu'inspirait son noble caractère, et l'espoir de trouver en lui un appui contre l'usurpation de Bonaparte.

L'Empereur fut très aimable pour nous. Il désira voir mon frère, que le Roi fit venir. Une alliance fut conclue entre la Russie et la Prusse et nos troupes eurent ordre de marcher pour soutenir les armées autrichiennes et russes.

Louis vit tous ses vœux remplis en se trouvant nommé pour l'avant-garde du corps, qui se réunissait aux confins de la Bohême.

L'empereur Alexandre fit un séjour à Potsdam, où nous le vîmes plusieurs fois. Les troupes et mon frère étaient partis, quand tout à coup on nous apprit les victoires de Napoléon à Ulm, à Austerlitz et la paix mit fin à tant de brillantes espérances!

Mon frère était désespéré, inconsolable que la Prusse et son armée ne balançassent pas par leur intervention ces grands revers. Il m'écrivait une lettre dans laquelle il

(1) Une armée française, commandée par Bernadotte, traversa, par ordre de Napoléon, le territoire d'Anspach appartenant à la Prusse. Cette affaire est généralement regardée comme la cause initiale de la guerre de 1806.

(2) Chez les Czartoryski.

faisait les réflexions les plus justes sur la conduite de M. de Haugwitz à Vienne ; il prévoyait qu'à dater de ce moment la Prusse était perdue (1).

(1) Le général Mack avait capitulé à Ulm, le 20 octobre 1805, devant l'armée française et la bataille d'Austerlitz avait été livrée le 2 décembre. Maître, en quelques semaines, de toute la haute Autriche et de la partie basse, qui est au midi du Danube, Napoléon put dicter ses lois, dont le résultat fut le traité conclu à Presbourg. Si le négociateur (M. de Haugwitz), envoyé par la Prusse, avait alors consciencieusement exécuté sa mission, son pays n'aurait pas été entraîné dans le précipice, où il allait bientôt s'engloutir, comme le présageait le prince Louis-Ferdinand dans la lettre que nous avons retrouvée et que nous citons en partie.

« *Zwikau*, 20 *décembre* 1805, *la nuit*. — Je reçois à l'instant, ma chère sœur, votre lettre avec les nouvelles qui concernent l'Autriche et les armées russes. La défection de l'Autriche et l'indigne paix qu'elle vient de faire, ou qu'elle est, du moins, sur le point de contracter, ne m'étonnerait pas plus qu'elle ne l'a fait, si je n'avais connu la faiblesse qui règne de tous côtés Elle devait nécessairement amener la défiance mutuelle et faire naître une pareille catastrophe. J'ai souvent prévu un événement de ce genre, je l'ai même dit au Roi, j'en ai parlé à Hardenberg, appuyant sur la nécessité d'envoyer à Vienne quelqu'un qui puisse rassurer les esprits, qui leur inspire de la confiance et dont les principes soient moins équivoques que ceux de M. de Haugwitz et de son acolyte Lombard. Lorsque je reçus la lettre de Gentz, cet été, je la montrai à Hardenberg et à Zastrow ; je leur dis qu'il y avait à craindre (si toutes les tentatives de rapprocher les deux Cours et de prendre des mesures positives contre Bonaparte étaient repoussées de notre côté) que le Cabinet de Vienne ne prenne un jour le parti de la France. Au lieu de marcher en avant, de prendre fait et cause, de faire une déclaration énergique, nous sommes à tâtonner et nous n'osons lâcher le mot de guerre, qui semble remplir d'épouvante tout le monde à Berlin. Faut-il alors s'étonner de ce qui arrive ? Nous aurons la guerre, et, au lieu de la faire brillamment, comme nous aurions pu, le fardeau en reposera sur nous. Cependant, si les Russes ne nous abandonnent point, et si nous portons les premiers coups, nous pourrons nous emparer du haut Palatinat et des pays qui se trouvent entre le Mein et le Danube. Les armées russes, prussiennes, anglaises, hessoises, saxonnes forment près de 400 000 hommes et il est certain qu'il n'aurait point son marché si facile qu'avec ce Mack et les généraux maladroits qui ont dirigé la bataille d'Austerlitz. Offre à la Reine l'hommage du plus respectueux et du plus sincère attachement ; et demande-lui de ne pas perdre courage.

« Louis. »

CHAPITRE IX

1806

Patriotisme du prince Louis Ferdinand. — Mémoire adressé au Roi. — Départ des troupes, le prince Louis-Ferdinand commandant de l'avant-garde. — Sa lettre d'adieu à la Reine. — Offre du prince Joseph-Poniatowski et de ses compatriotes pour la défense de la Prusse. — Quartier général de Naumbourg. — Le prince Louis-Ferdinand tombe à Saalfeld. — Iéna. — Fuite de la famille royale. — Kœnigsberg. — Napoléon à Varsovie.

Le grand-duc Constantin arriva de l'armée à Berlin, après Austerlitz. Sa sœur, la grande-duchesse Marie, mariée au prince de Weimar, y vint en même temps. Il était exaspéré contre les Autrichiens, mécontent et souvent peu aimable pour la Reine. Sa sœur, très occupée de la politique européenne, comme elle l'a toujours été depuis, avait beaucoup d'attrait pour moi par son expression triste, mélancolique et le charme de son organe.

Louis revint, navré de douleur de voir la Prusse assujettie et plus que jamais dans la dépendance de la France.

La Reine préparait pour le 12 août, fête de son frère, un spectacle. A la dernière répétition de cette fête, nous attendîmes fort longtemps Sa Majesté. Quand elle y arriva, elle était si agitée, si préoccupée que je ne doutai pas qu'elle eût éprouvé quelque vive émotion.

Lorsque tout le monde fut placé, je lui demandai tout bas : « *Que vous est-il arrivé?* » Les larmes aux yeux elle me dit : « *Le Roi a reçu de bien mauvaises nouvelles de Paris. Lucchesini* (1), *qui jusqu'à présent soutenait, ainsi que Haugwitz, que Napoléon n'était pas mal intentionné contre la Prusse, déclare que la guerre est inévitable et que Napoléon sera sous peu au cœur de l'Allemagne.* »

Ma frayeur et mon émotion égalèrent celles de la Reine. Il me parut hors de doute que Napoléon voulait nous écraser et je pensais avec douleur à la manière dont ces mêmes Lucchesini et Haugwitz avaient paralysé nos forces et annulé les moyens de défense qui nous restaient en 1805 (2).

Mon frère arriva. Il ne se faisait aucune illusion sur

(1) Lucchesini était alors ministre de Prusse à Paris. Il passait dans son pays pour être fort capable, surtout très fin; mais M. de Talleyrand, qui le voyait souvent aux Affaires étrangères, lui appliquait ce mot de Dufresni : « *Trop d'esprit, c'est-à-dire pas assez* »

(2) De 1803 à 1805, Napoléon d'une part, l'Autriche et la Russie de l'autre se disputèrent l'alliance de la Prusse. Le roi Frédéric-Guillaume III n'osa prendre aucun parti. Toutefois, en 1805, il finit par signer avec la France une simple *convention de neutralité*. Les Autrichiens ayant fait la faute de passer l'Inn, d'occuper la Souabe et d'arriver sur les frontières françaises, où ils voulaient montrer que, *seuls*, ils étaient en état de triompher de Napoléon, celui-ci sut en profiter et, en un clin d'œil, transporta son armée de Boulogne sur le Rhin. Il s'avança en vainqueur jusque dans les plaines de la Moravie. Sur ces entrefaites, l'empereur Alexandre arriva à Potsdam et décida le Roi à signer avec lui, le 3 novembre 1805, une *convention* aux termes de laquelle Frédéric-Guillaume III s'engageait à proposer à Napoléon *sa médiation armée et, si elle n'était pas acceptée le 15 décembre, à lui déclarer la guerre*. Le comte de Haugwitz, chargé de la négociation, ne fut reçu par Napoléon que le 13 décembre (après Austerlitz). Effrayé des menaces de l'Empereur, et ne faisant rien de ce qu'il était chargé de faire, il se laissa imposer un traité d'alliance qu'il signa et dont le Hanovre était le prix.

l'insuffisance de nos ressources, étant privé des secours de la Russie et de l'Angleterre.

La fête du 12 eut lieu cependant. Jamais je n'ai assisté à quelque chose de plus triste! Notre douloureux avenir était devant mes yeux et j'avais le cœur déchiré en pensant que c'était sans doute la dernière fois que nous étions ainsi réunis. Tous les esprits étaient préoccupés; je vois encore la figure rouge et embarrassée du comte de Haugwitz, qui affectait un air tranquille, tandis qu'il lisait sur toutes les figures la douleur de la position désespérée dans laquelle il avait plongé sa malheureuse patrie.

Louis, le ministre d'État, M. de Stein, les généraux Phull et Rüchel, que le Roi aimait beaucoup, et plusieurs autres personnages marquants se réunirent dans ce danger imminent, pour faire, conjointement avec les Princes (frères du Roi), mon frère Auguste et le prince d'Orange, des représentations au Roi, afin d'engager à une démarche décisive qui inspirât à la Russie et à l'Angleterre assez de confiance dans nos intentions ainsi que dans notre politique, pour joindre leurs forces aux nôtres et nous donner la possibilité de résister au choc qui nous menaçait.

On rédigea un Mémoire pour le remettre au Roi et le supplier d'éloigner de son cabinet MM. de Haugwitz, Beyme et Lombard, tous trois généralement accusés de tenir au parti français.

Je crois qu'on faisait tort à Beyme et que M. Lombard désirait surtout ne pas se brouiller avec la France dans l'espoir de faire accepter ses tragédies au Théâtre-Français.

Il espérait un grand succès dramatique, qui lui tenait plus à cœur que le bonheur de la Prusse.

Quant à M. de Haugwitz, je suis persuadée qu'il n'était guidé que par des vues d'intérêt qui lui faisaient espérer de jouer un grand rôle politique fort au-dessus de ses moyens. Napoléon le méprisait et se moquait de lui.

Le Mémoire en question fut, je crois, écrit par M. de Stein (1) (je n'en suis cependant pas bien sûre); mon frère me le fit lire; je pensais que quelques passages auraient pu être modifiés pour mieux réussir auprès du Roi. Après que tous ceux qui l'avaient accepté l'auraient signé, ce Mémoire devait être remis à Sa Majesté par les souscripteurs, qui demanderaient, à cet effet, une audience au Roi. Le général Rüchel fut le dernier à le souscrire; au lieu de renvoyer le Mémoire au Comité, il voulut seul se donner devant le public le mérite de cette affaire; il partit pour Charlottenbourg et remit le Mémoire à Sa Majesté sans prévenir les autres.

La Reine jusqu'alors n'avait point été favorable au comte de Haugwitz. Mme de Berg (2), avec laquelle elle était liée, croyant lui être utile et rendre service à son pays en occupant Sa Majesté de politique et en l'engageant à prendre de l'influence dans les affaires, entraîna la Reine à s'initier

(1) Ce fut M. Jean de Müller qui rédigea ce Mémoire.

(2) Caroline de Berg (née Hæseler) était une amie intime de la reine Louise, quoique plus âgée qu'elle de dix-sept ans. Très lettrée et d'un esprit supérieur, Mme de Berg avait beaucoup contribué au développement intellectuel de sa Souveraine, malgré le Roi qui ne partageait pas ces goûts littéraires. L'affection de Mme de Berg fut une grande consolation pour la Reine, surtout durant les malheureuses années de 1806 à 1809. Elle lui resta fidèle jusqu'à son dernier soupir.

dans des délibérations où elle apportait les meilleures intentions, mais pour lesquelles elle n'était pas née.

Mme de Berg était instruite du Mémoire et de son contenu. Elle avait été plusieurs jours sans voir la Reine; lorsqu'elle la revit, le Mémoire était déjà remis par le général Rüchel.

La Reine n'en était pas prévenue et M. de Haugwitz, voyant son propre crédit menacé auprès du Roi, et la Reine manifester, en même temps, le désir d'être instruite de la marche des affaires, ce Ministre crut s'assurer d'elle, en proposant au Roi de l'admettre au Conseil des ministres, en louant son jugement et ses conseils.

La Reine fut flattée de cette proposition et Mme de Berg la trouva, au sortir du Conseil, très irritée contre les Princes et tous ceux qui avaient rédigé le Mémoire.

Mme de Berg le défendit en vain et regretta peut-être alors d'avoir, par ses avis, engagé la Reine d'entrer dans une carrière si peu faite pour son caractère.

La Reine était d'un esprit droit et juste qui, avec tout le charme de sa figure, la rendait l'objet de l'amour et de l'attachement de tous ceux qui l'approchaient.

Le Roi, déjà irrité contre le général Rüchel, même avant d'avoir lu le Mémoire, le fut encore bien davantage après en avoir pris connaissance. Il fut surtout indigné d'y trouver les noms de tous les Princes. Le Roi fit appeler ses frères et leur témoigna très vivement son mécontentement. Embarrassés par une scène à laquelle ils ne s'attendaient

pas, ils furent renvoyés avant d'avoir pu développer les motifs qui les avaient guidés (1).

Ce fut chez la princesse d'Orange (aujourd'hui reine

(1) Ce Mémoire se trouve reproduit en entier dans la *Vie de M. de Stein*, par *Pertz*, vol. Ier, p. 347 ; nous en donnons ici la traduction française.

A Sa Majesté le Roi,

Pénétrés de vénération pour Sa Majesté et d'intérêt personnel pour la monarchie qu'elle gouverne à l'heure de la crise redoutable qu'elle traverse, les soussignés, au nom seul de l'existence de l'indépendance et de la dignité de l'État, soumettent humblement à Sa Majesté le présent Mémoire concernant le point capital des circonstances actuelles qui nous entourent.

Persuadés de nous adresser à un Roi qui ne recule devant rien lorsqu'il s'agit du bien de la Nation, nous nous expliquons avec la confiance qui anime des hommes prêts en tout temps à donner leur vie pour leur souverain et leur patrie.

Sa Majesté n'ignore pas la situation de l'Europe et le danger dont la Monarchie prussienne est menacée. Ce n'est pas sans inquiétude que l'on voit où nous en sommes arrivés, depuis qu'il a été permis à une puissance étrangère de pénétrer en pleine paix dans un Electorat teuton, et que l'on constate la rapidité avec laquelle se fait la soumission de l'Allemagne, dont les intérêts de Votre Majesté ont été séparés l'hiver dernier par des conventions particulières. Non seulement le système d'union entre les États allemands, principalement du nord de la Monarchie prussienne, créé avec tant de sagesse par Frédéric le Grand, a été rompu, mais de plus, Votre Majesté s'est vue dans l'obligation de céder ses plus anciens sujets, connus par leur fidélité et leur attachement depuis des siècles, contre une possession fort douteuse, et de s'engager par là dans une guerre qui a été des plus funestes au commerce et aux finances.

Ce qui s'est passé n'est rien en comparaison de ce qui nous attend. Vos meilleurs et plus proches alliés sont menacés; un coup d'État leur a fait perdre leurs plus belles possessions sans aucun égard pour leurs proches parents, unis depuis près de deux cents ans à la maison de Brandenbourg.

L'Allemagne entière interroge des yeux Votre Majesté. On se demande pourquoi la belle et vaillante armée de Frédéric le Grand, réputée par tant de rudes et brillants combats, n'est pas mise sur pied pour la défense d'intérêts si sacrés. Quel dévouement et quel touchant enthousiasme les armées et les provinces n'ont-elles pas montrés, lorsque Votre Majesté leur a demandé une première fois, pour le même but, les plus durs sacri-

des Pays-Bas) que nous apprîmes le triste résultat d'une démarche dont, avec les auteurs du Mémoire, nous nous promettions un meilleur succès. Il tomba dans les mains

fices! Tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, en pareil cas, s'efface à côté. Mais, quand on apprit que M. de Haugwitz était chargé des négociations, les espérances conçues s'évanouirent bientôt.

Il s'agit maintenant d'un nouvel armement fort coûteux; or, il y va de l'honneur du pays, car, en admettant que Bonaparte semble pour l'instant ne pas désirer la guerre avec la Prusse, soit qu'il veuille nous laisser somnoler, ou arriver à nous lasser et à nous épuiser par des alarmes réitérées, pour nous écraser ensuite d'autant plus rapidement, il n'en est pas moins évident qu'il cherche à assujettir la Prusse, tout comme les autres États qui soupirent sous son joug.

Votre Majesté peut être convaincue, et nous en répondons par tout ce que nous avons de plus cher, que la population prussienne tout entière, ses corps d'armée sont prêts à tout tenter, tout sacrifier pour sauver l'honneur de Sa Majesté, le trône glorieux du pays, la maison royale, ainsi que la liberté et le bonheur commun de la Nation. Cependant, on appréhende de voir échouer l'effort national pour ces dépenses exorbitantes, et de le voir même arrêté par la crédulité trop facile, ou l'hypocrisie d'un mauvais négociateur et de son cabinet. Ce point important paralyse la confiance, affaiblit les espérances, enlève le courage; on s'attend à tout (soit en cas de paix, soit en cas de guerre). Aussi, croyons-nous de notre devoir de soumettre nos considérations à Votre Majesté, qui, pour plusieurs raisons, ne peut être comme nous informée de l'état des choses.

Le cabinet de Votre Majesté inspire la plus grande méfiance à l'armée entière, au public, et aux Cours les mieux intentionnées. Ce cabinet, qui s'est glissé petit à petit entre Votre Majesté et le Ministère, est depuis longtemps méprisé, car chacun sait que la décision des affaires de l'État est livrée entre les mains de deux ou trois personnages, seuls auteurs des conditions de paix indignes que Napoléon a osé dicter à Votre Majesté. La voix publique parle même de corruption. N'approfondissons pas ce point : des préjugés, différentes jalousies personnelles, et autres circonstances, peuvent, autant que l'argent, pousser à de tels actes.

Bref, l'opinion publique, basée sur des faits notoires, est hautement convaincue qu'on s'est ligué avec Bonaparte, soit pour acheter la paix dans les conditions les plus honteuses, soit pour faire la guerre avec des forces très inférieures; ou bien encore, si Votre Majesté en organise de plus fortes, que l'on paralysera l'action des généraux honnêtes qui en prendront énergiquement la direction (si même on ne les trahit pas), atti-

de ceux contre lesquels il était dirigé et ne fit qu'affermir leur crédit.

Les troupes eurent l'ordre de partir; la cavalerie quitta Berlin dans les premiers jours de septembre. Nous conduisîmes, le 29 août, mon frère Auguste jusqu'à Charlot-

rant par là les plus grandes calamités sur Votre Majesté, sur la maison royale et ses fidèles sujets. Nous partageons en tous points les appréhensions de l'armée et du public. Passons, cependant, ceci sous silence pour ne nous occuper que de l'absolue nécessité d'éloigner ceux qui inspirent tant de méfiance, au moment de la crise qui menace le trône de Votre Majesté, le bonheur de votre dynastie et l'existence de tous; alors, chacun accomplira sa tâche avec courage et énergie. Les devoirs sacrés que nous impose notre naissance, les droits, les avantages et la confiance attribués à notre rang, nous obligent à manifester un zèle supérieur à votre service et à ne pas laisser ignorer à Votre Majesté ce dont toute la Prusse, l'Allemagne et l'Europe entière sont informées.

Votre Majesté dispose dans ses États d'un bon nombre d'hommes capables de remplacer facilement ceux que vous en éloignerez, et la direction des affaires en sera peut-être même par là allégée et simplifiée. L'éloignement du ministre, chef du cabinet, le comte de Haugwitz, et de ses deux conseillers, Beyme et Lombard, est indispensable au rétablissement de la confiance, de la fermeté, et de la paix dans les esprits, ainsi que notre espoir dans la réussite de nos plans. Bonaparte, voyant Votre Majesté entourée de meilleurs conseillers, dictera alors une paix plus stable, sinon, nous saurons lui faire face, au nom de Votre Majesté, de l'État et de l'honneur. Depuis plusieurs années, de nombreux alliés n'ont osé entrer en pourparlers avec Votre Majesté de crainte d'être trahis à Napoléon. L'entente avec l'Angleterre même, au sujet de Hanovre, ne sera possible que lorsque tout soupçon de méfiance sera écarté. C'est là notre unique voie de salut; sans elle, tous nos efforts pour détourner les malheurs qui nous menacent resteront impuissants.

Nous avons donc la ferme conviction que Votre Majesté n'interprétera pas à tort les présentes observations inspirées, non par un esprit haineux ou hypocrite, mais n'étant que la pure interprétation de la voix publique. Nous espérons qu'Elle les accueillera avec bienveillance, en y donnant son adhésion, s'assurant par ce moyen l'amour et le dévouement entiers du peuple à son service (amour dont aucun Souverain n'a peut-être joui jusqu'ici) et la gloire du nom de la Prusse, qui peut être sauvée à cette heure pour toute l'Allemagne, grâce à l'éloignement de quelques personnes désapprouvées, sera à jamais conquise, assurée et consolidée.

tenbourg. Mon frère Louis et le prince d'Orange reçurent l'ordre de se rendre à l'armée le 6 septembre. Le prince d'Orange alla à Charlottenbourg prendre congé du Roi qui le reçut très froidement et lui parla du Mémoire avec beaucoup d'aigreur. Louis se rendit de même à Charlottenbourg. On lui dit que le Roi n'avait pas le temps de le voir; la Reine même ne le reçut pas... Ils ne l'ont plus revu, ce qui, dans la suite, donna beaucoup de regrets à la Reine.

La Reine s'en expliqua alors avec mon mari; elle blâma mon frère et m'affligea beaucoup, en le jugeant d'une manière si injuste. Il lui était très sincèrement attaché et fut extrêmement peiné de quitter Berlin sans la revoir. Il passa ses derniers moments à lui écrire.

Je lus cette lettre que je remis à Mme de Berg pour la faire parvenir à Sa Majesté. Louis disait à la Reine *à quel point il trouvait la situation de la Prusse dangereuse, qu'il n'avait vu de salut que dans la mesure proposée au Roi dans le Mémoire qui lui valait sa disgrâce; mais que lui et ses amis n'avaient souscrit que par le plus pur attachechement au Roi et pour sa cause*. Il finissait sa lettre par ces mots : « *Je verserai mon sang pour le Roi et pour ma patrie, mais sans avoir un moment l'espoir de la sauver!* »

Hélas! il n'a dit que trop vrai!

Ce fut dans l'après-midi du 5 que Louis commença cette lettre dans ma chambre; vers sept heures, il retourna dans sa maison en ville et emmena mon mari. Beaucoup de monde l'y attendait, qui voulait le voir encore avant son départ.

Louis revint à Bellevue avant neuf heures, pour être au coucher de son père. M. de Clausewitz était de cette soirée. Mon frère parla longtemps au comte Schmettau du Mémoire; il lui dit qu'on s'était décidé à faire encore une seconde tentative, sans les Princes, auprès du Roi; que le prince de Hohenlohe voulait se réunir aux autres et il engagea Schmettau d'en faire autant.

En attendant que la partie de jeu de mon père fût terminée, j'étais dans une embrasure de fenêtre avec Louis; le cœur oppressé, j'avais la conviction que c'était la dernière soirée que je passais avec ce frère si tendrement aimé. Mon père passa devant nous pour rentrer chez lui; Louis le suivit, ma mère alla les rejoindre; je n'osai en faire autant et je restai à la fenêtre. Après un quart d'heure, ma mère et Louis rentrèrent. Il était très ému! Ma mère me dit que mon père s'était attendri! Elle l'était aussi.

Louis monta chez moi pour finir sa lettre à la Reine, lettre qu'elle laissa sans réponse. Combien elle a dû le regretter!

Mon frère descendit ensuite au salon; il prit congé de la société de Bellevue et ramena ma mère chez elle... (je n'assistai pas à cette séparation). Il vint encore dans ma chambre, me dit qu'il me reverrait, qu'il allait seulement chez lui pour terminer quelques affaires; il me recommanda ses enfants, je lui promis de leur tenir lieu de mère.

Depuis quelques années, Louis avait contracté une liaison qui n'a pas contribué à son bonheur. Il s'était lié avec

Mlle Fromm, jeune, jolie, douce, qui l'aimait passionnément. Mon frère en eut deux enfants (Louis et Blanche); ce sont ces enfants qu'il me demanda de prendre sous ma protection au moment de partir (1).

J'attendis jusqu'à deux heures du matin mon pauvre Louis, dans une anxiété extrême. Enfin, à trois heures, j'entendis sa voiture... C'était lui! si triste, si ému! Je vois encore sa noble figure qu'une expression douloureuse rendait si touchante. Oui, tout son avenir était devant ses yeux et devant les miens!

Je l'embrassais pour la dernière fois! Je le sentais, c'était pour la dernière fois! Il ne voulut pas que je le suivisse; mon mari le mit en voiture, et il partit pour ne jamais revenir!

Dès le lendemain, on parla de négociations; on assura que M. de Haugwitz évitait les ministres d'Angleterre et de Russie, qu'il allait au-devant de Napoléon et que la guerre n'aurait pas lieu. J'allai passer ma soirée chez la princesse d'Orange; j'y pouvais pleurer tout à mon aise; les mêmes craintes, les mêmes inquiétudes nous occupaient.

Le prince de Hohenlohe arriva. Il venait prendre le commandement du corps d'armée où se trouvait mon frère. Il l'aimait tendrement depuis la campagne du Rhin, il m'en parla avec un intérêt et une confiance qui me firent du bien. Le Prince m'apprit que Louis avait reçu le commandement de son avant-garde; je l'entendis avec

(1) En 1810, le Roi donna à ces deux enfants des titres de noblesse et leur accorda le droit de porter le nom de Wildenbruch.

l'émotion que devait me faire éprouver la pensée d'un poste aussi dangereux; mais je savais qu'il remplirait tous les vœux de mon frère.

Ce fut peu après le prince Hohenlohe que partit aussi le comte Schmettau. Enfin, le départ du Roi fut décidé. On apprit que la Reine allait le suivre, qu'on tâchait de l'en empêcher, mais que le Roi s'était rendu à ses sollicitations. On l'avait persuadé que la présence de la Reine à Naumbourg serait utile (1), que M. de Haugwitz ne désespérait pas de maintenir la paix par ses négociations. A cet effet, il évitait constamment M. d'Alopeus, ministre de Russie, qui le suivit à Naumbourg, sans parvenir, avant notre fin tragique, à s'acquitter de sa mission.

Le Roi et la Reine vinrent à Bellevue prendre congé de mes parents. Je ne les avais pas vus depuis les derniers événements et depuis le départ de mon frère. Sa dernière lettre, restée sans réponse, pesait sur mon cœur. La Reine, cependant, fut de nouveau douce et affectueuse; le Roi, un peu gêné, mais gracieux. La visite ne fut pas longue;

(1) Le Roi et la Reine quittèrent Berlin le 20 septembre; le 23, le Roi, suivi du général de Kœckeritz, arriva au quartier général de Naumbourg. Le duc de Brunswick, ce vieux vétéran des guerres, fut nommé généralissime de l'armée. Haugwitz, Beyme et Lombard prirent la direction de la politique prussienne. Le duc de Saxe-Weimar et le prince d'Orange-Fulda soutenaient le parti prussien. On comptait sur l'esprit guerrier des officiers et des troupes pour remporter des succès. Le 26 septembre, le Roi envoya à Napoléon un écrit, ressemblant fort à un ultimatum, par lequel il exigeait l'évacuation des troupes françaises de l'Allemagne. Si l'Empereur n'envoyait aucune réponse avant le 8 octobre, l'attaque devait commencer; mais la nouvelle de l'arrivée de Napoléon à Würzbourg fit transporter le quartier général du Roi le 4 octobre à Erfurth, où la Reine le suivit. De Naumbourg, elle avait encore écrit à l'empereur Alexandre : « *Notre avenir dépend de vous et je suis tranquille, car je vous connais.* »

ma mère n'était pas encore levée, je dus les reconduire, la Reine partit en voiture, et le Roi à cheval.

A plusieurs reprises, mon mari avait écrit au Roi, parlé au comte de Haugwitz et au général de Kœckeritz, ainsi qu'à M. Beyme, de la nécessité de prendre un parti pour Varsovie et ce qu'on appelait alors *la Prusse méridionale*. Antoine était autorisé par diverses personnes marquantes, surtout par le prince Joseph Poniatowski, d'offrir leurs services au Roi. Le Prince avait sollicité le régiment des Gendarmes, commandé alors par le général Elsner, homme ridicule, sans esprit et sans moyens, qui était l'objet des moqueries de ses subalternes.

Le prince Joseph, en obtenant le commandement de ce régiment, s'offrait d'acheter une maison à Berlin, d'y passer les hivers et voulait de plus organiser un régiment de cavalerie que ses compatriotes se proposaient de lever à leurs frais.

Mon mari sollicita en vain une réponse à des offres aussi avantageuses; le général de Kœckeritz, bon et honnête homme qui n'avait pas une idée au delà de son service de garnison, pensa que le prince Joseph ne saurait pas s'initier au petit service et exercer son régiment. Les autres trouvèrent que le nombre et l'importance des affaires du moment ne permettaient pas de s'occuper à présent de ce plan. Mon mari eut beau leur représenter qu'en cas de revers il était de la plus haute considération de s'assurer d'une province nouvellement acquise et de profiter de ses bonnes dispositions, tout fut sans effet.

Antoine envoya un courrier à Naumbourg au comte de

Haugwitz pour lui demander d'aller porter à Varsovie la réponse du Roi. Il n'en reçut point. Voilà comme cet homme jusqu'au bout n'a cessé d'acheminer notre perte!

On n'apprenait rien sur Naumbourg, ni sur les négociations. Nous restâmes jusqu'au 11 octobre dans cette incertitude.

Dans ce temps, Mme de Narishkine, fameuse par sa beauté et la passion qu'elle avait inspirée à l'empereur Alexandre, arriva ici. Mon mari la connaissait et s'empressa de lui faire les honneurs de Berlin. Elle ne voulut pas se présenter à la Cour, mais demanda à me voir, et ce fut à ce malheureux 10 octobre que furent fixés le déjeuner et le concert que nous devions lui donner chez nous, en ville.

Toute curieuse que j'étais de la voir et frappée de sa beauté, cette matinée pesa cependant fort sur mon cœur; mes pensées se reportaient sans cesse avec anxiété vers cette armée dont nous ne savions rien.

Je revins dîner à Bellevue à l'heure même où, près de Saalfeld, périt mon noble frère (1)!

Cependant j'étais tranquille, la guerre n'était pas déclarée; il se pouvait que mes terreurs fussent vaines!

J'allai le soir au salon; en descendant l'escalier, il me sembla voir quelqu'un venir à ma rencontre. Je fixai les yeux sur cette ombre, elle disparut... Était-ce un fantôme?... un effet de mon imagination? Je l'ignore; mais je fus saisie d'une terreur que je ne savais m'expliquer. Louis

(1) Le prince Louis-Ferdinand fut tué le 10 octobre à Saalfeld.

fut ma *première* idée. Toute la soirée je ne pus me remettre.

Le 11 au matin, on apprit le commencement des hostilités. Ma mère, qui avait toujours espéré que la guerre ne se ferait pas, en fut si agitée qu'elle décida mon père à quitter Bellevue pour être, en ville, plus près des nouvelles. On alla s'y établir le jour même.

Mon frère avait renvoyé son petit Louis de Dresde à Berlin, au moment de quitter cette ville. Il m'écrivit par cette occasion et l'enfant m'apporta sa lettre.

Le 12, on n'apprit rien.

Le 13 au matin, jour de naissance de la princesse Guillaume, je faisais mes apprêts de toilette pour aller la féliciter et j'attendais mon mari qui était à la chasse, lorsque, en traversant mon cabinet de toilette, je vois Mme de Sartoris ouvrir la porte d'un air effaré, me disant je ne sais quoi. Ma frayeur fut telle que je ne compris point d'abord quel genre de malheur nous était arrivé.

Elle-même ne savait pas si mon frère Louis était mort ou prisonnier. Je ne sais plus ce que je fis, ce qui survint... Je ne me rappelle clairement que le moment où je me trouvai devant le lit de ma mère. Elle et mon père savaient *tout!*

Le comte Schmettau avait écrit que tout le corps de Lannes s'était porté sur l'avant-garde commandée par Louis, qu'elle était détruite et mon frère *tué!*... Une autre nouvelle disait... *qu'il était tombé vivant au pouvoir des Français*, mais elle lui paraissait douteuse.

Ma mère était triste, mais surtout occupée et inquiète

d'Auguste; mon père, comme de coutume, était calme. Il croyait que Louis avait provoqué la guerre et attiré sur lui-même son triste sort.

Enfin, mon mari arrive de la chasse! Je donnais libre cours à mes larmes, quand je le vis si vivement partager ma douleur. Il me ramena chez moi; j'y trouvai Ancillon, Alexandre de Humboldt, Jean de Müller et tous les amis de mon frère. On m'amena ce pauvre petit Louis, que j'établis dans la chambre de mes enfants.

Mon mari et Royer décidèrent de se rendre tout de suite au Quartier général pour savoir la vérité des nouvelles reçues. Peu d'heures après, je les vis partir.

Quel triste temps s'écoula depuis ce moment jusqu'au 16! Je le passai chez mes parents dans la plus grande anxiété. Ma mère était dans une si violente inquiétude pour Auguste qu'à tout moment elle me questionnait sur mon air affligé; elle me demandait : « *Pourquoi pleurez-vous? Sans doute vous avez des nouvelles? et de mauvaises nouvelles d'Auguste?* » Et il fallait lui rappeler que c'était sur Louis que je pleurais!

Le 16, ce fut encore Mme de Sartoris qui vint m'apprendre la perte de la bataille d'Iéna et de celle d'Auerstaedt. C'était un grand malheur; mais mon cœur était brisé et le premier coup avait épuisé ma douleur.

La grande-duchesse de Weimar, Mimi (1), la princesse Guillaume s'occupèrent de moi avec amitié. Elles étaient chez moi, lorsqu'on nous annonça l'arrivée de la Reine au

(1) La princesse d'Orange.

Palais; nous y allâmes tout de suite. Elle était triste, émue en me revoyant; elle devait alors se rappeler à ce moment la lettre de mon frère! Mais bientôt, elle ne s'occupa que des préparatifs de son départ, d'ordres à donner, d'emballages à faire, tandis que Mimi, Marianne et moi, dans l'embrasure d'une fenêtre, nous étions à regarder tristement la foule immense qui entourait le Palais...

A la lueur des lanternes, on distinguait ce peuple mal disposé, on entendait des cris de douleur, un bruit sourd de mécontentement, et on remarquait plus de curiosité que d'intérêt. Toutes trois, nous en ressentîmes une impression sinistre, qui nous remplit d'effroi.

Absorbée par d'autres idées, la Reine y fit peu d'attention. Nous fûmes mécontentes et injustes envers elle.

La Reine devait partir le lendemain avec ses enfants et sa sœur, la princesse de Solms, pour Stettin; la princesse d'Orange, la grande-duchesse Marie, la princesse Guillaume devaient l'y suivre à quelques heures de distance, pour ne pas manquer de chevaux sur cette route déjà très encombrée. Je devais partir la dernière; mais mon mari était absent, et ce départ demeura encore incertain.

Mon père et ma mère décidèrent de rester, à tout événement. La Reine les avait fait prévenir de son départ et de celui de toute la famille royale, en leur faisant donner des nouvelles rassurantes sur Auguste, qui marchait avec les débris de l'armée sur Magdebourg.

Mes parents ne doutaient pas d'une paix prochaine; ma mère craignait le voyage et la saison pour la santé de mon

père, et leur résolution fut prise. Je fus alors chez la princesse Henri lui en faire part; vu son âge, elle se décida à rester à Berlin, ainsi que la princesse Auguste, sœur du Roi (mariée au prince électoral de Hesse).

Mon mari et Royer revinrent le 16 au soir. Ils ne doutaient plus de la mort de mon frère. J'étais plus tranquille, le sachant au delà des peines de la vie!

Notre départ ne paraissait douteux ni à mon mari ni à Royer. En restant, Antoine était forcé de prendre un parti et de se décider contre le Roi, comme Napoléon l'exigerait. C'était contre sa manière de penser et ses devoirs envers le Roi.

Cependant je balançais encore et je me voyais obligée d'offrir à mes parents de ne pas les quitter, lorsque je reçus une lettre du ministre de Bavière, M. de Bray, qui était fort de nos amis. Il m'écrivait que sachant que je délibérais sur mon départ, il croyait de son devoir de me prévenir que, vu ses relations avec le ministre de France, M. de La Forest, il ne pouvait douter du danger auquel je m'exposais en restant; que Napoléon était aussi irrité contre moi qu'il l'avait été contre mon frère et qu'il me conjurait de ne plus différer de partir.

J'envoyais cette lettre à mes parents, les priant de décider eux-mêmes ce que je devais faire.

Mon père me dit de partir et d'attendre au premier endroit où je serais en sécurité qu'il eût obtenu, pour moi et pour mon mari, des passeports et des sûretés de Napoléon. Celui-ci marchait sur Berlin.

Ma mère m'écrivit également que je devais partir, mais

en me prévenant que ni elle ni mon père ne pouvaient me donner de secours pécuniaires.

Je ne puis malheureusement pas douter que ma mère profita de ce moment et du temps qui suivit pour aliéner le cœur de mon père contre moi. Les idées politiques avaient sur lui beaucoup d'influence; il tenait à celles de son temps, ne voyait de salut pour la Prusse que dans une alliance avec la France, croyait que Napoléon était décidé à l'accepter et regardait comme ennemis de la patrie tous ceux qui n'abondaient pas dans son sens.

Je me décidai donc à suivre mon mari, et ce départ, tout nécessaire qu'il fût, resta toujours de la part de ma mère un sujet de reproches qu'elle ne cessa de faire valoir auprès de mon père.

Ma mère ne voulut pas me laisser le petit Louis. Elle était dépositaire d'un acte conclu entre Louis et Auguste, par lequel celui qui survivrait à l'autre s'engageait de payer aux enfants du défunt *50 000* écus. Dans le testament de Louis, dont une copie était jointe à l'acte en question, il nommait M. de Royer et moi tuteurs de ses enfants, en laissant à notre choix la désignation d'un troisième tuteur, chargé des affaires pécuniaires. Ce fut M. de Diederichs, Conseiller privé de justice, choix que le Roi confirma, en donnant à Louis et à Blanche le nom de Wildenbruch.

Ma mère déclarant qu'elle voulait garder Louis et Blanche, je dus les lui remettre; je laissai ma pauvre petite Malvina à sa bonne, et Adolphe de Caraman à MM. de Royer et Molière, jusqu'à ce que son père eut disposé de

son sort. D'après sa décision, Adolphe partit peu après notre départ pour Paris.

Ce fut le 18 octobre, après avoir reçu la nouvelle que l'armée française approchait de Berlin, que j'allai rejoindre la Cour à Stettin.

Qu'ils étaient tristes les congés que je pris de mes parents, de ma paisible habitation! Et cependant, j'étais loin de penser que des années allaient nous séparer (1)!

Je ne pris avec moi que les personnes qui m'étaient strictement nécessaires. J'emmenai Pauline Néale, revenue l'avant-veille de mon départ d'un voyage en Angleterre et en France. M. de Brancion nous suivait aussi.

La plus sombre agitation régnait à Berlin; tous ceux qui en avaient les moyens fuyaient; toutes les voitures étaient poursuivies par les huées des polissons et de la lie du peuple bien mal disposé et déjà dirigé par les émissaires de l'armée victorieuse qui approchait.

Peu avant Schwedt, à une poste où nous changions de chevaux, deux voitures partaient au moment de notre arrivée. On nous dit que c'était le Roi et le duc de Cobourg.

Nous nous reposâmes quelques heures à Schwedt; ma mère y était née et y avait été élevée; je lui écrivis de la chambre qu'avait habitée son père.

L'idée d'échapper à la douleur de voir Napoléon et les troupes, par les mains desquelles mon frère avait péri, calmait mon chagrin.

(1) La famille Radziwill ne revint à Berlin que le 22 décembre 1809.

Après maints accidents, nous arrivâmes le 20 à Stettin. J'y trouvai une invitation des Princesses pour me réunir à elles dans la maison qu'avait habitée la Reine, partie dans la matinée pour rejoindre le Roi à Cüstrin. La grande-duchesse de Weimar et la princesse d'Orange vinrent à ma rencontre d'un air très agité et me menèrent près de la princesse Guillaume qui était souffrante. Puis on me dit : « *Eh bien! devinez, Louise, ce que nous avons fait ce matin?* » Je le cherchai en vain dans ma tête : « *Nous avons fait arrêter Lombard! — Comment? pourquoi? que s'est-il passé* (1)? »

Je regardais Marianne, qui avait l'air de comprendre aussi peu que moi cette mesure. La grande-duchesse Marie et Mimi étaient encore très occupées de cette affaire; elles me dirent « *que tout le monde, même le peuple, était très irrité contre Lombard; qu'on le déclarait hautement traître, qu'il était dangereux de le laisser aussi près du Prince royal et des enfants du Roi* » ; qu'après s'être consultées, elles étaient allées chez la Reine à son lever. Elles l'avaient trouvée, occupée à *lire à Lombard* même une lettre qu'elle venait de recevoir du Roi, lui demandant de le suivre immédiatement à Cüstrin. Lombard devait s'y rendre avec la Reine.

La grande-duchesse Marie et la princesse d'Orange dirent à Lombard de sortir. Les deux Princesses déclarèrent alors à la Reine que, sans perdre de temps, pour le

(1) Haugwitz, Beyme et Lombard formaient le conseil intime du Roi, sur l'esprit duquel ils étaient arrivés à acquérir un ascendant considérable.

salut de l'État et de ses enfants, la Reine devait faire arrêter Lombard. Elle se récria, objecta la confiance du Roi, l'impossibilité de rien prouver sur Lombard, l'inconvenance de cette mesure sans le consentement du Roi, rien ne fit renoncer les deux Princesses. Enfin, elles finirent par décider la Reine, en lui représentant qu'après son départ personne ne protégerait Lombard contre la populace furieuse, qui l'attendait à son passage.

Ce dernier motif engagea la Reine à y consentir, et elle-même avertit Lombard que sa sûreté exigeait qu'il se rendît à la garde sous une escorte qui le défendrait contre toute insulte.

Lombard ne pouvait concevoir ce qu'il entendait. On le remit d'abord au Chambellan de service, puis à des autorités militaires chargées de le surveiller jusqu'à la réponse du Roi.

On remplit peu les ordres de la Reine; on saisit les papiers que Lombard avait sur lui et on envoya à Cüstrin ceux qu'on trouva dans sa chambre; mais rien ne prouva ses prétendus rapports avec le Cabinet français. On finit par se tranquilliser et on le laissa en repos. Lombard était au désespoir et navré d'être tombé si subitement de l'intimité dans la plus profonde disgrâce.

Je ne concevais pas ce coup de tête et je pensais que les deux Princesses avaient exposé la Reine et elles-mêmes à des reproches mérités. La réponse du Roi tarda et les événements se pressèrent tellement, que nous nous séparâmes à Stettin sans savoir ce que devenait Lombard.

J'appris, après coup, que le Roi lui avait ordonné d'aller

à Colberg pour sa sûreté et de le rejoindre en Prusse, si le Roi y restait. La Reine rencontra le comte Hardenberg entre Stettin et Cüstrin et l'amena au Roi dans sa voiture.

Le 20 octobre, la princesse Guillaume et moi nous allâmes faire visite à la princesse Élisabeth de Brunswick, première femme du Roi défunt (1), enfermée, je crois, depuis trente ans à Stettin pour raison d'inconduite. L'âge et les malheurs ne l'avaient pas corrigée. Elle conservait toute l'étourderie de sa jeunesse, parlait avec une inconséquence extrême de son passé et de son sort avec une telle intempérance de langue qu'elle nous fit à tous une triste impression.

La Princesse avait beaucoup d'esprit et d'originalité, mais si peu de sensibilité, qu'il était affligeant de voir une femme de son rang et de son âge si déchue. Je m'en affligeai particulièrement pour sa fille, la duchesse d'York, qui, ne l'ayant jamais vue, ne connaissait de sa mère que des torts qu'elle croyait exagérés.

Les Princesses eurent ordre d'aller à Dantzig attendre des nouvelles du Roi qui s'était rendu avec la Reine à Graudenz. J'espérais avoir des nouvelles de mon père et, d'après nos engagements avec lui, nous nous décidâmes de rester à Stettin jusqu'au dernier moment.

(1) La Princesse était sœur du duc de Brunswick. Mariée à dix-neuf ans, belle, gaie, ayant de l'esprit, elle plut à Frédéric II. Pourtant son mari exigea son divorce, elle perdit son titre d'Altesse Royale, fut envoyée à la forteresse de Stettin où elle resta dix-huit ans, projeta de s'enfuir à Venise. Remise en liberté avec la latitude de se retirer où elle voudrait, et sûre de ne pas être reçue à la Cour, elle continua à vivre à Stettin, où elle mourut à quatre-vingt-quatorze ans, en 1840.

Je retournai encore une fois chez la princesse Élisabeth. Les deux Ministres, le comte Schulenbourg-Kœhnert et le baron de Stein y soupèrent avec nous. La Princesse y parla, avec une gaieté et une insouciance incroyables, des événements qui l'avaient amenée à Stettin. Elle se rappela d'avoir connu le comte Schulenbourg comme jeune officier et cherchait *où* elle l'avait vu pour la dernière fois. Le Comte, embarrassé, hésitait : « *Ah! oui,* dit-elle, *je me souviens, c'est vous qui commandiez les Gardes du corps qui m'escortaient, lorsque je fus conduite à la forteresse.* »

Le comte Schulenbourg jouait dans ce moment un certain rôle. Il avait quitté Berlin après nous, avec les dépôts des régiments. Il prétendait avoir sauvé tous les effets militaires. Il jouissait de l'espèce de *commandement* qu'il avait obtenu, quoiqu'il eût quitté l'armée comme sous-lieutenant et ne se fût jamais occupé que d'administration. Il nous parut alors assez ridicule dans son importance.

A son arrivée à Stettin, il prépara le départ des Princesses et des jeunes Princes. De sa propre autorité, il nomma la princesse de Solms (sœur de la Reine) surintendante des enfants du Roi ; ce qui lui donnait la prérogative de voyager et de demeurer avec eux ; par conséquent, d'être mieux servie que le reste de la famille royale.

Beaucoup de personnes arrivèrent de Berlin avant l'entrée de l'armée française, entre autres le ministre de Russie et plusieurs autres diplomates. On décida la grande-duchesse Marie de renoncer à son projet de suivre la famille royale. Napoléon avait été à Weimar, la Duchesse

avait eu beaucoup de peine à adoucir le sort du duché et de la ville de Weimar livrés au pillage (1). Le Duc était alors au service de la Prusse, ce dont Napoléon était très irrité, et ce ne fut qu'à la présence d'esprit de la Duchesse qu'on dut alors l'existence de ce pays.

La famille de Weimar craignait que la grande-duchesse Marie ne compromît le repos si difficilement acquis, en suivant la famille royale et en se rendant en Russie selon son intention.

Ce fut avec regret qu'elle se sépara de nous et qu'elle partit pour Schleswig, où se trouvait la princesse d'Orange mère et sa fille, la princesse de Brunswick, veuve depuis quelques mois du Prince héréditaire. Le duc de Brunswick, grièvement blessé à la bataille d'Auerstdaet, s'était fait transporter à Ottensen, où il mourut.

(1) Le 15 octobre, lendemain du jour où les deux batailles d'Iéna et d'Auerstaedt avaient été livrées, le vainqueur arriva à Weimar, très décidé à montrer son courroux, car Napoléon savait que le Duc s'était rangé avec son contingent du côté de la Prusse. Aidée des conseils de Gœthe, la duchesse Louise de Weimar (née princesse de Hesse-Darmstadt), restée seule au château, s'arma de courage et se fit un devoir de recevoir l'Empereur au haut de son escalier, en lui adressant quelques paroles de bienvenue. « *Je vous plains, Madame* », fut alors la seule réponse de Napoléon, fixant la Duchesse d'un air irrité. Mais, celle-ci, ne perdant pas contenance, sut petit à petit adoucir l'autocrate. Le lendemain, la Duchesse eut avec l'Empereur une entrevue plus intime qui dura plus d'une heure. Elle eut lieu dans l'embrasure de la première fenêtre (que l'on montre encore aujourd'hui) à droite du second salon des chambres impériales. La Duchesse parvint par son habileté à sauver son pays d'un pillage déjà décrété, à la seule condition que le Duc quittât l'armée et se séparât de la Prusse. Le Duc qui, après la défaite, avait suivi avec son corps les débris de l'armée du Roi, fut difficile à trouver ; mécontent depuis quelque temps de la politique de Frédéric-Guillaume, il se soumit facilement au sacrifice que Napoléon exigeait de lui, après en avoir obtenu le consentement du Roi.

Toutes les personnes de la famille royale quittèrent Stettin, mais nous y restâmes jusqu'au 27, attendant toujours des nouvelles de mon père et les redoutant. Le 28, mon mari eut la confirmation du bruit qui courait depuis la veille que le corps du prince de Hohenlohe se portait sur Stettin, poursuivi par une armée française. Bientôt des blessés furent amenés en ville, mon mari alla les questionner. Il apprit qu'on se battait et que probablement il y aurait une affaire décisive près de Prenzlau.

Il fallait quitter Stettin; nous nous mîmes en route une heure après. On m'annonça que mon frère Auguste se trouvait au corps d'armée du prince Hohenlohe. Je lui laissai une lettre dans la maison que je quittais et où on lui préparait un logement.

Nous cheminâmes toute la nuit et vers midi seulement nous arrivâmes à Cœslin, où Mimi, le prince d'Orange et leurs enfants étaient restés, pour être plus près des nouvelles. Le reste de la famille était allé à Dantzig.

M. de Sartoris, qui était alors ministre résident du duc de Brunswick à Berlin, avait suivi la cour à Stettin et à Cœslin, d'où le prince d'Orange le renvoya; c'est-à-dire que M. de Sartoris accepta sa proposition d'aller à Berlin, pour savoir si Napoléon serait disposé de lui rendre ses états de Fulda, que l'Empereur avait consenti à prendre comme indemnité. Cela nous paraissait peu probable et peu digne du Prince.

Je passai vingt-quatre heures à Cœslin, chez Mimi. Ce furent des heures consolantes. Elle est si parfaitement bonne et tant de sensibilité se cache sous son apparence

de froideur, que ce furent les premiers moments calmes et doux que je passai après tant de revers.

Cependant les nouvelles alarmantes se répandaient; il fallut se décider à quitter Cœslin et gagner Dantzig. Arrivés le soir à Stolp, mon mari trouva une lettre apportée par estafette : il l'ouvre!... A mon grand effroi, celle que j'avais écrite à mon frère Auguste tombe à terre!... Je crus un moment que lui aussi avait subi le même sort que Louis!

C'était une lettre de notre hôte de Stettin avec la nouvelle que le prince de Hohenlohe avait signé une capitulation pour son corps d'armée, après une déroute, près de Prenzlau; que mon frère, après avoir combattu jusqu'au dernier moment, avait été fait prisonnier et mené à Berlin. On s'attendait à la reddition de Stettin, que l'armée abandonnait et dont la garnison ne se sentait pas assez forte pour soutenir un siège. Nous avions entendu dire le contraire par tous ceux qui étaient en état d'en juger.

Ce ne fut depuis lors qu'une suite de lâchetés! L'honneur avait fui loin de nous, un esprit de vertige s'emparait de nos misérables commandants de places; il y avait malheureusement peu d'exceptions. Parfois, il me paraissait que c'était un mauvais rêve; je ne pouvais me persuader que tant de gloire acquise par mes ancêtres était, tout à coup, anéantie d'une manière aussi avilissante!

Il fallut continuer notre route. Celle-ci était encombrée de fuyards; une voiture l'une à côté de l'autre nous faisait rencontrer l'une ou l'autre de nos connaissances. J'avais aperçu à Stettin le général de Phull; il suivait le

Roi ainsi que nous. Je l'avais revu avec émotion; il était ami de mon frère; mais il ne pouvait (pas plus que tant d'autres) me donner aucun détail sur la triste catastrophe du 10 octobre. Souvent même une idée vague se présentait à mon imagination : Louis existait encore et avait été mené en France!... Le général de Phull, homme d'esprit et fort estimé comme militaire, était au désespoir. C'était même une douleur si amère qu'il me paraissait presque fou. Il l'est devenu depuis; je ne m'en suis pas étonnée.

Vers le soir du second jour, nous arrivâmes à Oliva (1), à peu de distance de Dantzig. J'y descendis avec mes enfants, tandis que mon mari nous précédait à Dantzig. La soirée était belle; je fis une longue promenade dans le beau jardin de l'Évêque, prince de Hohenzollern. On y découvrait la mer d'une hauteur. J'y trouvai les enfants du Roi avec la princesse de Solms et le prince Guillaume avec sa femme. Les Ministres étaient partis pour joindre le Roi à Graudenz, les négociations de la paix étaient entamées par MM. de Lucchesini et de Zastrow et on y comptait si bien que les parchemins et les sceaux étaient commandés à Dantzig.

Mimi et le prince d'Orange arrivèrent avec leurs trois enfants. Elle trouva une maison convenable; mais la princesse Guillaume fut bien petitement logée et moi excessivement mal, dans la maison d'un négociant dont on venait

(1) Oliva, situé au pied du Karlsberg, sur le golfe de Dantzig, possède une belle église attenante à une ancienne abbaye cistercienne remplie encore aujourd'hui de portraits et de souvenirs polonais. C'est dans ce couvent que fut signé, en 1660, le traité terminant la guerre entre la Suède, la Pologne, l'Empereur et l'électeur de Brandenbourg.

de blanchir les murs. Toutes trois, nous manquions d'argent; souvent nos embarras et nos économies nous égayaient. Nous avions loué ensemble une horrible voiture pour aller l'une chez l'autre. J'avais d'abord essayé d'aller à pied, mais, peu accoutumée à marcher dans la boue, j'y restais enfoncée et il fallut se décider à prendre une certaine voiture, *zèbre,* dont le souvenir nous a fait souvent rire depuis.

Un matin, ma porte s'ouvre; on annonce un officier, M. de Nostitz, officier aux gendarmes, que Louis avait emmené avec lui comme aide de camp, en partant pour le commandement de son avant-garde.

Que cette entrevue fut douloureuse! J'allais donc *tout* savoir! Toute incertitude, tout espoir s'évanouissait! Je fus longtemps avant de pouvoir écouter les détails qu'il avait à me donner. Nostitz prétendait avoir toujours suivi Louis; de tous les aides de camp chargés de porter ses ordres, lui seul se trouvait près de mon frère jusqu'au moment où les escadrons ennemis les séparèrent.

Louis refusa de se rendre!... Le récit était confus et il était clair que M. de Nostitz n'avait pas attendu la fin tragique de l'événement et n'avait pas voulu partager le sort de mon héroïque frère.

Si M. de Bülow, qui était en chemin pour se rendre à sa sollicitation de faire la campagne avec lui, l'avait accompagné, ainsi que son ancien et fidèle chasseur Ohrdorff, assurément ni l'un ni l'autre ne l'auraient abandonné.

Je fus fort émue des regrets de M. de Nostitz; mais mon

cœur ne le disculpait pas et ce qu'il me dit me donna peu de lumière sur l'issue fatale.

On croyait généralement alors que l'audace de Louis l'avait entraîné; qu'il avait attaqué Lannes, qui lui était très supérieur en forces et que, voyant la déroute, il avait cherché la mort. Je n'étais nullement persuadée de la *vérité* de ce rapport et ce n'est que quelque temps après que j'appris les tristes détails que je rapporterai plus tard.

Le prince d'Orange, informé par M. de Sartoris du succès de sa mission, se décida d'aller avec la Princesse à Berlin, se flattant de retourner à Fulda. La pauvre Mimi en fut très affligée.

Les capitulations de Cüstrin et de Madgebourg, qui avaient suivi celle de Stettin, faisaient présumer que Napoléon se portait sur Dantzig. Aussi nous ne tardâmes pas à recevoir l'ordre du Roi de partir pour Kœnigsberg; l'espoir de la paix qu'on négociait s'était évanoui.

Toutes ces nouvelles hâtèrent la décision du prince d'Orange pour son départ. La pauvre Mimi reçut seulement en route la nouvelle que Napoléon ne permettait ni à elle ni au Prince de venir à Berlin. Ils s'arrêtèrent alors à Freienwalde et Mimi obtint bientôt le consentement des autorités françaises de rejoindre à Berlin sa sœur, la Princesse Électorale; mais le prince d'Orange fut obligé de s'éloigner. Il nous rejoignit à Kœnigsberg,

Nous prîmes la direction de la Niederung (1) pour nous y rendre. Il fallut cheminer toute la nuit par des routes et

(1) Cercle de la province de Gumbinnen.

un temps affreux, longeant la mer. Les maisons de cette région nous avaient frappés par leur propreté et même par leur élégance. Les *possesseurs* de biens dans la Niederung jouissaient d'une fortune qui nous aurait paru exagérée, si nous n'avions pas vu l'aisance dont ils étaient entourés.

Ce fut un brave homme occupant une des plus jolies habitations de ce district qui, à cheval, accompagna nos voitures jusqu'à Pillau; refusant tout cadeau, il demanda seulement pour récompense d'inscrire mon nom dans son portefeuille.

Nous traversâmes, par un gros temps, le bras de mer qui sépare la Nehrung (1) de Pillau. J'étais la première personne de la famille royale qui fût venue à Pillau; on avait illuminé la ville et la maison où je descendis. Le lendemain, à la tombée de la nuit, nous étions à Kœnigsberg. La vue de cette ville me fit une impression bien mélancolique. Nous allions tous à regret en Prusse, ce climat nous effrayait.

Cependant les habitants venaient partout à notre rencontre avec une affection touchante et ils étaient autrement disposés que les gens du peuple dans la Marche de Brandenbourg. La partie de la ville que j'habitais était triste, la maison du général Auer, où on m'avait logée, froide et peu commode, mais la femme du Général était une personne dont j'ai conservé le plus reconnaissant souvenir. Sa fille était mariée à M. de Bülow, le même

(1) Côte de la Prusse orientale.

dont l'attachement pour Louis m'avait inspiré tant de confiance.

Pauline Néale trouvait notre fuite ennuyeuse et, malgré son bon cœur, ne m'offrait aucune consolation. M. de Brancion, désolé de nous voir en guerre avec la France, très occupé de sa santé, n'était qu'un embarras de plus. Tous deux ne pensaient qu'à un retour à Berlin, qui devenait tous les jours plus improbable. Toute communication était interrompue, aucune gazette ne nous parvenait et nous ignorions absolument la marche des événements.

Mon mari se décida de partir pour Varsovie, afin de se procurer des secours d'argent, dont nous étions tout à fait dépourvus, les fonds que nous avait prêtés la grande-duchesse Marie tirant à leur fin.

Dès le lendemain de son départ, mon fils Guillaume tomba grièvement malade. C'était la fièvre d'hôpital, celle dont des centaines de personnes venaient de mourir à Kœnigsberg.

On m'apprit encore que Napoléon, au lieu de marcher sur Dantzig, s'était emparé de Varsovie, après s'être d'abord dirigé sur Posen..., qu'il donnait aux Polonais l'espoir du rétablissement de la Pologne et que tous s'armaient.

Mon mari ne parvint pas à Varsovie; Napoléon s'y trouvait déjà. Antoine revint le 2 décembre, trouvant Guillaume mourant!... Durant cinquante jours, nous soignâmes ce pauvre garçon, jour et nuit. Le délire en dura dix-huit! Enfin, vers Noël, l'espoir nous fut rendu.

On permit alors à M. Stägemann de venir rejoindre le

Roi, afin d'entamer des négociations pour la Banque et d'autres objets d'administration. Ce fut par lui que j'eus les premières nouvelles de mes parents et de Berlin. Mon frère Auguste, prisonnier, était auprès d'eux, mais ses lettres, que les autorités françaises n'avaient permis d'emporter qu'ouvertes, ne contenaient aucun détail. Il n'était plus question de passeport et de retour pour moi. Mes parents ne m'envoyaient pas d'argent. Ma mère avait persuadé mon père qu'il fallait conserver la pension qu'il me faisait et l'accumuler pour mon retour.

En attendant, nous étions vis-à-vis de rien, car toute communication avec Varsovie était interrompue.

CHAPITRE X

(1807)

Gneisenau et le récit de la mort du prince Louis-Ferdinand. — Fuite à Memel, Eylau. — Le ministre de Stein et ses collègnes quittent le Roi. — Napoléon offre la paix à la Prusse. — Question de Pologne. — Alexandre à Memel. — Friedland. — Entrevue de Tilsit. — Rappel du ministre de Stein auprès du roi. — Mission du prince Guillaume à Paris.

L'an 1807 commença par un moment de joie qui nous fut donné par la nouvelle d'une victoire remportée à Pultusk. Elle ranima nos esprits et le dîner que donna le Roi pour le jour de l'An fut un peu moins triste.

La Reine, prise d'une fièvre nerveuse, était au lit. La nouvelle de sa maladie avait ramené le Roi. Il vint chez moi et ce fut devant le portrait de Louis, que j'avais emporté avec moi, que nous nous revîmes! Le Roi, fort ému, le fixa plus d'une fois avec une expression si triste que ce que j'avais conservé de ressentiment dans mon cœur fut bientôt évanoui.

Les personnes qui venaient régulièrement nous voir tous les jours étaient : le ministre d'État, baron de Stein, ami de mon frère, le général comte de Goltz, qui avait été employé diplomatiquement (entre autres missions, il avait eu celle de Saint-Pétersbourg). Le comte de Schulenbourg venait aussi. Ces messieurs étaient mécontents.

Le Roi conservait de l'éloignement pour M. de Stein depuis le Mémoire. M. de Schulenbourg recherchait de l'influence et n'en obtenait pas. Le Roi savait tout ce dont il s'était rendu coupable à Berlin, ce que nous ignorions. Le comte de Goltz, avec de l'esprit, de l'instruction, et bien plus de sensibilité qu'il ne voulait en avoir l'apparence, avait une manière de parler et de juger très ironique, qui éloignait tous ceux qui ne le connaissaient que d'après son extérieur.

C'est alors que M. de Stein me fit faire la connaissance de Gneisenau, major dans un bataillon de fusiliers, qui avait fait partie de l'avant-garde de mon frère.

C'est le premier qui me dit que le duc de Brunswick, ennemi du prince de Hohenlohe (1), *avait demandé à ce Prince des troupes qui avaient diminué l'avant-garde de Louis;* que la défection des troupes saxonnes, sous le général de Bevilaqua, avait rendu la situation de mon frère très désespérée; qu'il n'avait pas eu l'air de se faire illusion sur sa position; que, pourtant, il encourageait ses troupes; qu'à midi, il avait encore l'espoir d'être secouru.

M. de Gneisenau ignorait alors ce que j'appris depuis, que dans la nuit du 9 au 10, mon frère reçut au château de Rudolstadt, d'heure en heure, des rapports qui ne lui

(1) Le vieux duc de Brunswick, ennemi du prince de Hohenlohe, qui était, lui, ami fidèle du prince Louis-Ferdinand, avait, en différentes circonstances, nui à ce dernier. Redoutant la valeur militaire de ce neveu du Grand Frédéric, qui semblait lui porter ombrage, on peut supposer que le Duc mit une certaine lenteur à exécuter la demande pressante du prince Louis-Ferdinand, dont il avait déjà affaibli la situation, en lui enlevant une partie des troupes formant son avant-garde.

laissaient pas de doutes que tout le corps de Lannes se trouvait vis-à-vis de lui, et qu'il était perdu, si on ne venait à son aide.

Louis envoya prévenir le prince de Hohenlohe du peu de fond qu'il faisait sur les troupes saxonnes. Il avait pourtant tout fait pour les gagner et je les lui croyais dévouées. On nous avait écrit de Dresde que, les voyant mécontentes du chemin, mon frère avait mis pied à terre et fait la route à pied en renvoyant ses chevaux... Partout le soldat l'aimait. Comment ne pas aimer un être si aimable, si noble, si brillant de valeur!

Il passa toute la nuit à recevoir des rapports, à expédier des aides de camp, à improviser sur le piano, à causer avec la princesse de Rudolstadt, femme très distinguée à laquelle il avait inspiré beaucoup d'intérêt. Celle-ci voyait qu'à chaque rapport Louis trouvait sa situation plus périlleuse; ses accords devenaient de plus en plus sombres et son jeu exprimait le désespoir qui se passait dans son âme (1).

Vers le jour, Louis monta à cheval, et quitta Rudolstadt. En traversant le portique, il se retourna sur son cheval et jeta un dernier regard sur ce château hospitalier, où il avait passé sa dernière nuit. La Princesse le vit partir avec douleur et avec l'intime persuasion qu'un triste sort l'attendait, tant il en était persuadé lui-même.

Lorsqu'il fit l'inspection de son corps, mon frère n'eut

(1) On montre encore aujourd'hui à Rudolstadt la chambre où le prince Louis-Ferdinand a passé sa dernière nuit et le piano qui fut l'interprète de sa lutte intérieure y est conservé comme une relique.

aucun doute qu'il serait accablé par le nombre, si les secours qu'il attendait n'étaient pas prompts. Il expédia Victor de Caraman (1), alors officier d'artillerie dans sa suite, au duc de Brunswick, pour lui faire rapport du danger que courait l'avant-garde, qu'il ne voyait de salut que dans des renforts de troupes et qu'il tâcherait en attendant de maintenir son terrain.

Il reçut encore une lettre de moi qu'il parcourut, il fit toutes les dispositions nécessaires, et enfin l'attaque commença. Le colonel de Gneisenau le vit encore plusieurs fois donner des ordres, encourager ses troupes et attendre avec impatience les renforts qu'il avait demandés.

Enfin, à onze heures, Caraman revint; le duc de Brunswick avait écrit dans ses tablettes : « *Tâchez de soutenir votre poste jusqu'à une heure et nous venons à votre secours.* » Cette bonne nouvelle ranima ses espérances.

Il courut de rang en rang la porter à ses troupes, les exhortant à avoir confiance dans l'aide que leur amenait le duc de Brunswick. Louis défendit sa position avec une valeur digne de lui. Il se battait encore à deux heures!... De quart d'heure en quart d'heure, il envoyait des aides de camp à la rencontre de ces troupes si désirées... Personne n'arriva et on laissa ainsi périr ce noble et valeureux Prince!... Et on osa encore l'accuser d'avoir provoqué son sort!...

Vers deux heures et demie tout espoir de secours fut perdu!... les Saxons l'abandonnèrent..., les troupes

(1) Aide de camp du prince Louis-Ferdinand.

pliaient de tous les côtés..., la déroute fut générale!... Seul, abandonné de tous les siens, mon frère se vit alors enveloppé par un escadron de hussards (anciennement Chamborant) (1). Il espéra, à ce qui paraît, se sauver par la rapidité de son cheval (de son chapeau, il couvrait la plaque de l'Ordre (2) qu'il portait, pour ne pas être reconnu de ceux qui le poursuivaient), il franchit une haie, son cheval tomba et s'enfuit... Louis resta à pied dans les chemins creux, où il fut entouré par les hussards. Un officier de ce régiment, dit-on, le reconnut; il voulut arrêter les soldats, et lui offrit de se rendre; mais Louis ne répondit qu'en parant les coups qui tombaient sur lui.

Un coup de feu l'avait déjà blessé et bientôt il tomba sans vie, à la même place où j'ai fait ériger son monument, près de Saalfeld.

Ce fut dans l'église de Saalfeld qu'il fut transporté. Son ordre, son épée, la lettre qu'il avait reçue de moi peu d'heures auparavant, furent portés à Napoléon.

Beaucoup de Français vinrent à Saalfeld y voir encore Louis et emportèrent de ses cheveux. Il y resta jusqu'à 1811.

Je rassemblai peu à peu tous ces détails donnés par Gneisenau, par les lettres de la princesse de Rudolstadt à sa sœur Marianne; plus tard, par Victor de Caraman et

(1) André Chamborant, d'une ancienne famille poitevine, avait acheté, en 1761, un régiment de hussards qu'on désigna sous le nom de *hussards de Chamborant*, aujourd'hui 2e hussards.

(2) Ordre de l'Aigle noir, fondé par Frédéric Ier en 1701, que chaque Prince de la maison de Prusse porte par droit de naissance.

Fragment de la lettre de la Princesse Louise trouvée sur le corps du Prince Louis-Ferdinand mort en mer.

plusieurs personnes qui avaient appartenu à mon frère (1).

C'est à Kœnigsberg que j'appris la mort du comte de Schmettau. Il avait été blessé à Iéna et transporté à Weimar. On ne croyait pas son état dangereux. La Duchesse lui faisait donner des soins.

A l'entrée des Français à Weimar, le premier moment fut très inquiétant; on pillait et le désordre était complet. La maison où se trouvait le comte de Schmettau fut très exposée, on menaçait d'enfoncer sa porte. La crainte d'être fait prisonnier fit prendre au Comte le parti de sauter par la fenêtre. Il se blessa grièvement. La Duchesse le fit alors transporter au château, où il mourut peu de jours après. C'est tout ce que j'appris de sa triste fin (2).

Bientôt Pauline Néale reçut, je ne me rappelle plus par quelle voie, des nouvelles de Berlin qui disaient que mon

(1) La Princesse a probablement ignoré qu'après sa chute, son frère fut attaqué par un maréchal des logis, nommé Guindey, du 10e hussards et qu'alors un duel corps à corps s'engagea entre le Prince et ce sous-officier. « *Rendez-vous, Colonel* », cria Guindey, lui attribuant ce grade. « *La victoire ou la mort* », répondit Louis-Ferdinand mettant l'épée à la main en lui portant un rude coup et, désespéré, il vendit chèrement sa vie. Tout comme le premier-né de Mars, ce Prince possédait une incroyable richesse de témérité. Il ne fallut pas moins de six coups de sabre, dont quatre à la tête, un à la poitrine et l'autre au bras droit (rapport du chirurgien Gallernat) pour terrasser ce soldat d'une bravoure sans rivale. L'empereur Napoléon accorda la croix d'honneur à Guindey en disant : « *Je l'eusse fait officier s'il m'eût amené le Prince vivant.* » — « *Ce n'est pas ma faute,* répondit Guindey, en montrant sa blessure; *je puis vous assurer qu'il n'était pas d'humeur à se rendre.* » La lettre mentionnée plus haut par la Princesse fut trouvée sur lui percée d'un coup de sabre et maculée du sang de ce vaillant Prince. Cette même lettre est conservée aux archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris. Nous en donnons ici le fac-similé.

(2) Le général d'infanterie, comte de Schmettau, mourut le 18 octobre 1806. Ses restes reposent dans le cimetière qui entoure, à Weimar, l'église de la Cour.

frère Auguste (prisonnier sur parole, demeurant chez ses parents) avait été conduit en France. Je fus fort inquiète de son sort.

J'avais, par Copenhague, fait insérer dans les gazettes de Hambourg de nos nouvelles sous des noms supposés que mes parents pouvaient facilement deviner. J'eus bientôt la satisfaction de voir que ce moyen m'avait réussi et mes parents en usèrent également pour nous dire qu'ils se portaient bien et qu'ils étaient rassurés sur le sort d'Auguste.

Napoléon se dirigeait sur Kœnigsberg. Après vingt-quatre heures d'alarme, on eut la certitude qu'il fallait encore quitter cet asile. La Reine, malgré son extrême faiblesse, après la fièvre de nerfs qu'elle venait d'avoir, devait être transportée à Memel. Toute la Cour fit ses apprêts de départ. Moi seule, je devais rester. Il était encore impossible d'emmener mon fils aîné et je me décidai à faire ce que mon devoir m'indiquait.

Ce fut un cruel sacrifice que je m'imposai, car je quittais à la fois mon mari, ma famille et mes amis. J'allais être seule vis-à-vis de ce Napoléon, dont le nom me remplissait d'effroi.

Le Roi vint me voir et prendre congé de moi, en me portant les adieux de la Reine. Il m'exhorta de renvoyer Pauline Néale à Memel. Le Roi savait Napoléon particulièrement irrité contre elle, et il pensait que de la trouver près de moi pourrait ajouter au danger que je courais. Je me traînai à la fenêtre pour voir passer la Reine. La neige tombait à gros flocons. Elle était couchée dans sa voiture et de sa main me disait adieu.

Mon mari avait assisté à son départ et l'avait vue partir, si faible encore, qu'à son aspect tout le monde fondait en larmes. Marianne et tous les autres se mirent en route le même matin. Mon mari décida, après mûres réflexions (pour ne pas me compromettre vis-à-vis de Napoléon), d'aller en Galicie et, par Vienne à Téplitz, où il tâcherait de m'obtenir des passeports pour raison de santé. C'était là notre seul espoir de réunion. Antoine retardait d'heure en heure son départ.

J'avais écrit à Napoléon pour lui dire les raisons qui me retenaient à Kœnigsberg, lui demander une sauvegarde et la permission d'y rester tant que l'état de mon fils l'exigerait; puis d'aller aux eaux de Téplitz.

La princesse de Solms, sœur de la Reine, décida aussi de rester à Kœnigsberg. Le 7 janvier vers la nuit, on nous annonça que Napoléon s'approchait et qu'à midi, le lendemain, il pourrait être aux portes de la ville. Mon mari passa la nuit à faire ses paquets, à brûler une partie de ses papiers et des miens qu'il ne pouvait emporter. J'en ai perdu alors beaucoup qui m'étaient précieux. Enfin, le 8 janvier, à l'aube du jour, mon mari partit pour pouvoir trouver encore libre la route qu'il avait à faire...

Mon émotion fut très violente... Je priai longtemps, m'humiliant devant Celui dont j'avais trop souvent oublié les bienfaits, et je me soumis de toute mon âme à la volonté divine que j'avais implorée.

Vers midi, j'entendis de l'agitation chez mes gens; je me demandais quelle pouvait être la raison de ce nouveau

trouble. Tout à coup, j'entends la voix de mon mari. Il nous était rendu !

Sur la route de Tilsitt il avait rencontré un courrier, l'avait questionné sur les nouvelles qu'il apportait. Elles étaient adressées au général Rüchel, alors commandant de Kœnigsberg. Le courrier n'en savait pas le contenu, mais les croyait favorables pour nous.

Antoine se décida à retourner pour savoir ce qu'elles renfermaient, et à regagner sa route, sans nous voir, si rien n'était changé dans notre position.

Les nouvelles surpassèrent nos espérances. Un mouvement fait par l'armée russe empêchait Napoléon d'aller en avant. Il s'établissait à Osterode et laissait un corps d'armée observer Kœnigsberg. Nous respirions. Il me semblait que c'était presque une victoire !

Notre séjour à Kœnigsberg restait très précaire ; les portes de la ville étaient barricadées, toutes les nuits les avant-postes français s'en approchaient et nous donnaient des alarmes; mais Rüchel, bizarre et rempli de vanité, de prétentions ridicules, sans grands moyens et très superficiellement instruit, en imposa à l'ennemi par ses jactances. Il faisait occuper, tous les jours les portes de la ville par le très petit nombre de troupes qui nous étaient restées, dans des uniformes différents, et faisait croire ainsi que Kœnigsberg avait conservé une assez forte garnison pour résister à un coup de main.

Mes parents parvinrent à me faire passer des lettres et mon père m'ordonna d'écrire à Napoléon pour lui demander des passeports afin de retourner à Berlin. J'obéis

et j'envoyai ma lettre au Roi avec celles de mes parents.

Mon mari alla lui-même les porter à Memel, car il voulait, en même temps, solliciter auprès du Roi pour ses compatriotes MM. Umiński (1), Chlapowski (2) et un troisième (3), qui avaient été pris, près de Dantzig, les armes à la main et servant dans les troupes que Napoléon avait levées à Posen. Ils étaient condamnés à mort.

Le Roi, à la prière de mon mari, changea leur arrêt de mort en prison.

Antoine demandait en même temps des passeports pour nous. Le Roi envoya au général Ney un officier des Gardes du corps, M. de Jagow, en le priant de faire parvenir ma lettre à Napoléon. Dix jours s'écoulèrent sans réponse et sans que M. de Jagow fût renvoyé; mais M. de Nesselrode me fit parvenir mes passeports et je me crus bien près du moment de retourner auprès de mes parents.

Le général Rüchel reçut une lettre du général Colbert, commandant les avant-postes qui harcelaient Kœnigsberg. Cette lettre disait que, des négociations étant entamées entre les deux Cours et un aide de camp du Roi se trouvant au quartier général du général Ney, il lui demandait une entrevue pour finir des hostilités inutiles.

Rüchel était enchanté de cette ouverture et se faisait une fête de l'entrevue; il mit beaucoup de charlatanisme à s'entourer d'officiers de toutes les armes et d'uniformes

(1) Umiński était maréchal des logis du régiment des Chevau-légers de la garde de Napoléon Ier.

(2) Désiré Chlapowski, lieutenant au 9e régiment d'infanterie polonaise.

(3) Ce troisième portait le nom de Malet.

de tous les régiments de l'armée qu'il put trouver à Kœnigsberg et qu'il mena à sa suite comme officiers d'ordonnance.

L'entrevue n'aboutit à rien. Le prétendu *aide de camp du Roi* n'était que le porteur de ma lettre, qui attendait toujours la réponse. Rüchel revint très content de sa course. Il me lut le rapport qu'il en envoyait au Roi. Je me rappelle qu'il commençait ainsi le portrait du général Colbert : *Er ist ein homme fin et rusé, Schœn von edler Haltung, liebenswürdig, enfin eine espèce von Alcibiade wie ihn uns Wieland beschreibt* (1). Tout le reste du rapport était dans le même genre. Rüchel parlait mal le français, mais il aimait à le parler et mêlait à tort et à travers des expressions françaises à ses ordonnances.

Son rapport sur le général Colbert, tout extraordinaire qu'il était, fut envoyé à l'empereur Alexandre. Celui-ci s'amusa beaucoup de ce style et m'en parla lorsque nous nous revîmes à Memel.

En attendant, les Français se portaient sur Landsberg. M. de Jagow fut renvoyé portant verbalement la réponse : *que Napoléon n'avait aucune réponse à faire à ma lettre.* Je transmis à mes parents le résultat de ma démarche par Memel et Copenhague. Les mouvements des armées ne me permettaient plus de penser à gagner la Galicie et je désirais rejoindre la Cour à Memel.

Le 6 on se battit à Landsberg; l'armée russe s'était jointe aux débris de la nôtre commandée par le général de l'Estocq.

(1) C'est un homme fin et rusé, aimable, beau et distingué, enfin une espèce d'Alcibiade, tel que Wieland nous le décrit.

MM. de Schulenbourg, de Stein et le comte de Goltz continuaient avec M. de Gneisenau et quelques Anglais à passer leurs soirées chez moi. Un jour M. de Stein m'apporta toutes les gazettes de Berlin, qui y avaient paru depuis notre départ et l'entrée des Français. J'en fis la lecture à la société. Dans une des premières, j'hésitai. Il y était dit que le général comte de Schulenbourg *avait, en quittant la ville, laissé* 50 000 *nouveaux fusils dans l'arsenal, ainsi qu'un assez grand nombre de canons; que Napoléon s'en était emparé pour armer les troupes polonaises qu'il levait à Posen.* Je regardai le comte de Schulenbourg avec embarras. Il ne le partageait pas du tout et nous assura que *c'était une fausseté absolue; qu'avant de partir, toutes les armes avaient été chargées sur des bateaux pour être transportées à Stettin et Swinemünde, afin d'être à la disposition du Roi.* Nous crûmes à la lettre tout ce qu'il nous dit et ce n'est qu'à Memel que je sus par le Roi que l'article de la gazette était exactement vrai.

Je continuai ma lecture; j'en vins à une Cour que Napoléon tint au château de Berlin, où le comte Néale se trouvait nommé. Napoléon lui avait demandé « *où se trouvait sa fille* ». Il lui dit qu'elle m'avait suivie : « *Eh bien! si je l'avais trouvée ici, je lui aurais fait couper les cheveux et envoyer à Bicêtre, puisqu'elle se mêle d'avoir des opinions politiques et de les prononcer.* » Je restai stupéfaite. Pauline était moitié agitée, moitié flattée de sa célébrité et de l'importance que Napoléon mettait à ses lettres. Elle savait très bien de quoi il était question, mais elle ne m'en avait pas dit un mot.

Sa passion des voyages l'avait menée de Londres à Paris, où son père faisait des affaires d'argent. Pauline aimait beaucoup mon frère Louis; ayant la tête très montée de l'abaissement de la Prusse et de l'arrogance avec laquelle Napoléon nous traitait, elle avait écrit de Paris à sa mère des rapports très circonstanciés sur tout ce qui s'y disait des intentions de Napoléon sur la Prusse, sur le projet décidé de l'accabler, sur les propos qu'on tenait chez M. de Lucchesini et de la manière indécente dont ce Ministre se permettait de parler de la Reine. Enfin, Pauline avait *tout entendu, tout raconté* et accompagnait ses rapports de réflexions très justes et bien écrites, dont la vérité avait bien vivement blessé Napoléon.

Pauline, dans un temps où l'espionnage était si ouvertement établi, avait adressé cette imprudente lettre à Berlin et même l'avait remise à M. de Lucchesini, dont elle se défiait! Aussi sa lettre tomba dans les mains de Napoléon. Pauline, à son arrivée, sut que sa mère ne l'avait pas reçue et put facilement deviner son sort.

Les gazettes publiées par les ordres des autorités françaises contenaient toutes des inventions contre la Reine et contre mon frère Louis. On ne citait cependant pas ce fait, que, lorsque Napoléon, à sa première Cour à Berlin, s'adressa au clergé pour leur parler de la Reine, en l'accusant des malheurs qu'elle avait attirés sur la Prusse, un des pasteur, le vieux M. Erman lui répondit : « *Sire, nous ne connaissons la Reine que par ses vertus et ses bienfaits* »; un autre, M. Sack ajouta : « *Elle est pour nos femmes et nos filles le modèle de toutes les*

vertus. » Napoléon désappointé se tourna et les laissa là.

M. de Schulenbourg avait demandé la place de gouverneur militaire du Prince Royal, mais le Roi, qui connaissait sa conduite équivoque, refusa cette proposition sans s'expliquer à ce sujet. Il décida alors de retourner à Berlin en passant par Dantzig, où il se fit payer des caisses royales dix-huit mois de pension *d'avance;* de sorte que, lorsqu'il se mit au service du roi Jérôme de Westphalie, il était encore à celui du roi de Prusse et rétribué par lui.

Ce fut pour nous tous un événement fort inattendu de voir finir si honteusement un vieillard qui avait été comblé des bienfaits de trois rois!

M. de Stein, voyant que le Roi ne l'employait pas, nous quitta, non sans regret; il trouvait de son devoir de rejoindre sa femme et ses enfants et de veiller à des terres qu'il avait dans les provinces du Rhin. Il était, comme dans tous les moments de sa vie, dévoué à la Prusse et prêt à porter au Roi tous les sacrifices. Voyant qu'il ne lui inspirait pas de confiance, il ne voulut pas rester inutilement. Le comte de Goltz de même.

Le 7 février, je passai la soirée chez la princesse de Solms avec une nombreuse société, dont Mme de Krüdener était toujours; le général Rüchel nous y conta les détails de l'affaire de Landsberg et nous dit que, d'après un rapport du général Bennigsen, commandant de l'armée russe, il ne paraissait plus que Napoléon se dirigeât sur Preussisch-Eylau, où on s'était attendu à une bataille. Rentrée chez moi, je reçus dans la nuit un billet du Général m'annon-

çant que la bataille était décidée pour le lendemain. Il me conseillait de partir au plus tôt.

Je ne me couchai plus. Je faisais emballer pour partir dès qu'il ferait jour, quand à trois heures du matin mon mari arriva de Memel. Il avait su par le Roi qu'on s'attendait à une bataille décisive et s'était mis de suite en route pour presser notre départ. Déjà, la place devant la maison que nous habitions était couverte de traîneaux, amenant des blessés russes, des mourants et d'autres même morts en route; l'alarme était répandue dans toute la ville.

Je pris congé de notre ami M. de Stein, de Mme d'Auer et de Mme de Bülow, sa fille (1), qui attendait son mari blessé et je partis avec mes enfants.

Vers midi, je vis à travers la neige tombante un incendie au bord de l'horizon. Les postillons nous dirent que c'était Eylau qui brûlait. A cinq heures, j'arrivai à une triste maison de poste, à Schwarzort, où je me décidai à rester pour y attendre mon mari. Il arriva à deux heures : le sort des armées était encore indécis à son départ; cependant Kœnigsberg était déjà partiellement occupé par les Russes, ce qui faisait présumer un mouvement rétrograde. Le lendemain, nous continuâmes notre triste pèlerinage et après avoir passé le long de la Nehrung, traversé le Haff encore gelé, mais crevassé, nous arrivâmes le 10 à Memel dans le logement préparé pour nous chez un marchand.

Je m'empressai d'aller trouver la Reine, qui occupait la maison du consul danois. Elle était rayonnante de bonheur,

(1) La pauvre femme mourut peu de temps après.

après avoir vu le général russe, comte de Benckendorff, qui lui avait appris que la bataille d'Eylau avait été décisive; et je vis des aigles françaises qu'on apportait chez le Roi. Le même soir du 10, nous étions réunis pour le thé chez le Roi. J'y trouvai le général de Benckendorff. Les détails qu'il me donna diminuèrent beaucoup nos belles espérances, car il nous prouva que malgré le gain de la bataille, les avantages en étaient perdus, puisque Bennigsen n'avait pas su en profiter. Son irrésolution l'avait empêché d'aller en avant; au lieu de cela il s'était retiré sur Kœnigsberg.

Peu de jours après mon arrivée à Memel, Napoléon envoya le général Bertrand au Roi, pour lui offrir des propositions de paix favorables; même la Pologne devait lui être rendue avec une Constitution, qui en assurerait les droits, à la seule condition de séparer ses intérêts de ceux de la Russie et de conclure une paix séparée avec Napoléon.

J'étais dans le cabinet de la Reine, lorsque, au sortir de chez le Roi, Bertrand eut son audience chez elle. Sa Majesté ignorait de quoi il était question et ne comprenait rien aux propos du Général qui lui parlait *de son prochain retour à Berlin, de ses regrets de lui voir entreprendre ce long voyage dans une saison si défavorable*... La Reine parla toujours de choses indifférentes. Ce ne fut qu'après le départ du général Bertrand que le Roi vint lui raconter les conditions de paix qu'on lui offrait.

J'admirai beaucoup la fidélité du Roi à ses engagements, quoiqu'il se trouvât aux confins de son royaume, et je

m'étonnai de voir beaucoup de personnes ne pas partager mes sentiments et trouver qu'il aurait dû accepter la paix à tout prix.

La réponse de l'empereur Alexandre à la communication du Roi arriva. Elle était défavorable aux propositions de Napoléon ; l'Empereur trouvait qu'on pouvait continuer la guerre avec avantage et que la Garde russe arrivée sur le Niémen offrait des chances favorables. Le général de Kleist fut envoyé à Napoléon pour porter la réponse d'Alexandre.

Nous eûmes alors quelques semaines paisibles. On croyait encore à la possibilité des négociations de paix et on s'occupait aussi de la nouvelle organisation de la Pologne (1). M. de Voss, autrefois ministre dirigeant, et plusieurs employés de son département, se trouvant à Memel, furent chargés par le Roi de proposer des plans qui

(1) Les 26 janvier le roi Frédéric-Guillaume III avait adressé au prince Radziwill la lettre suivante écrite en français :

« Monsieur mon cousin, C'est avec un sensible plaisir que j'ai trouvé dans la lettre que vous m'avez écrite de Kœnigsberg, le 23 de ce mois, l'expression des bons sentiments que je vous connais et du zèle qui vous anime pour mon service. Les considérations que vous soumettez à mon examen ont fixé toute mon attention. Leur importance me fait désirer de connaître avec précision les moyens d'en tirer parti. Je vous demande d'entrer là-dessus dans de plus amples détails et de me dire en même temps si, jugeant nécessaire d'envoyer une personne de confiance en Galicie pour être à portée de se mettre en relation avec le prince Poniatowski, le sonder à l'égard de ce que je pourrai résoudre et apprendre ce qu'il pense de vos aperçus, vous pourriez me proposer quelqu'un propre à cela ou si vous-même seriez disposé à entreprendre ce voyage auquel vous aviez déjà songé.

« Je suis, monsieur mon cousin, votre affectionné

« FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

Memel, le 26 janvier 1807.

devaient être soumis à l'avis de mon mari. Il les trouva bien mal conçus. Un des employés, M. de Grunenthal, avait fait un projet aussi inadmissible pour les Polonais que peu convenable, dans la situation actuelle du Roi, pour être proposé à Napoléon (1).

La rupture des négociations, au retour du général de Kleist, mit fin à toutes ces discussions.

Notre correspondance avec Berlin s'établit assez régulièrement par Copenhague. Un jour, Hufeland reçut une lettre de Jean de Müller qui lui rapportait qu'appelé à Berlin auprès de Napoléon, celui-ci lui avait annoncé qu'il le plaçait comme Ministre auprès de Jérôme, roi de Westphalie, mais qu'il avait alors déclaré ne pouvoir accepter cette place qu'autant *qu'il obtiendrait son congé du service du roi de Prusse*. Il n'avait pas assez d'énergie pour refuser de lui-même et devint ainsi victime une seconde fois de son manque de courage. Au moment où nous quittions Berlin, Müller était chez moi; désirant nous suivre, nous lui en offrîmes la facilité; mais son irrésolu-

(1) Le ministre de Stein s'était également occupé de la réorganisation de l'administration prussienne en Pologne et on trouve dans un Mémoire daté du 8 juin 1807 (*Vie du baron de Stein*, par Pertz, t. Ier, p. 415) les propositions qu'il faisait pour les réformes à appliquer dans ce pays. Stein y cite un Mémoire du prince Antoine Radziwill, dont il fait un haut éloge en sympathisant sans réserve avec les idées de ce Prince. Celui-ci y parle entre autre, d'une constitution libre et du désir de voir le roi de Prusse ajouter à ses titres celui de roi de Pologne, d'un poste de Lieutenant-Général du Roi, dont le siège serait à Varsovie et surtout de la nécessité de faire entrer les Polonais comme fonctionnaires dans l'administration de la province; ce qui assurerait, dit-il, leur attachement à la Prusse, calmerait les esprits et leur ferait comprendre les bons résultats que cette nouvelle administration leur apportait.

tion durait encore, que nous montions déjà en voiture. Il finit par rester et déposa ses papiers et manuscrits (dont il était surtout inquiet) dans les archives de la mission d'Espagne.

Il accepta enfin la place de Cassel, si opposée à ses principes. L'état nerveux qui s'ensuivit détruisit sa santé et sa mort en fut la suite. Un refus du Roi aurait certainement été l'objet de ses vœux; mais le Roi, n'ayant aucun équivalent à lui offrir, l'abandonna à sa destinée.

Ce fut le soir, après mon arrivée à Memel, que la Reine m'écrivit un billet qui me toucha vivement. Elle me remerciait de l'avoir suivie jusqu'à Memel et me parlait avec une vive tendresse.

Memel devint avec la belle saison un asile paisible; la guerre et ses chances nous paraissaient plus éloignées et cette petite ville, avec ses jolies maisons au bord de la mer, nous faisait l'effet d'un séjour de bains. Elle nous en offrait en partie l'agrément.

Les missions d'Angleterre de Suède et de Russie, ainsi que beaucoup d'étrangers débarqués à Memel, comme le seul port encore ouvert au continent, formaient une société assez nombreuse qui se réunissait le soir, ou chez les Majestés, ou chez la comtesse de Voss, ou chez nous.

Le 1er avril, l'empereur Alexandre arriva. Le Roi alla à sa rencontre jusqu'à la très prochaine frontière. Nous étions ordonnés pour le dîner du Roi; je venais de faire ma toilette pour m'y rendre, lorsque je reçus la visite de l'Empereur. Il fut très ému en me revoyant; il avait témoigné beaucoup de prédilection pour mon frère lors

de son séjour à Berlin. L'Empereur me parla de lui avec tant d'intérêt et d'émotion que j'en fus vivement touchée.

L'Empereur était accompagné du prince Adam Czartoryski, de M. de Novosilzoff, de quelques aides de camp et du général de Phull. Ce dernier avait été envoyé par le Roi à Saint-Pétersbourg. Son esprit, son originalité et sa réputation militaire intéressèrent l'Empereur qui désira le placer à son service. Phull, mécontent, morose, d'un caractère arbitraire, accepta sans hésiter, sans songer que ce n'était pas dans un temps de si douloureuses épreuves qu'il aurait dû quitter son ancien maître.

Je fus fort effrayée de le voir dans la suite de l'Empereur et nous nous attendions à la désagréable impression que son apparition ferait sur le Roi. Celui-ci ne la dissimula pas; pendant le dîner, je vis souvent les regards du Roi portés avec amertume sur le général de Phull.

On nous ordonna de nouveau pour la soirée; en attendant, l'Empereur vint passer l'après-dîner chez moi, accompagné seulement du général de Phull. Il me dit : « *Je vous remercie de ne l'avoir pas mal traité.* » Je lui répondis : « *Il a été l'ami de mon frère, il a toujours été le nôtre; cependant je n'ai pas approuvé qu'il ait abandonné son ancien maître dans un temps si malheureux, et j'aurais désiré qu'il attendît une époque plus calme pour le quitter.* »

Phull lui-même partageait mes sentiments, je le voyais à la triste expression de sa figure et j'étais persuadée que la douleur des événements avait seul étouffé un moment dans son âme le sentiment du devoir. L'Empereur ne lui

laissa pas le temps de me répondre, et me dit : « *Je vous promets que Phull sert bien mieux le Roi auprès de moi qu'en restant auprès de lui. On ne l'emploiera jamais tant que le Roi sera entouré de gens comme Voss, Zastrow, Beyme; je vous avoue encore que je ne me fie même pas au plus prochain avenir! Tout ce qui entoure le Roi veut la paix avec Napoléon... ils sont Français dans l'âme... ils désirent détacher le Roi de moi.*

Je trouvai de l'*injustice* dans ces doutes de l'Empereur et j'osai lui rappeler qu'assurément le Roi venait de lui donner une preuve indubitable de sa fidélité à ses engagements, puisque, réduit aux dernières limites de son royaume, il avait refusé des conditions de paix *très avantageuses* et que cependant les conseillers du Roi trouvaient *imprudent* de lui voir préférer l'alliance avec la Russie à tous les avantages qu'il pouvait obtenir.

L'Empereur me répondit : « *Vous avez raison; et je suis charmé d'être venu à Memel.* » Il resta avec nous jusqu'à l'heure du thé de la Reine. Il fut si affectueux, si bon pour mes enfants, si amical pour mon mari, si parfaitement aimable et intéressant, que j'étais enthousiasmée de ce caractère si noble, si ouvert à toutes les grandes idées.

L'Empereur nous quitta le 2 avril. Le lendemain, le Roi et la Reine le suivirent pour assister avec lui au passage des Gardes russes, à Iourbourg, au bord du Niémen.

Peu de jours après on reçut la nouvelle de la démission des deux Ministres, MM. de Voss et de Zastrow. Ils s'embarquèrent pour Copenhague, d'où ils retournaient dans leurs terres. On les regretta peu, malgré leurs talents

comme administrateurs. Ils avaient la réputation d'être très attachés à leur fortune et peu disposés aux sacrifices que les circonstances exigeaient et qu'on faisait, pourtant dans toutes les classes, avec dévouement pour son souverain et pour la patrie.

C'est pendant l'absence du Roi et de la Reine qu'un nouveau malheur nous atteignit.

Un jeune Piémontais venait d'arriver par des chemins détournés de Berlin à Memel, porteur de lettres pour nous tous. Nous étions très occupés à écouter ses récits, dans mon salon, quand tout à coup la bouilloire, qui se trouvait sur la table à thé, fut renversée et l'eau bouillante se répandit sur ma pauvre Loulou, qui tomba sans connaissance sur le parquet. Ce fut le commencement des longues souffrances de cet ange!

Le danger momentané céda bientôt aux remèdes; mais je n'étais pourtant pas rassurée sur le sort de cette enfant chérie. Mon frère Louis avait tant aimé Loulou! Il l'appelait toujours *sa petite promise*, et dans sa dernière lettre il m'avait écrit : « *J'embrasse ma Loulou, bientôt je viendrai la réclamer!* » Ce mot m'avait fait une pénible impression.

Dans les lettres qui m'étaient parvenues, il y en avait une de Royer. Il me disait que mes parents n'étaient pas disposés à remplir les dernières sollicitations de mon frère Louis, entre autres celles de payer ses créanciers et de me remettre ses deux enfants que je lui avais promis d'élever. Ma mère venait de les placer chez M. et Mme Molière. Royer, comme tuteur, fit des représentations, mais en vain.

De plus mes parents décidèrent que tant que durerait mon séjour en Prusse, on ne me ferait pas passer la pension que me faisait mon père.

Nous étions donc vis-à-vis de rien, toutes nos communications avec Varsovie étaient interrompues. Une nouvelle pénible époque commença pour nous.

Le Roi avait rejoint l'empereur Alexandre à son quartier général de Bartenstein (1) tandis que la Reine était allée à Kœnigsberg voir sa sœur la princesse de Solms.

Elle y prolongea son séjour, à notre grand regret, et ne revint que le 11 juin.

Le comte Hardenberg avait suivi le Roi au quartier général. Il jouissait de l'entière confiance de l'empereur de Russie. A la mi-avril, il appela mon mari à Bartenstein pour lui communiquer l'ordre de se rendre à Vienne sans perte de temps avec une commission des deux Souverains (2).

Le 14 juin, un Feldjaeger (3) porta à la Reine la nouvelle de la bataille gagnée de Heilsberg et nous nous abandonnâmes à une illusion de bonheur qui fut, hélas! de courte durée. Un second courrier du Roi annonça à la Reine qu'en dépit de cette victoire, l'armée française se portait en avant.

(1) Le 16 avril, le roi Frédéric-Guillaume III se rendit à Schippenheil et Bartenstein où se trouvait le quartier général russe. Hardenberg fut l'interprète entre les deux Souverains qui conclurent entre eux un nouveau pacte le 26 avril. Les deux Monarques se proposaient de forcer les Français à reculer au delà du Rhin et à rétablir le royaume de Prusse, en s'engageant à ne déposer les armes qu'ensemble.

(2) Le prince Radziwill avait été chargé d'une négociation au sujet des troupes polonaises auprès du prince Joseph Poniatowski.

(3) Courrier privé des Souverains.

Le Roi qui, toujours, parlait allemand avec la Reine, lui écrivait toujours en français. Il lui disait dans sa lettre, après lui avoir donné le détail de ce qui venait de se passer : « *Voilà comme Bennigsen gagne, et Napoléon perd les batailles.* »

Le Roi arriva le lendemain à Memel. Je le trouvai très inquiet du sort de Kœnigsberg... il croyait tout perdu !...

Nous tâchions de combattre ses noires pensées ; mais il répétait sans cesse : « *Ein Unstern ist für mich aufgegangen* (1) ! »

Le lendemain, M. de Rauch, aide de camp du Roi, apporta la nouvelle de la funeste bataille de Friedland (2). J'allais avec la princesse Marianne chez le Roi, quand la porte du salon s'ouvrit : le Roi, la Reine, le comte Hardenberg, M. de Rauch s'y trouvaient. Ce dernier était pâle, désespéré. Le Roi me dit : « *Nun hatte ich unrecht gestern? Hat meine bœse Ahnung mich getaüscht* (3)? »

La douleur était générale !... Le comte Hardenberg était si consterné qu'il pouvait à peine parler, il paraissait hors d'état de donner un conseil au Roi.

Dans la cour de la maison, toute la suite du Roi était rassemblée. L'expression ironique du maréchal de Kalckreuth me frappa désagréablement. Seul, au milieu de tout ce monde si affecté, il paraissait sans intérêt pour la calamité qui nous avait atteints. Le conseiller de cabinet Beyme

(1) De l'allemand : « *Une mauvaise étoile s'est levée pour moi !* »

(2) La bataille de Friedland fut livrée le 14 juin 1807, en Prusse orientale.

(3) De l'allemand : « *Eh bien ! ai-je eu tort hier ? mon noir pressentiment m'a-t-il trompé ?* »

semblait ne point être tout à fait découragé. Tous les autres ne s'occupaient que de préparatifs de départ et de la nécessité de se rendre à Mitau ou à Riga.

Beyme seul trouvait que si Kœnigsberg était occupé par Napoléon, il restait au Roi un moyen plus noble que celui de quitter son pays : c'était de profiter des bâtiments de transport qui se trouvaient à Libau pour aller avec ce qui restait de l'armée prussienne débarquer en Poméranie, où des troupes, des forteresses, Blücher et Gneisenau étaient à la disposition du Roi, et où tout le nord de l'Allemagne, le Danemark, la Suède se joindraient à lui; la Reine et la famille royale pouvaient s'embarquer pour Copenhague, où une réception pleine d'intérêt nous attendrait et où on serait plus rapproché qu'à Memel du théâtre de la guerre.

L'idée me parut téméraire, mais belle, et je me flattais qu'elle serait adoptée; cependant, tant d'opposition et de difficultés s'élevèrent, que les ordres furent seulement donnés de préparer nos équipages et d'être prêts à partir au premier commandement du Roi.

Le lendemain, je fus éveillée avec la nouvelle de l'ordre du départ de nos équipages et de faire charger nos voitures pour pouvoir suivre d'un moment à l'autre.

Je courus chez la Reine, et avec elle et le Roi nous allâmes à la rencontre des nouvelles qui devaient nous venir par la Nehrung.

Arrivés au Môle, nous vîmes à l'autre rive, sur le haut des dunes, une foule de monde et une grande agitation. Nos gens furent envoyés pour en savoir la raison et nous rapportèrent qu'à l'approche de l'armée française, les

hôpitaux avaient été abandonnés par les blessés et les malades qui s'y trouvaient, tous avaient préféré aller à pieds à Memel chercher secours et asile.

Nous traversâmes le bras de mer qui nous séparait de ces infortunés; quel spectacle déchirant! Nombre de malheureux étaient étendus morts à nos pieds, ou mouraient devant nos yeux; d'autres étaient sur des béquilles avec des jambes ou des bras amputés et à peine pansés. Un hussard de la Garde russe qui avait l'air très éprouvé, auquel je demandai de quoi il souffrait, ouvrit son manteau avec assez d'indifférence et nous montra une large blessure qui n'était pas pansée. Le Roi l'emmena dans sa chaloupe avec plusieurs autres et les fit panser dans sa maison.

Tous les vaisseaux disponibles furent envoyés pour chercher les malades et les blessés. Des remises et des écuries vis-à-vis de mes fenêtres furent immédiatement converties en des hôpitaux sains et aérés.

Le jour d'après, la nouvelle de l'occupation de Kœnigsberg arriva. J'allai chez la Reine avec la princesse Guillaume savoir notre sort. En passant devant la maison qu'habitait le comte Hardenberg, nous fûmes étonnées de la voir extraordinairement éclairée. Nos gens nous dirent : « *Le comte Hardenberg se marie, on vient de chercher l'ecclésiastique qui doit bénir le mariage...* » La Reine en était instruite. Le Comte avait écrit au Roi qu'au moment de quitter les frontières de la Prusse, il croyait devoir donner à une femme qu'il aimait un nom qui lui assurât à l'étranger les égards dont il désirait l'entourer. Elle ne

méritait guère ce sacrifice et cet attachement était peu digne de son noble caractère.

Le Roi était parti le matin même, à l'aube du jour, pour Szawle (1) où l'empereur Alexandre lui avait demandé d'assister à une conférence.

Le Roi revint peu content du résultat de cette conférence. Elle amena un armistice entre Alexandre et Napoléon et, avec raison, le Roi n'avait point de confiance dans les négociations qui allaient suivre.

L'invitation de se rendre à Tilsit arriva vingt-quatre heures après; le Roi y alla, accompagné du comte Hardenberg et du maréchal de Kalckreuth. Ils s'établirent à Picktupöhnen, à une demi-lieue de Tilsit.

Quelques jours après, la Reine reçut par le Roi les tristes détails de l'entrevue des deux empereurs qui eut lieu dans un pavillon établi sur le lac Niémen. Il lui disait encore que Napoléon désirait son arrivée à Tilsit. Le Roi lui laissait la liberté de faire comme elle le voudrait.

Le comte de Kalckreuth pressa beaucoup la Reine d'accepter. Son avis ne l'aurait pas décidée; mais le comte Hardenberg y joignit ses sollicitations. Il s'attendait aux résultats les plus heureux par l'entremise de la Reine et croyait que tant de douceur, de grâce et de beauté désarmerait Napoléon, qui avait d'elle une idée si différente, et il lui faisait un devoir de porter ce sacrifice à l'avenir de ses enfants.

Aussi, persuadée, elle partit le lendemain pour rejoindre

(1) Propriété qui appartenait au comte Zuboff, en Samogicie.

le Roi. Elle écrivait chaque jour à son père. Ces lettres étaient envoyées à la princesse Guillaume, qui avait la permission (ainsi que moi) de les lire, avant de les faire envoyer à Strelitz. Je m'affligeais de voir par ces lettres qu'on engageait la Reine à sortir de son caractère et qu'elle était entraînée par Hardenberg à entretenir Napoléon de politique.

Plus d'une fois la Reine parla à l'Empereur des conditions de la paix. Napoléon répondait toujours vaguement ou bien changeait de conversation, causait de toilettes, de modes, de bijoux, etc... afin de lui prouver qu'il ne voulait pas avoir d'entretien plus sérieux avec elle.

La Reine lui ayant dit avec beaucoup d'émotion : « *Je vois que Votre Majesté ne veut pas répondre à mes sollicitations : mais c'est l'avenir de mon fils et le sort de mes enfants qui m'en fait la loi et m'en donne le courage* », Napoléon répondit poliment; il fut même aimable, mais il ne s'engagea à rien.

L'empereur Alexandre demeurait à Tilsit dans une maison attenante à celle de Napoléon. De l'autre côté, il en avait fait préparer une pour le Roi et la Reine. Ils ne l'acceptèrent pas ou, du moins, ils ne s'en servirent que pour faire leur toilette pour les dîners de Napoléon, après lesquels ils retournaient à Picktupöhnen.

Le Roi et la Reine prirent cette résolution, parce qu'ils avaient su par l'empereur Alexandre les plaisanteries qu'avait faites Napoléon sur l'intention qu'il avait de le loger près d'une femme à laquelle il était aussi attaché qu'à la belle Reine.

Le Roi et la Reine furent touchés de la prévoyante amitié d'Alexandre. Le triste résultat des conférences de Tilsit est suffisamment connu!...

Le dernier jour cependant, rien n'était encore souscrit, quand l'empereur Alexandre sollicita le Roi de parler lui-même (pour la première fois) à Napoléon, car tout se traitait jusqu'à présent par l'empereur de Russie et par la Reine.

Le Roi et la Reine arrivèrent de bonne heure à Tilsit. Le Roi se rendit avec Alexandre chez Napoléon. Celui-ci avait tant de fois répété à Alexandre : « *Pourquoi le Roi ne me parle-t-il pas lui-même?* » qu'on croyait que cette conversation pourrait amener des résultats favorables.

Lorsque je revis l'empereur de Russie, un an plus tard, il me dit qu'il avait vu avec frayeur que la discussion entre le Roi et Napoléon prenait une tournure inquiétante. Tous deux parlaient avec vivacité et aigreur et Alexandre ne se rappelait pas d'avoir éprouvé une plus vive agitation.

Il fut question de la restitution de la Silésie. « *Il me faut cette province,* dit Napoléon, *pour le roi de Saxe* (1), *qui a besoin d'une communication libre entre la Saxe et le Grand-Duché de Varsovie...* » Le Roi navré répondit : « *C'est pour le récompenser de m'avoir abandonné et d'une défection qui a accéléré ma perte! — Qu'appelez-vous défection?* repartit Napoléon avec colère; *il a rempli son devoir envers moi et son pays.* »

(1) Frédéric-Auguste

L'empereur Alexandre ne se rappelait plus le reste de la discussion; il se demandait de quelle manière elle finirait... La rougeur et l'agitation du Roi, la pâleur et la fureur de Napoléon, le déterminèrent à abréger l'entrevue et il proposa une promenade à cheval, qui avait été projetée, dès le matin, à la fin de laquelle l'Empereur s'était fait annoncer chez la Reine.

La Reine vit passer devant ses fenêtres les Souverains et leurs suites. Elle s'aperçut avec inquiétude que Napoléon et Alexandre devançaient la cavalcade, laissant le Roi à distance derrière eux et que les traits de celui-ci portaient l'empreinte de la douleur, ce qui fit craindre à la Reine que le résultat de la conférence avait été peu satisfaisant. Elle n'en douta plus, lorsque Napoléon envoya un de ses Maréchaux s'excuser de ne pouvoir se rendre chez elle, à cause d'affaires qui lui étaient survenues.

Un moment après, le Roi rentra pour rendre compte à la Reine de sa pénible conversation. Il fallut malgré cela se rendre au dîner. La Reine y arriva le cœur bien gros, retenant ses larmes avec peine; Napoléon était de très mauvaise humeur, silencieux et laconique. Le dîner fut très embarrassant. Alexandre s'efforça de ramener un peu de calme et d'établir une conversation. Il n'y réussit qu'en partie. La Reine contint son inquiétude et, en quittant Napoléon, elle fit encore une tentative de conciliation.

Ne pouvant plus retenir ses larmes, elle lui dit : « *Sire, ne me laissez pas vous quitter sans un retour d'espoir ; je remets en vos mains le sort de mon fils. Puis-je me flatter*

qu'il vous devra un avenir moins triste? C'est le cœur d'une mère qui s'en remet à votre générosité. »

Napoléon lui donnait le bras pour la mener à sa voiture; elle s'arrêta pour obtenir une réponse et il dit enfin : « *Je ferai ce que je pourrai* », et ajouta quelques mots entrecoupés sur la scène qu'il venait d'avoir avec le Roi.

La Reine rentra pour s'habiller et retourner à Picktupöhnen. Le triste avenir ne lui laissait plus d'illusion et elle s'abandonna à toute sa peine.

C'est dans ce moment-là que Murat, alors grand-duc de Berg, fut annoncé pour prendre congé de la Reine. Le Roi lui dit : « *Vous trouverez la Reine fort émue de la manière dont Napoléon en agit avec nous.* » Murat lui dit : « *Tout ce qui entoure Napoléon partage mon indignation de sa conduite. C'est un maroufle que cet Empereur!* » Cette expression très triviale était motivée par une scène que Murat venait d'avoir avec Napoléon. Il portait à ce dernier dîner des pantalons cosaques, qu'il avait fait faire par le tailleur du grand-duc Constantin. Napoléon le trouva ridicule, ne cessa de toiser Murat pendant le dîner et de s'en moquer. Cependant, il se taisait lorsque Murat lui dit : « *C'est du grand-duc Constantin que j'ai reçu ces pantalons.* » Napoléon se contint jusqu'au départ du Roi, de la Reine et de l'empereur Alexandre. Il éclata alors et dit des choses fort désagréables à Murat. Il parla même si haut, que les aides de camp de l'empereur Alexandre en furent témoins.

Le Roi et la Reine retournèrent le lendemain à Memel : le comte de Hardenberg les y avait précédés de quelques

jours, car Napoléon avait refusé de l'admettre aux négociations et avait exigé son renvoi ; mais il était parti pour Riga vingt-quatre heures avant leur retour pour s'établir dans l'asile que lui avait offert Alexandre.

Le comte de Hardenberg était désespéré du résultat de la paix de Tilsit, très inquiet du sort du Roi et de son cruel avenir. Je fus touchée de sa sollicitude pour son Souverain et je me séparai de lui avec tristesse. Il était très occupé de son successeur et obtint du Roi d'envoyer un courrier à M. de Stein, qui vivait retiré dans ses terres du pays de Nassau.

Hardenberg doutait que Stein acceptât cette proposition. Il me pria d'écrire à M. de Stein pour l'engager au sacrifice qu'on lui demandait. Ma lettre était certainement superflue ; il suffisait à un cœur et à un caractère comme celui de M. de Stein de penser qu'il pouvait être utile à son ancien maître pour lui donner cette preuve de dévouement, et suivre sans hésiter les ordres qu'on lui envoyait. Cependant j'écrivis.

La réponse de M. de Stein fut celle que j'attendais de lui. Il annonça qu'il partirait le plus tôt possible pour Memel.

Le Roi et la Reine arrivèrent à Memel ; ce ne fut qu'alors qu'on sut les conditions onéreuses de la paix, entre autres la cession de Bialystok, que l'empereur Alexandre *acceptait*. On ne l'imposait au Roi que pour lui donner un tort aux yeux de l'Europe et pour ajouter à ses humiliations la douleur de voir son ami et allié le dépouiller d'une possession, à la vérité sans intérêt pour lui, mais qui pou-

vait paraître blessante au Roi, après le sacrifice fait à Alexandre de l'offre d'une paix aussi avantageuse que celle que Napoléon lui avait offerte au mois de mai dernier et qu'il avait refusée pour ne pas séparer ses intérêts de ceux de la Russie.

Le Roi et l'empereur Alexandre s'appréciaient assez pour comprendre que l'urgence des circonstances faisait loi en ce moment; mais généralement, on fut indigné contre Alexandre.

Je ne le revis que quelques mois après. Il me parla alors avec regret de la position cruelle où il s'était trouvé à Tilsit (1), du mauvais esprit qui s'était manifesté jusque dans ses Gardes et de l'insurrection prête à éclater en Courlande et en Livonie.

Nous-mêmes en avions été alarmés; car nos équipages, envoyés à Riga pour nous y attendre, n'eurent la permission d'entrer que de nuit dans la ville, tant le peuple était irrité contre les étrangers et les fuyards qui arrivaient chez eux.

Pendant que les négociations duraient encore à Tilsit, M. Robert Wilson alla à l'armée russe pour y voir des amis. Par leur entremise, il obtint un uniforme de Cosaque, qui lui permit de s'approcher de Napoléon. La paix fut conclue et sir Robert Wilson fut invité à un

(1) Par le traité de Tilsit, la Prusse était réduite à quatre provinces : *Poméranie, Brandenbourg, Vieille-Prusse et Silésie*, et était forcée d'abandonner le reste de son pays, destiné à former le nouveau royaume de Westphalie et le grand-duché de Varsovie qui fut donné au roi de Saxe. La ville de Bialystok, cédée à la Prusse lors du troisième partage de la Pologne en 1795, passa à la Russie en 1807, au traité de Tilsit.

dîner des gardes de Preobrajenski (1). Très indigné de cette paix, il nous conta qu'en ayant parlé avec amertume, un des officiers supérieurs lui dit : « *Si l'empereur Alexandre n'avait pas accepté les conditions de cette paix, c'est nous qui l'aurions conclue.*

Mon mari revint alors de Vienne; la paix de Tilsit avait paralysé les négociations avec l'Autriche et cette puissance se trouvait maintenant dispensée de s'occuper des intérêts de la Prusse.

La fête du Roi (3 août) fut célébrée avec une vive émotion. La duchesse de Courlande était arrivée pour passer cet anniversaire avec nous. Elle était restée durant tout l'hiver à Mitau; la gloire et le succès de Napoléon l'avaient enthousiasmée; je m'en suis affligée, car je l'aimais depuis longtemps. Elle était très bonne de cœur, noble et généreuse de caractère, prête à se dévouer pour ses amis; mais son esprit n'était pas éminent.

Depuis la paix signée à Tilsit, nous nous attendions à notre prochain retour à Berlin. Mes parents m'écrivaient même de revenir sans attendre le départ de la Cour. Mais la garnison française, qui avait dû évacuer la ville d'après les arrangements du traité, fut tout à coup renforcée; les généraux français, qui jusqu'alors n'occupaient pas les maisons royales, s'y logèrent, et notre maison, qui, par égard à la sollicitation de mon père, avait été exemptée de

(1) Premier régiment de la Garde en Russie, dont tous les officiers appartiennent à l'aristocratie. Il fut fondé par Pierre le Grand en 1689. Son nom provient du domaine préféré de ce Souverain; il se trouve non loin de Moscou.

logements militaires, fut occupée par le maréchal Victor. Le projet de retourner pour l'hiver à Berlin dut être abandonné.

M. de Stein arriva au mois d'octobre à Memel. Il fut reçu par le Roi avec beaucoup de prévenance et d'amitié. Je n'ai même jamais vu le Roi plus empressé de prouver à quel point il appréciait la preuve d'attachement que lui donnait M. de Stein. Celui-ci estimait tant son maître que je fus souvent touchée des expressions de son dévouement, dont le Roi ne connaissait peut-être pas toute l'étendue.

M. de Stein trouva nécessaire de rétablir des rapports directs avec Napoléon et de travailler à adoucir les dures conditions imposées au pays par le traité de Tilsit. Le Ministre vint en causer avec mon mari et voulut l'envoyer à Paris. Il s'y refusa, trouvant avec raison que, s'il s'agissait de flatter l'Empereur par cette mission, le choix d'un frère du Roi amènerait mieux ce résultat. M. de Stein en parla au prince Guillaume (1) qui accepta. La suite du Prince fut aussitôt nommée et il partit pour Paris, avec plus de confiance et d'espoir que je n'osais en concevoir.

Nous achevâmes tristement notre année à Memel. Ma pauvre Loulou était toujours plus ou moins souffrante depuis son funeste accident. Au commencement de l'automne, elle prit une mauvaise toux et fut hors d'état de partir lorsque la Cour se disposa à aller à Kœnigsberg.

(1) Frère de Frédéric-Guillaume III.

CHAPITRE XI

(1807)

Rapport de la princesse Louise sur l'entrevue de Tilsit adressé à son mari, alors en mission à Vienne (1).

N'ayant pas l'espoir de te faire parvenir de lettre, mon bon ami, je pense qu'il te sera agréable de te conserver les détails sur tout ce qui s'est passé depuis les derniers événements. On oublie tant de choses, après coup, que je m'empresse de les mettre par écrit.

Après la nouvelle de la bataille de Friedland, le Roi fut instruit par le général de Bennigsen de l'impossibilité de continuer la guerre. Tous les rapports s'unirent à déclarer, non la faiblesse, mais le désordre de l'armée russe, leur manque absolu de tout, la mauvaise volonté du chef, mais aussi le zèle soutenu et le dévouement du soldat.

Cependant, l'armée intacte de Tolstoï, l'arrivee de 40000 hommes de nouvelles troupes, sous le prince

(1) Nous tirons le rapport ci-dessus de la correspondance de la Princesse avec son mari Comme on le verra, il n'a pas été écrit en un seul trait de plume, mais à différentes dates. Il est, en partie, tiré des écrits adressés au Roi, puis des lettres du Roi même à la Reine; de celles de la Reine adressées à son père le grand-duc de Mecklembourg-Strelitz, que la princesse Louise était autorisée à lire, et en dernier lieu des récits faits par Leurs Majestés à leur retour de Tilsit.

Labanoff, firent espérer au Roi une résolution vigoureuse de la part de l'empereur Alexandre et il partit pour Szawle. Dès le lendemain de son départ, on apprit que le grand-duc Constantin se mêlait lui-même des négociations entamées entre le général en chef et le prince Murat. Malgré le refus de l'aide de camp d'Alexandre de souscrire la lettre où l'on traitait par écrit de l'armistice, le Grand-Duc l'envoya de sa propre autorité à Napoléon, en accordant au prince Murat tous les titres que son frère Alexandre lui avait jusque-là refusés.

La suite de cette démarche fut la demande d'une entrevue entre les deux Monarques, dont la nouvelle arriva en même temps que le Roi à Szawle. La première lettre annonçait la proposition faite à l'Empereur à ce sujet et l'intention de celui-ci de l'accepter.

Le Roi pensa alors aller dans une petite ville non loin de Tilsit et du Niémen pour y attendre la ratification de l'armistice. Celle-ci, traitée entre le Grand-Duc et le prince Murat, fut remise à Alexandre pendant la route. On changea encore une fois de projet et on partit en droiture pour Picktupöhnen, village situé à une lieue de Tilsit.

L'entrevue proposée entre Alexandre et Napoléon eut lieu sur un pont volant, établi à cet effet sur le Niémen, où l'on avait construit à la hâte un pavillon. Tous deux se trouvèrent en même temps sur la rivière, entourés de leurs gardes. Ils entrèrent dans les chaloupes qui les attendaient et d'une chaloupe à l'autre, la connaissance se fit et la conversation s'engagea.

Le Roi, caché sous un simple manteau des Gardes du corps, mêlé à la foule des spectateurs qui bordaient le rivage, en fut témoin. Après une demi-heure d'entretien, l'Empereur et Napoléon quittèrent leur chaloupe et se rendirent dans un des pavillons, tandis que leurs suites occupèrent l'autre.

Napoléon parla pendant deux heures de la situation, des affaires avant et après la guerre, entreprise sans raison, se plaignit de la conduite du Roi à son égard et appuya sur le peu d'intention qu'il avait eu de faire la guerre, « *car,* dit-il, à Alexandre, *il n'entrait pas dans mes plans à ce moment-là de la faire à la Prusse et d'affaiblir mes forces, dont je voulais me servir dans la guerre que je projetais contre vous* ».

L'empereur Alexandre ayant défendu les intérêts de son allié et n'ayant point voulu les séparer des siens, Napoléon lui dit : « *Mais, dites-moi, Sire, quelle raison peut vous engager à prendre fait et cause pour ce Roi et pour cette Prusse?* » L'entretien continua sur ce ton ; cependant, il fut toujours tourné d'une manière flatteuse et polie pour l'Empereur, quoique Napoléon ne cachât point son peu de disposition à nous mêler dans les négociations.

Ce point cependant fut arrêté et l'entrevue avec le Roi, en présence d'Alexandre, fixée au lendemain à la même heure. On convint encore de choisir Tilsit, ville neutre, de la partager en trois parties qui seraient occupées par des garnisons russes, françaises et prussiennes, ainsi que par leurs quartiers généraux. Alexandre, pour sa personne, décida d'aller lui-même y demeurer.

Au sortir de l'entretien, les suites respectives furent présentées par leur maître; on s'embrassa, chacun remonta dans sa chaloupe et regagna le rivage, où les cris de : « *Vive l'Empereur!* » reçurent Napoléon.

L'empereur Alexandre se rendit d'abord chez le Roi, lui fit le rapport exact de tout ce qui s'était passé, et lui donna en cette occasion de nouvelles preuves de sa constance et de son attachement.

Le lendemain, à onze heures, l'Empereur dans sa calèche vint chercher le Roi et, escortés par ses Chevaliers-Gardes et nos Gardes du corps, ils prirent la route du Niémen. Au moment où les troupes se rangeaient pour laisser passer la voiture, ils aperçurent les Gardes-Françaises au bord du rivage et Napoléon déjà prêt à monter en chaloupe.

Les mêmes cérémonies que la veille eurent lieu; la connaissance se fit de même, excepté qu'on n'eut pour le Roi qu'une froide politesse. On proposa d'entrer dans les pavillons qui, pour la circonstance, étaient décorés de fleurs et de feuillages par les ordres de Napoléon. Un *A* sur un pavillon, un *N* sur l'autre, et le chiffre du Roi omis lui prouvaient qu'il n'était pour rien dans cette attention.

On causa une heure et demie de sujets absolument indifférents; ceux qui intéressaient le plus furent passés sous silence. L'empereur Alexandre fit tous les frais de la conversation, tous les égards de Napoléon furent pour lui, et le Roi fut traité avec la plus grande insignifiance. Au moment du départ, Napoléon proposa à Alexandre de venir dîner chez lui le même jour, sans faire la même proposition au Roi. Les suites des trois Monarques parurent; le Roi

présenta à Napoléon le général de L'Estocq, et M. de Kleist qui l'accompagnaient; Napoléon dit un mot au général, puis, sans présenter au Roi le prince Murat, les généraux Duroc et Bertrand qui étaient de sa suite, il partit et laissa le Roi fort peu content de cette première entrevue.

Les cris de « *Vive l'Empereur!* » reçurent de nouveau Napoléon et les « *hourras!* » de l'armée russe, leur maitre et le nôtre. A son retour, le Roi trouva les articles les plus insidieux ajoutés aux stipulations de l'armistice que négociait le général de Kalckreuth, qui se trouvait à Tilsit pour la ratification et n'avait pu la conclure.

Le Roi déclara ne vouloir rien changer à ses propositions. Enfin, cette affaire s'arrangea par écrit, comme Napoléon l'avait voulu, et celui-ci céda, en réalité, dans cette circonstance, à ce que le Roi avait demandé.

Le lendemain de cette entrevue, l'empereur Alexandre partit pour Tilsit, où les troupes françaises manœuvrèrent devant lui, et il soupa chez Napoléon. On parla toujours d'affaires; ce dernier répéta plusieurs fois qu'il faudrait sous peu changer les ministres et les négociateurs, *car il sentait si fort l'ascendant d'Alexandre sur son cœur, qu'il pourrait lui faire oublier les intérêts des nations qui lui étaient confiés!*

Le Roi, après l'arrangement de l'armistice, accepta l'invitation de se rendre à Tilsit. Il y prit un pied-à-terre, tout en restant à demeure à Picktupöhnen, mais vint le même jour à Tilsit. Le prince Murat alla à sa rencontre, le manqua et lui en fit des excuses. Puis il l'accompagna avec des détachements de chasseurs de la Garde jusqu'à la

porte de l'empereur Napoléon. Alexandre s'y trouvait déjà.

On alla assister à une revue et à une manœuvre des Gardes sous les ordres du maréchal Davoust et on ne se mit à table qu'à neuf heures. Avant le dîner, Napoléon demanda des nouvelles de la Reine et de son enfant malade, il ajouta : « *Je sais que la Reine me hait, mais j'espère que lorsque vous ferez la paix avec moi, qu'elle fera aussi la sienne.* » Le Roi répondit sans embarras et finit sa phrase en disant : « *Ce n'est pas la Reine qui a offensé Votre Majesté.* »

On se mit à table : l'Empereur de Russie au milieu, Napoléon à sa gauche, le Roi à sa droite, le grand-duc Constantin et le prince Murat sur les flancs, Duroc vis-à-vis, servant debout; point de pages ni de domestiques. Les officiers de la maison, l'épée au côté et en habit brodé sur toutes les coutures, servirent. Roustan fut chargé du service du Roi.

Après le potage, Napoléon se leva et but à la santé de *la reine de Prusse.* Le dîner ne dura que trois quarts d'heure; le Roi se retira immédiatement après, mais l'entretien de Napoléon avec l'empereur Alexandre se prolongea fort avant dans la nuit. Son inimitié contre le baron de Hardenberg et le général de Rüchel n'est point changée par les circonstances. Le premier écrit au second : « *Je ne perds pas l'espoir de voir rendre à la Prusse une existence politique indépendante...* » ; pourtant, Hardenberg ajoute : « *Le système politique de la Russie a entièrement changé...* »

Le ministre de Suède a été appelé par le Roi. On n'a rien dit au ministre d'Angleterre, ni à l'ambassadeur, lord Gower, qui a été envoyé à Tilsit pour connaître les intentions de l'Empereur. Il est peu satisfait de son courrier; l'union entre Alexandre et Napoléon paraît être intime et l'Angleterre n'entre pour rien dans les négociations actuelles.

Le prince Czartoryski et le comte Strogonoff, M. de Nowosilzoff sont restés tous les trois à Szawle, ce qui fait supposer qu'ils n'ont pas pris part aux événements présents.

Le maréchal de Kalckreuth, toujours à Tilsit depuis la négociation de l'armistice, a écrit au Roi pour l'avertir qu'il savait par un homme de confiance de la Cour impériale que Napoléon verrait avec plaisir l'arrivée de la Reine à Tilsit et que sa présence pourrait y faire beaucoup de bien.

Le Roi a répondu, ainsi que la Reine, que Sa Majesté serait disposée de s'y rendre, si elle pouvait y être utile; mais que l'empereur de Russie ayant déclaré, dès le moment de son arrivée, que la présence de la Reine, des dames et de tout objet de distraction lui était désagréable, dès qu'on s'occupait d'affaires sérieuses, Sa Majesté n'y viendrait qu'autant que les deux Empereurs en témoigneraient le désir.

C'est le 1er juillet (et après tous les détails ci-dessus) que sont arrivées les nouvelles du détrônement de l'empereur Selim, du renvoi de tous les Français destinés à mettre sur un nouveau pied le militaire turc. L'insurrection des

provinces qui entourent Naples, la brouillerie du roi de Hollande avec son frère Napoléon, enfin l'arrivée de l'expédition anglaise, dont l'avant-garde doit être à Stralsund, toutes ces nouvelles, si importantes il y a trois ou quatre jours, sont sans intérêt pour nous actuellement et aucun effort ne sauvera plus l'Europe.

Les dîners, les entrevues se succèdent l'une à l'autre. Napoléon garde toujours vis-à-vis du Roi un silence absolu sur les événements et sur ses intentions. On a fait croire au Roi que sa réserve, qui est chez lui suite d'embarras, déplaisait à Napoléon, la regardant comme un témoignage de méfiance et d'inimitié.

Le Roi a donc pris sur lui de s'en rapprocher davantage et même de lui parler des projets de paix et des bases sur lesquelles il voulait l'établir. Il n'en a reçu que des réponses évasives et lui a dit entre autres : « *Quant à la Pologne, il faudra lui donner un Roi qui ne porte ombrage ni à l'Autriche ni à la Russie.* »

Les dîners se passent du côté de Napoléon en questions de tous genres et souvent fort embarrassantes. Il demande par exemple à Alexandre : « *Combien vous rapporte par an l'impôt du sucre? — Pour combien vendez-vous de pelleterie et de fourrure par année? — Perdez-vous ou gagnez-vous sur tel ou tel objet d'administration?* » Une autre fois, c'est la religion qui est sur le tapis et il leur fait des questions comme un prêtre à un catéchumène. Celles-ci s'adressent principalement à l'Empereur; le Roi n'est que rarement dans le cas d'y répondre.

Cependant, dernièrement, en parlant à Alexandre

devant le Roi des regrets qu'il avait eus d'entreprendre cette guerre qui avait dérangé tous ses plans, Napoléon dit : « *Quant au baron de Hardenberg, je le regarde comme un homme qui m'a donné un soufflet par la manière dont il s'est conduit vis-à-vis de M. de La Forest.* »

M. de Talleyrand, prince de Bénévent, se trouve à Tilsit; on le dit encore plus mal intentionné que son maître envers la Prusse. M. de Rüchel prétend avoir reçu une lettre dans laquelle on lui écrit que la Silésie et la Pologne, cédées par le Roi, étaient une des premières conditions demandées, mais que le Roi s'y était refusé.

C'est le prince Kurakine et le prince Labanoff qui sont nommés de la part de l'empereur Alexandre pour les négociations ; de notre côté, c'est le maréchal de Kalckreuth et le comte de Goltz. J'ignore si M. de Talleyrand traite lui-même avec ces Messieurs, ou s'il a nommé des négociateurs.

Le Roi trouve tous les jours, soit dans l'antichambre de Napoléon, soit dans sa suite, le prince de Hohenlohe, qui a quitté son uniforme pour prendre celui d'aide de camp du prince Jérôme, puis le comte Krasinski, d'autres Polonais et plusieurs anciens officiers prussiens.

Hier, 1er juillet, a dû avoir lieu la première conférence. On prétend que huit jours suffiront pour établir les préliminaires. Dans un des derniers entretiens de Napoléon avec Alexandre et le Roi, il leur a annoncé qu'il avait fait coucher ses idées par écrit relativement aux conditions de la paix à conclure.

Aujourd'hui, 3 juillet, les lettres du Roi mandent que le

maréchal de Kalckreuth ne cesse de le persécuter pour l'arrivée de la Reine. Il lui écrit que plusieurs personnes marquantes l'avaient prévenu du bon effet que ferait la présence de Sa Majesté. Il ajoute qu'un soir, étant déjà déshabillé, Berthier passa chez Kalckreuth en sortant de chez Napoléon, sous prétexte d'une autre affaire, mais au fond seulement pour l'assurer que le bien-être et l'existence de la Prusse dépendaient de l'arrivée de la Reine, qui par son affabilité, sa douceur et sa grâce saurait opérer en peu de temps tout le bien que des négociateurs ne pourraient amener. Sachant combien Napoléon souhaitait cette arrivée, Berthier, de sa propre autorité, avait annoncé à ce dernier « *qu'on désirait aussi du côté du parti prussien que la Reine vînt faire une visite au Roi à Picktupöhnen* », ce à quoi Napoléon, paraissant très content, aurait répondu : « *Ah! c'est d'autant mieux.* » Ce mot a tout décidé.

C'est demain, 4 juillet, que la Reine va se mettre en route pour s'établir près du Roi à Picktupöhnen pendant cinq ou six jours. Cependant elle est prévenue qu'elle ne recevra point la visite de Napoléon, qui ne passe pas le Niémen, que ce sera donc elle qui ira à Tilsit dans l'appartement que le Roi s'est réservé comme pied-à-terre. Là, elle recevra Napoléon et sera apparemment invitée à dîner ou à souper.

M. de Hardenberg insiste également sur la nécessité du prompt départ de Sa Majesté. Les affaires se traitent avec une telle précipitation, qu'on paraît craindre que tout délai puisse être funeste. L'humeur de Napoléon

est radoucie ces derniers jours; il questionne moins et parle davantage. Le Roi admire l'étendue de ses connaissances et son vaste génie. Il a causé avec détails des différentes branches de commerce de tous les pays qu'il gouverne, des divers établissements créés dans ce but, de leur origine et de leur genre. Il s'est exprimé avec une précision, une clarté, une connaissance approfondie des choses, qui a fait l'admiration des deux Souverains, souhaitant, mais tout bas, qu'il employât pour le bien et le bonheur du monde, des moyens, des talents et un génie qui, jusqu'à présent, n'en ont été que le fléau.

Le papier concernant les projets de la paix n'a pas encore paru. Les troupes manœuvrent presque tous les soirs, tantôt les françaises, tantôt les russes; le dîner suit. Le grand-duc Constantin et le prince Murat sont très grands amis. La Reine est partie, accompagnée de la comtesse de Voss et de la comtesse de Tauentzien et est arrivée le 4 à Picktupöhnen. La grande nouvelle qu'elle y a appris est la retraite du baron de Hardenberg, qui l'a lui-même demandée, après que Napoléon eut déclaré « *qu'il continuerait plutôt quarante ans la guerre que de le laisser à la tête des Affaires étrangères* ».

Le comte de Goltz a obtenu le portefeuille; M. de Talleyrand lui a assuré que sa nomination serait agréable à Napoléon; en même temps, il a demandé avec détails des nouvelles de M. de Zastrow et de son sort actuel, ce qui fait présumer que, peut-être, il a le projet de le faire rappeler.

Le 5, au matin, M. de Caulaincourt est venu demander

des nouvelles de la santé de la Reine, la complimenter de son arrivée et lui témoigner les regrets de l'Empereur de ne pouvoir lui rendre visite à Picktupöhnen, parce que Tilsit étant la seule ville neutre, il ne pouvait la quitter. Il a désiré savoir quand elle s'y rendrait, pour venir alors en personne lui demander de vouloir bien dîner chez lui à l'heure qui lui conviendrait. Le lendemain a été fixé pour cette entrevue.

Le papier contenant les idées de Napoléon sur les bases de la paix a paru à la première conférence; les propositions en sont effrayantes. Il s'agit de perdre les provinces au delà du Weser et de l'Elbe, la vieille Marche, la Silésie et la Prusse méridionale pour augmenter les États du roi de Saxe de nos dépouilles.

L'empereur de Russie négocie pour nous avec un vif intérêt; mais on croit au partage de la Turquie, et alors, adoptant les mêmes vues, les mêmes principes qui font le mobile de Napoléon, il ne pourra guère soutenir nos droits et les faire valoir. On dit que celui-ci a refusé à Tilsit les négociateurs autrichiens et anglais.

Le parti du grand-duc Constantin gagne tous les jours plus de crédit dans l'armée russe, charmée de la paix, plus charmée encore de la fin de sa coalition avec la Prusse. On s'abandonne entièrement au parti français; celui-ci subjugue Alexandre, Napoléon le flatte et lui en impose à la fois. Le partage de la Turquie tente les Russes et Alexandre n'aura pas de choix, s'étant laissé entraîner à des prévenances, à des attentions sur lesquelles il ne peut plus revenir.

Le Roi, peu avenant de caractère, profondément blessé par cette entrevue, par le peu d'empressement qu'on lui témoigne et surtout par le sort qui l'attend, conserve son air froid et réservé, ce qui lui donne plus de dignité qu'à son ami. Ce dernier marche au-devant de son sort, tandis que le Roi, depuis six mois, a tout fait pour l'éviter.

La Reine a résolu de descendre dans l'appartement que le Roi s'est réservé à Tilsit. Napoléon lui avait fait arranger une petite maison avec toute la recherche dont Tilsit était capable; les sentinelles étaient placées aux portes et Napoléon la faisant voir à Alexandre lui dit : « *Eh bien! le cœur ne vous en dit-il rien?* »

La Reine ne l'a pas acceptée et fut le 6 à quatre heures à Tilsit, en grande toilette, sa voiture entourée des Gardes du corps. En descendant à la maison du Roi, elle a été reçue par l'empereur de Russie qui n'est resté qu'un moment. Dix minutes après, Napoléon entouré de ses Maréchaux et d'une suite immense est arrivé à cheval et s'est jeté à bas avec beaucoup de vivacité.

En voyant devant la porte du Roi les Dames qu'on lui a présentées, il les a saluées et a monté avec précipitation l'escalier, au haut duquel la Reine l'a reçu. Elle a eu le bonheur de n'être ni interdite, ni embarrassée et était d'une beauté remarquable. L'entretien a duré près d'une heure; Napoléon lui a demandé de dîner chez lui; elle s'y est rendue à huit heures et demie et Mme de Voss y a été admise. Pendant le dîner Napoléon a beaucoup causé avec elle et avec la Reine, qui lui a parlé avec dignité et franchise. L'Empereur a assuré en être extrêmement content;

l'a invitée à venir le lendemain voir les camps français et à assister aux manœuvres, ce qui n'a pas eu lieu.

Dans la conversation que Napoléon avait eue précédemment avec Alexandre et le Roi, il leur a parlé souvent de *son bonheur,* dans lequel il a presque une foi superstitieuse. Il dit « *que la Providence était pour lui, puisque ceux qu'il avait à vaincre l'attaquaient toujours là où il était le plus fort et ne profitaient jamais des chances heureuses qui étaient pour eux* ». En parlant de la campagne d'Égypte, il a raconté « *qu'étant une nuit couché près du mur d'un ancien édifice et profondément endormi, une partie de ce mur s'écroula sans qu'une pierre le touchât. En se relevant une pierre se trouva dans sa main, qu'il garda machinalement. L'examinant, il découvrit un camée d'Auguste d'une grande beauté. Et c'est ainsi que tout ce qui peut lui nuire n'amène que des événements heureux et souvent inattendus* ».

Napoléon a proposé au Roi M. de Zastrow pour le remettre à la tête des Affaires étrangères; mais le Roi lui ayant dit qu'il avait des torts personnels à lui reprocher, il a renoncé à cette idée. M. de Hardenberg est parti le 10; le Roi étant attendu ce jour-là avec la Reine, il a cru plus prudent, plus utile pour Sa Majesté que Napoléon ne pût le croire encore influencé par sa présence. Il part pour Libau. Cependant les préliminaires sont souscrits, Alexandre se rend à Saint-Pétersbourg et aujourd'hui, 10 juillet, Napoléon quitte Tilsit, tandis que le Roi revient ici.

La Saxe suit le sort de nos provinces, et, si la Silésie ne

lui tombe pas en partage, la Pologne est du moins perdue pour nous et on ne négocie plus que pour certains détails. C'est le comte de Goltz, auquel le Roi a remis le portefeuille, qui est chargé des négociations ultérieures.

Dans une des entrevues de Napoléon et d'Alexandre celui-ci lui a demandé « *s'il avait l'intention de placer le prince Jérôme sur le trône de Pologne* » ; mais Napoléon a déclaré « *qu'il ne voulait de la Pologne ni pour lui ni pour aucun prince français* ». Il a donné à Alexandre son portrait et celui de Joséphine, ceux-là mêmes qui étaient placés sur la table à écrire de l'Empereur de Russie à Tilsit.

Depuis le 10 au soir, le retour de Leurs Majestés nous a fourni quelques éclaircissements et quelques rapports sur les négociations de Tilsit. La première entrevue s'est passée avec beaucoup de politesse de la part de Napoléon et sans embarras du côté de la Reine. On avait désiré que celle-ci parlât d'affaires et on lui avait à peu près dit les points sur lesquels le Roi insistait. Elle s'exprima donc ainsi: « *Sire, je sais que vous m'avez accusée de me mêler de politique. — Ah! Madame, ne croyez pas... — Non, Sire, j'en suis sûre et je dois vous éclairer sur la démarche que je fais en ce moment. — Madame, ne pensez point que je prête l'oreille à des insinuations calomnieuses. — Sire,* répondit la Reine, *je suis épouse et mère et c'est à ce titre que je vous recommande le sort de la Prusse, pays auquel tant de liens m'attachent, où on nous a donné tant de preuves touchantes d'affection. Le Roi tient à la province de Magdebourg plus qu'à toute autre ; a la rive gauche de l'Elbe, que Sa Majesté Impériale lui enlève dans les premières*

propositions. J'ai donc recours à son cœur généreux, c'est d'elle que je demande, que j'attends le bonheur. — Vous serez charmée, Madame, de vous retrouver à Berlin. — Oui, Sire, mais non à toutes les conditions. Il dépend de Sa Majesté Impériale de nous y faire retourner sans douleur et de lui devoir notre attachement et notre reconnaissance. — Madame, je serai certainement très heureux... Vous avez là une robe superbe, où a-t-elle été faite? — Chez nous, Sire. — A Breslau? à Berlin? le crêpe se fait-il aussi dans vos fabriques? — Non, Sire... Mais Votre Majesté ne me dit pas un mot consolant sur des intérêts qui seuls occupent mon cœur en ce moment, où j'espère obtenir d'elle une existence plus heureuse pour tout ce qui m'est cher. Le cœur de Votre Majesté Impériale est trop noble; elle allie à ses grandes qualités un trop grand caractère pour être insensible à mes peines. »

Napoléon l'écoutait avec intérêt; la Reine voyait dans l'expression de sa physionomie quelque chose d'adouci, un trait de bonté dans sa bouche et dans son sourire qui lui annonçait du succès, lorsque l'entrée du Roi interrompit la conversation. Napoléon, en revoyant Alexandre, lui dit : « *Le roi de Prusse est entré bien à propos; s'il était venu un quart d'heure plus tard, je promettais tout à la Reine!...* » Ce mot lui donna plus de courage et plus d'espoir.

Napoléon eut pour la Reine toutes les attentions possibles, il lui fit des compliments flatteurs, et après le dîner la conversation s'engagea de nouveau sur les affaires. L'Empereur lui dit enfin : « *Mais, Madame, que désirez-*

vous exactement? dites-moi vos idées. » La Reine lui expliqua alors en détail les désirs du Roi, les provinces auxquelles il ne voulait pas renoncer, les raisons d'un intérêt majeur de la position de telle ou telle province, soit pour le commerce, soit pour la subsistance de Berlin. Elle entra, selon moi, dans trop de détails et elle aurait dû se borner entièrement au rôle qu'elle avait joué le matin. Ce qu'elle disait comme épouse et mère devait faire impression, et je crois qu'elle aurait réussi. Tout ce qu'on l'a chargée de répéter le soir n'était point dans son caractère, elle ne pouvait qu'y perdre en en sortant.

Napoléon ne lui donna aucune réponse positive; il lui témoigna des attentions, l'assura de son attachement, et lorsqu'elle insista sur les affaires, il dit : « *Madame, on m'avait toujours dit que vous vous méliez de politique et, actuellement, d'après tout ce que j'ai entendu, je regrette que ce ne soit pas le cas.* » On se trompa, je crois, sur le sens de ce compliment qu'on prit à la lettre et Napoléon ayant dit à Alexandre, après le départ de la Reine : « *Cette reine de Prusse est une femme charmante, son âme répond à sa figure. En honneur! au lieu de lui ôter une couronne, on serait tenté d'en mettre une à ses pieds.* » Ces mots allèrent de bouche en bouche, on se flatta de l'issue la plus favorable; Alexandre lui-même arriva chez Leurs Majestés, les félicita de l'heureuse impression qu'avait faite la Reine et des avantages qui en résulteraient pour la Prusse.

Il avait laissé Napoléon avec le prince de Bénévent et se flattait que le lendemain, la Reine étant de nouveau invitée

à dîner, les affaires seraient terminées de la manière la plus satisfaisante. Au lieu de cela, MM. de Kalckreuth et de Goltz furent instruits des intentions de Napoléon dès le lendemain matin. Les conditions les plus humiliantes furent envoyées au Roi : la perte du pays entre l'Elbe et le Weser, de la rive gauche de l'Elbe, des provinces de la Saxe, de la Silésie et de toutes les provinces acquises par les trois partages de la Pologne ne laissait plus au Roi que la moitié de son royaume. Après les illusions de la veille et la bonne espérance dont on se berçait, ce coup parut d'autant plus affreux.

L'indignation, la douleur étaient peintes sur toutes les physionomies, lorsqu'on annonça le grand-duc de Berg. La consternation qu'exprimait le visage de la Reine frappa celui-ci. Il lui demanda *si elle n'était pas bien*. Le Roi prit la parole et dit : « *Il n'est pas étonnant qu'elle se ressente des chagrins affreux que nous cause l'Empereur et de la manière indigne dont on mène les négociations.* »

Le grand-duc de Berg jura n'être instruit de rien et avoir eu, comme tout le monde, les espérances les plus favorables pour la Prusse. La Reine dit « *que l'accueil de l'Empereur lui en avait aussi donné, mais qu'elles avaient été de courte durée.* — *Sire,* répondit le grand-duc de Berg, *j'ai paru être le motif et l'instrument de cette odieuse guerre, mais veuillez croire que je n'ai point de part à ce qui vous arrive, que je n'ai point d'ambition; qu'heureux à Paris, tous mes vœux se bornent à y vivre et à ne point être forcé de jouer un rôle pour lequel je ne suis point né. L'Empereur a de grandes qualités, mais ce n'est pas tout pour la*

postérité, il lui faudrait encore montrer un grand caractère et il n'en prouve point dans ce moment. Croyez que je suis profondément blessé de sa conduite. »

Il en parla encore en termes plus énergiques au grand-duc Constantin.

C'est après l'agitation de toute cette matinée qu'on partit pour Tilsit. Napoléon avait dit la veille qu'il demanderait à la Reine de venir lui présenter ses hommages. On l'attendit donc à l'issue de la conversation qui devait avoir lieu entre lui, l'empereur Alexandre et le Roi. Elle dura trois heures, au bout desquelles le cortège brillant qui le précédait toujours passa sous ses fenêtres sans s'arrêter et l'air morne et triste du Roi, l'embarras d'Alexandre, l'expression sévère de Napoléon lui firent appréhender la triste vérité.

L'empereur Alexandre et le Roi arrivèrent avant le dîner chez la Reine. Elle apprit alors que l'entretien avait été des plus orageux; on avait parlé de part et d'autre avec vivacité, le Roi n'avait pu cacher son indignation. Alexandre avait cherché, mais en vain, à calmer et à rapprocher les esprits; sa propre émotion avait été si violente, qu'il s'était trouvé mal. Napoléon, furieux, pâle, jaunissant de colère, les lèvres bleues, s'était à peine contenu.

Cette malheureuse conversation a jeté entre les Souverains un germe d'inimitié plus profond que tous les événements qui avaient précédé et ont sans doute décidé du sort de la Prusse. L'existence éphémère qu'on nous accorde encore n'est qu'une complaisance de Napoléon pour

Alexandre et le premier nuage entre ces deux Cours sera le signal de notre exil. Ce sont les instances d'Alexandre dans la journée qui ont obtenu pour nous la restitution de la Silésie.

Le prince de Neuchâtel fut envoyé chez la Reine pour la conduire au second dîner : mêmes cérémonies, mêmes égards que la veille; mais la douleur de la Reine, l'humeur morne du Roi, l'embarras d'Alexandre, la colère de Napoléon étaient prononcés. Avant le dîner, on parla peu et de choses indifférentes et tout le repas se passa de même.

Au moment de partir, la Reine dit à Napoléon : « *Sire, après la conversation que nous avons eue ensemble hier, après tout ce que Votre Majesté m'a adressé d'aimable, d'obligeant, je la quittais consolée, croyant lui devoir notre bonheur, celui du pays et de mes enfants. Aujourd'hui, toutes mes espérances sont renversées et c'est avec des sentiments bien différents que je pars.* » Napoléon n'eut pas le temps de lui répondre, les Princes s'approchant de la Reine pour prendre congé d'elle.

Napoléon, en lui donnant le bras pour la conduire à la voiture, lui dit : « *Madame, vous m'avez écorché pour la bonne bouche... — Sire, je vous ai exprimé ma douleur. — Croyez, Madame, que je ferai tout ce que je pourrai pour vous prouver l'intérêt et l'estime que vous m'avez inspirés. — Sire, cela dépend de vous; il en est encore temps, notre bonheur est entre vos mains.* » Au même moment, la Reine montait en voiture, Napoléon lui dit adieu et ils ne se revirent plus.

Dans la conversation qui précéda le dîner entre Napo-

léon, Alexandre et le Roi, ce dernier, qui avait eu rarement l'occasion de parler de ses propres intérêts, puisque Napoléon éludait ce sujet, entama la conversation et parla avec chaleur et amertume des conditions humiliantes qu'il lui prescrivait. Napoléon, après l'avoir écouté, répliqua : « *Il est dans mon système d'affaiblir la Prusse, je veux qu'elle ne soit plus une puissance dans la balance politique de l'Europe.* »

Le Roi expliqua, au sujet de la Pologne, « *qu'il avait formé le projet, si elle lui était rendue, d'en changer l'administration; qu'en la cédant au roi de Saxe, les Polonais n'obtiendraient pas leur but de former un royaume séparé; qu'ainsi Napoléon, ayant le projet de laisser une puissance intermédiaire entre la Russie et lui, il serait plus généreux en la conservant à la Prusse, au lieu d'enrichir un Prince qui s'était conduit indignement envers un Roi, son allié* ». A ces paroles, Napoléon, furieux, mit fin à la conversation, après une dure réplique.

Le 8, le Roi accompagné du prince Guillaume dîna encore chez Napoléon avec Alexandre. Les ordres russes et français, échangés, décoraient les deux monarques et leur suite. Napoléon attacha lui-même la petite croix de la Légion d'honneur à la boutonnière d'un garde de Preobrajenski. Comme il est connu que ces gardes sont entièrement dévoués au général de Bennigsen, au grand-duc Constantin et au parti qui a forcé l'Empereur à faire la paix, ce témoignage de bienveillance de la part de Napoléon n'a pas paru indifférent aux spectateurs.

Cette journée se passa sans événements. Le Roi et

Napoléon furent, comme de coutume, froids et silencieux l'un pour l'autre. L'empereur Alexandre fit les frais de la conversation; et dès qu'il fut question de la France, Napoléon entra dans des détails d'administration des plus intéressants. Il développa toutes les raisons qui l'avaient décidé à tel ou tel article de la Constitution française. « *Mais, dit-il, ce qu'il y a d'admirable dans cette Constitution, c'est qu'elle ne me gêne en rien, que je dispose de tout et que je fais servir la même Constitution à l'accomplissement de mes projets et de mes volontés.* »

Il parla des sœurs du Roi, loua la princesse de Hesse et dit à celui-ci : « *Votre sœur d'Orange, sans me redouter ni me craindre, est venue près de moi.* » Le Roi fut sensible à la manière dont ce mot fut prononcé. Adressant la parole au prince Guillaume, il ajouta : « *Votre épouse est une princesse de Hombourg, sa mère est une femme estimable.* » On parla du prince de Suède : « *C'est un fou* », dit Napoléon.

On n'alla pas au camp ce jour-là. Ce camp composé de plusieurs rues offrait un spectacle très élégant. Les carcasses des maisons étaient en bois et toutes recouvertes de gerbes de blé encore vert, de guirlandes de bleuets qui en faisaient l'ornement. On aurait pu y admirer l'ordre et l'élégance, s'il avait été possible d'ignorer que ces instants coûtaient à seize malheureux villages toute leur existence.

Des demeures on ne voyait que les cheminées qui en étaient encore restées. Toutes les maisons ainsi que les meubles avaient été enlevés pour former le camp et les propriétaires erraient sans feu ni lieu dans les forêts voi-

sines, où ils assaillaient les passants, refusant l'argent, et ne demandant que du pain pour leurs enfants qui mouraient d'inanition.

Dès les premières conférences du comte de Goltz avec le prince de Talleyrand, celui-ci ne laissa entrevoir que peu d'espoir pour la Prusse; et lui déclara qu'il fallait à la France une puissance intermédiaire entre elle et la Russie « *pour recevoir les coups d'épingle qui précèdent les coups de canon* », mais que la Saxe, sous ce rapport, convenait mieux à la France que la Prusse; et lorsque le comte de Goltz eut son audience chez Napoléon, il ne fut d'abord question que du Comte, de la carrière qu'il avait parcourue... L'Empereur lui assura que sa nomination lui était agréable..., etc..., mais quand Goltz se mit à lui parler des intérêts de la Prusse, en appelant à sa générosité et à sa grandeur d'âme pour revenir sur les conditions humiliantes qu'il prescrivait au Roi, Napoléon l'interrompit avec véhémence et dans la chaleur de la conversation le tint par l'oreille, sans rien céder.

Le comte de Goltz lui rappela alors que le Roi avait été prêt à signer la paix à la fin d'octobre et que M. de Zastrow s'était trouvé à Berlin à cet effet, que par conséquent Napoléon ne pouvait rejeter sur le Roi les malheurs de cette guerre; mais l'Empereur répliqua : « *Ah! si vous parlez de ce temps-là, peut-être ai-je eu tort; j'aurais pu, il est vrai, l'accepter, mais de plus vastes projets m'ont arrêté.* »

La paix avec la Prusse fut signée et la ratification échangée, sans que les préliminaires en eussent été alignés

et qu'on fût instruit des articles qui en faisaient la base. C'est huit heures après le départ de l'empereur Alexandre qu'on signa ces préliminaires, signature que Napoléon hâta, et, quoique le Roi s'y refusât durant cinq jours, il fallut finir par céder à la force.

Dans une des dernières conversations, ou du moins entrevues de Napoléon et du Roi, l'Empereur fixa ce dernier fort longtemps, le regardant du haut en bas; puis, examinant ses pantalons gris, il lui dit : « *Vous êtes oblige de boutonner tous les jours tous ces boutons-là? Est-ce par en haut ou par en bas que vous commencez?* »

Napoléon a beaucoup flatté la nation russe, l'a louée avec excès, disant à l'empereur Alexandre « *qu'il avait une estime particulière pour la Russie; mais,* lui dit-il, *pourquoi vous entourez-vous d'autres gens que de Russes? Je n'aime point ces Livoniens... Pourquoi ne point donner leurs places à des Russes? — Mais, Sire,* répondit Alexandre, *je pense que vous seriez aussi étonné que je le suis en ce moment, si je vous disais qu'un Alsacien n'est pas Français.* »

Entrant un jour chez Alexandre et ne le trouvant pas, Napoléon sut que le Maréchal de la Cour, le comte Tolstoï, qu'il distinguait beaucoup, se trouvait chez lui; il alla dans sa chambre et l'entretint longtemps des affaires. Il finit par lui déclarer : « *Répétez bien à votre Empereur, mon cher Comte, que tout ce que je fais pour la Prusse, je le fais à cause de lui et nullement à cause des beaux yeux de la Reine et bien moins encore pour le Roi.* »

Dès le premier jour où l'empereur Alexandre fut établi

à Tilsit, Napoléon lui dit après dîner : « *Je viendrai prendre le thé chez vous.* » Tout fut préparé. Napoléon arriva, Alexandre versa le thé, mais la tasse de Napoléon resta sur la table sans qu'il y touchât. Le lendemain, de même; Alexandre, le troisième jour, demanda à Napoléon *s'il désirait du thé. — Oui, dans une heure. — Plus tard* », fut sa réponse, mais jamais il n'en goûta.

Après la conclusion de la paix avec les Russes, le général de Bennigsen ne cessa de parler des forces de l'armée assurant qu'elle se montait à 160 000 hommes prêts à combattre et que, dans un moment si favorable, on perdait la tête si on faisait la paix. Il tâchait ainsi de rejeter sur l'empereur Alexandre les torts de la négociation et la précipitation des démarches, tandis que lui, son parti, les gardes Preobrajenski et le grand-duc Constantin y avaient déterminé l'Empereur. On dit que le Grand-Duc est allé jusqu'à rappeler à son frère la mort et le genre de mort de leur père, lui faisant par là appréhender qu'il pourrait bien avoir le même sort.

Dans la dernière conversation du Roi avec Napoléon, Sa Majesté lui ayant fait quelques représentations relativement aux articles de la paix qui lui étaient prescrits, Napoléon, s'impatientant des difficultés que le Roi lui faisait, lui dit avec un sourire amer, après l'avoir regardé quelque temps : « *Votre Majesté oublie qu'elle n'est pas dans le cas de traiter avec moi et que ce n'est qu'avec l'Empereur de Russie que je négocie.* »

Avant la présentation du comte de Goltz à Napoléon, celui-ci fit des difficultés pour recevoir un négociateur prus-

sien avec d'autre mission que celle de la signature du traité. Le Roi lui ayant cependant fait observer que le comte de Goltz devait entamer auparavant des négociations préalables, Napoléon lui répondit avec vivacité : « *Négociez si vous voulez, négociez deux ans, je n'y changerai pas un mot pour cela.* »

Dans son premier tête-à-tête avec la Reine, Napoléon s'entretint de littérature, de botanique, de musique et de mode.

CHAPITRE XII

(1808-1809)

Retour à Kœnigsberg. — Maladie et fin touchante de la jeune princesse Louise Radziwiłł. — Ministère de M. de Stein. — Alexandre à Kœnigsberg. — Entrevue d'Erfurt. — Stein éloigné du Roi. — Voyage du Roi et de la Reine à Saint-Pétersbourg. — Petits récits de Kœnigsberg. — Retour de la Cour et de la princesse Louise à Berlin.

Nous passâmes le 1er janvier encore réunis à Memel. Toute la famille royale partit le 3 et nous y restâmes bien solitairement. Loulou se remettant, je pus les rejoindre le 31 à Kœnigsberg et ce ne fut qu'au mois de mars que la fièvre se déclara chez Loulou, sa toux augmenta et ses forces diminuèrent.

Pour le jour de naissance de la Reine, il y eut un dîner de Cour. M. de Geertz vint porter les félicitations de mes parents. Il était le premier de la maison paternelle que je revoyais depuis 1806. Il nous était très dévoué et j'appris par lui beaucoup de détails sur mon frère Louis que j'ignorais jusque-là, ainsi que de tout ce qui s'était passé à Berlin (1).

Peu de jours après, mon frère Auguste arriva aussi. Ce

(1) La Princesse apprit alors, entre autres intéressants détails, que c'était à son père, le prince Ferdinand, que les clefs de la ville de Berlin avaient été remises le 5 décembre 1807.

fut une douloureuse réunion. C'était le seul frère qui me restait encore. Intimement liée avec les deux aînés, auxquels j'eus le chagrin de survivre, je n'avais aucun rapport avec Auguste, que la tendresse de ma mère avait entièrement isolé de nous. Je fus cependant très touchée de ne pas le trouver indifférent à mes peines et de le voir très ému en sentant ma pauvre Loulou si près du moment où elle allait m'être ravie.

Depuis la paix de Tilsit, Auguste avait eu la liberté de retourner en Prusse. Pendant sa détention, il avait habité plusieurs villes de province en France et avait passé par Paris en revenant à Berlin. Il resta quelque temps avec mes parents et arriva à Kœnigsberg avec M. de Clausewitz, qui l'avait accompagné en France.

Dès les premiers jours d'avril l'état de Loulou empira. Le 2 avril, veille de sa mort, j'étais assise près d'elle, je tenais ma main sur sa poitrine agitée et je vis ses regards se fixer sans cesse sur une antique pendule vis-à-vis d'elle : « *Que regardes-tu, mon enfant?* » lui dis-je. Elle me répondit : « *L'ange qui est sur la pendule, le vois-tu, maman?... — Non, mon enfant, je ne vois rien. — Mais vois donc, chère maman, l'ange est placé sur deux heures et demie.* »

J'approchai ma tête tout près de la sienne, pensant qu'un reflet de soleil lui donnait cette illusion ; mais je ne vis rien. Loulou cependant y portait toujours ses regards, jusqu'à ce qu'il fit tout à fait sombre, et répéta plusieurs fois. « *Certainement, chère maman, l'ange est sur deux heures et demie!* »

LOUISE DE PRUSSE, PRINCESSE ANTOINE RADZIWILL
(1770-1836)

SES QUATRE ENFANTS
D'après un dessin fait en 1808, à Memel, par le Prince Antoine Radziwill

Vingt-quatre heures plus tard, *à la même heure,* elle était un ange au ciel !

M. de Brancion était allé promener mes garçons pendant que leur sœur se mourait. Quand ils rentrèrent, Guillaume et Ferdinand se jetèrent dans mes bras en sanglotant et me dirent : « *Schicke Loulou nach Berlin, sie muss bei uns, nicht hier bleiben* (1). » Il en fut ainsi, et au bout de huit jours, sa vieille bonne l'enmena à Berlin, où elle fut déposée près de sa sœur Hélène.

Le jour où partit ce triste convoi, je changeai de maison. Mes amis et mes connaissances s'étaient occupés de moi avec beaucoup d'amitié et jamais je ne perdrai le souvenir du touchant intérêt de la Reine.

Mon mari fut obligé de partir pour Varsovie, où sa sœur Angélique très sérieusement malade devait consulter les médecins. Peu après, M. de Brancion et Pauline Néale me quittèrent pour aller à Carlsbad et je restai seule avec mes enfants. Je m'intéressai alors à leur instruction, ce qui fut une distraction pour moi dans mon isolement.

Mon frère Auguste était retourné chez ses parents, mais revint à Kœnigsberg au mois d'août, trouvant que ce séjour était plus convenable pour lui, tant que durerait l'occupation de Berlin et du pays par l'armée française. Le général Scharnhorst, chargé alors de la nouvelle organisation de l'artillerie, proposa à mon frère d'en devenir le chef. Il lui trouvait les connaissances, le zèle et l'application nécessaires pour servir dans cette arme. Auguste suivit les

(1) De l'allemand : « Envoie Loulou à Berlin ; il la faut chez nous, elle ne doit pas rester ici. »

conseils de M. de Scharnhorst et obtint par là une heureuse influence, qui lui donna l'occasion de déployer ses talents et de se faire dans la suite une belle réputation militaire.

M. de Stein était à Berlin pour conférer avec l'intendant général, M. Daru, des moyens d'adoucir au pays les dures conditions imposées par Napoléon. Peu avancé dans ses négociations, il revint au mois de juillet à Kœnigsberg et remit au ministre de Voss le soin de terminer les conférences entamées.

Ces deux Ministres n'étaient pas amis; M. de Voss avait vu avec regret M. de Stein rentrer aux affaires et obtenir une grande influence.

M. de Stein, avec les talents les plus éminents et un esprit très distingué, n'avait aucune connaissance des hommes et nulle défiance vis-à-vis de ceux qui parvenaient à le séduire par une apparence de nobles sentiments. Aussi ne pouvait-on le voir sans inquiétudes s'en remettre à M. de Voss pour conclure avec les autorités françaises.

Parmi les employés prussiens, un grand nombre étaient ennemis de M. de Stein. A son retour au Ministère, il leur avait réduit, avec sévérité, les salaires, qu'indépendamment de leurs fortes pensions, on leur payait journellement sans égard à l'épuisement des caisses royales.

Lorsqu'il dut supprimer ces abus, le mécontentement se manifesta dans tous les bureaux. Ceux qui, plus équitables, convenaient de la nécessité de la réforme, étaient souvent irrités par la violence du caractère de M. de Stein,

qui souvent s'emportait sans ménagement contre ses meilleurs amis.

Au mois de septembre, une entrevue entre l'empereur Alexandre et Napoléon devait avoir lieu à Erfurt. En s'y rendant, Alexandre passa par Kœnigsberg. Je ne l'avais pas vu depuis la paix de Tilsit; je m'aperçus de suite qu'il n'était pas sans embarras. Il vint me voir, mais pas seul comme autrefois. Il était accompagné de ses généraux et de ses aides de camp.

La veille du départ de l'Empereur, le *Moniteur* contenait une certaine lettre de M. de Stein au prince Wittgenstein, qui se trouvait alors à Hambourg; cette lettre avait été saisie à la poste. Elle fut imprimée dans toutes les gazettes et entraîna autant d'embarras que de difficultés. M. de Stein croyait avoir confié cette lettre à un homme sûr, mais il s'était trompé!

L'empereur Alexandre fit, à Kœnigsberg, la connaissance plus intime de M. de Stein; il causa beaucoup avec lui et fut enchanté de ses idées, de sa franchise, de la noblesse de son caractère et félicita à plusieurs reprises le Roi d'avoir pu donner sa confiance à un homme aussi distingué.

L'Empereur fut aussi peiné que nous de l'article du *Moniteur*. Il sentit la nécessité de conserver M. de Stein au Roi et s'engagea à arranger cette affaire à l'entrevue d'Erfurt.

Chez nous, les ennemis de M. de Stein espéraient que cette affaire l'éloignerait du Roi; on excitait la Reine contre lui, afin qu'elle influât sur l'opinion du Roi. Mais celui-ci,

bien que fâché de cette lettre et de l'imprudence qui en avait amené la publication (1), estimait trop M. de Stein pour renoncer si facilement à lui. Il résolut d'attendre les nouvelles qu'Alexandre enverrait d'Erfurt.

M. de Stein proposa au Roi d'être envoyé au fort de Pillau, jusqu'à la réponse de Napoléon, que cette déférence pouvait adoucir. Mais le Roi refusa.

Mme de Berg vint passer quelques mois auprès de la Reine; elle s'y trouva péniblement embarrassée à cause de son ancienne et intime amitié avec M. de Stein et de la défiance qu'il inspirait à la Reine.

Mme de Berg aimait tendrement la Reine, elle mettait un grand prix à sa confiance. Fière de l'influence qu'elle exerçait sur son esprit, elle aurait désiré en profiter pour la réconcilier avec le Ministre. Mais ce fut en vain.

La Reine croyait que, dans la position du Roi, il fallait un ministre d'un caractère moins décidé dans ses opinions. Elle conservait d'ailleurs l'espoir du retour du comte de Hardenberg, dont l'esprit conciliant, les belles manières et le dévouement pour la Reine lui faisaient espérer un grand

(1) Cette lettre, dont le but était de fomenter une révolte dans le royaume de Westphalie, avait éveillé le courroux de Napoléon contre M. de Stein. Déjà inquiet de la popularité du Ministre, qui s'appliquait à préparer la régénération de sa patrie par l'établissement de réformes libérales, l'Empereur saisit cette occasion pour réclamer son renvoi. Stein devint ainsi l'adversaire personnel de Napoléon; le roi de Saxe, allié des Français, comprit de suite la conduite qu'il devait adopter vis-à-vis de ce Ministre et ordonna à son Conseil d'État de séquestrer les biens qu'il possédait dans son duché. Le revirement des événements permit plus tard à Stein de se venger cruellement des sévérités de Frédéric-Auguste envers lui. En 1813, Stein fut l'un des plus ardents à pousser à la déchéance de ce Monarque.

avantage pour le Roi et un profit pour le pays. M. de Nagler, chargé des commissions du comte de Hardenberg pour la Reine, avait accès auprès d'elle. M. de Stein, quoique son ancien ami, ignorait ces négociations ; il n'apprit même que plus tard (en même temps que moi) que la Reine avait eu une entrevue avec le comte de Hardenberg, pendant une promenade avec la princesse Guillaume. Elle le rencontra aux environs de Kœnigsberg, où il ne voulait pas paraître, au moment où il se rendait dans ses terres, près de Riga, grâce à une permission qu'il venait d'obtenir de Napoléon.

Les réponses d'Erfurt arrivèrent. Alexandre prévint le Roi qu'il dépendait de lui de conserver M. de Stein et qu'il se réservait de lui rendre compte de bouche du résultat de ses négociations.

M. de Stein, qui avait cru jusqu'à ce moment à la nécessité de quitter le Roi pour ne pas entraver les négociations avec les autorités françaises, reprit courage, pensant qu'il pourrait encore être utile à son maître. Pourtant, on travaillait toujours contre lui auprès du Roi, qui resta inébranlable.

Le prince Guillaume avait suivi Napoléon à Erfurt, lorsque celui-ci quitta Paris. Le traité qu'il avait conclu était beaucoup plus désavantageux que le Roi ne s'y attendait. M. de Stein en fut mécontent ; l'intercession de l'empereur Alexandre n'y changea rien et lorsque le Prince arriva, presque en même temps que lui à Kœnigsberg, le traité était conclu et ratifié (1). En compensation, Alexandre

(1) Le 7 novembre, le prince Guillaume avait été reçu par l'Empereur à Paris et il avait conclu avec lui les conditions d'un traité permettant

apporta au Roi la certitude que Napoléon ne s'opposait plus à voir M. de Stein conserver sa place.

Le grand-duc Constantin précéda de vingt-quatre heures son frère Alexandre et nous fit une description très comique du séjour à Erfurt et de la manière dont Napoléon traitait les Souverains qu'il y avait rassemblés. Il les interpellait impérativement : « *Roi de Bavière!* » — *Roi de Saxe!* » — « *Roi de Wurtemberg!* » Il n'y eut que ce dernier qui en témoigna de l'humeur.

Le comte de Dalberg, Prince-Primat, s'y trouvait aussi. Il était sourd; Napoléon, impatienté d'avoir à répéter sa question, et en dépit de la protection qu'il lui accordait, dit fort haut : « *Il devient tout à fait imbécile.* »

Les acteurs les plus fameux de Paris avaient été appelés par l'Empereur à Erfurt. Le lendemain du jour où on donna *Britannicus,* Napoléon fut mécontent de la manière dont Talma avait joué Néron. Il le fit appeler, pendant que le vieux duc de Dessau était dans son cabinet. Il lui dit : « *Vous avez joué Néron sans noblesse. Vous avez fait un geste qui n'était pas celui d'un Empereur. Voyez-vous, que je fasse comme cela!* »

Dès son arrivée, l'empereur Alexandre eut de longs entretiens avec M. de Stein pour lui rendre compte de ses conversations avec Napoléon et avec M. de Talleyrand, ainsi que des arrangements faits pour conserver M. de Stein au Roi.

l'évacuation des forteresses, accordant des facilités de paiement pour les contributions de guerre, à la condition expresse d'une alliance de la Prusse avec la France.

Je fus frappée de voir que le séjour d'Erfurt et ses rapports avec M. de Talleyrand avaient rendu à Alexandre beaucoup de confiance en lui-même

Il revint me voir comme anciennement, parla en détail de la position où il se trouvait lors de la paix de Tilsit. Je pus me convaincre qu'il s'était alors senti dans des circonstances très difficiles, qui ne lui laissaient pas la liberté du choix, et je suis persuadée que cette triste paix de Tilsit fut un motif de plus pour faire plus tard tout ce qui dépendait de lui, afin de réparer ses torts.

Je m'étonnais pourtant de voir l'empereur Alexandre accorder tant de confiance à M. de Talleyrand; mais il était convaincu que son influence forcerait Napoléon à renoncer à ses projets de conquête et à maintenir la paix en Europe. C'est surtout sur lui qu'il fondait ses espérances pour notre avenir.

Une lettre de ma belle-mère vint nous apprendre la triste nouvelle de la mort de notre chère Angélique. Partie de Puławy bien malade, elle succomba peu de jours après son arrivée à Vienne. Cette triste fin nous éprouva douloureusement.

Ce fut à ce moment-là que se décida le départ de M. de Stein. On discutait alors le voyage du Roi et de la Reine à Saint-Pétersbourg. Le Roi en trouvait la dépense trop forte pour ses moyens. Il pensait avec raison que, dans un temps où de si grands sacrifices étaient nécessaires, il ne fallait pas faire un voyage aussi dispendieux. La Reine, au contraire, le désirait vivement. Il l'intéressait, elle le

croyait politiquement avantageux et pensait qu'il inspirerait plus d'égards à Napoléon.

La Reine était en partie influencée par M. de Nagler et par son ami, M. de Schladen, alors ministre de Prusse à Saint-Pétersbourg. Tous mettaient beaucoup d'importance à entrer en opposition avec M. de Stein, auquel le Roi avait soumis la décision du voyage de Russie. Il trouvait, comme le Roi, qu'il fallait ou y renoncer, les circonstances ne permettant pas de le faire avec la dignité convenable, ou bien de le faire avec une dépense très au delà de ses moyens.

Il fut alors à peu près décidé que le voyage ne se ferait pas. Mais on profita de la discussion qui durait encore pour augmenter le mécontentement de la Reine contre M. de Stein et, enfin, ses ennemis finirent par triompher. Le Roi dit à M. de Stein qu'on ne cessait de solliciter auprès de lui le renvoi du Ministre, qu'on trouvait que ce serait un moyen de se concilier Napoléon, qui n'avait cédé qu'à regret aux sollicitations de l'empereur Alexandre.

M. de Stein n'hésita pas un instant et se disposa à retourner dans ses terres du pays de Nassau. En partant, il laissa au Roi et à son successeur un *testament politique* (1), dont il nous fit la lecture et qui fut suivi en partie.

(1) Dans ce testament politique, Stein fait un exposé des améliorations urgentes qu'il se proposait d'apporter dans l'administration du pays. En voici la base : 1° *Détruire* la désharmonie qui règne dans le peuple en lui accordant des droits, sa liberté, assurant par là sa fidélité au Roi; *supprimer* le droit de justice héréditaire dans l'administration des propriétés et la juridiction patrimoniale; abolir les corvées et les règlements

La Reine et Mme de Berg vinrent souvent chez moi. La Reine me parlait beaucoup de la nécessité du renvoi de M. de Stein. Je lui rappelai tout ce que l'empereur Alexandre avait dit à ce sujet; mais la Reine ne changea plus d'idée, et Mme de Berg, en dépit de tout son attachement pour M. de Stein, n'osa plus s'opposer à la Reine. Avec un cœur adorable et beaucoup d'esprit, la Reine ne savait pas toujours surmonter cette faiblesse de caractère, qui la soumettait aux opinions de ceux qui intriguaient auprès d'elle.

C'est le 10 décembre que M. de Stein nous quitta et

établis sur la domesticité; *améliorer* la condition du paysan, seuls moyens de maintenir le pouvoir absolu, de relever l'esprit national et de ne pas paralyser la liberté des sujets. 2° Donner à chaque bourgeois actif un droit de représentation nationale, sans distinction de rang ou de métier. Amener une réformation dans la noblesse, lui laissant toute liberté d'entreprise ou de carrière, sans lui enlever ses prérogatives, ni la dignité de son rang; établissant par là un lien entre les classes formant un tout attaché à la nation. 3° Arriver à l'obligation générale pour *toutes les classes* d'être appelées à la défense du pays et de s'en faire un devoir Éveiller chez le peuple le *sens religieux*, en améliorant l'état ecclésiastique, en soignant le choix des candidats, en pourvoyant aux institutions religieuses et en réorganisant un service divin régulier. Enfin, et surtout, veiller à l'*éducation* et à l'*instruction de la jeunesse*, les basant sur une méthode de principes, non exclusive, mais capable de lui insinuer l'amour de Dieu, du Roi et de la Patrie. « *En suivant ces éléments, on arrivera,* dit M. de Stein, *à former une race vigoureuse au moral comme au physique, nous permettant d'envisager avec confiance un meilleur avenir.* »

Cet écrit fut envoyé à M. de Schœn, intendant supérieur de l'administration, et ne fut publié qu'après les guerres par une voie inconnue, au moment où la Prusse prenait un nouvel essor. Il fit une profonde impression sur les Allemands, qui lirent dans le *Testament politique de M de Stein* l'expression formelle de la base sur laquelle devait se fonder leur future organisation.

Ce testament politique est daté du 24 novembre 1808. Il se trouve en entier dans la *Vie de M. de Stein*, par Pertz, IIe vol., p. 308.

que nous prîmes congé de ce digne homme qui fut toujours pour nous un ami bien fidèle. Le 27, le Roi, la Reine, le prince Guillaume et mon frère Auguste partirent pour la Russie.

Le 3 janvier naquit mon fils Boguslaw et j'étais déjà à peu près remise, quand le Roi et la Reine revinrent de Saint-Pétersbourg.

Ils étaient très satisfaits de leur voyage. On les avait reçus avec tout l'empressement et les attentions possibles. Il me parut, cependant, que les illusions de la Reine sur les avantages politiques qu'amènerait ce voyage avaient diminué et qu'elle revenait avec moins de confiance dans son avenir qu'elle n'en avait eu en partant.

Mon petit garçon fut baptisé, après le retour du Roi, par le prince Hohenzollern, évêque de Warmia (1). Il reçut le nom de Boguslaw, d'après un de ses ancêtres, gouverneur de Kœnigsberg, dont la fille épousa le second fils du Grand Électeur. Son tombeau avait été récemment découvert dans la cathédrale de Kœnigsberg, au Kneiphof (2).

Ce fut dans l'été de 1808 qu'on annonça au Roi qu'un vieux maçon, à son lit de mort, avait déclaré avoir, tout enfant, aidé son père à enfouir un trésor au Kneiphof. Il détailla le chemin qu'il avait pris et le caveau qu'on avait muré. Le Roi en permit la recherche. Tout se trouva comme le maçon l'avait indiqué; mais le trésor

(1) Il devint évêque d'Ermeland en 1818.

(2) Kneiphof est un des trois anciens faubourgs de Kœnigsberg, fondé en 1327. Le dôme y fut transféré en 1332.

n'y était pas. On découvrit dans le caveau muré les cercueils du margrave Albert et de ses deux femmes et celui du prince Boguslaw Radziwill avec la sienne.

Le Margrave était le dernier Grand Maître des Chevaliers régnants en Prusse. Il devint luthérien du temps de la Réformation.

On continua durant plusieurs jours les recherches au Kneiphof et on parvint, en enfonçant un mur, au chemin souterrain sous le Pregel (1), lorsqu'on vit tomber une quantité de sacs remplis d'argent. En examinant leur contenu on découvrit que c'étaient des monnaies récemment frappées et provenant de la caisse de l'Université qu'on avait dépouillée.

On s'amusa beaucoup de l'aventure. J'allai avec la Reine au Kneiphof voir les fouilles, et comme j'étais grosse, il fut décidé que si j'avais un fils, il s'appellerait Boguslaw, et que le premier fils de la Reine s'appellerait Albert; ce qui eut lieu huit mois après.

La guerre éclata alors entre la France et l'Autriche; les batailles de Ratisbonne et celle de Wagram se suivirent de près (2). M. de Steigentesch, envoyé par l'Empereur d'Autriche, était venu, peu de temps avant, pour engager le Roi à se joindre à ce souverain pour combattre l'ennemi commun. M. de Steigentesch, homme d'esprit, auteur dramatique, jugeait très mal le carac-

(1) Pregel est un petit fleuve en Prusse orientale.

(2) Du 19 au 24 avril 1809. Ratisbonne fut le centre d'opérations militaires importantes. Dans un de ces démêlés stratégiques, Napoléon fut contusionné par une balle au pied; la bataille de Wagram fut livrée contre l'archiduc Charles le 6 juillet de la même année.

tère du Roi. Il crut lui en imposer et manqua sa mission.

Ce fut un peu plus tard qu'arriva, du pays de Darmstadt, une femme qui venait demander la protection du Roi pour un procès qui allait se juger à Kœnigsberg. La comtesse de Tauentzien, dame d'honneur de la Reine, lui raconta que la femme en question était fameuse à Francfort-sur-le-Mein pour dire la bonne aventure et persuada la Reine de la faire venir.

La Reine la fit appeler chez Mlle de Tauentzien, en présence de son frère, le duc de Strelitz, et du Ministre d'État, M. G. de Humboldt. Elle imposa comme condition qu'il ne serait question ni de la mort du Roi, ni de la sienne, ni de celle de ses enfants.

La Reine demanda : « *Reviendrons-nous avant la fin de l'année à Berlin?* » La femme arrangea ses cartes et répondit : « *Oui, sans aucun doute.* » En effet, nous y fûmes la veille de Noël. La Reine demanda encore : « *Resterons-nous à Berlin? ou serons-nous forcés de le quitter?* » Elle répondit : « *Votre Majesté ne restera pas très longtemps à Berlin; mais elle y retournera après une courte absence et ne quittera plus jamais le pays.* » La dernière question de la Reine fut : « *Quel sera le sort de Napoléon? Sera-t-il toujours victorieux?* » Elle répondit : « *Les années* 10 *et* 11 *seront encore très difficiles pour la Prusse, mais l'année* 1812, *l'étoile de Napoléon pâlira et la Prusse acquerra un degré de gloire qu'elle n'avait jamais encore atteint.* »

Combien plus tard ces prophéties nous parurent importantes! La Reine revint, en effet, à Berlin, repartit ensuite

pour aller voir son père à Strelitz et n'en revint que morte ; et l'année 1812 confirma toutes les prédictions de cette femme.

M. Guillaume de Humboldt était de notre société habituelle. Il était très aimé du Roi et de la Reine. Il fut, avec le comte de Gneisenau, une consolation pour nous, depuis le départ de M. de Stein. Ils devinrent des amis sincères et fidèles dont le constant intérêt a embelli ma vie et pouvait nous enorgueillir.

La Reine était presque toujours souffrante. Elle prenait chaque soir un accès de fièvre, qui résistait à tous les remèdes, et après l'affligeante nouvelle de l'armistice entre l'Autriche et la France avec ses tristes suites (1), elle prit une crampe de poitrine, dont Hufeland fut très effrayé.

Le 3 août, fête du Roi, la Reine, se sentant mieux, décida de faire une promenade vers le château de Medenau, où je me rendis aussi. Il plut sans discontinuer; un orage survint, la Reine fut reprise de fièvre et on revint immédiatement en ville.

La Reine rentra si agitée, si souffrante qu'elle renonça à aller finir sa soirée chez le Prince Royal.

A la même date, un an après, le Roi me dit que, pendant cette orageuse soirée qu'il termina en tête à tête avec la Reine, *l'appréhension de son triste avenir s'empara ce jour-là de son âme.*

Notre retour à Berlin aurait pu s'effectuer, puisque la

(1) La bataille de Znaïm, gagnée par Marmont sur l'archiduc Charles le 11 juillet 1809, amena l'armistice de ce nom, qui fut pour les Autrichiens le prélude de la désastreuse paix de Vienne.

garnison française avait quitté la ville, mais le Roi préféra que la Reine fît ses couches à Kœnigsberg. Elle eut très heureusement un fils, qui s'appela Albert, comme il en avait été convenu.

Aussitôt que la Reine fut rétablie, le départ de la Cour pour Berlin fut décidé et la caravane se mit en mouvement dès les premiers jours de décembre. Ce n'est pas sans émotion que je quittai Kœnigsberg, où j'avais passé des années si importantes de ma vie, perdu ma fille chérie, reçu des marques si touchantes d'attachement, où tant d'épreuves avaient été notre partage, mais où, aussi, des consolations nous avaient été réservées. Combien j'ai souvent béni ces temps d'infortune envoyés par Dieu, puisque ce sont eux qui ont ramené mon cœur à lui.

Nous partîmes le 11 décembre; la saison avait rendu les chemins presque impraticables. Le second jour, nos voitures furent, vers le soir, embourbées dans un ravin et aucun moyen ne parvint à les en tirer avant le lendemain matin. Nous arrivâmes vingt-quatre heures plus tard que nous n'y étions attendus au beau château de Finkenstein, appartenant au comte et à la comtesse de Dohna.

Tous deux étaient des personnes très respectables. Pendant que le Roi était à Memel, beaucoup de serviteurs trouvèrent plus prudent de retourner dans leurs foyers; ce digne homme se rendit auprès du Roi, lui demanda de l'autoriser avec sa femme à l'accompagner, s'il était forcé de quitter son royaume. De plus, il lui offrit 20 000 thalers pour lever des escadrons, quoique depuis la bataille d'Eylau ses deux châteaux aient été occupés par le quartier général

de Napoléon et par celui d'un de ses généraux en chef.

Je demeurais dans la chambre où Napoléon avait couché. On voyait encore les arrangements faits pour loger Roustan (1) et Mme Walewska, qui le suivit à l'île d'Elbe, et après sa mort épousa le général Ornano.

Nous arrivâmes le 22 décembre à Berlin. J'avais couché la dernière nuit à Freienwalde, où Royer et Pauline Néale vinrent à ma rencontre. Tous deux me préparèrent à une réception très froide de la part de ma mère, qui prétendait que j'aurais pu revenir plus tôt à Berlin. La tendresse de mon excellent père, ses caresses pour mes quatre enfants furent ma consolation.

La rentrée dans notre maison sans notre Loulou, la visite de son tombeau à côté de celui d'Hélène, au jardin, furent des moments bien douloureux!

Le 24 décembre, nous allâmes au palais du Roi, y attendre son arrivée et celle de la Reine. Le vieux duc de Strelitz reçut sa fille à la descente de sa voiture et l'émotion fut générale en voyant l'amour, ainsi que le profond attendrissement avec lequel la Reine embrassa les genoux de son père.

Lorsque toute la famille fut réunie, je me sentis profondément troublée par le souvenir de mon frère Louis qui, *seul,* manquait au milieu de nous tous.

Le Roi et la Reine dînèrent ce jour-là chez mon père. Encore à Kœnigsberg, il m'avait chargée de le leur proposer. Toute la Cour, les Généraux et Ministres s'y trouvèrent.

(1) Mameluk de Napoléon Ier.

CHAPITRE XIII

(1810-1811)

Première réception à la Cour après le retour à Berlin. — Hardenberg chancelier. — La reine Louise part pour Strelitz. — Mort prématurée de la Reine. — Transport et obsèques des restes du prince Louis-Ferdinand au Dôme de Berlin.

Le jour de l'An, il y eut une grande Cour au Château. C'était une pénible soirée. Il était douloureux d'y revoir des personnes qui, dans ces temps d'épreuves, avaient eu une conduite équivoque et ce fut un moment difficile pour le Roi et la Reine. Celle-ci portait à cette Cour une simple robe en velours violet, sans broderies et sans diamants, et, pour tout ornement, seulement les poires de perles de la Couronne. Je ne l'ai jamais vue plus belle. Elle surmonta bientôt l'émotion qui s'était emparée d'elle en entrant dans cette salle des Chevaliers, où tous les regards se fixèrent sur elle.

Le 18 janvier, anniversaire du couronnement de Frédéric Ier, le Roi institua la fête de la distribution des Ordres. Cette nouvelle institution, qu'on regardait comme une imitation des fêtes de ce genre à Saint-Pétersbourg, déplut beaucoup. En général, on ne pouvait se dissimuler qu'un esprit de critique s'était emparé des Berlinois. Ce premier hiver à Berlin fut fort triste. J'eus cependant

le plaisir de voir mon père s'amuser de mes enfants et même ma mère prendre de l'intérêt pour Élisa, qui sut gagner son cœur. Louis et Blanche me furent rendus, d'après les intentions de mon frère. Ils étaient depuis trois ans chez M. et Mme Molière. Ma mère, mécontente de leur éducation, décida, peu avant mon retour, de me les confier, comme mon frère l'avait demandé dans son testament.

C'était une grande consolation pour moi de pouvoir remplir sa volonté; mais ce ne fut pas une tâche facile. Je fis, en conscience, ce que je crus utile pour ces pauvres enfants. J'avais encore peu d'expérience et je puis m'être trompée dans les soins que je leur ai donnés; mais je n'ai pas péché par manque de bonne volonté, et la tendresse de ces bons petits m'a bien dédommagée des sacrifices que j'ai pu faire pour eux.

Malade, je ne pus paraître le 10 mars à la fête de la Reine. Elle vint me voir le lendemain et me parla avec émotion de la manière dont le Roi avait célébré son anniversaire. Sans l'en prévenir, il avait fait annoncer la Cour, dans la salle blanche du Château (qui ne s'ouvrait que pour les fêtes des noces de la famille royale). La Reine fut péniblement saisie en y entrant et se dit : « *Das ist das Ende meiner irdischen Grœsse* (1)! » Elle n'y rentra plus.

La princesse Louise, fille de la Reine, tomba malade d'une fluxion de poitrine qui l'inquiéta beaucoup; la Reine fut pourtant obligée d'accompagner le Roi à Potsdam, où, comme anciennement, il voulut s'établir vers Pâques. La

(1) De l'allemand : « *Voici la fin de ma grandeur terrestre!* »

Reine vint tous les jours voir l'enfant; mais ces courses la fatiguèrent beaucoup et elle-même tomba malade. Je la trouvai, un matin, bien souffrante dans son lit. Elle toussait et était oppressée. C'était un retour de cette crampe de poitrine qu'elle avait eue en Prusse.

Cependant la Reine s'en remit et le Roi prolongea son séjour à Potsdam. La Reine me proposa de venir passer huit jours avec elle. Je m'y rendis le 1er juin. C'est la seule fois que j'ai habité sous le même toit qu'elle. Un matin, la Reine me fit dire de ne pas venir à l'heure accoutumée, qu'elle me ferait appeler. J'attendis jusqu'à une heure pour le dîner de Sans-Souci. Je trouvai dans l'antichambre de la Reine le comte de Hardenberg : il s'approcha de moi et me dit, non sans une certaine émotion, qu'avec le consentement de Napoléon, le Roi venait de le rétablir dans ses anciennes fonctions.

La Reine était très heureuse de voir ses vœux s'accomplir et le Roi de nouveau secondé par un homme dans les conseils duquel elle mettait tant de confiance. La Reine me conta que la nomination du comte de Hardenberg amènerait celle de M. de Humboldt comme ministre des Affaires étrangères, en remplacement du comte de Goltz. Le duc de Strelitz, frère de la Reine, avait beaucoup de part dans ce choix. M. de Humboldt était un homme d'un esprit très éminent; le Roi et la Reine en faisaient un si grand cas qu'ils ne doutaient pas que le comte de Hardenberg ne partageât leur opinion.

La Reine fut chargée du soin de l'en prévenir, puisque le Roi voulait le jour même tout décider avec le comte de

Hardenberg. Celui-ci parut au dîner de Sans-Souci et sa nomination comme Chancelier d'État, avec des pouvoirs très étendus, fut déclarée tout de suite.

Je restai l'après-dîner auprès de la Reine dans les chambres de Frédéric II. Le Roi vint nous y rejoindre, après un entretien prolongé qu'il eut avec le comte de Hardenberg. Il ne me parut pas satisfait et dit à la Reine : « *Vous vous êtes trompée, en croyant le Chancelier d'État disposé à donner le département des Affaires étrangères à M. de Humboldt. Il m'a fait beaucoup de difficultés. Il trouve que le comte de Goltz, sans être un homme de génie, n'a rien fait pour perdre sa place.* »

La Reine fut très surprise et désappointée. Elle répéta au Roi ce que le Chancelier lui avait dit à ce sujet avant le dîner. Le Roi pensa que la surdité du Chancelier d'État pouvait avoir amené ce malentendu. La Reine en jugea autrement, et je fus persuadée que le comte de Hardenberg ne s'était pas entièrement ouvert avec elle et qu'il craignait l'influence d'un homme de tant d'esprit, pour lequel les Majestés avaient autant de prédilection, et la Reine eut la conviction de s'être fait illusion sur la déférence du Chancelier à ses opinions.

Le comte de Goltz conserva sa place, M. de Humboldt n'obtint pas celle qu'on lui avait déjà annoncée et l'on ne tarda pas à s'apercevoir que le comte de Hardenberg, très jaloux de son pouvoir, ne travaillait qu'à l'augmenter. On désapprouva beaucoup que, sous prétexte d'alléger au Roi le poids des affaires, il cherchât à l'y soustraire et à lui éviter de s'en occuper comme il l'avait fait jusqu'ici.

Le 13 juin, fête de mon mari, la Reine m'écrivit pour le féliciter. Elle m'apprenait qu'enfin le Roi avait fixé son départ pour Charlottenbourg, séjour qu'elle aimait de préférence, et qu'ils allaient tous deux faire visite à son père, le grand-duc de Mecklembourg-Strelitz

Ils y arrivèrent le 16 juin et le 17, j'allai déjeuner chez la Reine. Nous y attendions l'arrivée de M. Ancillon, auquel ce jour-là la Reine remettait le Prince Royal. Le Roi venait de nommer Ancillon son instituteur. Je crois que Mme de Berg avait été consultée et que la Reine s'y décida, lorsqu'elle apprit que l'Impératrice mère de Russie avait fait faire des offres très avantageuses à Ancillon pour venir à Saint-Pétersbourg guider l'instruction des deux plus jeunes Grands-Ducs. Ancillon refusa et le Roi le nomma alors pour diriger celle du Prince Royal.

La Reine me parla longuement du jeune Prince avec autant de tendresse que de sollicitude. Elle n'était pas sans inquiétude sur l'avenir de son fils, dont elle craignait la vivacité et la violence de caractère vis-à-vis de la volonté prononcée du Roi, ainsi que la difficulté qu'elle aurait de les concilier. M. Ancillon arriva et je la quittai.

Depuis, j'ai souvent pensé (même avec attendrissement) à la joie que la Reine aurait éprouvée, si elle avait vu la touchante union qui s'établit peu à peu entre le Roi et le Prince Royal, leurs heureux rapports et combien ses vœux furent remplis.

La veille de son départ pour Strelitz, il y eut grand dîner à Charlottenbourg, auquel nous fûmes invités. La Reine était gaie et heureuse comme autrefois. Le Roi, la

voyant si contente, lui dit : « *Tu oublies que c'est demain lundi et que c'est contre tes principes de voyager un lundi.* » Elle rit et dit : « *Oh! rien ne porte malheur quand on va revoir son père!* »

On servit le thé dans la galerie du rez-de-chaussée. C'est là que nous avons pris congé de cette Reine si belle, si digne des regrets constants qu'on donna à sa mémoire.

Un refroidissement, pris la veille de son départ de Charlottenbourg, et un autre à Strelitz amenèrent la maladie qui nous a ravi la Reine. Le Roi revint au bout de deux jours à Charlottenbourg, où il fut pris de la fièvre tierce; bientôt les nouvelles de Strelitz devinrent alarmantes. Mme de Berg s'y rendit, elle n'était nullement rassurée; le 17 au soir, une lettre me donna un peu plus d'espoir, mais en allant le lendemain à Charlottenbourg, j'appris que le Roi venait de partir; ses deux fils aînés et les sœurs du Roi l'avaient suivi. Je passai une journée et une nuit de pénible attente; à sept heures du matin, le 20, la nouvelle du malheur si redouté nous parvint (1).

Dans le courant de cette même journée, le Roi revint. Je le revis le lendemain. Sa douleur était déchirante. Il permettait qu'on lui en parlât. Il s'étendait sur ces cruels détails, il racontait sa triste arrivée à Hohenzieritz, et les derniers poignants moments. Jamais deuil n'a été plus vivement senti! Jamais Reine n'a été plus regrettée!

L'arrivée à Berlin de son cercueil (qui fut d'abord déposé au Château dans la salle du Trône) et son enterre-

(1) La reine Louise mourut le 19 juillet 1810 à Hohenzieritz, où elle habitait pendant sa maladie.

ment au Dôme, où il resta jusqu'à ce que le tombeau de Charlottenbourg fut en état de le recevoir, furent des circonstances vivement senties et partagées par toutes les classes de la société. Une même douleur remplissait tous les cœurs.

Vingt-cinq années se sont écoulées depuis, et toujours les mêmes regrets sont donnés à la mémoire de cet ange de bonté! J'étais fort souffrante tout l'hiver et au mois de juillet, je mis au monde mon fils Władyslaw, qui fit dix-neuf ans mon bonheur.

Quelques mois avant, on transporta le cercueil de mon frère Louis (resté à l'église de Saalfeld depuis le malheureux combat du 10 octobre 1806) au caveau du Dôme à Berlin. Mon mari désira qu'on me laissât ignorer cet enterrement.

Ce fut dans la nuit du 21 au 22 mars (1), entre onze heures et minuit, sans pompe et sans les cérémonies d'usage, que se fit ce dernier transport.

Le cercueil était arrivé la veille à Bellevue ; les Princes de la maison, les Princes étrangers se trouvant alors à Berlin allèrent avec mon frère Auguste, mon mari, mes deux fils aînés et tous les officiers attachés à son souvenir le recevoir à la porte de Brandenbourg. Une escorte de cavalerie était allée le chercher à Bellevue et l'accompagna au Dôme. On évitait tout ce qui pouvait agiter les esprits, car l'opinion publique commençait à se prononcer assez hautement contre les Français.

(1) 1811.

C'est pourquoi l'enterrement de Louis eut lieu sans les cérémonies dues à sa naissance et à son rang militaire.

Le 10 octobre, cinquième anniversaire de la mort de ce frère chéri, je fus pour la première fois au caveau du Dôme, près de son cercueil, placé à côté de celui de mon bon frère Henri.

Mon frère Auguste partit alors pour la Suisse. On disait qu'il allait à Coppet chez Mme de Staël, pour y rencontrer Mme Récamier dont il était fort épris... Ma mère fut très agitée de ce voyage.

Vers la fin de l'automne, mes parents allèrent occuper la nouvelle maison qu'ils avaient achetée et fait arranger (1). Ce ne fut pas sans une vive peine que je les vis quitter ce *Palais de l'Ordre,* où j'étais née, où nous avions passé notre enfance et notre jeunesse. Mais ma mère n'était pas attachée à ces souvenirs; elle était impatiente de s'établir dans sa nouvelle habitation, qui n'était achevée qu'en partie et dont mon père ne termina point le grand appartement.

(1) Comme *Grand Maître de l'Ordre,* le prince Ferdinand de Prusse avait toujours habité à Berlin *le Palais Saint-Jean,* situé sur le Wilhelmsplatz. Prévoyant qu'après lui, la Princesse, sa femme, ne pourrait pas y rester, le Prince acheta en 1811 une grande demeure, Wilhelmstrasse, 65, où la Princesse habita comme veuve, jusqu'à sa mort en 1820. Le prince Auguste en fut l'héritier et après lui le palais devint le Ministère de la Justice pour la Prusse.

TROISIEME PARTIE

A partir de la fin de l'année 1811, je n'ai plus noté les événements qui pouvaient offrir de l'intérêt; mais, depuis plusieurs années, j'ai de temps en temps fait des notices sur ceux qui me paraissaient les plus mémorables. Je vais tâcher de les recueillir et de les arranger comme suite à ces Mémoires (1).

Ruhberg, 1835.

LOUISE.

(1) Après quelques pages, le récit se continue sous la forme d'un Journal.

CASTELLANE RADZIWILL.

CHAPITRE XIV

(1812)

Irruption des Français en Poméranie. — Oudinot occupe Berlin. — Campagne de Russie. — Retraite de Napoléon. — Désastre et dissolution des armées françaises et auxiliaires.

Le 29 février, des nouvelles très inattendues nous parvinrent; l'entrée des troupes françaises en Poméranie causa un effroi partagé par toutes les classes; le 2 mars, à un dîner chez le Roi, il reçut et lut une lettre qui devait contenir quelque nouvelle importante, car le Roi prit un air agité et préoccupé qui me frappa.

Après le dîner, Sa Majesté rentra chez lui; on appela successivement ses aides de camp. A mon retour à la maison, mon mari m'apprit que le maréchal Oudinot, avec 15 000 hommes sous ses ordres, se trouvait déjà sur territoire prussien, traversant les États du Roi, sans que celui-ci en eût été prévenu et qu'il sût leur destination.

On me dit que le Roi était exaspéré et qu'on pensait à tous les moyens possibles pour succomber avec honneur, les armes à la main.

La consternation ne dura pas longtemps. Elle fit place à l'indignation générale.

Toute la soirée, les nouvelles se succédèrent. On

entrait, on sortait de chez nous; on savait les Ministres et les Généraux réunis chez le Roi et nous nous attendions à une nuit d'alarme. Vers dix heures, la princesse Guillaume arriva, très préoccupée, mais ne parvenant pas plus que nous à apprendre ce qui se passait. Enfin, survint Gneisenau. Il venait du palais du Roi et nous raconta qu'un courrier, expédié de Paris par notre Ministre, M. de Krusemarck, avait apporté un traité qu'il s'était vu obligé de signer, lequel accordait à Napoléon le passage des troupes françaises se portant sur la Vistule.

Le courrier de l'Empereur ayant devancé celui envoyé à Sa Majesté, ce retard devint la cause de notre si vive agitation.

Le traité fut ratifié par le Roi et il ne nous resta plus de doute sur la guerre qui allait éclater avec la Russie.

Des officiers et des généraux furent envoyés par le Roi au maréchal Davoust pour tout régler au sujet du passage des troupes françaises. Le désespoir fut à son comble dans tous les cœurs dévoués au pays. Tous ceux qui s'étaient prononcés contre Napoléon voulaient, ou devaient abandonner Berlin. Ils craignaient même de compromettre le Roi en y restant; d'autres, comme Clausewitz et Dohna, ne voulaient à aucun prix servir avec les Français. Il régnait une triste incertitude sur les devoirs à remplir et ce fut un temps excessivement douloureux.

Blücher fut au nombre de ceux qui empêchèrent beaucoup de jeunes gens de quitter leur patrie. Il me paraissait mal d'abandonner le Roi dans un moment si difficile et j'estimais ceux qui, contre leurs convictions, lui appor-

taient le sacrifice de leurs opinions (1), tandis que je comprenais aussi ceux qui ne pouvaient se décider à partager la honte qui pesait sur nous.

Le maréchal Oudinot et son corps d'armée arrivèrent bientôt et, le 6 mai, le prince Guillaume, frère du Roi, fut obligé de donner un grand bal, où il fallait paraître. Il était bien pénible d'y voir des hommes méprisables, qui avaient cherché et obtenu la protection des autorités françaises pendant l'occupation de la Prusse, triompher de nouveau et devenir les arbitres de nos destinées. Gneisenau fut le seul à modérer mon agitation. Il me disait en par-

(1) Déjà, à la fin de janvier, le Roi avait reçu, par un courrier de Paris, une dépêche du général de Krusemarck, lui faisant part qu'après un long entretien avec le duc de Bassano et un ordre péremptoire de Napoléon, la Prusse devait se décider pour une alliance avec la France contre la Russie. L'Empereur avait déclaré que l'armée française devait traverser la Prusse en échange d'une diminution de 12 millions de francs sur les contributions qui restaient à payer. Mais l'armée prussienne ne devait se monter en tout qu'à 42000 hommes, dont 20000 devaient s'unir à l'armée française, en donnant trente millions pour les entretenir, tandis que les autres seraient distribués dans différentes forteresses, d'après les ordres de l'Empereur. En cas de guerre, le Roi avait l'obligation de se réfugier à Breslau, dont une certaine partie environnante resterait neutre.

Le 24 février, le Roi reçut de Napoléon un autre traité à signer. Dans un article tenu secret, la Prusse devait s'engager à soutenir la France contre l'Espagne, l'Italie et la Turquie. Elle devait faire la guerre avec la France contre la Russie, laissant libre, dans tout le pays, le passage des troupes françaises. Il ne faisait exception que pour Colberg, Graudenz et la haute Silésie. Le Roi devait s'engager à n'opérer aucun mouvement militaire durant la présence des troupes françaises en Prusse ou en Russie.

Le Roi, se méfiant de la Russie, hésita à accepter l'alliance qu'Alexandre lui proposait alors, et le 5 mars, il signa les deux traités, ce qui permit aux Français d'envahir la Prusse.

Cette conclusion amena la démission de Scharnhorst, Gneisenau, et Boyen, déjà demandée depuis longtemps par Napoléon ; exemple qui fut vite suivi par Chazot, Clausewitz, Dohna, Goltz, Lützow, et bien d'autres excellents officiers.

lant avec respect du Chancelier d'État (1) : « *Ne le jugez pas sur les apparences.* »

Cependant, on déclara que 20 000 hommes de nos troupes allaient se joindre aux armées françaises et faire la guerre à la Russie. Les armées françaises avaient la liberté de traverser les États prussiens, comme bon leur semblait; Berlin et Potsdam étaient seuls exceptés de ce passage et de la garnison étrangère.

Nous perdîmes dans ce temps notre ami le comte de Gneisenau. Il déplaisait aux autorités françaises et trouva plus prudent d'entreprendre un voyage en Russie, en Suède, en Angleterre, où il pouvait rendre des services plus efficaces au Roi qu'en restant à Berlin.

Le Comte prit congé de nous avec émotion, car il n'était pas sans alarmes pour la sûreté du Roi. Je me flattais encore qu'il exagérait les dangers dont Sa Majesté était menacée.

Le comte Tchernitcheff, qui avait été envoyé en mission à Paris, arriva à Berlin et repartit aussitôt pour Pétersbourg. On le disait chargé de propositions d'accommodement de la part de Napoléon pour l'empereur Alexandre, malgré les traités conclus et ratifiés.

Huit jours après on apprit que le maréchal Oudinot allait avec 19 000 hommes occuper Berlin, et que nos troupes évacueraient la ville. On avait commencé à se calmer. Cette nouvelle fut un nouveau coup de foudre.

Le Chancelier d'État écrivit à tous les membres de la

(1) Comte de Hardenberg.

famille royale pour les rassurer sur le départ de nos troupes et l'occupation étrangère, leur disant que cette mesure était devenue nécessaire par les conditions signées entre le Roi et l'Empereur.

Quand, le 26 mars, cet ordre s'exécuta, un tel sentiment de douloureuse humiliation s'empara de mon cœur, que, pour la première fois, je remerciai Dieu d'avoir soustrait mon excellent frère aux jours de honte que nous devions subir.

Le Vendredi Saint, mon frère Auguste reçut l'ordre d'aller en Silésie, pour en inspecter les forteresses, puis d'y attendre des ordres ultérieurs à Breslau. Certes, il y était mieux et plus convenablement qu'à Berlin; même ma mère en sentit l'avantage pour lui.

Clausewitz et tant d'autres ne différèrent plus leur départ; la mission de Russie, le comte et la comtesse de Lieven quittèrent Berlin et on ne put plus douter du commencement de cette nouvelle guerre.

J'avais espéré pouvoir me soustraire à la vue des Français, redevenus nos maîtres; mais il fallut au contraire reparaître dans le monde, et assister aux dîners que mon père donnait aux généraux français.

Après que le maréchal Oudinot ainsi que tous les officiers de son état-major eurent dîné à Potsdam chez le Roi, mon père nous ordonna de venir à celui qu'il leur offrit à son tour. J'étais dans un état d'agitation que j'eus beaucoup de peine à contenir. Oudinot avait une figure noble et une expression qui cependant devait prévenir en sa faveur, mais l'image de mon frère, toujours présente à

mes yeux, m'empêchait de surmonter le froissement de mon cœur.

Mon frère Auguste, qui était à la veille de son départ, dut encore assister à tous les dîners donnés aux généraux français et à celui offert par le maréchal de Kalckreuth, où Auguste fut le seul Prince de la Maison invité. Dans son incroyable soumission à la domination française, Kalckreuth eut l'inconcevable déférence de donner le rang au Maréchal de France sur le Prince de Prusse. Mon frère s'en plaignit au Chancelier d'État, qui ordonna au maréchal de Kalckreuth de lui en faire des excuses.

Le 12 avril, Auguste partit pour la Silésie. Il était ému en nous quittant, plus même que je ne m'y attendais, d'après son caractère froid. Tout désir que j'avais eu de me rapprocher de lui était resté sans succès; ma mère eût été jalouse des sentiments qu'il aurait pu avoir pour moi; elle entretenait dans son cœur de la défiance, quoique en politique nos opinions nous rapprochassent toujours.

Le maréchal Oudinot avait exprimé au Chancelier d'État le désir de Napoléon qu'un des Princes de Prusse servît au corps d'armée qui allait rejoindre les troupes françaises. Le Roi fit faire la communication de cette proposition à Auguste, qui déclara que, si le Roi lui ordonnait de se rendre à l'armée, il obéirait; mais que, de lui-même, d'après ses principes, il ne pourrait jamais s'y décider, et il se hâta de partir pour son poste, en Silésie.

Son refus fut communiqué au maréchal Oudinot et à M. de Saint-Marsan, qui avait aussi été chargé d'appuyer cette proposition.

Victor de Caraman faisait partie de l'État-Major de l'armée française et vint chez nous comme par le passé. M. de Narbonne fut nommé envoyé militaire de Napoléon auprès du Roi. C'était un homme aimable, de l'ancien régime. Mme de Staël, qui l'avait beaucoup connu, m'avait souvent parlé de lui. Elle le regardait comme un des hommes les plus distingués de la société d'alors.

M. de Narbonne se prévalut de l'amitié de Mme de Staël pour se faire présenter chez nous et, quoique sa position me le rendît gênant, il parvint souvent à me faire oublier qui était le maître auquel il appartenait et, maintes fois, il m'en raconta des détails curieux et intéressants.

11 mai. — Il est question de la probable arrivée de Napoléon à Berlin. Il va se rendre à Varsovie ou en Prusse et passera par ici. C'est un nouvel effroi, auquel je ne m'attendais pas.

24 mai. — Ce jour, où on croyait possible que Napoléon fût à Berlin, s'est passé tranquillement et sans cette arrivée si redoutée. Le Roi reçut l'invitation de se rendre à Dresde pour le 17. Le Chancelier d'État, le comte de Goltz, plusieurs généraux l'accompagnèrent, ainsi que le Prince Royal, avec le général de Gaudi et M. Ancillon.

Ce dernier prend beaucoup d'influence politique. Il fait des Mémoires pour le Roi, pour le Chancelier, et il semble prétendre au département des Affaires étrangères, ce qui l'occupe, dit-on, plus que l'éducation de son inté-

ressant élève. On le croit aussi jaloux de Humboldt et de l'influence qu'il inspire au Roi.

La guerre est déclarée et déjà des affaires d'avant-poste ont eu lieu (1).

20 juillet. — Les nouvelles des armées disent celles des Russes sur les bords de la Dwina, où ils ont reculé à mesure que les Français avançaient; mais il s'agit maintenant d'attaquer les retranchements russes et on s'attend à une bataille.

16 septembre. — Après la bataille de Smolensk, le Niémen et la Dwina sont au pouvoir des Français. Il n'y a plus que des combats d'arrière-garde. Alexandre est aux portes de Moscou et Napoléon l'y suit.

Le général de Phull avait fait le plan de la défense du Niémen et de la Dwina. Ce plan ne fut pas accepté; l'empereur Alexandre et ses généraux trouvaient l'armée trop faible pour suivre ce projet avec succès. Phull, offensé par ce refus, quitta le quartier général d'Alexandre. Barclay de Tolly reçut le commandement et se déclara pour le système de la défensive.

10 octobre. — Witebsk, Smolensk et Moscou sont au pouvoir de Napoléon, qui croyait y dicter la paix (2). Nous

(1) Napoléon passa le Niémen le 24 juin 1812 avec 230 000 hommes, suivis quelques jours après par 140 000 autres, ce qui faisait monter son armée à 370 000 hommes. Les opérations que l'Empereur méditait avaient pour but de couper les corps d'armée de Wittgenstein et de Bagration. Napoléon lui-même se dirigea d'abord sur Vilna, où il entra le 29 juin.

(2) L'expédition parut d'abord réussir. Partout les Russes furent battus,

venions de l'apprendre, lorsque nous recevons la nouvelle que les Russes en se retirant de leur ancienne capitale y ont mis le feu. Le général Rostoptchin doit avoir été le premier à livrer aux flammes son superbe palais. Son exemple fut imité. L'Europe du Nord et l'Allemagne sont dans l'admiration de ce grand et superbe dévouement.

L'incendie a réduit Moscou en cendres. On dit Napoléon très étonné et *très contrarié*. Les troupes, auxquelles il proclamait qu'avec la bataille de la Moskowa, Moscou les dédommagerait de leurs sacrifices, s'y trouvent maintenant dénuées de tout secours, avec l'espoir en moins de retourner triomphants en France : espoir probablement très différé.

Alexandre est à Pétersbourg et va s'aboucher avec le

à Witebsk, Smolensk, et enfin, le 7 septembre, la sanglante bataille de la Moskowa livra la ville de Moscou à Napoléon. Alexandre s'y était dirigé, après avoir quitté le quartier général de Vilna, toujours suivi par M. de Stein, qui ne cessait d'exciter ses compatriotes contre les Français par des pamphlets patriotiques. A l'approche de l'armée ennemie, Alexandre, avec sa suite, se rendit à Saint-Pétersbourg, où il arriva le 31 août, tandis que Napoléon faisait son entrée à Moscou le 14 septembre. Il s'établit au Kremlin, d'où il envoya des propositions de paix à l'empereur Alexandre. Tout Saint-Pétersbourg désirait alors cette paix; mais le Tzar resta inébranlable. Dans la nuit du 14 au 15 septembre, quelques incendies éclatèrent dans la ville. Ils se multiplièrent jusqu'au 16; et le 17, Moscou ne fut plus qu'un brasier. Napoléon dut se réfugier à une lieue de là, au château de Petrowskoï, tandis que la Grande Armée campait dans la banlieue. Dans l'attente d'une paix désirée, Napoléon perdit un temps précieux, prolongea trop longtemps son séjour à Moscou, qu'il ne quitta que le 18 octobre pour se diriger sur Smolensk, où il pensait prendre ses quartiers d'hiver. Sur la route du retour, son armée, saisie par un froid précoce, fut décimée et les rigueurs de la saison amenèrent la catastrophe de la Berezyna. Le 6 décembre, Napoléon se sépara secrètement de l'armée pour se rendre à Paris, où de sourdes rumeurs commençaient à se faire sentir.

Prince Royal de Suède (1) qui, dit-on, acceptera un commandement.

3 novembre. — Mon mari et Royer sont arrivés hier de Nieborów ; ils n'ont influé en rien sur les intentions du Palatin, ce qui va amener une rupture complète avec mon père, qui se décide à lui faire le procès pour obtenir le paiement de la somme d'argent que, par notre contrat de mariage, le Palatin s'était engagé à payer à son fils (2).

19 décembre. — C'est le 14 au soir que se répandit la nouvelle des revers de l'armée française. Pauline Néale vint me l'annoncer... On n'osait encore y croire... Chaque instant en portait cependant la confirmation. Bientôt, on sut que Napoléon avait abandonné l'armée, traversé en traîneau Varsovie, puis Posen, sous le nom de Caulaincourt, enfin Dresde, où il ne s'était arrêté qu'un moment. Nous eûmes alors la certitude de la dissolution des armées françaises et auxiliaires dont les débris se rassemblaient au Niémen.

La joie, l'agitation furent à leur comble à Berlin ; j'étais souffrante et ne bougeais pas de chez moi. Ma tête ne suffisait plus pour écouter toutes les nouvelles qui se succédaient d'une heure à l'autre.

(1) Bernadotte, prince de Ponte-Corvo. Le roi Charles XIII n'ayant pas d'héritier, les Suédois offrirent la succession au maréchal Bernadotte, qui l'accepta et n'était alors que Prince Royal.

(2) L'opiniâtreté du Prince Palatin provenait de ce qu'il croyait l'état de la Prusse si précaire qu'il pouvait sans danger se refuser aux prétentions du prince Ferdinand.

CHAPITRE XV

(1813)

Effervescence à Berlin. — Confirmation du Prince Royal de Prusse. — Départ secret du Roi et de ses fils pour Breslau. — Le maréchal Augereau avec ses troupes à Berlin. — Entrée des Russes dans la capitale. — Évacuation des troupes françaises. — Mission du prince Antoine au sujet des affaires de Pologne. — Spandau bombardé capitule. — Première communion des princes Guillaume et Ferdinand Radziwill. — Maladie et mort du prince Ferdinand de Prusse. — Berlin menacé. — Départ de la princesse Louise avec ses enfants pour Francfort-sur-l'Oder. — Bautzen. — Armistice entre les puissances.

19 janvier. — Nous étions depuis vingt-quatre heures dans une étrange agitation à Berlin. Le général Grenier occupait la ville; on disait qu'il avait l'ordre de se porter, sur l'Oder, à la rencontre des Russes, qui poursuivaient avec célérité l'armée des Français. Le 18, le Roi fut averti que le corps du général Grenier allait occuper tous les chemins menant en Silésie et en Saxe et qu'on s'assurait de tous les environs de Potsdam et de Paretz. Tout Berlin était dans la plus violente émotion; on craignait pour la sûreté du Roi, dont il était possible qu'on voulût s'emparer. Toutes les têtes se montaient, on se préparait aux scènes les plus tragiques; on entrait, on sortait de chez nous et on s'abandonnait aux plus sinistres idées, lorsqu'on apprit que le Prince Royal et le Chancelier

d'État étaient partis pour Potsdam, suivis par tous les membres de la famille royale, afin d'y assister à la confirmation du jeune Prince. Mon mari fut à cette cérémonie et en revint très ému, les circonstances du moment en doublant l'importance.

Le Prince Royal communia avec le Roi et, deux heures après, ils partirent tous les deux pour Breslau, en évitant les routes militaires que les Français, du reste, s'étaient bornés à occuper. Ce départ fut tenu si secret, qu'on ne l'apprit que douze heures après qu'ils étaient en route. Tant de précautions nous prouvèrent que les bruits du danger qui menaçait le Roi n'étaient pas dénués de fondement. Ses autres enfants le suivirent vingt-quatre heures plus tard; le Roi écrivit lui-même à toutes les personnes de sa famille pour leur dire qu'il leur laissait la liberté de le suivre à Breslau ou de rester à Berlin, s'ils le préféraient.

Mon frère Auguste, qui revenait justement à Berlin, repartit immédiatement pour rejoindre le Roi.

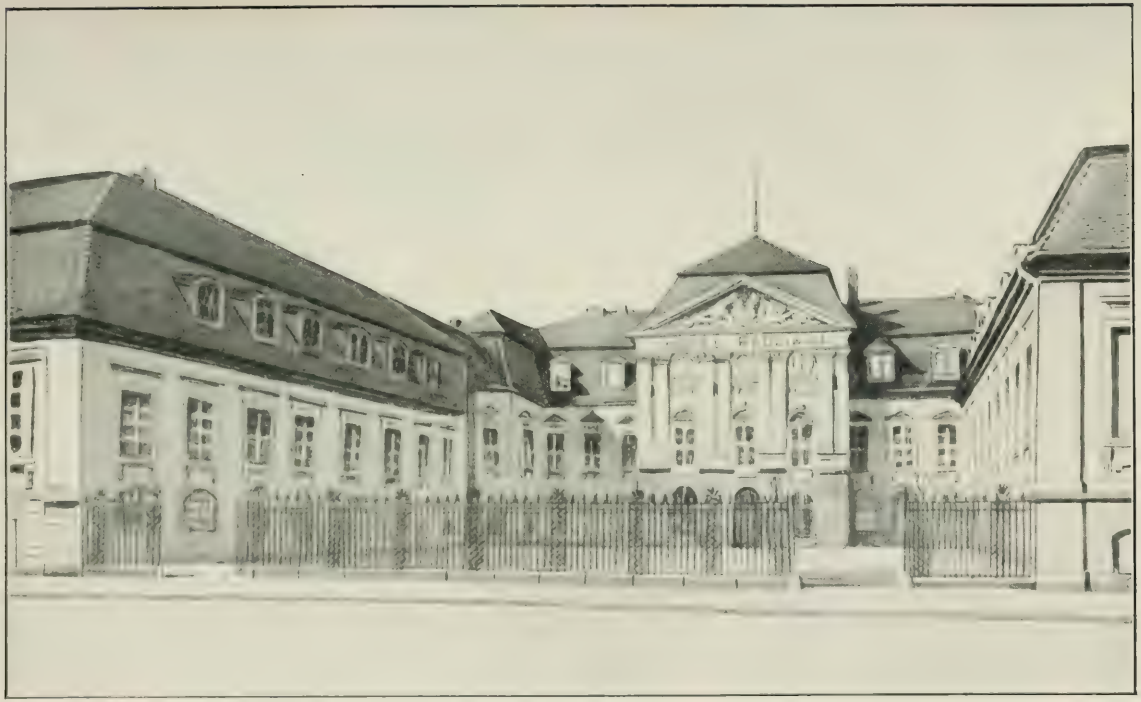
18 février. — Le 29 janvier, j'accouchai très heureusement de ma fille Wanda et je me remis si vite, que je pus jouir avec bonheur de mon heureux intérieur. On me conta en ce même jour que l'armée russe approchait de Berlin et que les Cosaques de l'avant-garde étaient peu éloignés de la capitale. Le maréchal Augereau commandait à Berlin, où il n'y avait que 2 à 3000 hommes de garnison. Le général Grenier, après plusieurs marches et contre-marches, avait replié son corps d'armée sur Berlin et sur Magdebourg. Il était pourtant à prévoir que les troupes

françaises n'évacueraient Berlin qu'à l'approche d'une armée russe assez considérable pour les y forcer et on savait que celle-ci était encore au delà de l'Oder.

20 février. — Ce matin, la bonne anglaise de mes enfants est entrée chez moi d'un air assez effaré pour me dire que les Cosaques avaient forcé la porte de Bernau et qu'ils parcouraient les rues de Berlin, où on allait se battre. Mon mari n'en crut rien et je pensais avec lui que la bonne personne, qui revenait d'une course, avait confondu les noms et les choses. Mon mari voulut voir par lui-même ce qui avait pu donner lieu à cette extraordinaire nouvelle. En revenant peu après, il me dit : « *Si je ne les avais vus moi-même, je n'aurais pu y croire; mais déjà sous les arbres, j'ai rencontré un détachement de Cosaques. Les troupes françaises ont perdu la tête, on tire les uns sur les autres. Le peuple remplit les rues, je viens de faire fermer les grilles de notre cour pour empêcher la foule de pénétrer jusqu'ici.* »

Bientôt, on se battit sur la place Guillaume et j'entendais, de mon lit, le feu de mousqueterie des troupes qui, de la porte de Potsdam à celle de Brandenbourg, se rencontraient dans la communication longeant notre jardin (1). Quelques imprudents firent tirer les cloches pour exciter les bourgeois à prendre les armes, afin de se joindre aux Cosaques.

(1) Le grand mur de la ville de Berlin se trouvait autrefois à la limite des jardins des hôtels de la Wilhelmstrasse et le chemin de communication n'y a été supprimé que vers 1870.



PALAIS RADZIWIŁŁ, A BERLIN, DE 1796 A 1875

Les cris des uns, les « hourras » des autres, le feu des tirailleurs, un orage fort inattendu dans cette saison, tout contribua à augmenter l'agitation de cette matinée. Jusqu'à cinq heures après-midi, nous ne pûmes parvenir à savoir ce qui se passait. Toutes les rues étaient barrées; des gardes étaient aux portes des maisons pour empêcher toute communication; enfin, vers le soir, les Cosaques, très inférieurs en nombre, se retirèrent sur Pankow et les villages adjacents. On avait perdu beaucoup de monde. Dès le soir, le maréchal Augereau fit amener canons et caissons à poudre dans toutes les rues et sur toutes les places publiques; enfin, on prit les mesures nécessaires pour contenir le peuple et maintenir l'ordre. Il faut convenir qu'il s'y prit avec sagesse et sang-froid. Il se doutait peu de ce qui le menaçait et cependant avec plus de connaissances locales et de promptitude Tchernitcheff eût fait le Maréchal et son état-major prisonniers dans sa propre maison.

21 février. — Les troupes françaises bivouaquent depuis hier dans toute la ville; la mèche allumée, les soldats se tiennent près des canons braqués dans toutes les rues, prêts à tirer sur le peuple, si on fait mine de s'ameuter. La gendarmerie veille à empêcher les Berlinois de commettre d'inutiles tentatives et à prévenir toute imprudence.

22 février. — Le calme semble reparaître un peu. Les rues sont libérées; les canons, les caissons et les bivouacs

sont installés sur les places publiques seulement, et les communications rétablies entre les maisons. Des retranchements sont élevés à toutes les portes de la ville. Quatre-vingts caissons à poudre sont entassés sur la place Guillaume, au milieu des bivouacs des troupes. Un accident pourrait amener les plus fâcheux résultats. J'ai fait quitter à mes enfants l'aile gauche de notre maison plus exposée que le reste. Nos salles sont le refuge de tous nos habitués et connaissances, notre maison, entre cour et jardin, offrant plus de sécurité que les autres. Cela fait une nombreuse société et Dieu me donne un courage dont je ne me serais pas crue capable. L'espoir que nous touchons enfin au terme de nos épreuves me fait supporter le moment présent avec confiance et sérénité.

Une grande partie de la garnison, composée de troupes italiennes, du corps du général Grenier, a une terreur panique des Cosaques. Ceux-ci frappent à coups redoublés aux portes de la ville. Les sentinelles à la fin ont crié : « *Qui vive?* » et les Cosaques, grimpant sur le haut de la muraille, ont répondu : « *Cosaques* » en leur faisant d'épouvantables grimaces.

Depuis qu'on circule de nouveau dans les rues, on y va pour être témoin de ces scènes.

La poste est arrêtée, toutes les nouvelles interceptées et nous ne savons rien du Roi, ni de ce qui se passe à Breslau. Je ne sais cependant qui a fait parvenir ici une proclamation du Roi à son peuple, demandant à tous ceux ayant atteint leur dix-septième année de s'armer pour défendre la patrie et de venir se joindre à ses drapeaux. L'enthou-

siasme est général; mais les difficultés, pour les Berlinois, de quitter la ville en état de siège sont presque insurmontables.

Guillaume va avoir dix-sept ans. Il brûle d'envie d'aller comme volontaire à l'armée.

2 mars. — Les bivouacs dans les rues sont rétablis et les arrangements pris par les troupes françaises font présumer que leur départ est probable. La nouvelle se répand que le maréchal Koutoussoff, à la tête d'une armée considérable, se porte sur Berlin et que la garnison française quittera la ville pendant la nuit. Le maréchal Augereau parcourt les rues depuis huit heures du soir et tout le monde reste sur pied.

3 mars. — Il était convenu, entre les Généraux des deux armées, que la garnison française passerait par la porte de Potsdam, tandis que l'armée russe entrerait par celle de Francfort. Il y eut des retards, ce qui fit que l'avant-garde cosaque atteignit encore l'arrière-garde française à la place Guillaume : j'entendis les coups de feu qui se tiraient de part et d'autre.

A onze heures, le calme se rétablit et toute la population de Berlin se porta à la rencontre des Russes. Heureux d'être délivrés de notre long esclavage, on se portait aux églises pour remercier Dieu. Les Russes furent accueillis partout avec des cris de joie. J'étais seule ce soir chez moi, lorsque je vis le fond de notre jardin rougi par une clarté extraordinaire. C'était Spandau, qui était incendié

par les Français, en dépit des conventions conclues entre Koutoussoff et le Vice-Roi d'Italie. Tout l'horizon était obscurci par les nuages de fumée que le vent amenait sur Berlin.

5 mars. — Le maréchal Koutoussoff, le général Benkendorff et tout l'état-major du Maréchal vinrent chez moi. Ils contèrent beaucoup de détails intéressants que nous ignorions. Le frère du général Benkendorff me raconta entre autres que l'empereur Alexandre, décidé, en dépit de ses revers, de ne pas accepter la paix, dit dans sa proclamation à son armée et à son peuple : « *Je remets à Dieu mon sort et le vôtre, puisse-t-il veiller sur nous!* » Napoléon, passant le Niémen, dit de son côté à ses troupes victorieuses jusque-là : « *L'empereur Alexandre remet sa cause à Dieu et moi, soldats, je me fie en vous* », et Dieu décida.

Les Russes parlaient, sans en douter, de l'alliance de la Russie et de la Prusse. On la désire beaucoup ici, mais rien d'officiel n'est connu. Berlin fut illuminé hier soir; une partie des troupes russes occupe la ville, le reste poursuit les Français.

14 mars. — Le comte Wittgenstein et l'armée russe sous ses ordres ont fait leur entrée à Berlin. Les Princesses y assistèrent du balcon du Château. Le 13, la ville leur a donné une fête; mais on n'apprend encore rien des rapports du Roi et de l'empereur Alexandre. Celui-ci mène à sa suite le ministre d'État, M. de Stein, qui était tombé

malade en arrivant à Breslau. Gneisenau, venant d'Angleterre avec des bâtiments chargés d'armes et d'uniformes, a débarqué à Colberg. Il est aussi à Breslau, où le Roi le nomma général. Clausevitz revient avec le quartier général de Wittgenstein.

15 mars. — On vient d'apprendre la paix souscrite entre l'Autriche et la Russie et les traités d'alliance souscrits entre le Roi et l'empereur Alexandre. On sent que l'accord le plus parfait règne entre les deux Monarques; mais on ignore les conditions du traité et on dit qu'il y a de gros nuages entre le Chancelier d'État et M. de Stein. Le Roi n'a vu ce dernier qu'un instant, au moment de rejoindre l'empereur Alexandre à son quartier général.

Aucun de nos Princes, ni de ceux qui sont au service du Roi n'ont été nommés à des commandements en chef, comme ils s'y attendaient. Le prince Guillaume (frère du Roi) et mon frère Auguste sont allés servir à l'armée de Blücher. Le prince d'Orange ne voulut pas en faire autant. Quoique les circonstances, en 1806, ne lui aient pas donné le droit de s'y attendre, il est si irrité de ne pas recevoir de commandement, qu'il a quitté l'armée, a passé par Berlin pour offrir ses services au Prince Royal de Suède et finira par rester en Angleterre.

29 mars. — Le 17, le maréchal comte d'Yorck (1) et

(1) Le maréchal Yorck, qui commandait les troupes auxiliaires faisant partie du 10e corps de l'armée française, sous les ordres du maréchal Macdonald, conçut tout à coup l'idée de la défection, en apprenant le désastre de la Berezyna. La retraite de la Grande Armée, qui rendait néces-

son corps d'armée ont été à Berlin. Ils y furent reçus avec un enthousiasme difficile à décrire.

Nous avions remis à ce jour-là le baptême de ma fille Wanda, qui eut pour témoin les généraux et officiers des deux armées. Le 22, le Roi ne fit que traverser ici pour se rendre à Potsdam et le 24 il fit son entrée à Berlin.

Ancillon est revenu avec le Prince Royal, qu'il avait accompagné à Breslau. Mon mari sollicita le Roi de rendre, par son intercession auprès des Souverains, les alliés, une existence à la Pologne. Il soumit cette proposition à Ancillon et au Chancelier d'État, qui y parurent favorables.

Le 27, le Roi vint me voir. Il fut bien amical et affectueux, parla avec beaucoup d'émotion des grands événements qui se préparaient, mais il me parut qu'il n'avait pas autrement repris confiance dans son avenir. Il était plutôt entraîné par les événements que rassuré par les mesures qu'on adoptait.

Le Roi parla avec mon mari du Mémoire qu'il lui avait remis, lui disant qu'il partageait ses idées sur le rétablissement de la Pologne, qu'il en avait été question à Breslau avec l'empereur Alexandre, mais qu'il ne l'avait pas trouvé enclin à prendre un parti, qu'il ne s'en occu-

saire celle du 10e corps, son hostilité personnelle à la cause française et la conviction que le moment décisif était arrivé pour la Prusse, amenèrent Yorck à conclure sans hésitation à Tauroggen, le 30 décembre 1812, une convention par laquelle il s'engageait avec son corps à garder la neutralité, malgré que le Roi fût encore tenu par des liens avec Napoléon, et fit de Kœnigsberg un appel au peuple afin de reconstituer des troupes de défense.

pait que comme d'un intérêt secondaire. Cependant, l'arrivée du prince Adam Czartoryski à Varsovie donnait l'espoir qu'il influerait favorablement sur la décision de l'Empereur. Il fut décidé que mon mari partirait tout de suite pour Varsovie, afin de se mettre au courant des dispositions du pays, de ce qu'on allait y résoudre et viendrait ensuite en rendre compte au Roi à Kalisz, où il allait rejoindre l'empereur Alexandre, qui s'y était établi avec son quartier général.

Mon mari profita de cette occasion pour demander au Roi la permission que Guillaume suivît l'armée comme volontaire. Le Roi l'accorda gracieusement. Guillaume fut aussi satisfait que Ferdinand fut désolé de ce que nous ne lui permettions pas d'en faire autant; mais il n'a que quinze ans!

31 mars. — Nous venons de recevoir la nouvelle de la prise de Dresde. Le général de Dœrnberg, qui avait passé l'Elbe à Hovelberg, a dû faire d'abord un mouvement rétrograde, ayant rencontré un corps d'armée français trop considérable pour pousser en avant; mais ayant bientôt pu se réunir au corps de Tchernitcheff, ils ont été en état tous deux de repasser de nouveau l'Elbe. Le général de Dœrnberg est une belle et chevaleresque figure qui nous intéresse.

4 avril. — Il s'est formé des *Frauen-Verein* pour donner à ceux qui n'en ont pas les moyens de quoi s'armer, ainsi que les secours qui leur sont nécessaires.

La princesse Guillaume s'est mise à la tête de ces Comités. On projette des décorations et des distinctions pour les femmes qui s'en occuperont. Toutes les Princesses se sont jointes à Marianne pour travailler dans le même but.

On dit qu'Ancillon a gagné beaucoup d'influence politique, que c'est lui qui a arrêté pendant quatre jours la ratification du traité d'alliance avec l'empereur Alexandre. Il n'a pas vu M. de Stein. C'est cependant lui qui, avec Mme de Berg, a décidé sa nomination auprès du Prince Royal.

6 avril. — La nouvelle de la victoire près de Lünebourg est arrivée. Je suis encore sans lettre de mon mari.

Ferdinand est une grande consolation pour moi. Il s'est résigné à ne pas suivre son frère à l'armée et il s'occupe de ses frères cadets avec une tendresse qui fait du bien à mon cœur.

8 avril. — Le corps d'armée du Vice-Roi d'Italie a été complètement défait. Davoust se trouve cependant avec des troupes considérables encore près de Berlin. La victoire du général de Dœrnberg, près de Lünebourg, a été très brillante, mais il est obligé de se replier, Davoust menaçant Berlin.

10 avril. — L'approche de Davoust agite extrêmement tous les esprits. Mais celui du peuple est bon. Dans toutes les petites villes et villages, on a organisé des moyens de défense avec ordre et sang-froid.

On prépare des hôpitaux pour les blessés et malades; je me suis jointe aux dames qui s'en occupent.

13 avril. — Lettre de mon mari. Il n'a plus trouvé à Breslau le Roi, qui était déjà parti pour Steinau. Antoine voulait le suivre et espérait rencontrer M. de Stein à Dresde. Celui-ci m'écrit qu'il est très impatient de revoir mon mari, mais qu'il est décidé à ne se mêler des affaires de Pologne qu'autant que l'empereur Alexandre l'y appellera et qu'il n'est chargé que des affaires d'Allemagne. Antoine m'écrit que le prince Adam Czartoryski a toute la confiance d'Alexandre pour les affaires de Pologne et qu'elles sont en bonnes mains.

Guillaume, Ferdinand et Louis sont allés avec M. de Royer assister au bombardement de Spandau qui continue.

Le Prince Royal de Suède débarquera sous peu de jours en Poméranie avec son corps d'armée.

21 avril. — Une nouvelle lettre de mon mari. Il est heureux de l'espoir de voir renaître sa patrie et de devoir ce bonheur à la Prusse et à l'empereur Alexandre. C'est en chemin de Varsovie, à Breslau, qu'il a rencontré le prince Adam Czartoryski, qui lui donna cette consolante nouvelle (1). Mon mari continue ensuite sa route pour

(1) Dans une lettre adressée le 23 avril (4 mai) 1813 à l'empereur Alexandre, le prince Adam Czartoryski s'exprime ainsi.

« En revenant à Kalisz j'ai rencontré à Nieborów le prince Antoine Radziwiłł. J'ai appris de lui des détails qu'il est bon que Votre Majesté Impériale connaisse. Le Roi de Prusse n'est pas du tout contraire à l'existence d'une Pologne. Il a été étonné que Votre Majesté Impériale n'eût encore rien fait de définitif pour les Polonais; il s'est plaint que, toutes les

Steinau et Lüben. Il me charge de tout préparer pour le départ de Guillaume si, comme il y a lieu de le présumer, la guerre se décide. Le bombardement de Spandau dure toujours, et, aujourd'hui, on annonce la capitulation de Thorn.

25 avril. — Aujourd'hui, Guillaume et Ferdinand ont fait leur première communion. Je les ai accompagnés à l'église catholique et j'ai uni mes prières aux leurs pour que Dieu bénisse leurs bonnes résolutions, leur donne la force d'y rester fidèles et de remplir leur tâche jusqu'au bout.

26 avril. — Le général de L'Estocq vient de faire annoncer la capitulation de Spandau. On se plaint, dit-on, à Dresde de la vivacité de M. de Stein, qui ne sait pas contenir la fougue de son caractère. Je vois malheureusement, par sa dernière lettre, qu'il est fort aigri. Je sais que mon mari est chargé d'une mission des Souverains pour Cracovie (1).

28 avril. — Je vois par une lettre de mon mari que sa mission à Cracovie était fort épineuse. Il était chargé de propositions pour le prince Joseph Poniatowski;

fois qu'il avait voulu entamer cette matière, vous aviez paru fort embarrassé, et vous aviez changé de discours. Il a engagé le prince Antoine à venir à Varsovie pour y sonder l'opinion publique et s'y aboucher avec moi. Enfin, Sire, d'après ces données, il semble que le Roi de Prusse se prêterait à toute mesure qui conviendrait à Votre Majesté Impériale dans ce sens... » (*Mémoires du prince Adam Czartoryski*, t. II, p. 310. Paris, librairie Plon, 1887.)

(1) Le prince Antoine Radziwiłł était arrivé à Cracovie le 20 avril 1813

M. Bignon, qui s'y trouvait comme intendant français, voulut faire arrêter Antoine et le garder comme otage. Il dut à l'amitié du prince Joseph de se soustraire à ce danger. Dans ce moment, il doit se trouver à Dresde.

29 avril. — Mon père est incommodé depuis avant-hier. Il est inquiet de son état et je suis tourmentée de lui. Ce n'est encore qu'un rhume, mais sa santé est si délicate. Ma mère me défend d'entrer chez lui, et j'ai le cœur navré d'être éloignée de cet excellent père, qui a tant de plaisir à me voir.

30 avril. — Mon père est mieux aujourd'hui, Dieu merci! Auguste écrit du 27 à ma mère qu'on s'attend à une bataille.

1er mai. — Avant-hier soir, mon mari nous est arrivé en surprise. C'était un bonheur inespéré. Il ne vient que pour quelques jours, afin de rendre compte au Roi de sa mission. Le prince Joseph négocie en Autriche le passage du corps polonais par la Bohême, afin de rejoindre l'armée française comme il en avait reçu l'ordre. S'il reçoit un refus de la cour de Vienne, le prince Joseph acceptera le projet que mon mari lui propose de la part du Chancelier d'État, ainsi que l'espoir que lui donne l'empereur Alexandre; mais il ne croit pas pouvoir le faire avec honneur, tant que la décision de l'empereur François et la proposition de Napoléon ne sont pas arrivées (1). Celle-ci

(1) Au moment où la guerre avait éclaté entre la France et la Russie, le prince Joseph Poniatowski avait pu fournir à Napoléon une armée de

ne parvint que plus tard, car l'Autriche tardait encore à se déclarer et à rompre avec la France.

Bignon, pendant vingt-quatre heures, avait mis mon mari sous surveillance et il fallut toute l'autorité du prince Joseph pour lui faire rendre ses passeports et lui donner la liberté de retourner au Quartier général.

Je trouve mon père mieux; mais l'agitation de ma mère a fort augmenté. Elle paraît souhaiter que mon père fasse quelque chose qu'elle désire pour Auguste; elle voulait que Molière ait une conversation avec lui, ce que le médecin Heim ne veut pas, car il exige le plus grand repos.

2 mai. — En entrant ce matin chez mon père, je fus péniblement frappée. Il est plus faible, plus abattu, son expectoration est difficile. J'étais fort alarmée. Pourtant, il mangea avec appétit et lorsque ma mère entra, il prit un verre de vin et but à sa santé et à la mienne avec ce regard affectueux qu'il avait toujours pour moi. Je retournais chez moi, lorsque Heim entra pour me prévenir qu'il trouvait mon père plus souffrant, qu'il avait les mains froides et craignait une crampe de poitrine. Royer vint

100 000 hommes, qui furent, malheureusement, répartis comme *interprètes* dans les différents corps. Il ne lui en resta plus que 30 000. Ses compatriotes, ayant perdu toute confiance en Napoléon, à la suite des désastres de 1812, supplièrent le Prince de renoncer à suivre encore ce dernier; mais il refusa, croyant son honneur toujours engagé, et continua à se distinguer, ainsi que ses compagnons d'armes, par son généreux héroïsme. Lorsque le prince Joseph Poniatowski refusa à Cracovie au prince Antoine Radziwill d'entrer dans des combinaisons politiques, afin de rester avec l'armée polonaise fidèle à la cause de Napoléon, le prince Joseph caractérisa la situation par ce mot : *Le fort s'abaisse par un affront, le faible se déshonore en suppliant.*

aussi disant que l'état devenait alarmant. Je me hâtai d'arriver; ma mère était dans l'antichambre; elle entra avec moi chez mon père. Le changement de ses traits m'effraya cruellement et tout espoir s'anéantit dans le fond de mon cœur. Guillaume et Ferdinand vinrent. Il leur donna la main; je fis appeler Élisa, qu'il regarda avec tendresse. Elle voulut baiser sa main, ce qu'il ne permit pas. Tous les remèdes restèrent sans effet; l'oppression augmenta, l'émétique que Heim lui donna ne put agir; je restai toute la nuit, à genoux, à côté du lit de mon père, tenant sa main... Je me figurais être auprès du lit de mon frère Henri, je n'avais pas une larme, et un froid mortel me saisit. Je me rappelle chaque instant de cette dernière nuit, celui surtout où il ne fut plus possible de douter que cet excellent père, ce maître adoré par tout ce qui l'entourait, avait cessé de vivre. J'entendis les gémissements de ma mère, les sanglots de tous ceux qui se trouvaient dans la chambre. On emmena ma mère, je la suivis et je restai près d'elle, me sentant, cependant, peu utile, ni nécessaire. La bonne comtesse Néale l'était bien davantage.

Ma mère était agitée, occupée de papiers à chercher, de lettres à écrire. On lui porta un paquet trouvé dans la table à écrire de mon père, sur lequel se trouvait tracé de sa main : « *Papiers de conséquence à remettre au Roi par la Princesse et, dans le cas où elle ne serait plus, par mon fils; mais, sans les ouvrir.* »

Ces papiers furent portés la nuit même au Roi et un courrier fut expédié à mon frère Auguste.

5 mai. — Le lendemain, 3 mai, je retournai près du lit de mon père. Il avait une expression si paisible, si satisfaite, que je ne pouvais me lasser de contempler ses traits vénérables. Ma mère était fort triste, mais bienveillante. Elle me communiqua un papier qu'elle avait trouvé dans le bureau de mon père, contenant ses ordres pour son enterrement. Ma mère parlait beaucoup de *lui,* ce qui me paraissait une grande consolation.

Mon mari fut obligé de partir pour Nieborów, où il devait rencontrer le prince Adam Czartoryski. Comme c'était une commission dont il était chargé par le Chancelier d'État, par conséquent impossible à remettre, il dut, à son grand regret, nous quitter avant d'avoir rendu ses derniers devoirs à mon père, qui avait été toujours pour lui d'une bienveillance et d'une tendresse touchantes.

Il était aussi inquiet de s'éloigner, sans savoir l'issue de la bataille qu'on attendait.

8 mai. — La bataille eut lieu le 3. Le résultat n'en fut point décisif. Le rapport reçu par le général de L'Estocq était peu satisfaisant. Il contenait l'ordre à la famille royale de quitter Berlin, dans le cas où les Français l'occuperaient de nouveau.

J'ai écrit à ma mère pour lui dire que mon mari désirait que je le suivisse avec mes enfants, si la guerre donnait de nouvelles alarmes pour Berlin, et je lui ai demandé ses ordres pour la ville où elle irait et où je désirais l'accompagner. Elle me répondit qu'elle voulait que je suivisse

mon mari, et que, dans tous les cas, elle était décidée à rester à Berlin.

Les nouvelles le lendemain ont été plus rassurantes, mais pourtant bien affligeantes pour la pauvre Marianne, son frère Léopold ayant été une des premières victimes de la bataille de Lützen. Auguste nous est conservé, mais il a été en grand danger. Son cheval a été tué sous lui. C'était le cheval de mon frère Louis, qui le montait le jour même où il fut tué à Saalfeld et ce fut encore *Slope* qu'Auguste montait le jour où il fut fait prisonnier dans les marais près de Prenzlau.

C'est dans la nuit du 7 mai que mon père fut déposé dans le caveau du Dôme, et, d'après ses ordres, sans suite, et sans cérémonie. Le simple cortège n'était suivi que du Chancelier de l'Ordre, comte de Lottum et par ses gens. Ma mère était très inquiète des nouvelles qu'elle attendait d'Auguste, et, fort éprouvée, ne pensa pas à se rendre au Dôme. Je me fis éveiller à deux heures et demie du matin et, enveloppée de mes voiles, j'allai avec Guillaume, Ferdinand et Louis (1) au Dôme, devançant le triste cortège. J'y attendis longtemps le convoi qui suivait fort lentement. Le repos qui m'entourait dans cette lugubre nuit fit du bien à mon cœur, je retrouvai le calme et le courage dont j'avais besoin.

Le cercueil, posé sur la trappe, descendit ainsi dans le caveau, sans chants et sans prières, excepté celles que nous adressions à Dieu pour ce père chéri. Comme il avait

(1) Louis de Wildenbruch.

défendu toute cérémonie, ma mère avait cru suivre ainsi sa volonté; mais il me parut fort triste d'être privé des consolations de la parole de Dieu dans un pareil moment.

Je descendis au caveau par l'escalier, je vis mon père placé entre ses deux fils. Les trois êtres que j'avais tant chéris étaient maintenant réunis. Tous les souvenirs de mon enfance et tout le bonheur que je leur devais étaient ensevelis avec eux! Je regagnai bientôt ma maison, remerciant Dieu de m'avoir accordé la force de remplir jusqu'au bout ce douloureux devoir.

9 mai. — Nos incertitudes durent encore. Les armées se retirent; elles sont adossées à l'Elbe; la Saale est abandonnée et malgré des avantages remportés, des canons pris, la retraite qui continue nous fait perdre tous les fruits de la victoire. Le général de L'Estocq vient de nous communiquer l'ordre reçu à l'instant de transporter à Breslau les archives et les objets de prix; car l'armée prussienne quitte sa position sur l'Elbe et il est possible qu'un corps d'armée français se porte sur Berlin. En conséquence, tous les arrangements de départ se font.

Francfort-sur-l'Oder, 22 mai. — Depuis le 17 au matin je suis ici. Le 16 encore, nous espérions ne pas devoir quitter Berlin. Les Princesses partirent le 13 et le 14 par la route de Poméranie. Le 16 au matin, le général de Bülow, commandant l'armée qui protégeait Berlin, m'envoya un courrier et m'écrivit pour me demander avec instance de partir. Il disait se trouver vis-à-vis d'une

armée très supérieure en forces et obligé de prendre à son secours les inondations et les retranchements pour organiser une guerre défensive et demandait la sécurité de n'avoir pas à craindre pour nous.

Il fallut se décider à partir; en 1806, cette résolution ne me coûta pas autant. Ma mère fut bonne et bienveillante pour moi, en m'ordonnant de suivre mon mari; et persuadée que c'était effectivement mon devoir, je la quittai avec une vive peine. La princesse Guillaume, qui était encore à Berlin, se décida alors à se diriger sur la Silésie. Mes six enfants, Louis, Blanche, Royer et Pauline Néale partirent avec moi pour Francfort, où nous devions attendre la direction que le prince Guillaume donnerait à la Princesse, et moi celle de mon mari. Nous quittâmes Berlin le 16 au soir. Arrivés à quatre heures du matin à Francfort-sur-l'Oder, j'allai me loger à l'hôtel du Lion d'Or.

La nuit d'après, nous fûmes réveillés par la nouvelle que l'armée française se portait sur l'Oder et qu'il fallait s'éloigner tout de suite; au moment où nos voitures étaient chargées et où nous allions nous mettre en route, mon mari arriva. Il avait trouvé nos chevaux commandés sur le chemin et il se hâtait pour empêcher notre départ. Il venait de Varsovie rendre compte au Roi de sa commission, mais, sachant la retraite de l'armée prussienne, il nous prévenait que nous n'aurions plus le temps de passer l'Oder sans rencontrer les armées.

Mon mari repartit le 19. La nouvelle de la défection de la Saxe lui faisait espérer de trouver les Souverains favo-

rables aux propositions dont il était porteur. Le quartier général de Napoléon se trouvait à Dresde et le Roi avait quitté Prague pour se rendre près de lui. On disait que le danger s'éloignait pour Berlin, les armées françaises se portant à la poursuite des nôtres, en Silésie.

4 juin. — Nous ignorions encore les suites de la bataille livrée entre le 19 et le 20. La victoire était en notre faveur, mais Napoléon avançant le 21 avec une armée très supérieure en forces, nos armées firent leur retraite sur la Silésie. Hier, nous avons su par estafette la nouvelle de la bataille de Bautzen, où le général Duroc a été tué. A Haynau, il y a eu un combat brillant entre notre cavalerie de réserve et la division du général Maison. Notre armée s'est retirée le 30 jusqu'aux environs de Schweidnitz. On dit Napoléon à Liegnitz, concentrant sa formidable armée. Le blocus de Glogau levé menace de nouveau l'Oder et nous forcera peut-être à quitter Francfort.

Le général de Bülow m'envoya le 1er juin une estafette pour me prier d'aller en Poméranie, le général croyant que les Français tenteraient de s'emparer de Cüstrin et de faire une entreprise sur Stettin; mais je ne quitterai Francfort qu'à la dernière extrémité.

Depuis avant-hier, 2 juin, je suis rassurée et je ne quitterai Francfort que pour retourner à Berlin.

Mon mari m'écrit qu'il a d'abord été au quartier général de Goldberg. Il y a trouvé l'empereur Alexandre attendant la décision de l'Autriche, avant de prendre un parti sur le sort de la Pologne.

7 juin. — Hambourg vient d'être occupé par les troupes françaises et danoises. Le comte Schouvaloff et le duc de Vicence ont conclu un armistice de six semaines, dont j'ignore encore les conditions. Des commissaires russes et prussiens traversent Francfort dans tous les sens pour porter l'ordre de suspendre les hostilités.

9 juin. — Les conditions sur lesquelles se base l'armistice nous sont connues. Napoléon qui l'a demandé, tire un cordon avec ses troupes depuis la Lusace, les bords de l'Oder, de Crossen, Ohlau, jusqu'à la frontière de la Bohême. Le pays entre Breslau et Hirschberg est territoire neutre. Par contre, nous évacuons la Saxe, toutes les villes au delà de l'Elbe et rentrons dans nos frontières. Les forteresses seront approvisionnées de cinq en cinq jours à nos frais.

On dit que c'est l'Autriche qui a conseillé l'armistice pour achever des préparatifs nécessaires avant la reprise des hostilités.

C'est fort affligeant et je ne doute plus que Napoléon ne retrouve bientôt par une paix, onéreuse pour nous, ce qu'il a perdu par cette guerre si injustement entreprise. Retourner sous ces auspices à Berlin me paraît bien douloureux.

Ma mère est heureuse du retour d'Auguste.

CHAPITRE XVI

(1813) (*Suite*).

Retour de la princesse Louise à Berlin et de celui du prince Antoine. — Ses inquiétudes au sujet de la Pologne. — Arrivée du Prince Royal de Suède à Berlin. — Reprise des hostilités. — Défense des alliés contre Napoléon et ses généraux. — La princesse Louise recueille des blessés polonais dans son palais. — Leipzig. — La famille royale de Saxe prisonnière transportée en Prusse. — Retraite des Français sur le Rhin. — Mort du prince Dominique Radziwill, blessé à la bataille de Hanau.

Berlin, 13 juin. — Nous voici tristement revenus à Berlin. L'empereur d'Autriche est à Gitschin avec le comte Metternich. Barclay de Tolly est désigné pour être le commandant en chef de l'armée russe.

Mon mari est entré dans le salon, sans que nous l'attendions. Il suffit de sa présence pour ranimer notre existence. Tout prend un aspect riant, quand il est au milieu de nous. Sa gaieté, son aimable caractère, sa tendresse pour les siens, le plaisir qu'il éprouve toujours à se retrouver dans son intérieur ramènent le bonheur dans notre maison.

Le sort encore indécis de la Pologne attriste beaucoup mon mari. Le Roi et le Chancelier d'État sont inquiets de ne pouvoir se prononcer sur son sort; mais l'empereur Alexandre ne veut pas encore prendre de parti décisif.

Le comte de Hardenberg conseille à mon mari d'at-

tendre ici, jusqu'à ce que le Roi dispose de lui et le charge des commissions qu'il lui destine.

11 juillet. — Mon mari est parti le 7 pour le Quartier général. Avec quel chagrin je me suis séparée de lui! L'avenir me paraît si sombre et si triste!

La reprise des hostilités paraît hors de doute.

16 juillet. — Le Roi est arrivé. Il donna un grand dîner à Charlottenbourg. J'y fus ordonnée; j'étais assise à côté de lui. Il me parla avec son ancienne bonté des événements du moment et raconta des détails intéressants du Prince Royal de Suède.

24 juillet. — Ce matin, le Roi est parti pour le Quartier général, et hier soir le Prince Royal de Suède était ici. Le peuple en foule s'est porté à sa rencontre; les escaliers du Château étaient encombrés de monde. Les Princes furent au Château pour le recevoir. Depuis si longtemps, on n'avait pas reçu à Berlin l'héritier d'un trône qu'on était indécis s'il fallait le recevoir *en haut* ou *en bas* de l'escalier. Je crois cependant qu'on se décida pour *le haut*

Le matin, le Prince fit une tournée de visites chez les Princes et Princesses de la famille royale. On m'avait dit qu'il rappelait beaucoup mon mari; plusieurs personnes en avaient été frappées. J'ai trouvé qu'en effet il y a des rapports. Leurs profils se ressemblent. Le Prince Royal a l'air beaucoup plus âgé qu'Antoine, il n'a pas sa noble tournure, ses yeux sont plus ardents et ses cheveux plus

noirs et il est loin d'être aussi bien que mon mari. Il parle beaucoup et bien, mais avec un accent très gascon. Son attachement pour la France et sa haine contre Napoléon se prononcent dans tout ce qu'il dit. Toutefois, son inimitié me paraissait trahir plutôt son mécontentement de ne pas être à sa place, que la lassitude du joug que Napoléon faisait peser sur le reste de l'Europe.

27 juillet. — On donna à l'Opéra *la Vestale* pour le Prince Royal. La salle était comble, on le reçut avec de grandes acclamations. J'étais assise à côté de lui. Pendant la représentation, dont il s'occupait peu, il causait tout le temps. C'était toujours de Napoléon dont il parlait de préférence. Il disait de lui « *qu'il était très rarement entraîné, jamais passionné et toujours très calculé dans tout ce qu'il disait, pour en imposer à ceux qu'il avait à cœur de subjuguer.* » Il ajouta : « *Napoléon est bourru et grossier; il n'est emporté et fougueux que quand il croit nécessaire de l'être.* »

Il me conta des détails curieux de l'intérieur de famille de Napoléon, du respect qu'il exigeait de tous les Bonaparte, même de sa mère. Tous se levaient au moment où il entrait dans le cabinet où ils étaient réunis pour l'attendre, et il ajouta : « *J'ai été témoin plus d'une fois, qu'en commençant par sa mère, il lui tendait la main pour la baiser et qu'elle la baisait. Encore cela ne lui arrivait-il que les jours où il était content d'elle.* »

Le Prince Royal parla avec certitude de l'espoir d'éloigner Napoléon de France, de l'extrême lassitude de tous

les partis, du mécontentement qui se prononçait généralement partout, et dit : « *J'en reçois des rapports très exacts; mais cela me coûte beaucoup.* » J'étais curieuse de le faire s'expliquer davantage et je lui dis : « *Mais, Monseigneur, qui sera désiré par les Français? Sans doute ce seront les Bourbons qu'on rappellera?* — *Non, Madame*, répondit-il avec vivacité, *jamais, c'est un Roi militaire qu'il faut à la France!* » Il le dit même d'un ton qui prouvait qu'il n'y avait que *lui* qui puisse remplacer Napoléon.

Il y eut, au Parc, une revue des troupes qui passèrent devant le Prince Royal de Suède et devant une affluence énorme de spectateurs.

Le 26, ma mère donna un grand dîner au Prince Royal à Bellevue; les salons de sa maison en ville étaient trop petits pour y réunir autant de monde et une suite aussi nombreuse que celle du Prince Royal.

Depuis la perte de mon père, c'était la première fois que je me retrouvais à Bellevue. Ce fut un pénible moment pour moi. Pendant le dîner, la conversation très animée du Prince Royal m'intéressa. Ma mère avait l'air fatigué pour la première fois, je fus frappée de la trouver éprouvée.

10 août. — L'arrivée du général Moreau, qui passe par Berlin pour aller offrir ses services à l'empereur Alexandre, fait grande sensation ici. Beaucoup de peuple est assemblé devant l'auberge où il est descendu et le reçoit avec acclamation quand il paraît.

Nous étions aujourd'hui à Friedrichsfelde. Nous rencon-

trâmes en chemin Clausewitz allant rejoindre le corps d'armée du général Walmoden. Mon mari croit la reprise des hostilités très prochaine; Guillaume va donc nous quitter. Royer est décidé à l'accompagner. Ils rejoindront le quartier général du général de Bülow, qui m'a offert de les attacher à sa suite.

12 août. — Le prince Guillaume a reçu une estafette pour lui dire que les hostilités commenceront sûrement le 16. Le Prince et mon frère Auguste se sont donc décidés à partir ce matin.

Il me semble pourtant que cette nouvelle n'est pas encore tout à fait sûre, vu que, le 5, un courrier anglais a passé par Berlin, portant au quartier général et à Prague celle *que l'Angleterre acceptait la médiation de l'Autriche pour les préliminaires de la paix,* cette médiation avait été primitivement refusée; mais après la bataille de Vittoria et les victoires de lord Wellington qui ont amené la prise de possession de l'Espagne, on croit qu'elle sera acceptée.

On prétend que la base de cette paix serait la libération de l'Allemagne jusqu'au Rhin; la Hollande deviendrait un pays indépendant, la cession de la Norvège à la Suède serait aussi proposée; mais j'ignore s'il sera question de l'Italie et de la Pologne. L'Angleterre rendra le Portugal, l'Espagne et la Sicile à leurs maîtres légitimes, ainsi que toutes les îles. Elle ne garderait que ses conquêtes au Cap et sur le continent.

Ces propositions semblent amener une paix durable. Il est peu probable que Napoléon les refuse et préfère une

guerre, dont l'issue est incertaine, à l'espoir de rendre à la France, par cette paix, ses colonies et son commerce.

Les Anglais ici me paraissent avoir peu de confiance dans le Prince Royal de Suède. Ils croient bien à sa haine contre Napoléon, mais ils pensent qu'il l'attaquerait seulement dans le cas où l'on pourrait séparer son sort de celui de la France. Ils croient aussi que, de concert avec Moreau, il travaille à la chute de Napoléon et qu'ils ont des moyens de mener cette œuvre à bonne fin.

Tous les Anglais et beaucoup de Suédois voient dans M. de Camps, ami personnel et ancien compagnon d'armes du Prince Royal de Suède, un homme très dangereux; l'expression de son visage n'est vraiment pas bonne; il y a quelque chose de repoussant dans son regard, mais il m'a plu par la franchise avec laquelle il m'a parlé de son attachement à sa patrie, et surtout par l'émotion qu'il a montrée en parlant du Béarn et de sa ville natale. Il me semble si naturel qu'il l'aime et ce n'est pas d'un traître d'en parler si franchement.

On prétend qu'à Stralsund, dans un petit cercle où l'on avait un peu bu, il aurait dit, en parlant de la guerre prochaine : « *Ma foi, j'espère que la guerre ne se fera pas, car je ne serai pas assez fou pour me battre contre mes compatriotes.* »

La belle actrice, Mlle Georges, a passé l'hiver à Stockholm; le Prince Royal l'a envoyée sous escorte au général Vandamme, ainsi que tout le théâtre français venu à Stralsund. Ce fait a excité les soupçons des Anglais. Il me semble pourtant que ce n'était qu'un moyen de commu-

niquer avec les ennemis de Napoléon et d'influer sur ce qui se fait en France. Le Prince Royal paraît préférer ce genre d'action à une guerre dans laquelle périraient tant d'innocents.

A l'instant, je reçois une lettre de mon mari datée du 9. Il me dit qu'il n'y a encore rien de décidé, soit pour la paix, soit pour la guerre. Le Chancelier lui a conseillé d'attendre la décision, qui sera sûrement prise dans quatre ou cinq jours.

13 août. — J'ai reçu aujourd'hui une autre lettre de mon mari du 8 (écrite un jour plus tôt que celle d'hier), avec la description des fêtes qu'on donne à Landeck.

En ce moment, il se propage une rumeur en ville, que les Français auraient occupé subitement Breslau le 10. Si la nouvelle est vraie, la guerre me semblerait décidée et le grand moment approche.

16 août. — J'ai une lettre de mon mari du 11. Il dit qu'on attendait d'un moment à l'autre des courriers de Dresde et de Prague avec des réponses définitives.

Dans la soirée, Antoine est arrivé lui-même et la tristesse a suivi de près le plaisir, car il apportait la certitude de la continuation de la guerre. Napoléon n'avait donné aucune réponse; les ambassadeurs français prétendaient n'avoir reçu aucun ordre. On leur proposa donc d'attendre jusqu'au 10, à minuit. Si, à cette heure-là, on n'avait rien fait savoir, on regarderait ce silence comme une déclaration de guerre. La réponse ne vint pas et l'on donna tous

les ordres pour commencer le 17, au matin, les hostilités. On voulut donner encore à l'Empereur le temps de la réflexion.

Mon mari attendit douze heures, mais craignant d'être coupé de Berlin, il partit le 12 au soir, en même temps que l'empereur de Russie pour Prague et que le Roi pour Landeck. Il m'a encore raconté qu'au jour de naissance du Roi (3 août) à Landeck et les jours suivants, on s'y était fort amusé; les bals et les plaisirs se succédaient!... Il est peut-être bon de se distraire, mais en face d'un avenir si sérieux, cette légèreté me fit une pénible impression. Comme Napoléon doit se sentir encore fort et puissant, s'il a cru pouvoir refuser une paix si avantageuse!

17 août. — Mon mari, étant moins contraire au départ de Guillaume, s'est décidé sur son sort. Antoine en a écrit au Roi ce matin. J'avais cru que le moment de cette décision me serait très douloureux, mais, Dieu merci, je me sens tranquille. Le chagrin de la séparation va probablement suivre.

18 août. — Hier au soir, on a déjà amené le premier convoi de prisonniers. Dans la journée des rumeurs se répandirent : Napoléon serait à Wittenberg et 60 000 Français en marche sur Berlin occuperaient déjà Baruth. Cela semblait probable, mais on nous tranquillise ce soir. Aujourd'hui, au camp suédois, que nous avons visité, on nous a dit que le chef d'état-major du maréchal Ney, le

général Jomini, avait passé chez Blücher. Il y aurait apporté des cartes et des plans (1).

21 août. — Hier au soir, nous nous rendîmes à Spandau pour visiter le camp russe. Les troupes étaient déjà parties et nous n'avons pu que constater les dégâts faits dans cette pauvre ville et les bastions détruits par des explosions de poudre. De là, nous allâmes dans le camp suédois. Nos voitures furent reçues avec un grand enthousiasme. A huit heures, au coucher du soleil, les Suédois firent la prière du soir en commun. Il nous sembla que c'était le *Pater* et le *Credo;* deux cantiques chantés par tous les régiments suivirent. C'était magnifique. J'en suis très émotionnée, surtout en pensant au sort qui réunit tant de guerriers de tous les pays dans un seul but. Que le Ciel les dirige ! Qu'il leur soit miséricordieux !

22 août. — Un billet du général de L'Estocq nous communique que les Français avancent par Mittelwalde et Trebbin et semblent vouloir forcer la position de Saarmund. Mme de Bülow, qui avait quitté son mari, ce matin, à Saarmund, nous confirme cette nouvelle. Elle croit qu'il y aura encore aujourd'hui une bataille entre Zossen et Trebbin.

(1) Il y a ici erreur : Jumini, Suisse d'origine, avait été l'objet des jalousies de Ney, car on avait attribué à ses talents militaires les mérites des succès remportés par le Maréchal. Tombé en disgrâce, n'obtenant pas le grade de général qu'on lui avait promis, Jomini mécontent quitta l'armée pendant l'armistice de Parchwitz et alla offrir son épée, non à Blücher, mais à l'empereur Alexandre, alors à Prague, où il arriva le 16 août, n'emportant ni plans, ni cartes.

Vandamme, Oudinot et Victor semblent avancer ensemble. Ils n'ont, paraît-il, pas plus de 70 à 80000 hommes sous leurs ordres. L'armée du Prince Royal de Suède, au contraire, compte 110 à 120000 hommes, depuis qu'elle s'est réunie à celle du général de Tauentzien. Le Prince est près de Mittelwalde et veut attaquer demain matin, à ce qu'on vient de me dire.

23 août. — Hier, depuis une heure, on a entendu le canon. Le sentiment de l'incertitude était fort pénible, surtout quand le bruit semblait se rapprocher. Vers huit heures du soir, tout se tranquillisa et la nuit fut calme. Ce matin seulement est arrivé un rapport; la division du général de Thünen a dû se retirer devant une force très supérieure; beaucoup d'officiers ont été tués, lui-même est blessé. Le Prince Royal, avec le reste de l'armée, n'a pas pris part au combat, qui a duré cinq heures. Il a concentré les troupes dans les environs de Wuhlsdorff et se propose d'attaquer ce matin.

A trois heures, il y a eu ici un service divin. La bataille est commencée, notre gauche est aux prises avec l'aile droite des Français : de six à dix heures, on entendait gronder le canon, mais à une plus grande distance qu'hier.

25 août. — La bataille est gagnée! Hier le canon a grondé de quatre heures à sept heures. Le corps de Bülow, après un long combat, a occupé le village de Gross-Behren (1); le matin, sur un autre point, c'est le comte

(1) Victoire de Bülow et de Bernadotte contre le maréchal Oudinot, 23 août 1813.

de Tauentzien qui a battu l'ennemi. Les Français ont perdu 26 canons et 2000 prisonniers. On loue généralement le Prince Royal ; il a conduit l'action avec la plus grande prudence ; il était présent partout.

Sa réputation n'était plus à faire, mais il la confirme pleinement et maintenant tout le monde a foi en lui. Je ne peux cependant m'empêcher de le plaindre. Il aime sa patrie et a dû souffrir. L'autre jour, il a dit. « *Le cœur peut se briser, mais on fait son devoir.* » C'est la parole d'une noble âme.

Hier, nous apprîmes aussi la victoire que Wellington a remportée, près de Bayonne, sur l'armée du maréchal Soult (1). Le soir, le prince Wittgenstein reçut un rapport de Guhrau, lui disant que Blücher avait battu le maréchal Ney près de Bunzlau. Ney se serait retiré en Saxe ; pourtant rien jusqu'à présent n'a confirmé cette dernière nouvelle.

Ici l'armée a reçu hier l'ordre d'avancer.

En Mecklembourg, nos affaires sont moins brillantes ; on prétend que Davoust a occupé Dœmitz sur l'Elbe. Le chef d'état-major du comte Walmoden, le général Clausewitz, juge la situatton très dangereuse et croit à la supériorité numérique de l'ennemi.

26 août. — La victoire de Bunzlau ne s'est pas confirmée ; mais, depuis quelques jours, une bonne nouvelle suit l'autre.

(1) Wellington, qui avait déjà mis fin à la domination de la France en Espagne, prit Saint-Sébastien, et, après avoir fait replier Soult sur la Bidassoa, finit par pénétrer en France près de Bayonne.

J'apprends à l'instant que le corps du général Gérard a été battu par Tchernitcheff, en quittant Magdebourg. Le comte Wittgenstein a forcé le camp de Pirna qui était commandé par le général Gouvion Saint-Cyr et il est déjà près de Dresde. D'un autre côté, le prince Schwarzenberg s'en approche.

Napoléon semble avoir été mal informé, il croyait nos principales forces en Silésie. Après ces dernières nouvelles, il est parti immédiatement pour Dresde et y est arrivé le 22 au soir. Blücher qui, après sa victoire de Lœwenberg, avait dû se retirer devant une force supérieure de 140 000 hommes, s'est de nouveau avancé jusqu'à Goldberg.

Depuis quatre jours, j'ai quatre blessés dans ma maison, entre autres un pauvre petit tambour de quinze ans, dont j'ai fait venir la mère et la sœur. La mère a déjà perdu son mari et son fils à Iéna, la fille a vu mourir son mari à Gross-Behren. Les pauvres femmes m'ont fait bien pitié.

J'ai encore une vertu bien incomplète et je dois avouer que ce n'est pas seulement le devoir chrétien qui m'a dicté mes soins aux blessés, mais bien l'espoir que Dieu me le rendra, en conservant mon fils Guillaume qui doit bientôt rejoindre l'armée. J'ai honte chaque fois que je découvre que je ne fais pas le bien avec désintéressement et cela allège ma conscience d'en convenir ici.

31 août. — Hier matin, j'ai été réveillée par la nouvelle victoire de Blücher sur Ney, Macdonald et Lauriston ; Napoléon lui-même aurait dirigé le combat : soixante canons

ont été pris et la Silésie délivrée! Le soir, M. de Zeuner nous apporta la nouvelle que le Prince Royal avait appris, par une patrouille de Cosaques, que l'armée autrichienne, sous les ordres de Schwarzenberg, et l'armée russe ont cerné Dresde, où Napoléon se serait jeté avec sa Garde.

Le Prince Royal me fit savoir qu'il croit que Napoléon pourrait encore se sauver par une victoire, mais s'il la perd, l'année 1813 sera vraiment pour nous l'année libératrice.

Je crains que la situation désespérée où se trouve Bonaparte lui donne des forces extraordinaires et c'est en frémissant que je pense à la terrible bataille qui est, peut-être, déjà engagée.

Dresde, si paisible à l'ordinaire, est en flammes.

8 septembre. — Notre espoir a été déçu. Le camp de Pirna avait vraiment été forcé et le 25 août nous avions 200 000 hommes sous Dresde, que Gouvion Saint-Cyr ne défendait plus qu'avec 30 000 hommes qu'il avait retirés du camp. Au lieu de profiter de ce moment favorable, on attendit au lendemain pour attaquer. Pendant ce temps-là Napoléon arriva avec toutes ses forces. On prit quelques retranchements qu'on ne put garder, on n'accepta pas la bataille que Napoléon voulait livrer. Malgré les forces supérieures en nombre dont on disposait, la retraite fut exécutée fort malheureusement sous une pluie battante, le 29.

Un coup de canon enleva les deux jambes de Moreau, qui, en vrai héros, garda tout son sang-froid et répéta

qu'il se dévouait pour la bonne cause. Ce malheur impressionna les Généraux, qui décidèrent cette déplorable retraite, sans prendre les mesures nécessaires pour l'assurer. Les armées, spécialement celle d'Autriche, perdirent leurs bagages et leurs munitions et même une grande partie de leur artillerie.

Le 28, les armées alliées se concentrèrent aux environs de Téplitz; trois corps d'armée français les poursuivirent, mais le général Ostermann, avec 10 000 hommes seulement, les retint toute la journée sur le Geiersberg et donna ainsi aux armées le temps de se reformer.

C'est alors que Kleist reçut la mission d'occuper avec ses troupes la montagne et les défilés par lesquels les Français descendaient. Il réussit et remporta une brillante victoire. Vandamme qui commandait et cinq autres généraux furent faits prisonniers. Sans la pusillanimité de la landwehr de Silésie, qui gardait les défilés par où les Français fuyaient, la victoire eût été complète.

Mon frère Auguste qui, le drapeau en main, voulait s'opposer à la fuite de cette lâche landwehr, se trouva complètement cerné, et courut un grand danger (1). Le noble et valeureux prince de Pless, qui commandait cette landwehr, ne survécut pas à cette honte et voyant la fuite des siens, il se jeta héroïquement dans les rangs français.

Je déplore aussi la mort de notre bon ami Rœder, aide de camp de Kleist; c'était une âme si noble!

A Téplitz, on apprit cette victoire en même temps que

(1) Gérard a fait un beau portrait du prince Auguste, le drapeau en main, tâchant d'entraîner la troupe.

celle de Blücher à Katzbach. Aujourd'hui, le 8, arrive aussi la nouvelle que les corps réunis de Bülow, Tauentzien et Borstell, attaqués par Ney, près de Juterbock, ont été repoussés avec de grosses pertes. Hier et aujourd'hui, j'entends le grondement du canon, mais je n'ai pas encore de nouvelles.

On dit qu'une lettre de Napoléon à Ney a été interceptée. Le Maréchal y recevait l'ordre d'attaquer le Prince Royal de Suède et de marcher sur Berlin, pendant que l'Empereur en personne empêcherait la jonction de l'armée du Prince avec Blücher et soutiendrait Ney, en lui envoyant des renforts par Sukau. J'espère que ces plans ont pu être déjoués.

La victoire de Katzbach est rendue plus importante encore par ses suites. On la doit à la vaillance de Blücher et aux talents de Gneisenau.

J'ai été très émotionnée par toutes ces nouvelles. La mort de Pless et celle de Rœder m'ont reportée à celle de mon héroïque frère et m'impressionnent fort. J'ai pensé au sort de mon cher Guillaume et cela me bouleverse.

Tous les soirs, nous recevons une nombreuse société : Sir Thomas Hyrwill, qui apporte à l'empereur de Russie l'ordre de la Jarretière avec sa nombreuse suite; le prince et la princesse Paul de Wurtemberg font aussi partie de nos réunions. Le Prince quitte sa patrie avec sa femme pour la seconde fois, plus, je crois, par mauvaise humeur contre la Cour que par pur patriotisme allemand.

J'apprends la retraite de Davoust qui occupait Lübeck, et Schwerin, et menaçait tout le Mecklembourg.

12 septembre. — Ce matin, j'ai assisté au *Te Deum* solennel. Le sermon du pasteur a été bien faible, pas du tout à la hauteur des circonstances.

Cet après-midi nous avons reçu la réponse du Roi au sujet de Guillaume; ce dernier est accepté et placé à l'armée de Bülow.

13 septembre. — Guillaume est ravi de sa nomination, Ferdinand bien triste de ne pouvoir suivre son frère. Je ne parviens pas à surmonter mon anxiété.

Deux de mes blessés ont quitté la maison bien portants pour rejoindre l'armée; le petit tambour, avec un congé d'un an, est parti pour son village.

14 septembre. — On prépare l'équipement de Guillaume. Ce garçon me donne beaucoup de satisfaction par la manière gentille dont il s'occupe de ses frères et sœurs. Mon mari est parti pour le Quartier général, afin de parler à Bülow.

21 septembre. — On annonce de petites escarmouches, heureuses pour nous.

25 septembre. — Depuis le 19, nous n'avons pas de nouvelles des armées. M. de Schœn a passé par ici pour rentrer en Prusse; j'espère que son absence ne durera pas longtemps. C'est un homme de grands talents et de grand caractère, dont je déplorerais la perte pour le Roi. Le triste entourage de Hardenberg lui a fait perdre la confiance générale. On dit que ce n'est que l'influence

de l'Autriche qui le soutient. Le comte de Metternich aime Hardenberg à cause de l'analogie de leurs situations personnelles, si équivoques.

Je m'imagine qu'après la conclusion de la paix, il y aura de grands changements dans l'administration et j'espère que Humboldt et Schœn remplaceront le ministère Hardenberg.

6 octobre. — Guillaume part définitivement demain. Mon mari m'a rapporté que Bülow est en mauvais rapports avec le Prince Royal de Suède. Blücher a battu l'ennemi, près de Wartenberg. Il a pris des canons et fait des prisonniers.

Personne ne doute plus de l'alliance de l'Autriche avec la Bavière; mais la nouvelle n'est pas encore officielle.

8 octobre. — Guillaume est parti hier. C'est le cœur serré que je l'ai accompagné jusqu'à Steglitz. Quand je vis disparaître la voiture qui les emportait, ainsi que Royer, je ne retins plus mes larmes.

En rentrant, je rencontrai deux transports de blessés; l'un d'eux, un hussard, voulait tellement être reçu dans notre maison que je crus que le Ciel m'envoyait une consolation dans ce moment de chagrin. Alléger la souffrance, n'est-ce pas la plus grande consolation? La journée se passa en m'occupant de lui.

10 octobre. — Il y a sept ans aujourd'hui que mon noble frère est tombé loin des siens; peut-être, au même

endroit, quelqu'un vengera-t-il aujourd'hui sa mort? Peut-être, au contraire, Dieu prolongera-t-il encore le temps de l'épreuve? Je prie qu'Il nous accorde les forces nécessaires pour supporter ce qu'il nous impose. A l'église, le pasteur a fait un beau sermon. Ses paroles allèrent au fond de mon cœur et je sentis le tort que je me fais en me croyant quelquefois meilleure que d'autres.

14 octobre. — Mon mari et Ferdinand sont rentrés le 11, plus tôt que je ne l'espérais. Ils avaient dû hâter leur retour, ayant reçu la nouvelle qu'un corps d'armée français avait tourné notre armée et, marchant par Torgau et Wittenberg, pouvait couper les communications avec Berlin et même menacer la ville. Le 12, tout fut tranquille, mais le 13, la nouvelle nous fut confirmée, encore aggravée par les retraites des généraux Thümen et Tauentzien, qui avaient perdu beaucoup de monde.

La journée se passa à emballer, pour être prêts à partir en cas de nécessité; le soir, les nouvelles étaient moins inquiétantes et aujourd'hui nous apprenons que les Français restent stationnaires. On croit qu'ils vont se retirer sur Magdebourg.

J'ai eu le grand plaisir de recevoir des nouvelles de Royer. Ils sont à Rothenbourg, sur la Saale. Le Prince Royal de Suède y avait passé, ainsi que les Russes; Bülow s'apprête à le suivre. L'armée de Blücher a traversé Halle.

15 octobre. — Hier au soir, quelques mots de Guillaume, de Rothenbourg. Ils ne passeront pas la Saale et

chercheront probablement à rétablir les communications avec Berlin, en attaquant Dessau. Napoléon concentre son armée dans les environs de Leipzig. Je crains la faiblesse numérique de Blücher. Guillaume et Royer semblent contents de leur situation. Ce dernier est sous le charme du bon esprit et de la loyauté de l'entourage de Bülow.

Dans notre émotion, je n'ai pu trouver un moment pour noter le détail de ces dernières journées. Nous passâmes le 19 dans l'incertitude; le 20, le bruit courut d'une victoire dont la nouvelle certaine nous arriva le soir. J'appris que Leipzig avait été pris ; 2000 canons avaient tonné toute la journée. Mon anxiété était extrême ; enfin, chez le Gouverneur, je lus un billet du général de Krusemarck à sa mère; il écrivit : « *Dites à la princesse Louise que son fils se porte bien et qu'il s'est conduit très galamment.* » Mon soulagement fut inexprimable!

Le 21, j'eus tous les détails que je désirais; tous étaient bons; seulement la mort de Poniatowski, qui combattait dans l'armée française, m'attrista beaucoup. C'était un homme si noble, qui aurait mérité un meilleur sort! Mais je pense que la mort a dû être pour lui un bienfait; car il a fini avec grandeur et il avait joué un trop grand rôle pour pouvoir supporter une captivité, même entouré des plus respectueux égards (1).

(1) Trois jours après la bataille de Leipzig, le prince Joseph Poniatowski fut chargé par Napoléon de protéger la retraite. N'ayant qu'un très petit nombre de soldats, il contint avec peine les colonnes ennemies jusque sur les bords de l'Elster. Là, pressé par des forces supérieures, ne pouvant traverser le fleuve, dont les Français avaient détruit le pont, couvert de

Le Roi rentra ici le 24. Nous le reçûmes tous devant le Dôme; il était très ému et, comme je pus le lire dans son regard, sa chère Reine lui manquait plus que jamais dans un pareil moment. Avant de venir, il avait été prier sur son tombeau.

Le soir, à l'Opéra, le Roi fut reçu avec enthousiasme; je crois que rarement un Souverain eut une réception aussi chaleureuse et aussi cordiale.

Le Roi me dit que la famille royale de Saxe, prisonnière à Leipzig, viendrait dans quelques jours ici. Il raconta beaucoup de choses intéressantes, en cachant avec modestie son propre rôle.

Le 26, au matin, arriva la famille royale de Saxe (1); le soir, toutes les Princesses leur ont fait leur cour. La Reine et la princesse Auguste étaient très émotionnées, surtout en me revoyant, car j'étais la seule qu'elles eussent connue autrefois. Elles resteront ici jusqu'à ce que

blessures, il refusa néanmoins de se rendre, poussa son cheval dans la rivière, et essaya de la traverser à la nage; mais il se noya dans le trajet. Son corps, retrouvé seulement le 24 octobre, fut transporté à Varsovie, puis à Cracovie, où il fut déposé près du tombeau de Kosiuszcko. Sa mort fut pleurée, non seulement par sa patrie qu'il avait aimée avec passion, mais encore par la France qu'il avait si vaillamment servie.

(1) Le roi de Saxe, la Reine et leur fille, la princesse Auguste, avaient suivi le 18 Napoléon à Leipzig. Le 19, la ville fut prise par les Alliés et parmi les prisonniers qu'il firent se trouva le roi de Saxe. Avec une escorte, on transporta le Roi et sa famille à Berlin. En désignant la capitale de la Prusse comme lieu de leur captivité, le fond de la pensée des Souverains alliés était, avant tout, de s'emparer des États de Frédéric-Auguste pour agrandir ceux du roi Frédéric-Guillaume III, ce qu'ils considéraient comme un acte de justice. Mais au Congrès de Vienne le prince de Talleyrand parvint, par son habileté, à déjouer tous ces faux calculs politiques.

leur sort soit décidé. Le Roi les a reçues avec tous les honneurs dus à leur rang. Le Roi de Saxe n'avait pas paru le soir, mais aujourd'hui, il nous fit à toutes des visites, ainsi que la Reine et la Princesse.

3 novembre. — Ma maison est remplie de blessés et j'ai reçu des visites qui m'ont pris tout mon temps; je n'ai donc pu noter mes impressions. Nous avons accueilli chez nous le comte Przezdzieski, MM. d'Okolski et de Wolowicz et un jeune Mycielski. Tous ces jeunes gens blessés ont été faits prisonniers à Leipzig. Przezdzieski était très inquiet pour sa femme, qui l'avait quitté à Leipzig quelques jours avant le 18; il était gravement blessé et on dut lui faire une dangereuse opération. Tous sont établis dans les salons qui donnent sur la rue.

Un matin, Przezdzieski reconnaît sa voiture qui passait; mon mari la fait arrêter. C'était la comtesse! Leur revoir fut bien touchant. Elle avait attendu à Gotha la retraite de l'armée française. Elle avait alors demandé des passeports au comte Wittgenstein et cherchait son mari.

En même temps qu'elle, arriva lady Burghersh (1), une nièce de Wellington, très charmante et aimable. Ma cousine Przezdzieska l'est aussi, mais elle manque un peu de naturel.

Je crains qu'il y ait peu d'espoir de paix prochaine, car Napoléon a pu exécuter sans encombre sa retraite sur le Rhin.

(1) Elle devint plus tard lady Westmorland.

13 décembre. — Mon mari, qui était parti le 19 novembre pour le Quartier général, m'annonce aujourd'hui la mort du prince Dominique Radziwiłł. Je crois que c'est mon beau-père qui hérite des grands majorats qu'il possédait (1).

27 décembre. — La position de Guillaume à l'armée de Bülow m'effraye beaucoup. Le Prince Royal de Suède, qui avait promis de soutenir ce Général, le délaisse au moment décisif. Une lettre du 18 annonce que le Prince Royal garde ses troupes dans le Holstein, où il mène sa guerre privée contre le Danemarck. Le 21, la Grande Armée a passé le Rhin. Elle est entre Colmar et Belmont.

D'après les dernières nouvelles que j'ai de Varsovie, ce n'est pas mon beau-père, mais son frère aîné qui hériterait des majorats du prince Dominique, et il serait possible qu'il désignât mon mari comme son héritier. Ce sont de brillants espoirs; mais ils me semblent presque irréalisables. Mon mari a dû suivre l'empereur Alexandre à Carlsruhe, puis à Fribourg (en Brisgau). Il a déjà obtenu une audience.

(1) Le prince Dominique Radziwiłł, grièvement blessé à la bataille de Hanau le 30 octobre 1813, fut transporté à Lautereck, où il s'éteignit à l'âge de vingt-six ans, le 11 novembre, des suites de ses blessures. Chef de toute la famille Radziwiłł, dont il possédait les grands majorats, ne laissant qu'une fille et étant mort sans testament la question était de savoir *qui* hériterait de ses droits et serait en même temps assez puissant pour faire lever le séquestre posé, en 1812 par la Russie, sur les immenses biens du prince Dominique Radziwiłł, lequel avait pris hautement le parti de Napoléon Ier. La feuille officielle de service de ce Prince contient dans les colonnes militaires le témoignage suivant : « *Le plus vaillant et le plus brave des Polonais.* »

CHAPITRE XVII

(1814-1815)

L'impératrice Élisabeth de Russie à Berlin. — Nouvelles de l'armée. — Blücher et Bülow contre Napoléon. — Prise de Paris. — Les majorats du prince Dominique Radziwiłł passent au prince Antoine par un ukase de l'empereur Alexandre Ier. — Abdication de Napoléon. — Retour des Bourbons. — Le prince Antoine et ses fils à Paris et à Londres, avec le prince Adam Czartoryski. — Retour des Princes à Berlin. — Préliminaires de la paix. — Congrès de Vienne. — Débarquement de Napoléon, — Son arrivée à Paris. — Waterloo. — Nomination du prince Antoine Radziwiłł à Posen comme lieutenant général du Roi.

18 janvier. — Nous venons de commencer une nouvelle année ; celle qui vient de finir a été bien extraordinaire. Que Dieu bénisse l'avenir, comme il bénit le présent!

L'impératrice Élisabeth (1) arrivera après-demain à Berlin ; je me réjouis de faire la connaissance de cette femme intéressante.

Mon mari a suivi le Quartier général de Fribourg à Bâle.

22 janvier. — L'Impératrice Élisabeth est arrivée. Elle n'est plus belle, mais elle a tant de charme, tant de dignité ! Ses mouvements ont une grâce incomparable, sa taille est

(1) L'Impératrice Élisabeth, femme de l'empereur Alexandre Ier. Elle était une princesse de Bade.

superbe. Quelque chose de souffrant dans le regard et dans la voix augmente encore son charme. J'ai dîné chez elle avec les enfants du Roi. Elle a été très aimable pour tout le monde.

23 janvier. — L'Impératrice a rendu les visites à toutes les Princesses. Elle a été d'une grande bonté pour mes enfants. Il y a eu un grand dîner, opéra et souper; sortie à trois heures de l'après-midi, je ne suis rentrée qu'à trois heures du matin. Avant l'opéra, on joua un prologue dans lequel Catherine II et Frédéric le Grand couronnaient les bustes du Roi et de l'empereur Alexandre. L'inconvenance de cette idée n'a pas été sentie par tout le monde. Il est inconcevable que personne n'ait empêché une manifestations d'un goût si déplorable.

25 janvier. — A quatre heures, nous avons accompagné l'Impératrice à sa voiture. A cause des grandes neiges, elle est obligée de coucher à Potsdam. Le choix de son entourage reflète le caractère de cette aimable femme. Ils sont tous des gens charmants.

4 février. — Le courrier, qui doit annoncer la reddition de Paris, est attendu d'une heure à l'autre. On a déjà donné l'ordre de préparer les canons pour publier cette nouvelle.

Dieu merci! Guillaume est bien portant et mon mari en bonne santé au Quartier général.

17 février. — J'ai appris, le 13, la nouvelle de la victoire

de Brienne par une lettre de mon mari, du 8. On n'est pas encore près de la prise de Paris, comme on le croyait ici. On s'attend à une bataille décisive dans les environs de Nogent-sur-Seine, où Napoléon concentre son armée. Guillaume s'est battu le 31 janvier et le 1er février devant Anvers. Maintenant, il doit être à Bruxelles, ou même plus loin. Ce serait curieux, s'il devait se rencontrer avec son père à Paris.

4 mars. — Mon mari, dans sa lettre du 20, prévoit une paix prochaine. Je ne conçois pas comment on pourrait la conclure avec Napoléon, vu que l'Angleterre a pris les Bourbons sous sa protection... Les personnes qui reviennent du théâtre de la guerre disent que les Prussiens sont particulièrement pacifistes, surtout le Prince Royal et l'entourage du Roi.

17 mars. — Aujourd'hui, dix-huitième anniversaire de mon mariage. Peu de femmes peuvent se rappeler ce jour avec un contentement semblable au mien et remercier la Providence avec autant de reconnaissance pour leur sort. En me réveillant, j'ai reçu une lettre d'Antoine, du 8. Il me mande qu'il a obtenu l'ukase de l'empereur Alexandre lui donnant les Majorats du prince Dominique. Les biens allodiaux passent à la fille du feu Prince. Mes beaux-frères Louis et Valentin, le prince Czartoryski et le général Wawrzecki sont nommés ses tuteurs; une commission a été désignée pour finir cette affaire.

Il y a aujourd'hui dix-huit ans, mon mariage, il y a dix-

CHATEAU DE NIÉSWIEŻ

en Lithuanie

sept ans, le prochain espoir de la naissance de Guillaume; l'année dernière, le baptême de Wanda, et ce matin, cette bonne nouvelle!... Dieu soit mille fois béni! Mon seul regret est que mon père n'ait pu apprendre cette heureuse chance avant sa mort. Il s'en serait tant réjoui (1)!

Le 5, les Alliés ont occupé Soissons; les armées de Blücher et de Bülow ont enfin pu se joindre. On croit Napoléon à Reims; Schwarzenberg s'est avancé jusqu'à Nogent.

19 mars. — Ce soir, on nous confirme une grande victoire de Blücher. On s'est battu du 6 au 10. Le 9, l'armée de Bülow a été continuellement sous le feu. Pourvu que Guillaume vive!

21 mars. — J'ai des lettres de Guillaume et de Royer; tous les deux sont sains et saufs. Des nouvelles venues aujourd'hui de Laon annoncent que Soult, s'étant déclaré pour les Bourbons, s'est réuni à Wellington et qu'ils marchent ensemble sur Bordeaux.

Mon mari écrit le 12 de Chaumont; il parle de nouvelles espérances de paix; Napoléon aurait fait le 10 des propositions plus acceptables.

(1) Au quartier général de Chaumont (Haute-Marne), sur la demande du prince Antoine Radziwiłł, l'empereur Alexandre leva le séquestre qui pesait sur les biens du prince Dominique Radziwiłł depuis 1812, pour avoir formé, à ses frais, un régiment de cavalerie à la tête duquel le feu Prince s'était enrôlé sous les étendards de Napoléon et avait pris part à la campagne contre la Russie. L'Empereur remit alors personnellement au prince Antoine, par ukase portant la date du 8 mars 1814, les grands Majorats de Niéswież-Olyka et Mir, donnant l'allodiale de cette fortune à la fille unique du prince Dominique et remettant au prince Antoine le soin de s'arranger avec sa famille. C'est le petit-fils de ce dernier qui a relevé Niéswież, ruiné par les guerres.

Ici, on prend une part très vive à la satisfaction que me cause la décision de l'empereur Alexandre au sujet des Majorats du prince Dominique et cela, dans toutes les classes de la société. Ces preuves d'amitié me touchent énormément.

3 avril. — Mon mari a quitté Chaumont le 18, et m'est arrivé ce matin à cinq heures. Bordeaux et Lyon ont été pris; Schwarzenberg a remporté une grande victoire à Arcis-sur-Aube.

10 avril. — Aujourd'hui, nous avons enfin la nouvelle de la prise de Paris (1), après une bataille acharnée sur les collines de Montmartre. C'est à six heures et demie que le comte Schwerin est arrivé pour l'annoncer. Il a été reçu par une foule énorme, mais assez froide. Seulement, le soir, à l'Opéra, l'enthousiasme fut grand.

Schwerin m'a apporté un petit billet de Royer. Guillaume n'a pas pris part à la bataille; Schwerin l'a rencontré à Nanteuil. On pleure la mort de Solms, de Kirchberger et de Rauch. Napoléon est à Fontainebleau. On ne sait pas encore s'il marchera sur Orléans avec les 50000 hommes qui lui restent. Il y aura probablement encore une bataille.

(1) Le 31 mars 1814, les armées étrangères, ayant à leur tête l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse, firent leur entrée dans Paris, par la barrière de Saint-Martin et arrivèrent jusqu'au Champ de Mars. Le lendemain, 1er avril, le Sénat proclama la déchéance de Napoléon et la restauration des Bourbons. Le 12 avril, le comte d'Artois, frère du Roi, entra dans la capitale et signa le 23 avec les Alliés la Convention de Paris, qui fit rentrer la France dans ses limites du 1er janvier 1792. Ce ne fut que le 3 mai que Louis XVIII fit son entrée dans Paris.

15 avril. — Mon mari est parti hier pour Nieborów et Varsovie, afin de régler son affaire d'héritage. Son père ne paraît pas trop se réjouir de la décision de l'Empereur envers Antoine. Cette dernière journée a été bien triste. J'ai senti à quel point il m'est cher et combien cette nouvelle séparation m'a été douloureuse!

18 avril. — Ce soir, j'ai entendu la lecture du rapport, daté de Paris, adressé au général de L'Estocq. On y dit qu'après que le décret de *déchéance,* prononcé par le Sénat, eut été communiqué à l'Empereur par Caulaincourt, Napoléon, se voyant abandonné par les Maréchaux et par l'armée, décida de se rendre aux Alliés. Mais auparavant, il renvoya encore Caulaincourt en offrant d'abdiquer en faveur du Roi de Rome, sous la Régence de l'impératrice Marie-Louise. Caulaincourt s'adressa alors à Talleyrand et au Sénat sans plus de succès. En apprenant le résultat de ces négociations, Napoléon eut une colère épouvantable. Il aurait pleuré de désespoir. Il envoya une troisième fois Caulaincourt à Paris pour exiger une entrevue avec les Souverains et demander spécialement à l'empereur Alexandre un État libre en Courlande. L'Empereur le lui refusa et lui fit savoir que, pour sa propre sûreté, on ne pouvait lui permettre de venir à Paris.

On dit qu'on donnera l'île d'Elbe à Napoléon; mais on veut attendre l'arrivée de l'empereur d'Autriche pour fixer son sort.

Voilà où tombe cet homme devant lequel toute l'Europe a tremblé! J'aurais cru que cette vie, certainement

bien extraordinaire, finirait autrement; je croyais que sa chute serait celle d'un géant, qu'elle remplirait le monde de peur et d'horreur!...

28 avril. — L'avènement de Louis XVIII, l'entrée du comte d'Artois, au milieu de la joie et de l'enthousiasme général, le retard du départ de Napoléon, qui serait retenu à Fontainebleau par des crises de convulsions, sont les seules nouvelles que j'ai eues de Paris depuis le 12.

2 mai. — Il y a un an que mon bien-aimé père est mort. Pour la première fois depuis ce jour, je suis rentrée dans sa chambre. Tout est resté à la place accoutumée. *Lui* seulement manque et manquera toujours à mon cœur.

14 mai. — Mon mari est rentré le 11 de Pologne sans avoir terminé ses affaires, mais ayant bon espoir dans l'avenir. Il va maintenant à Paris et compte emmener Ferdinand. J'en suis contente pour lui. Il est si triste et abattu, depuis le départ de son frère, que je pense avec plaisir à ce voyage et à sa réunion avec Guillaume.

23 mai. — C'était aujourd'hui la fête de mon père, maintenant une journée de douloureux souvenirs! Un triste sort a voulu que, pour sauvegarder sa tranquillité, je n'aie pu lui montrer tout mon amour et le réjouir par de petites attentions. Il m'est consolant de penser que maintenant il peut lire dans mon cœur.

Napoléon s'est enfin embarqué à Fréjus, le même port où il avait débarqué en revenant d'Égypte.

Gneisenau m'écrit qu'Augereau, qui a rencontré Napoléon dans les environs de Lyon, lui aurait reproché de n'avoir pas fini en soldat, l'Empereur aurait répondu : « *Que veux-tu? les balles m'ont épargné, le sort m'a respecté, je respecte le sort; d'ailleurs l'Asie a besoin d'un homme.* »

6 juin. — Napoléon a débarqué sans encombre à l'île d'Elbe.

J'ai de bonnes nouvelles des miens; l'entrevue des deux frères a été bien touchante; leur joie compense pour moi la peine de la séparation.

Les préliminaires de la paix à Paris traînent en longueur, Louis XVIII ayant des exigences inacceptables au sujet de la frontière sur le Rhin et aussi à cause de la Belgique. L'empereur d'Autriche, ayant sacrifié sa fille à la cause commune, s'est trouvé en droit de faire des remontrances au Roi. En tout cas, le 29 la paix n'était pas encore signée et je ne crois pas que les Souverains partent pour Londres avant le 10. Mon mari les accompagnera (1).

On me raconte que, le 26, la reine Hortense s'est fait présenter aux Tuileries!... Se faire présenter aux Tuileries!... dans ce même palais où elle a joué un si grand rôle!... C'est d'un manque de dignité vraiment peu croyable.

(1) La paix fut signée à Paris le 30 mai 1814 entre le roi Louis XVIII et les puissances alliées. Par ce traité, les Bourbons firent gagner à la France une plus grande frontière et, au Congrès de Vienne, M. de Talleyrand sut reconquérir la prépondérance de son pays sur l'Europe.

7 juillet. — Mon mari, qui était parti les premiers jours de juin pour Londres avec le prince Adam Czartoryski, est maintenant sur le retour. Il passe encore quelques jours à Paris, puis sera ici vers le 15. Je crains qu'il ne puisse pas rester longtemps avec nous, les affaires de Pologne exigeant sa présence. Mon mari est tout à fait enthousiaste de l'Angleterre.

11 septembre. — Les belles journées de joie, publiques et domestiques, ont passé comme en rêve, sans que j'aie eu le temps de les noter. Guillaume et Ferdinand sont revenus le 25 juillet. Le premier, grand et fort, a gagné au moral ; le second s'est aussi fortifié.

Mon mari est de nouveau reparti pour Varsovie et Vienne. Je crains bien qu'il ne puisse être utile à sa patrie et qu'il se fasse des illusions; mais son devoir l'appelait; je n'ai pu que l'engager à le faire.

Le Roi m'a envoyé la nouvelle décoration qu'il donne aux dames qui ont soigné les blessés.

Les vertus féminines doivent aimer l'obscurité. Je n'aime pas les décorations qui éveillent les susceptibilités et l'envie.

24 septembre. — On a annoncé hier les fiançailles de la princesse Charlotte avec le grand-duc Nicolas.

J'ai revu avec plaisir deux vieux amis, Gneisenau et Caraman. Gneisenau me semble aigri; je crains qu'il n'ait pas l'influence qu'il mérite. Il s'est attiré la haine d'Ancillon, en déconseillant son Manifeste, préparé avant la

guerre de 1813. Il avait aussi désapprouvé le plan de guerre de Knesebeck. Ce plan, suivi malgré son opposition, a coûté inutilement 30 000 hommes.

Yorck et Blücher se sont aussi querellés pendant la guerre et toute la haine de Yorck est retombé sur Gneisenau. Tout cela rend sa position peu agréable.

Caraman, ancien émigré au service de la Prusse, et père du bon Adolphe, que j'ai élevé durant des années avec mes propres enfants, est à présent Ministre de France à Berlin. Il est pétillant d'esprit et un des hommes les plus aimables que je connaisse.

30 octobre. — Mon mari est encore absent. Après Varsovie, il a vu l'empereur Alexandre, à Puławy; il est bien découragé, craint qu'on veuille faire un nouveau partage de la Pologne; on donnerait, cependant, à Antoine une situation dans sa patrie.

Le sort de l'Europe n'est pas encore fixé; on prétend que quelques districts de la Pologne, la Saxe, et des provinces sur le Rhin seraient annexées à la Prusse. Je ne comprends pas qu'on puisse ternir une cause si belle et si sacrée par une si grande injustice faite à une nation et à une si ancienne famille royale.

Le roi de Saxe aurait avec dignité refusé tout dédommagement; les neveux recevraient des propriétés en Italie.

La princesse Guillaume est venue chez moi et m'a parlé de la situation qu'on veut faire à son mari en Saxe. J'ai été heureuse de constater la loyauté de son caractère;

elle sent la fausseté et l'injustice du rôle qu'elle devrait jouer et n'est aucunement éblouie par le côté brillant de la situation.

J'avais espéré que cette nouvelle époque inaugurerait une ère de justice, mais le mal est inséparable de tout sort humain.

14 novembre. — Les Gazettes annoncent à présent la nomination du prince Guillaume comme Vice-Roi de Saxe (1). Le Roi ne lui en a pas encore parlé. Je crois que le Prince est très content; il aime les situations brillantes et est heureux d'avoir de l'influence. La Princesse s'y fera, mais actuellement sa loyauté et son sentiment de la justice la révoltent.

12 décembre. — Je suis absorbée par les préparatifs d'une fête que mon mari veut donner ici à l'empereur de Russie.

Quel temps extraordinaire! Antoine m'écrit de Vienne que le prince-maréchal de Ligne aurait dit : « *Le Congrès danse, mais ne marche pas.* » Ses lettres ne sont pas consolantes, les discussions sur le sort de la Pologne y sont très vives. Celui de la Saxe n'est pas décidé. Je suis également révoltée qu'on ne veuille pas donner à la Pologne une situation indépendante et qu'on veuille faire perdre à la Saxe celle qu'elle a eue jusqu'à présent.

Avec cela, je suis effrayée de voir à quel point on se laisse ici diriger par l'Autriche. Nous avons à Berlin une

(1) Cette nomination n'eut pas lieu.

classe de gens si habitués à se laisser tyranniser, qu'à peine sauvés des mains de Napoléon, ils cherchent par qui ils pourraient l'être de nouveau.

Ils sont maintenant tous Autrichiens et cela me dégoûte, malgré mes sympathies personnelles pour ce pays. J'aime l'Empereur et l'Impératrice, mais, après les événements de ces dernières années, je ne puis avoir confiance en Metternich.

Le retour de mon mari n'est pas encore certain, les travaux du Congrès n'ont pas l'air d'avancer. Le prince Galitzin, placé auprès du roi de Saxe, a été rappelé. On le dit en disgrâce; il aurait hautement désapprouvé le sort qu'on prépare à ce malheureux Roi.

La France prend à Vienne une position prédominante (1). Les comtes de Wrede et de Montgelas, qui détestent la Prusse, sont tout à fait de l'intimité de Metternich. Les petites cours allemandes, celle de Bade en tête, sem-

(1) L'ouverture du Congrès de Vienne, fixé au 1er octobre 1814, n'eut lieu que le 1er novembre. Il dura jusqu'au 9 juin 1815, jour où fut signé l'acte final. Les puissances s'y réunissaient pour compléter les dispositions du traité conclu à Paris le 30 mai 1814. L'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie élevèrent d'abord la prétention de préparer *à quatre* toutes les questions, bornant leur condescendance à soumettre leurs volontés à la ratification du Congrès, ce qui excluait complètement la France du règlement des affaires européennes. M. de Talleyrand, s'appuyant sur le principe de la légitimité, groupa alors autour de lui les représentants des puissances secondaires, menacées par le même système d'exclusion et obtint ainsi voix délibérative. Il trouva encore moyen de ramener également l'Angleterre et l'Autriche au véritable point de vue des principes à faire valoir et ces deux puissances en devinrent par lui les défenseurs. Travaillant dans la même idée, il se forma bientôt une alliance secrète entre la France, l'Angleterre et l'Autriche contre la Russie et la Prusse, par le traité du 3 janvier 1815 Ainsi la France, par le seul ascendant de la raison et des principes, vint à rompre une alliance, qui n'était dirigée que contre elle.

blent blessées par la prépondérance de l'Autriche, de la Bavière, du Wurtemberg et de la Prusse. Il est effrayant de penser que, dans le cas d'une guerre, tous ces mécontents prendraient le parti de la France. Il n'est question que du sort de la Pologne et de la Saxe.

Le roi de Prusse et le roi de Saxe se sont réconciliés, celui-là ayant déclaré dans toutes les Gazettes étrangères qu'il protestait contre tout partage ou occupation de la Saxe.

Le prince Antoine de Saxe, mal conseillé, a questionné indiscrètement le roi de Prusse, en présence de l'empereur d'Autriche, sur le sort de la Saxe. Le Roi s'est fâché, en a même été malade et son entourage est furieux qu'il ait été mis dans une situation aussi pénible.

16 mai. — Toutes les têtes sont à l'envers... Le 13 nous avons appris que Napoléon a fui de l'île d'Elbe; ce soir, nous apprenons qu'il aurait attaqué Antibes avec 8 000 hommes. Je crains que Dieu ne nous trouve pas encore dignes de pitié; les hommes ont montré trop de méchanceté à Vienne.

Le sort de la Pologne est réglé. Posen et Kalisz deviennent prussiens. Quant à la Saxe, le Roi en veut prendre les deux tiers; la Prusse cède Anspach, Bayreuth et la Frise orientale, en échange des possessions acquises en Saxe, sur le Rhin et en Pologne.

Mon mari reste encore à Vienne; il semble même s'y plaire, mais j'espère qu'il rentrera aussitôt que les pourparlers au sujet de la Pologne seront terminés. Il bataille encore pour elle!

27 mars. — Napoléon est à Paris ! L'armée s'est déclarée pour lui. Louis XVIII, abandonné par les soldats, se retire et fuit; la guerre semble inévitable. Le Ministre de la guerre ici a reçu des ordres de mobilisation.

22 avril. — Mon mari est rentré ce soir très tard, après une séparation de huit mois! Il est nommé lieutenant-général du Roi, à Posen.

4 juin. — La garnison de Berlin est sortie hier et mes deux garçons m'ont quittée. Je les ai accompagnés jusqu'à Zehlendorf.

Le général de Lottum est nommé pour faire la campagne avec le Prince Royal.

18 juin. — On prétend que les hostilités ont commencé. Les affaires d'Italie semblent être terminées. Murat est parti pour la France, sa femme et ses enfants ont été conduits à Trieste (1).

Hier, au grand dîner de Charlottenbourg, mon mari a présenté au Roi les six députés de Posen. Que Dieu bénisse Antoine dans sa nouvelle carrière!

(1) Aussitôt qu'il eut appris le débarquement de Napoléon, Murat imagina d'en profiter pour se mettre à la tête d'un mouvement unitaire et se faire proclamer roi d'Italie, s'empara des États romains et de la Toscane et refoula les Autrichiens jusque sur le Pô, mais il dut bientôt battre en retraite, fut vaincu à Tolentino, et rejeté sur Naples. Il s'embarqua pour la France et la reine Caroline fut conduite à Trieste avec ses enfants (20 mai). Quant à Murat, après avoir séjourné quelque temps en France, il passa en Corse, y réunit un petit nombre de partisans avec lesquels il tenta un débarquement dans ses anciens États. Il fut pris presque aussitôt et fusillé à Pizzo (13 octobre 1815).

27 juin. — Dieu nous a donné la victoire (1). C'est le 24, à cinq heures du matin, que nous avons appris la complète défaite de Napoléon. J'ai des lettres de mes garçons. Napoléon a presque été fait prisonnier. En quittant sa voiture poursuivie par la cavalerie prussienne, l'Empereur se jeta précipitamment sur son cheval, abandonnant tout, même son chapeau et son épée que Blücher envoya au Roi. Ferdinand, qui s'y trouvait, racheta aux soldats, qui s'étaient partagé le butin de cette voiture, la bassinoire en argent de Napoléon, qu'il me rapportera comme souvenir (2).

J'ai assisté au service d'actions de grâces, au Dôme. Au moment de la bénédiction, des coups de canon saluèrent notre délivrance. Ce fut un moment imposant dans cette église, où tant de mes proches reposent; *Lui* surtout, ce frère chéri, première victime sacrifiée à sa patrie; comme si la mort, en nous l'arrachant, eût voulu le préserver de tous les malheurs qu'il aurait dû subir et partager avec nous!

Fini à Ruhberg en juillet 1836.

LOUISE.

(1) Bataille de Waterloo, livrée le 18 juin 1815.

(2) Cette bassinoire, de l'argent le plus fin, marquée aux armes de l'Empereur, a toujours été conservée précieusement dans la famille. Je l'ai déposée moi-même au trésor du château de Niéswież.

CASTELLANE RADZIWIŁŁ.

FIN

CONCLUSION

La princesse Louise termine la rédaction de ses Mémoires après la bataille de Waterloo et au moment où elle quitte Berlin pour aller s'établir à Posen, afin d'y seconder son mari dans sa charge de lieutenant-général du Roi.

Le Prince y avait précédé la Princesse dès le 30 août 1815. Il y fut reçu avec une véritable émotion, dont il retrouva l'écho dans les touchants discours qui lui furent adressés.

Le soir du 27 septembre, la princesse Louise y fit elle-même son entrée solennelle. Depuis la frontière du Grand-Duché, la Princesse fut entourée de tous les honneurs dus aux Gouverneurs d'État : cloches en branle, portes triomphales, fleurs et discours, tout fut d'un élan remarquable. En ville, réception très brillante : chacun paraissait dans la joie; la noblesse entière du Grand-Duché s'empressa de se présenter. Partout une sympathie, une politesse et une reconnaissance touchantes se faisaient jour; preuve qu'on était content de la nouvelle administration.

La Noblesse donna une superbe fête au nouveau Gouverneur et à la princesse Louise. A cette occasion, elle lui fit offrir, par des jeunes filles, un bracelet avec les noms

des blessés polonais qui avaient été soignés à l'hôtel Radziwiłł, à Berlin, pendant les dernières guerres.

Bien qu'il fît de fréquents séjours à Berlin, le prince Radziwiłł remplit sa mission à Posen pendant de nombreuses années. Il abandonna sa charge en 1828, le gouvernement prussien lui trouvant une tendance trop favorable pour ses compatriotes.

Ce fut en 1816, dans un de ses voyages à Berlin, que le Prince fit exécuter, pour la première fois, dans sa maison, par les membres de la Sing-Académie sa composition musicale du *Faust* de Gœthe. Le Prince avait connu le poète allemand durant un séjour à Weimar. Il s'était lié d'amitié avec lui, car sa nature d'artiste avait saisi de suite la profondeur du génie de Gœthe. Ils furent attirés l'un vers l'autre; il résulta de cette intimité l'œuvre musicale du prince Radziwiłł, que le poète suivit lui-même avec intérêt.

Voici dans quels termes la princesse Louise parle de cette séance dans une lettre datée du 2 avril 1816 :

« Une composition de mon mari, le *Faust* de Gœthe, mis en musique par lui, m'a causé une grande joie. Elle me semble géniale et je constate avec plaisir que des artistes et connaisseurs partagent mon avis. Je suis entièrement sous le charme de cette œuvre musicale et, comme je ne sais pas montrer ce que je sens, le bon Antoine ne se doute pas à quel point il m'a émue par les accents de son inspiration. »

Dans cette réunion, que les contemporains n'ont pas oubliée, le Prince expliqua personnellement à son audi-

toire toute la création de son *Faust*. Il dirigea lui-même la musique des chœurs, enleva, en les faisant vibrer, les *intermezzi* des parties de violoncelle sur son propre instrument, et donna aussi lecture de plusieurs lettres que Gœthe lui avait écrites à ce sujet, témoignant de leur collaboration intime dans la conception de l'œuvre, ainsi que de leur désir mutuel d'en perfectionner l'interprétation (1).

L'impression que cette soirée familière laissa à tous fut, peut-être, encore plus vive que celle de la représentation officielle, qui eut lieu plus tard, en 1820, à Mon-Bijou.

Le Prince fut dès lors placé au nombre des artistes marquants de l'époque. Gœthe, grand admirateur de son talent, appelle le Prince, dans une lettre adressée le 2 avril 1814 à Knebel, « *le premier et véritable troubadour qu'il ait jamais rencontré* ».

Mais bientôt de nouvelles amertumes vinrent troubler cette douce harmonie et briser de si belles espérances!

Découragé par le peu de bien qu'il lui était été permis de faire à ses compatriotes, par la mort de deux fils et la maladie mortelle de sa fille Élisa (qui ne lui survécut que d'une année), le Prince, abîmé par tant de déceptions, fut emporté en trois jours par une grippe inflammatoire, le 7 avril 1833. C'était précisément le jour de Pâques, qu'il avait si souvent célébré sur cette terre par son beau can-

(1) Cette correspondance est déposée aux archives de Niéswież.

tique (tiré du *Faust*) « Le Christ est ressuscité » *(Christ ist erstanden)*.

La princesse Louise dut cacher à sa fille Élisa, alors mourante, le malheur qui les avait frappés. Elle lui ferma les yeux le 27 septembre 1834 et s'éteignit elle-même en décembre 1836, minée par les souffrances morales qui ont empoisonné les dernières années de sa vie.

CASTELLANE-RADZIWIŁŁ.

Berlin, mars 1911.

INDEX BIOGRAPHIQUE

DES NOMS DES PERSONNAGES MENTIONNÉS DANS CES MÉMOIRES

A

Acerenza (François Pignatelli de Belmonte, duc d'). Très protégé par la reine Caroline de Naples, épousa en 1801 la princesse Jeanne de Courlande.

Alopeus (David, baron d'), 1748-1822. Diplomate russe, ministre plénipotentiaire à Berlin. Dans la campagne de Saxe (en 1813), il fut nommé commissaire général des armées alliées et, en 1815, gouverneur de la Lorraine.

Alvensleben (Philippe-Charles), 1745-1802. Chef du cabinet civil de Frédéric-Guillaume III. Créé comte en 1801.

Ancillon (Jean-Pierre-Frédéric), 1766-1837 D'origine suisse, Ancillon fut ministre de l'église réformée à Berlin et professeur à l'Académie militaire. En 1806, Frédéric-Guillaume III le nomma gouverneur du Prince Royal (plus tard Frédéric-Guillaume IV). Admis à la Cour, Ancillon y joua un certain rôle jusqu'à sa mort.

Angleterre (Adolphe, prince d'), 1794-1850. Duc de Cambridge, comte de Tipperary, gouverneur général du Hanovre en 1816, Vice-Roi du Hanovre en 1831. Il avait épousé en 1818 la princesse Auguste de Hesse, fille du Landgrave de Hesse-Cassel.

Angleterre (Auguste, prince d'), 1773-1845. Duc de Sussex, se maria en 1793 avec lady Auguste Murray, comtesse d'Ameland. En 1794, ce mariage fut déclaré illégal. Le Prince se remaria avec lady Cécile Underwood, duchesse d'Inverness, veuve de sir George Buggin.

Anhalt-Dessau (Frédéric, prince héréditaire d'), 1769-1814. Le Prince mourut avant son père. Il épousa, en 1792, la princesse

Amélie, fille du Landgrave de Hesse-Hombourg.

Anspach (Le margrave d'), 1736-1806. Succéda à son père en 1757, et en 1769 au Margrave de Bayreuth. Il abdiqua en 1791 en faveur de Frédéric-Guillaume II, contre une rente considérable.

Armfeldt (Gustave-Maurice, baron d'), 1757-1824. Suédois, né en Finlande, suivit la carrière militaire; très en faveur sous Gustave III, il tomba en disgrâce auprès du Prince Régent, pendant la minorité de Gustave IV, dut s'exiler et vécut durant plusieurs années en Russie. Réintégré dans son ancienne situation, Armfeldt fut nommé ministre de Suède à Vienne, en 1802. Après la cession de la Finlande à la Russie, il entra au service russe et fut nommé gouverneur de cette province en 1813.

Arnim (Albert-Henri d'), 1744-1805. Ministre de la Justice en Prusse en 1798; il se retira en 1802.

Artois (Le comte d'), 1757-1836, frère de Louis XVI et de Louis XVIII, auquel il succéda sur le trône de France, en 1824, sous le nom de Charles X. Renversé par la révolution de 1830, il mourut en exil à Goritz (1836), où il est enterré.

Auer (Mme d'), épouse du général Jean-Casimir d'Auer.

Augereau (duc de Castiglione), 1757-1816. Maréchal de France, se signala dans les campagnes de la République et de l'Empire; exécuta le coup d'État du 18 fructidor.

Autriche (François II, empereur d'), 1768-1835, fils de Léopold II. Il lutta sans succès contre la Révolution française et contre Napoléon Ier, auquel il dut accorder la main de sa fille Marie-Louise.

Autriche (Charles, archiduc d'), 1771-1847. Troisième fils de Léopold II. L'un des meilleurs généraux de l'armée autrichienne dans les guerres de la République et de l'Empire; se distingua surtout à Essling, en 1809.

Autriche (Marie-Louise, archiduchesse d'), 1791-1847 Fille de l'empereur François II, épousa en 1810 Napoléon Ier, dont elle eut un fils, le duc de Reichstadt.

B

Bade (La Margrave de), 1754-1832. Fille de Louis IX, Landgrave de Hesse-Darmstadt, épousa en 1774 le Margrave, prince héritier Charles-Louis de Bade, mort d'accident en 1801 Princesse très distinguée par son esprit

Baerbaum (M.). Mort en 1808. Précepteur des fils du prince Ferdinand de Prusse; à partir de 1798 il prend rang à la Cour de ce Prince.

Barclay de Tolly (Michel), 1761-1818. D'origine écossaise, général russe, habile adversaire de Napoléon Ier.

Bavière (Maximilien - Joseph, prince de), 1756-1825. Fils du prince Charles des Deux-Ponts, devint, en 1805, roi de Bavière, succédant à l'Électeur Charles-Théodore.

Benkendorff (Alexandre, comte de), 1784-1854. Fut admis de bonne heure dans les cercles intimes de la cour de Russie, devint l'ami du Grand-Duc et futur empereur Nicolas Ier.

Bennigsen (Auguste), 1745-1826. Général russe, qui fit les campagnes de l'Empire sous Alexandre Ier.

Berg (Mme de), 1759. Née Hæseler, fille d'un diplomate prussien. Mme de Berg, en relations avec Gœthe, Herder, Jean-Paul, Jacobi, Stolberg, devint l'amie de Stein en 1785. A Berlin, l'ancienne noblesse fréquentait beaucoup sa maison. On suppose que Mme de Kleist, dame d'honneur, fut la médiatrice des débuts des relations de Mme de Berg avec la reine Louise, relations qui se changèrent en un attachement très sincère de part et d'autre jusqu'à la mort de la Reine.

Bertrand (Henri-Gratien, comte), 1773-1844. Général français dont le souvenir est resté populaire par sa fidélité à Napoléon Ier, qu'il suivit à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène.

Bevilaqua (Le général de), 1777-1845. Général à la tête de la brigade saxonne qui faisait partie de l'avant-garde commandée par le prince Louis-Ferdinand de Prusse à Saalfeld, en 1806.

Beyme (Charles-Frédéric), 1765-1838. Saxon, entra au service de Prusse, devint en 1798 Conseiller de Cabinet du roi Frédéric-Guillaume III. En 1808, Beyme fut nommé Ministre de la Justice, se retira de la Cour en 1810 et depuis 1819 dans son château de Steglitz, où il mourut.

Bielfeld (Dorothée, baronne de), 1742-1781, née de Boden, seconde femme du littérateur Jacob de Bielfeld, mort en 1770, après avoir fait l'éducation du prince Ferdinand de Prusse; anoblie depuis 1748, Mme de Bielfeld fut la première gouvernante de la princesse Louise de Prusse.

Bielfeld (Lisette de), née en 1765. Fille de la précédente, fut élevée durant quelques années auprès de la princesse Louise, fut dame d'honneur à

la Cour de Cassel. D'un esprit et d'une instruction remarquables, elle fut ensuite appelée (à Berlin) par la Reine à faire l'éducation de la princesse Augusta, fille cadette du roi Frédéric-Guillaume II. Elle épousa plus tard M. de Leuschnaring.

Bignon (Louis-Pierre-Edouard), 1771-1841. Homme d'État français et historien. Employé comme diplomate dans plusieurs postes en Allemagne, où, après Iéna, Napoléon lui confia l'administration des domaines et des finances de la Prusse. Envoyé plus tard comme ambassadeur dans le Grand-Duché de Varsovie. Pendant les Cent-Jours il reçut à Paris le portefeuille des Affaires étrangères et sous la Restauration la Pairie.

Bischoffwerder (Jean-Rodolphe de), 1741-1803. Saxon au service de la Prusse, gagna la confiance du roi Frédéric-Guillaume II, dont il dirigea toute la politique durant son règne. Mystique et illuminé, s'occupant de sciences occultes, il entraîna le roi dans les sectes des *Rosenkreuzer* sous l'influence de Wœllner.

Blücher (Gebhard-Leberecht), 1742-1819. Général prussien, se distingua dans les dernières campagnes contre Napoléon Ier, créé maréchal après la bataille de Waterloo.

Boden (Mlle de). Sœur de Mme de Bielfeld et dame d'honneur à la Cour de la duchesse d'Oels

Borstell (Charles-Henri-Louis de), 1773-1844. Général de cavalerie en Prusse, commanda plus tard le 8e corps d'armée.

Boufflers (Stanislas-Jean, chevalier de), 1738-1815. Chevalier de Malte et capitaine de hussards, maréchal de camp et gouverneur du Sénégal. Esprit charmant, homme de goût et en même temps homme de lettres, dont les œuvres lui ouvrirent les portes de l'Académie. Envoyé aux États généraux de 1789, mais bientôt effrayé par le mouvement révolutionnaire, il émigra en Prusse, trouva refuge chez le prince Henri à Rheinsberg, alla en Pologne et finit par épouser dans l'exil Mme de Sabran.

Bouillé (François-Claude-Amour, marquis de), 1739-1800. Général français. En 1789, gouverneur des trois évêchés d'Alsace, il prépara la fuite de Louis XVI (1791). Après l'échec de cette tentative, Bouillé émigra, rejoignit l'armée de Condé, se retira finalement à Londres.

Brancion (Edouard de), demi-frère de M. de Royer. En 1797, cavalier à la Cour du prince Henri à Rheinsberg, très intime dans la maison du prince Radziwill à Berlin; chambellan du

roi de Prusse en 1811, rentra en France, après la chute de Napoléon; vécut ensuite à Paris et à Versailles.

Brandenbourg (Le Grand-Électeur de), 1620-1688. Père de Frédéric Ier, roi de Prusse depuis le 18 janvier 1701.

Brandenbourg (Frédéric-Guillaume, comte de), 1792-1850, fils naturel du roi Frédéric-Guillaume II et de la comtesse Dönhoff.

Bray (François-Gabriel, comte de), 1775-1832. Chevalier de Malte, diplomate français; attaché à la légation à Ratisbonne, la Révolution lui fit perdre son emploi. M. de Bray entra plus tard au service de la Bavière, qu'il représenta à Berlin, à Saint-Pétersbourg et à Vienne. Créé comte en 1813.

Bredow (Mme de). Épouse depuis 1774 d'Ernest de Bredow, maréchal de Cour du prince Ferdinand de Prusse. Mme de Bredow avait épousé en premières noces M. de Katt; elle devint l'amie intime de la princesse Ferdinand.

Breteuil (Louis-Auguste Le Tonnelier, baron de), 1730-1807. Débuta dans la carrière militaire, passa ensuite dans la diplomatie. Après avoir été ambassadeur auprès de plusieurs Cours, il devint, en 1783, ministre de la maison du Roi; émigra lors de la Révolution et ne rentra en France qu'en 1802.

Broglie (Maurice-Madeleine, prince de), 1766-1821. Troisième fils du maréchal de Broglie, fit ses études à Saint-Sulpice, émigra au moment de la Révolution, se réfugia à Berlin, où il obtint, par la faveur du Roi, la prévôté du chapitre de Posen. En 1803, Broglie revint en France, Napoléon le fit son aumônier, en 1805, le nomma évêque d'Acqui en Piémont; en 1811, il mécontenta l'Empereur au Concile, fut emprisonné à Vincennes et transporté plus tard à l'île Sainte-Marguerite. Sous la Restauration, il devint évêque de Gand, protesta contre la Constitution des Pays-Bas, fut de nouveau exilé et mourut à Paris en 1821.

Brühl (La comtesse Charles de), 1761-1837. Née Sophie Gomm, fille du Consul d'Angleterre à Varsovie, épousa en 1778 le comte Charles de Brühl, général saxon, qui passa au service prussien et devint gouverneur du Prince Royal, plus tard Frédéric-Guillaume III.

Brunswick (Philippine-Charlotte, duchesse de), 1716-1801. Princesse de Prusse, sœur de Frédéric II, mariée en 1733 à Charles, duc régnant de Brunswick.

Brunswick (La princesse hérédi-

taire DE), 1770-1819. Frédérique, fille de Guillaume V, prince de Nassau-Orange.

BRUNSWICK (Ferdinand, duc DE), 1735-1806. Succéda à son père en 1780, fit ses premières armes sous la direction de son oncle le Grand Frédéric, se distingua durant la guerre de Sept ans, fit les campagnes du Rhin et en 1806, obtint le commandement de l'armée prussienne. Blessé à Auerstaedt, il y perdit les yeux et mourut peu après des suites de sa blessure.

BRUNSWICK (Élisabeth, princesse DE), 1746-1836. Fille de Charles, duc de Brunswick, épousa en 1765 le prince de Prusse qui succéda à son oncle Frédéric II. Ils divorcèrent en 1769; transportée à Stettin par ordre du Roi, elle y resta jusqu'à la fin de sa vie.

BRUNSWICK (Caroline, princesse DE), 1768-1821, fille du duc Ferdinand de Brunswick, elle épousa en 1795 le prince de Galles, qui régna sous le nom de Georges IV.

BRUNSWICK (Guillaume, duc DE), 1771-1815. Appelé en 1806 à la succession de son père, et privé de ses États par la paix de Tilsit, il devint l'ennemi implacable de la France. Réintégré dans ses droits de Prince souverain en 1813, il prit part à la coalition contre la France et fut tué à la bataille des Quatre-Bras (Ligny), trois jours avant Waterloo.

BÜLOW (Frédéric-Guillaume DE), comte de Dennewitz, 1755-1816. Général prussien fort distingué, prit une part active à toutes les guerres du premier Empire, sauva trois fois Berlin de l'invasion par ses succès à Lukau, à Gross-Beeren et à Dennewitz en 1813. Contribua aux victoires de Leipzig et de Waterloo. Il épousa les deux filles du général Auer.

BÜLOW (Marianne DE), 1780-1807. Née de Auer, épousa en 1802 le général de Bülow, dont elle fut la première femme.

BÜLOW (Pauline DE), 1789-1842. Née de Auer, épousa en 1808 le général de Bülow, son beau-frère.

BURGHERSH (Lady Anne), 1793-1879. Fille du baron Margborough, frère du duc de Wellington; épousa lord Burghersh (plus tard lord Westmorland). Femme de cœur et d'esprit.

C

CAMPS (Louis-Marie DE), 1767-1844. Né à Pau, devint en 1805 secrétaire de Bernadotte. Lieutenant-colonel en 1808, aide de camp du Prince Royal de Suède en 1811; général en 1815 et fut anobli en Suède en 1824.

Caraman (Victor-Louis-Charles de Riquet, duc de), 1761-1839. Venu en Prusse par suite de l'émigration, M. de Caraman habita longtemps Berlin et y fit élever ses enfants. Sous la Restauration, il devint ambassadeur de France à Vienne, puis membre de la Chambre des Pairs. Il mourut à Montpellier.

Caraman (Victor de Riquet, marquis de), 1786-1837. Fut élevé à Berlin, où il fit ses études militaires. D'abord au service de Prusse, le prince Louis-Ferdinand le prit comme aide de camp. Fait prisonnier à Iéna, on le sauva en le faisant passer pour un simple soldat. Rentré en France, il devint aide de camp de Napoléon Ier et mourut du choléra au siège de Constantine, où il commandait l'artillerie du siège en 1837.

Caraman (Adolphe, comte de). Le plus jeune fils du duc Victor, élevé également à Berlin chez M. Molière et fut toujours très protégé par la princesse Louise. Très lié avec le prince Guillaume Radziwiłł, il en resta l'ami fidèle jusqu'à sa mort.

Catherine II, la Grande, 1729-1795. Impératrice de Russie.

Caulaincourt (Louis, marquis de), 1772-1827. Duc de Vicence, général français. Il fut le représentant de Napoléon Ier au Congrès de Châtillon et ambassadeur en Russie.

César (M.). Saxon qui, à partir de 1784, fut le précepteur du prince Auguste de Prusse.

Chądzyńska (Thécla). Amie des filles de la Palatine. Elle épousa M. Trembicki.

Chlapowski (Désiré), 1789-1879 Il entra comme cadet au régiment de Briesewitz (dragons de Prusse) en 1802, fut admis en 1806 dans la Garde de Napoléon, formée à Posen; prisonnier en 1807; rendu à la liberté, il fut nommé par le prince Poniatowski capitaine aide de camp du général Dąbrowski; devint officier d'ordonnance de Napoléon Ier, en 1808, fit partie de la Garde impériale des Chevau-légers (lanciers polonais), en 1811. Membre de la Légion d'honneur depuis 1807. Grand agronome, Désiré Chlapowski, au retour de ses campagnes, s'établit dans ses terres du Grand-Duché de Posen et épousa, en 1821, Antoinette Grudzinska, sœur de la princesse de Łowicz, qui fut la femme morganatique du grand-duc Constantin de Russie.

Clary-Aldringen (Charles, comte de), 1777-1831. Petit-fils, par sa mère, du maréchal de Ligne, chambellan de l'empereur d'Autriche. En 1802 il épousa sa cousine, la comtesse Louise Choteck.

Clary-Aldringen (Marie-Christine, princesse de). Fille du maréchal prince de Ligne, épousa en 1775 le prince Jean de Clary-Aldringen, propriétaire de Téplitz en Bohême.

Clausewitz (Charles de), 1780-1831. Général prussien, d'abord au service de la Prusse, passa de 1812 à 1814 à celui de la Russie. Rentra ensuite au service de son pays, où il prit la direction de l'école de guerre. En 1806, Clausewitz accompagna le prince Auguste de Prusse comme aide de camp et contribua beaucoup au développement de ses talents militaires. Clausewitz doit surtout sa célébrité à ses ouvrages militaires.

Cobenzl (Jean-Louis-Joseph de), 1753-1809 Diplomate autrichien, né à Bruxelles, il négocia les traités de Campo-Formio et de Lunéville.

Cobourg (François, duc de Saxe), 1750-1806. Succéda à son père en 1800.

Colbert (Edouard, comte de), 1774-1853. Général français, il se signala à la bataille d'Austerlitz, combattit à Waterloo, fut inspecteur de cavalerie sous les Bourbons et aide de camp du duc de Nemours, qu'il accompagna en Algérie. En 1838, Colbert entra à la Chambre des Pairs.

Conrad (Charles-Louis), 1738-1804. Chapelain de la Cour de Prusse, prédicateur réformé, attaché au Dome de Berlin.

Constant (Benjamin), 1767-1830. Homme politique français, né à Lausanne, joua un rôle important dans le parti libéral sous la Restauration et fut l'ami de Mme de Staël.

Contades (La vicomtesse de), 1774-1801, née Eléonore de Bouillé. On l'appelait *Mérote* dans sa famille. Mariée à Metz, en 1791, au vicomte de Contades; morte à Paris à 26 ans, cinq ans après son retour de l'émigration.

Courlande (Pierre, duc de), 1724-1800. Après la régularisation de la Courlande, incorporée à l'Empire de Russie, le duc de Courlande vint s'établir en Allemagne, où il acheta des terres considérables.

Courlande (La duchesse de), 1761-1821. Charlotte-Dorothée, comtesse de Medem, avait épousé, en 1779, le dernier duc de Courlande, dont elle eut quatre filles.

Courlande (Wilhelmine, princesse de), 1781-1839. Épousa en premières noces le prince de Rohan, puis le prince Troubezkoï et en troisième le comte Charles de Schulenbourg. Elle hérita directement du Duché de Sagan à la mort de son père.

Courlande (Pauline, princesse de), 1782-1845. Épousa le prince de Hohenzollern-Hechingen.

Courlande (Jeanne, princesse de), née en 1784, mariée en 1801 au prince François Pignatelli de Belmonte, duc d'Acerenza.

Courlande (Dorothée, princesse de), 1793-1862. Épousa en 1810 le comte Edmond de Périgord, neveu du prince de Talleyrand; connue depuis par sa *Chronique* publiée sous le nom de *la duchesse de Dino*.

Craven (lady), 1750-1828. Fille du comte de Berkeley, veuve de lord William Craven. Très attachée au Margrave d'Anspach-Bayreuth, qu'elle espéra épouser, mais ce mariage est resté à l'état de supposition.

Czartoryski (Adam-Casimir, prince), 1734-1823. Surnommé *le Prince général*, général des terres de Podolie. Il fut élu président de la Diète chargée d'élire un successeur à Auguste III en 1763. Il était partisan de la monarchie héréditaire en Pologne. Après tous les bouleversements politiques de son pays, le Prince se retira dans ses terres et vécut dans la retraite.

Czartoryska (La princesse Isabelle), 1743-1835, dite *Princesse générale*. Née Flemming, se fit connaître par son goût pour les lettres et les arts. Ses collections intéressantes font aujourd'hui partie du musée Czartoryski à Cracovie.

Czartoryski (Adam-Georges, prince), 1770-1861. Envoyé avec son frère Constantin comme otage à Saint-Pétersbourg après le dernier partage de la Pologne, il s'y lia avec le grand-duc Alexandre et lorsque celui-ci monta sur le trône en 1802, il nomma le prince Adam ministre des Affaires étrangères. En 1815, le prince Czartoryski fut nommé Sénateur-Palatin et Curateur de l'Université de Vilna, puis se retira en 1821 dans ses terres de Puławy où il vécut dans la retraite jusqu'en 1830. La révolution ayant alors éclaté à Varsovie, le Prince se rendit dans cette ville, y fut chargé de la direction générale des affaires comme Président du Gouvernement provisoire. N'ayant obtenu aucun des résultats qu'il espérait pour son pays, ses biens ayant été mis sous séquestre, le prince Adam, fidèle à ses principes, s'établit à Paris où il mourut en 1861, respecté et regretté par tous ceux qui l'avaient connu.

Czaktoryski (Constantin, prince), 1773-1854. Second fils du prince Adam-Casimir Czartoryski. Il épousa en 1808 la princesse Angélique Radziwiłł. Nommé général à la suite du grand-duc Constantin de Russie, il obtint sa démission en 1798 et passa alors au service militaire du

royaume de Pologne. Il se distingua à la bataille de Smolensk et fut blessé à celle de Mozaick.

D

Dalberg (Charles, prince de), 1744-1817. Entra dans les ordres, devint conseiller intime de l'Électeur de Mayence en 1772. Il fut ensuite Archichancelier de l'Empire; en 1806, nommé par Napoléon Prince Primat de la Confédération du Rhin, Prince souverain de Ratisbonne, Grand-Duc de Fulda et de Hanau.

Daru (Noël-Pierre, baron), 1774-1827. Administrateur français. Depuis 1805, intendant du duché de Brunswick, de Berlin, de Vienne, de la Basse-Autriche. En 1811, Daru reçut le titre de baron.

Davoust (Louis-Nicolas), 1740-1823. Duc d'Auerstædt, prince d'Eckmühl, maréchal de France, un des meilleurs lieutenants de Napoléon Ier.

Dessau (François, duc de Dessau d'Anhalt), 1740-1817. Membre de la Confédération germanique, un des plus fidèles alliés de Napoléon Ier.

Dessau (Frédéric, prince héréditaire de Dessau d'Anhalt), 1769-1814. Marié en 1792 à la princesse Amélie de Hesse-Hombourg.

Diederichs (Jean-Christian-Guillaume), 1772-1839. Troisième tuteur des enfants naturels du prince Louis-Ferdinand de Prusse, devint plus tard premier Conseiller de justice et fut anobli.

Doenhoff (Sophie-Julie-Frédérique, comtesse de), 1768-1834. En 1789, nommée dame d'honneur à la Cour de Frédéric-Guillaume II. Personne de talent; le Roi l'épousa de la main gauche en 1790. Renvoyée de la Cour en 1792, à cause du rang donné à la comtesse de Lichtenau, elle se retira dans sa terre de Wernunchen dans la Marche où elle mourut.

Doernberg (Ferdinand-Guillaume-Gaspard, baron de), 1768-1850. Militaire et diplomate prussien. En 1812 il passa au service de la Russie, fit les campagnes avec le prince de Wittgenstein. Après la paix, Dœrnberg entra au service du Hanovre et fut envoyé comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Dohna-Schlobitten (Guillaume, comte de), 1773-1845. Marié en 1801 à la comtesse Amélie de Schlieben.

Duhoux-d'Affinicourt (Mlle). Gouvernante des filles du prince Michel Radziwill, Palatin de Vilna, et amie de la Princesse Palatine. Mlle Duhoux resta

quatorze ans à Nieborów et rentra alors en France où des affaires de famille la rappelaient.

Dumouriez (Charles-François), 1739-1824. Général français; remporta les victoires de Valmy et de Jemmapes et conquit la Belgique. Relevé de son commandement par la Convention, il passa dans les rangs ennemis de la France.

Duroc (Christophe-Michel), 1772-1813. Duc de Frioul, grand maréchal du Palais sous le premier Empire, suivit Napoléon Ier dans toutes ses campagnes et fut tué en 1813 à la bataille de Bautzen.

E

Elsner (Frédéric-Joachim), 1742-1806. Général-major au service de Prusse. En 1806, il commandait le régiment des Gendarmes à Berlin.

Enghien (Le duc d'), 1772-1804, fils de Louis-Henri-Joseph, prince de Condé, né à Chantilly. Il fut fusillé dans les fossés de Vincennes par ordre de Bonaparte.

Erman (Jean-Pierre), 1733-1814. Membre du Clergé protestant. Il fut professeur et directeur du Collège à Berlin.

F

Finck de Finckenstein (Charles-Guillaume, comte), 1714-1800. Ministre de cabinet du roi Frédéric II, auprès duquel il resta cinquante-trois ans.

Fromm (Henriette). Mère des enfants naturels du prince Louis-Ferdinand, Louis et Blanche de Wildenbruch. Mlle Fromm épousa plus tard le conseiller Alberts.

G

Galles (Georges, prince de), 1762-1830. Depuis 1811, Prince Régent du royaume d'Angleterre par suite de la maladie mentale de son père Georges III, auquel il succéda en 1820. Il avait épousé la princesse Caroline de Brunswick, dont il n'eut qu'une fille, la princesse Charlotte, qui mourut un an après son mariage avec le prince Léopold de Cobourg.

Galitzin (Dmitri), 1771-1844. Prit part aux guerres entre la France et la Russie de 1812 à 1814 comme général; il fut nommé gouverneur de Moscou en 1820.

Gaudi (Frédéric-Guillaume de), 1764-1823. Il fut gouverneur militaire du Prince Royal (plus tard Frédéric-Guillaume IV) et devint lieutenant-général.

Geertz (Paul, baron de). Depuis 1798, chambellan et gentilhomme de la Chambre du prince Ferdinand de Prusse.

Gentz (Frédéric de), 1764-1832. Secrétaire général du Ministère des finances de Prusse, puis conseiller aulique à Vienne. Ardent ennemi de la France, il joua un rôle considérable dans la diplomatie européenne. En 1813, Gentz rédigea le Manifeste des puissances coalisées contre la France, assista au Congrès de Vienne comme secrétaire en 1815, et rédigea le traité de Paris.

Georges (Marguerite-Joséphine Weimer, dite Mlle), 1787-1867. Célèbre actrice française. Elle débuta à quatorze ans à la Comédie-Française, joua à Moscou et à Saint-Pétersbourg, puis à Dresde et à Erfurt devant Napoléon et Alexandre, où elle obtint les plus brillants succès.

Gérard (Étienne-Maurice), 1773-1855. Se distingua dans les guerres de la République et du premier Empire. En 1814, il fit des prodiges de valeur. Sous Louis XVIII, Gérard resta en activité, puis sous Louis-Philippe obtint, après le siège d'Anvers, en 1831, le bâton de maréchal.

Gessler. Mort en 1862. Fils du maréchal Gessler, d'une famille originaire de la Suisse, possédant en Silésie le majorat de Schoffzütz et plusieurs autres terres.

Gneisenau (Antoine-Auguste-Guillaume de), comte de Neilhardt, 1760-1831. Capitaine en 1806 dans l'armée prussienne, la défense de Colberg le fit remarquer. Il aida à réorganiser l'armée, devint le chef militaire du Tugendbund, chef d'État-major de Blücher en 1813. Gneisenau fut anobli après la bataille de Leipzig. Blücher l'appelait *Ma tête*. Créé maréchal, il mourut du choléra en 1831. Très ami de la princesse Louise, Gneisenau fréquentait beaucoup le salon du palais Radziwill à Berlin.

Goltz (Bernard-Guillaume, baron de), 1730-1795. Diplomate prussien, il suivit d'abord la carrière des armes et devint aide de camp de Frédéric II. En 1794, Goltz fut chargé de négocier la paix de Bâle avec les envoyés de la République; mais il mourut subitement avant que le traité eût été signé.

Goltz (Auguste-Frédéric-Guillaume, comte de), 1765-1832. Diplomate prussien. Chargé de plusieurs missions à Varsovie, Mayence, Stockholm, il fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg en 1802 et ministre des Affaires étrangères lors des négociations de Tilsit. Le comte de Goltz prit part au congrès d'Erfurt en 1808, au traité entre la France et la Russie en 1812 et fut président de la Commission du Gouvernement en 1813.

Quelques années plus tard Goltz fut nommé Grand Maréchal de cour.

Gouvion Saint-Cyr (Laurent), 1764-1830. Fit toutes les campagnes de la République et de l'Empire. En 1812 il battit Wittgenstein à Polotsk et reçut comme récompense le bâton de Maréchal. Louis XVIII l'éleva à la Pairie.

Goldbeck (Henri-Jules de), 1735-1818. Chancelier de justice. Il fut abandonné de ses fonctions en 1807, pour avoir prêté serment à Napoléon Ier.

Gower (lord). Ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg; il vint en mission à Tilsit en 1807.

Grenier (Paul, comte de), 1768-1827. Général et homme politique français; il entra au service en 1784, fut nommé général en 1814; fit toutes les campagnes de la République et de l'Empire, où il se distingua. Après Waterloo, Grenier fut nommé vice-président de la Chambre du Gouvernement provisoire, où il siégea jusqu'en 1818.

Grimm (Frédéric-Melchior, baron de), 1723-1807. Célèbre littérateur et critique allemand. Il habita longtemps la France, où il se lia avec Voltaire, J.-J. Rousseau et Mme d'Épinay; il correspondait assidûment avec plusieurs Princes étrangers, tels que la duchesse de Saxe-Gotha, l'impératrice Catherine, la reine de Suède, Frédéric le Grand, le roi de Pologne, etc. Grimm mourut à Gotha.

Grossheim. Pasteur et prédicateur à Berlin. Il fut pendant huit ans l'instituteur des enfants du prince Ferdinand de Prusse et en 1787 fut nommé professeur.

Grunenthal. Directeur de la Chambre des domaines du prince Henri de Prusse.

H

Hanstein (Ernest-Frédéric-Charles de), né à Magdebourg, mort en 1802. Il était devenu aide de camp du roi Frédéric II en 1782.

Hardenberg (Charles-Auguste, comte, puis prince de), 1750-1822. Homme d'État prussien, très soutenu par la reine Louise. Il fut chargé, après Goltz, des négociations du traité de Bâle en 1795 et remplaça, en 1804, Haugwitz, comme premier Ministre. Il reparut aux affaires en 1810, après avoir échangé plusieurs fois son poste, suivant les exigences de Napoléon Ier. Hardenberg se montra très passionné diplomate au Congrès de Vienne.

Haugwitz (Chrétien-Henri-Charles, comte de), 1752-1832. Homme

d'État prussien. En 1792, il devint ministre des Affaires étrangères et, deux ans plus tard, président du Conseil. A la suite du désastre d'Iéna, Haugwitz dut se retirer pour céder la place à Hardenberg.

Heim (Ernest-Louis), 1747-1838. Célèbre médecin qui vint de Meiningen s'établir à Berlin en 1783. Homme d'esprit et de cœur, Heim fut particulièrement bon pour les pauvres. Le premier, il introduisit le vaccin en Prusse.

Herzberg (Ewald-Frédéric, comte de), 1725-1795. Homme d'État prussien. Frédéric II le nomma Conseiller de légation, puis second Ministre d'État en 1763. Herzberg prit part aux négociations du premier partage de la Pologne en 1772. Après la mort de Frédéric II, Herzberg resta ministre de Frédéric-Guillaume II. Après son échec personnel au Congrès de Reichenbach en 1790, il se retira des affaires en 1791. Membre de l'Académie de Berlin, Herzberg se signala par son zèle pour l'instruction publique et ses études dans la langue nationale.

Hesse (Louise, landgrave de), 1761-1829. Fille du prince de Hesse-Darmstadt qui épousa en 1777 Louis Ier, grand-duc de Hesse.

Hesse (Guillaume II, électeur de), 1777-1847, qui succéda à son père en 1821. Il épousa en 1797 la princesse Auguste de Prusse, fille du roi Frédéric-Guillaume II.

Hesse-Cassel (Frédéric, landgrave de), 1720-1785, qui épousa en premières noces une fille du roi d'Angleterre et en deuxièmes une fille du margrave de Brandenbourg-Schwedt.

Hesse-Cassel (Philippine, landgrave de), 1745-1800. Fille du margrave de Brandenbourg-Schwedt mariée au landgrave de Hesse-Cassel et sœur de la princesse Ferdinand de Prusse.

Hesse-Darmstadt (Louise-Marie-Albertine, landgrave de), 1729-1818. Née comtesse de Leiningen-Heidesheim, épouse de Georges-Guillaume, landgrave de Hesse-Darmstadt, maréchal au service de l'Empire germanique. Leur fille Frédérique épousa le grand-duc de Mecklembourg-Strelitz, mère de la reine Louise de Prusse.

Hesse-Darmstadt (Frédérique, princesse de), 1752-1782, épousa en 1768 le grand-duc Charles de Mecklembourg-Strelitz et fut la mère de la reine Louise de Prusse.

Hesse-Hombourg (Léopold, prince de), 1787-1813. Major dans l'armée prussienne, tué à la

bataille de Lützen le 2 mai 1813.

Hofenfels (Le baron de). Envoyé extraordinaire à Berlin (en 1778) du prince des Deux-Ponts; il alla plus tard également en mission à Breslau, Teschen, Vienne et Dresde.

Hoffmann (M. de). Conseiller intime, fut directeur de la Chambre des domaines du prince Henri de Prusse.

Hohenlohe-Ingelfingen (Frédéric-Louis, prince de), 1746-1818. Général prussien qui remporta en 1794 la bataille de Kaiserslautern. Il commanda en 1806 l'armée qui occupait les défilés de la Saale et ceux de la Thuringe. Son avant-garde y fut mise en déroute, après avoir été affaiblie par les troupes que le duc de Brunswick lui avait retirées. Les efforts héroïques du prince Louis-Ferdinand qui la commandait ne purent alors résister aux forces supérieures du corps de Lannes. L'armée du prince Hohenlohe fut écrasée à Iéna, il en ramena les débris à Prenzlau sur l'Oder, où il dut capituler. Hohenlohe fut retenu prisonnier et resta en France jusqu'en 1808.

Hohenzollern (Joseph, prince de), 1776-1836. Fils du prince Antoine de Hohenzollern et d'Ernestine de Sobeck et de Kornitz. Le Prince devint prieur d'Oliva en 1803, évêque de Wornia en 1809 et évêque d'Ermeland en 1818.

Hortense (La reine), 1783-1837. Fille de l'impératrice Joséphine de son premier mariage avec le comte de Beauharnais. Elle épousa Louis Bonaparte, roi de Hollande, et fut la mère de Napoléon III. Louis XVIII lui accorda le titre de comtesse de Saint-Leu.

Humboldt (Alexandre de), 1769-1859. Savant allemand qui parcourut l'Amérique et l'Asie et publia le récit de ses voyages, ainsi que des écrits scientifiques, notamment *le Cosmos*.

Humboldt (Guillaume, baron de), 1767-1835. Homme d'État prussien, philosophe érudit, qui fut l'ami de Gœthe et de Schiller. De 1801 à 1808, il occupa le poste de chargé d'affaires de Prusse à la Cour pontificale, devint en 1809 ministre de l'Instruction publique et contribua à la fondation de l'Université de Berlin. Ambassadeur à Vienne de 1810 à 1819, il eut une part active aux négociations diplomatiques.

Hufeland (Christophe-Guillaume), 1762-1836. Premier médecin de la Charité à Berlin. En 1809 professeur à l'Université. Hufeland introduisit le premier en Prusse les traitements par l'électricité.

J

Jomini (Henri, baron de), 1798-1869. D'origine suisse. Général français qui passa, en 1812, au service de la Russie, où sa descendance est restée. Auteur de traités de tactique militaire très estimés.

Jagow (Frédéric-Louis-André de), 1770-1825. Aide de camp du roi Frédéric-Guillaume III en 1806, il devint plus tard écuyer de la Cour.

K

Kalckreuth (Frédéric-Adolphe, comte de), 1737-1818. Général prussien qui prit part à la guerre de Sept ans, s'empara de Mayence en 1793 et fut en 1806 un des promoteurs de la guerre contre Napoléon. Kalckreuth défendit vigoureusement Dantzig en 1807, signa la suspension d'armes entre la France et la Prusse, puis un traité de paix avec Talleyrand en 1808 et reçut ensuite le commandement de Berlin.

Kaunenberg (Charlotte-Christine de), 1706-1795. Fille du maréchal comte Finck de Finckenstein, mariée en 1722 au grand Maréchal de Cour baron de Kaunenberg, dont elle devint veuve en 1762. Elle devint alors Grande Maîtresse de la reine Élisabeth de Prusse, épouse de Frédéric II.

Keller (Julie de). Morte en 1808. Fille du général de Keller, gouverneur de Stettin, et sœur de la comtesse de Néale. Mlle de Keller remplaça, en 1781, Mme de Bielfeld comme gouvernante auprès de la princesse Louise, jusqu'au moment où elle épousa M. de Verdy du Vernois, chambellan à la Cour du prince Ferdinand de Prusse.

Keller (Louis-Christophe de), 1757-1827. Ambassadeur de Prusse à Stockholm, puis à Vienne. Créé comte en 1789, Keller épousa la comtesse de Sayn-Wittgenstein en 1790

Kircheisen (Frédéric-Léopold de), 1749-1825. En 1802, il fut vice-président de la Cour de Justice à Berlin et Ministre en 1810. Anobli en 1798.

Kirchberger von Monts (Charles-Adolphe, baron de), 1793-1814. Au service de la Prusse, il tomba devant Paris le 30 mars 1814.

Kleist (Clément-Auguste). Petit-fils du lieutenant-général Ewald de Kleist et d'Anna-Marie de Manteuffel.

Kleist (Frédéric-Ferdinand-Émile de), 1762-1823. Comte de Nollendorf. Page du prince Henri en 1774. Officier en 1778, aide

de camp général du roi en 1803. Après Iéna, Kleist fut chargé de répondre aux propositions de paix faites par le général Bertrand au nom de Napoléon. En 1809, il devint gouverneur de Berlin; fit les campagnes de 1812 et de 1813, décida de la bataille de Kulm par le combat de Nollendorf et quitta le service militaire comme Maréchal en 1815.

Knesebeck (Charles-Frédéric, baron de), 1768-1848. Il fit les campagnes de 1792 et de 1794 dans l'armée prussienne et ensuite celle de 1806, passa au service de l'Autriche en 1809, combattit comme général en 1813 et 1814 et devint plus tard maréchal.

Knobelsdorff (Ulrique de), 1774-1831. Dame d'honneur de la princesse Louise de Prusse. Elle épousa en 1798 le capitaine de Hünerbein, aide de camp du prince Louis.

Köckeritz (Charles-Léopold de), 1741-1821. Depuis 1797, aide de camp du roi Frédéric-Guillaume III; honnête homme, mais peu capable comme militaire; nommé lieutenant-général en 1809.

Koeller (Georges-Louis-Ægidius de), mourut en 1811. Lieutenant-général prussien, nommé gouverneur général de Varsovie en 1799, où il se trouvait encore en 1806.

Kourakine (Alexandre, prince), 1752-1818. Homme d'État, diplomate russe; ami de Paul Ier, il donna sa démission après l'assassinat de son maître. Kourakine fut choisi par Napoléon en 1807 pour négocier la paix de Tilsit et fut ensuite nommé ambassadeur à Paris.

Koutousoff (Michel), 1745-1813. Maréchal russe, qui fit les campagnes de Pologne, de Turquie et de Crimée sous Catherine II. En 1805 Koutousoff fut envoyé au secours des Autrichiens à Austerlitz. En 1812, il fut vainqueur à Krasnoïé, mais vaincu à la Moskowa.

Krasinski (Vincent, comte), 1782-1858. Krasinski commandait sous Napoléon Ier la cavalerie polonaise de la Garde, qu'il reconduisit en Pologne, après la mort de Joseph Poniatowski. Il entra ensuite au service de la Russie, où il devint général de cavalerie et conseiller d'État.

Krüdener (Mme Juliana), 1764-1824. Mystique russe, qui eut une grande influence sur l'empereur Alexandre Ier. Elle était née Vietenghoff, fille d'un riche seigneur de Livonie, et avait épousé à dix-huit ans le baron de Krüdener, diplomate russe.

Krusemarck (Frédéric-Guillaume-Louis de), 1767-1822. Général prussien. Il fut chargé de missions diplomatiques à Hanovre,

à Saint-Pétersbourg, à Londres, à Paris, où il résida comme ambassadeur en 1810. Krusemarck prit part à la bataille de Leipzig (1813).

L

Labanoff (prince de). Né en 1788. Général et écrivain russe. Il servit dans l'administration jusqu'en 1806 et embrassa alors la carrière des armes. En 1813, Labanoff fut créé colonel d'un régiment de Cosaques et devint aide de camp d'Alexandre Ier et ensuite de Nicolas Ier.

La Forest (Antoine, comte de), 1756-1846. Ministre de France en 1801 à Münich, en 1802 à la diète de Ratisbonne, en 1803 à Berlin, et en 1807, ambassadeur à Madrid. Sous la Restauration La Forest fut nommé Ministre et créé Pair de France.

Lamballe (La princesse de), 1749-1792. Marie-Thérèse, Louise princesse de Lorraine, amie dévouée de Marie-Antoinette, victime des massacres de Septembre. Née à Turin.

Lannes (Jean), 1769-1809, duc de Montebello. Maréchal de France. Il fit l'expédition d'Égypte, favorisa le coup d'État du 18 brumaire; se distingua à Montebello, à Marengo, prit Saragosse en 1809 et fut mortellement blessé à la bataille d'Essling en 1809.

La Roche-Aymon (Le comte de). Aide de camp du prince Henri de Prusse et son homme de confiance à Rheinsberg, où il resta jusqu'à la mort du Prince (1802). La Roche-Aymon quitta le service militaire, en 1811, comme général-major.

Lauriston (Jacques, marquis de), 1768-1828. Né à Pondichéry, petit-neveu de Law. Il se distingua à Wagram. Sous la Restauration, Lauriston devint Maréchal et fut créé Pair de France.

Leczinska (Marie), 1703-1768. Reine de France, épouse de Louis XV, fille de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine depuis son abdication.

L'Estocq (Antoine-Guillaume de), 1738-1815. Il entra au service de la Prusse en 1758, fit toutes les campagnes de guerre et devint lieutenant-général en 1805; il empêcha la défaite complète de Benningsen par son arrivée à Eylau.

Lichtenau (La comtesse de), 1752-1820. Wilhelmine Enke, fille d'un trompette d'un des régiments de Berlin. Elle avait quatorze ans, quand le prince de Prusse fit sa connaissance; il la fit élever à ses frais, l'envoya à Paris, et à son retour,

Frédéric II obligea Mlle Enke d'épouser le valet de chambre du prince de Prusse, appelé Ritz. Elle eut deux enfants de ce Prince : le comte de la Mark et une fille, Marianne, qui épousa un comte Stolberg.

Lieven (Christophe, prince de), 1770-1839. Général russe et diplomate. Il fut ministre à Berlin jusqu'en 1812, puis ambassadeur à Paris et à Londres. En 1834 Lieven fut nommé gouverneur du grand-duc Alexandre, héritier du trône de Russie.

Lieven (La princesse de), 1784-1867. Dorothée de Benkendorff, épouse du prince Christophe de Lieven, remarquable par son esprit et son jugement. Son salon à Londres était le rendez-vous des hommes les plus distingués. Mme de Lieven passa les dernières années de sa vie à Paris, où elle se vit recherchée par les plus hauts personnages politiques

Ligne (Charles-Joseph, prince de), 1735-1814. D'abord au service de l'Autriche, le prince de Ligne obtint, durant la guerre de succession de Bavière, une véritable réputation militaire. Il voyagea ensuite en Europe et devint grand favori à la Cour de Versailles. Chargé d'une mission en Russie en 1782, Catherine le reçut avec éclat et l'emmena avec elle en Crimée. Après la mort de Joseph II, le prince de Ligne fut tenu à l'écart, et ce n'est qu'en 1807 qu'il fut nommé Maréchal. C'était un homme brillant d'esprit et d'à-propos.

Lombard (Jean-Guillaume), 1767-1812. D'une famille originaire de France. Frédéric II le plaça dans son Cabinet et Frédéric-Guillaume II le nomma secrétaire du sien. Chargé de la politique extérieure sous Frédéric-Guillaume III, il entretint le gouvernement prussien dans des idées pacifiques vis-à-vis de la France, mais le parti de la guerre le rendit responsable des défaites de 1806. Lombard fut emprisonné à Stettin par ordre de la Reine ; remis bientôt en liberté, il se retira à Nice, où il mourut

Lottum (Charles-Henri, comte de), 1767-1841. Général d'infanterie et ministre d'État en Prusse sous le règne de Frédéric-Guillaume III. Puis ministre du Trésor. Lottum épousa Mlle Frédérique de Lamprecht.

Louis XVI (Le Roi), 1753-1793. Monta sur le trône de France en 1774, succédant à son grand-père le roi Louis XV. Victime des violences de la Révolution, Louis XVI fut décapité le 21 janvier 1793.

Lucchesini (Jérôme, marquis de),

1752-1825. Diplomate prussien. Il fut ambassadeur à Paris en 1802.

M

Macdonald (Alexandre), 1765-1840. Maréchal de France; Après Wagram, où il se couvrit de gloire, Macdonald fut créé duc de Tarente. En 1814, il négocia l'abdication de Napoléon avec les Alliés. Plus tard, Macdonald fut créé Pair de France et devint Grand Chancelier de la Légion d'honneur.

Maison (Nicolas-Joseph, marquis), 1771-1840. Pair et maréchal de France. Il se signala à Austerlitz, en Espagne et en Russie. En 1814, Maison disputa la Belgique aux Alliés. Il servit la Restauration et Louis-Philippe, qui le nomma ambassadeur à Vienne, puis à Saint-Pétersbourg. En 1835, il fut nommé ministre de la Guerre.

Malczewski (François Skarbeck), 1754-1819. Nommé par le Pape chanoine de Gnesen et, en 1782, archevêque de Varsovie et Primat du royaume de Pologne; décédé à Varsovie.

Malvina (L. V. R.). Enfant trouvé élevé par les soins de la princesse Louise.

Marie-Antoinette (La Reine), 1755 - 1793. Archiduchesse d'Autriche épouse de Louis XVI roi de France, auguste victime de la Révolution en 1793.

Marishall (Milord), 1696-1778. D'origine écossaise, il vint à Berlin en 1747, devint l'ami de Frédéric II, fut ambassadeur de Prusse à Paris en 1751 et gouverneur de Neuchâtel en 1754.

Mark (Alexandre-Frédéric-Guillaume, comte de la), fils naturel du roi Frédéric-Guillaume II et de la comtesse de Lichtenau; mort prématurément. Son monument funèbre se trouve dans l'église Dorothée à Berlin.

Mark (Marianne - Wilhelmine, comtesse de la), 1780-1814. Fille naturelle du roi Frédéric-Guillaume II et de la comtesse de Lichtenau. Elle se maria trois fois : 1° avec un comte Stolberg, 2° avec M. de Miaskowski, 3° avec M. de Thierry (français).

Massenbach (Christian de), 1758-1827. Colonel prussien qui fit les campagnes de Hollande en 1787 et celles contre la France en 1792 et en 1795. Il combattit à Iéna sous le prince de Hohenlohe, en 1806.

Massow (Valentin de), 1752-1817. Maréchal de Cour en Prusse depuis 1800. Intendant des jardins du Roi, Massow joua un grand rôle sous Frédéric-Guillaume III et se retira

de la Cour de Kœnigsberg à Steinhofen, après avoir reçu son congé.

MATHIS (M.). Français, gouverneur des quatre fils du prince Michel Radziwiłł, Palatin de Vilna. Il fit faire à ses élèves des études très sérieuses et les accompagna à l'Université de Gœttingen. M. Mathis resta onze ans dans la famille de Radziwiłł, donna des preuves constantes de son dévouement et fut inappréciable dans ses soins pour eux.

MAUPERTUIS (Mme DE), 1723-1787. Veuve du président de l'Académie des sciences à Berlin. Elle devint après son veuvage Grande Maîtresse de la princesse Amélie de Prusse, sœur non mariée du roi Frédéric II. Elle était née Catherine-Eléonore de Borek.

MECKLEMBOURG-SCHWERIN (Frédéric-Louis, duc héritier DE), 1778-1819. Il épousa en 1799 la grande-duchesse Hélène de Russie, fille de l'empereur Paul Ier.

MECKLEMBOURG-STRELITZ (Charles Grand-Duc DE), 1741-1816. Marié en 1768 à la princesse Frédérique de Hesse-Darmstadt. Il est le père de la reine Louise de Prusse.

MECKLEMBOURG-STRELITZ (Georges, grand-duc DE), 1770-1860. Il succéda à son père en 1816, épousa une princesse de Hesse-Cassel Il était le frère de la reine Louise.

MECKLEMBOURG-STRELITZ (Louise DE), 1776-1810. Mariée le 24 décembre 1793 au Prince Royal de Prusse.

MECKLEMBOURG-STRELITZ (Frédérique), 1778-1842. Sœur de la reine Louise. Elle épousa en premières noces (1793) le prince Louis de Prusse, second fils du roi Frédéric-Guillaume II; mariée une seconde fois au prince de Solms-Braunfels et troisièmement au duc Ernest de Cumberland, qui monta sur le trône de Hanovre en 1837

MEDEM (Jean-Frédéric, comte DE), 1762-1827. Colonel dans l'armée prussienne, frère de la duchesse Dorothée de Courlande.

METTERNICH-WINNEBOURG (Clément-Venceslas, prince DE), 1773-1859. Homme d'État autrichien, ambassadeur à Paris, puis ministre des Affaires étrangères et chancelier d'Autriche, il y fit régner, ainsi qu'en Italie, un régime de compression politique qui provoqua la révolution de 1848.

MICHELL (Louis). Ministre de Prusse, ensuite gouverneur de Neuchâtel jusqu'en 1768.

MIRABEAU (Honoré-Gabriel Riquet, comte DE), 1749-1791. L'orateur le plus éminent de France, qui prépara la Révolution. En 1789, il fut envoyé comme dé-

puté du Tiers aux États généraux.

Moellendorf (Wichard-Joachim-Henri, comte de), 1724-1816. Page de Frédéric II. Colonel en 1760 Il commanda un des corps d'armée du prince Henri durant la guerre de succession de Bavière et devint en 1783 gouverneur de Berlin. En 1793, sous Frédéric-Guillaume II, il commanda comme général l'armée chargée d'exécuter le démembrement de la Pologne. Créé Maréchal à son retour, Mœllendorf remplaça le duc de Brunswick en 1794 dans le commandement de l'armée du Rhin. Victorieux à Kaiserslautern, il conseilla la paix, qui fut conclue à Bâle en 1795. Blessé à Auerstaedt en 1806, il y fut fait prisonnier.

Mokronowski (André), 1714-1784. Débuta dans la carrière militaire sous le règne d'Auguste II. Partisan des Hetmans, Mokronowski se déclara pour la Diète de 1764 contre le parti Czartoryski. Envoyé alors en mission à Dresde et à Berlin pour y chercher des alliés, il reçut à son retour du roi Stanislas-Auguste la starostie de Tlumacz et fut chargé par le Sénat d'amener les confédérés de Bar à des sentiments de conciliation. En 1781 Mokronowski reçut le Palatinat de Mazovie. Durant un voyage en France il procura à Ruhlière les atériaux nécessaires pour l'œuvre de celui-ci sur la Pologne. Époux de la comtesse Bunau (veuve de Haitrehg), il mourut à l'âge de soixante-dix ans.

Molière (Gaspard), 1752-1844 D'origine suisse. Précepteur du prince Auguste de Prusse, il devint en 1793 prédicateur de l'église française à Berlin. En 1814. Molière fut nommé tuteur des enfants naturels du prince Auguste de Prusse portant le nom de Waldenbourg. Une de ses filles épousa le ministre Ancillon.

Montgelas-Garnerin (Maximilien-Joseph, baron, puis comte de), 1759-1838. Homme d'État allemand né à Munich, très lié avec Maximilien, Électeur Palatin de Bavière En 1799, celui-ci le nomma ministre des Affaires étrangères, puis en 1803 lui confia la direction des Finances et en 1806 le portefeuille de l'Intérieur. Il contribua beaucoup par sa politique à rapprocher la Bavière de la France, ce qui valut à l'Électeur son titre de Roi et un accroissement de territoire.

Montbaray (Marie-Françoise-Maximilienne de Saint-Maurice), 1761-1838. Fille du secrétaire d'État de Montbaray, mariée au prince héritier Henri de Nassau-

Saarbrück en 1789, après avoir été mariée par procuration en 1779.

Moreau (Jean-Victor), 1763-1813. Général français, rival de Napoléon Ier, exilé pour avoir trempé dans le complot de Cadoudal. Il revint en Europe, combattit contre la France avec les Russes et fut tué à Dresde en 1813.

Morgenstern (Jacob-Salomon), 1706-1785. Membre de la Cour des plaisirs du roi Frédéric-Guillaume Ier; homme laid et d'extérieur ridicule.

Müller (Jean de), 1752-1809. Historien allemand, né à Schaffouse, fut conseiller aulique à Mayence, puis à Vienne. Müller vint à Berlin en 1795. Frédéric-Guillaume II le nomma conseiller intime et historiographe de sa maison. Napoléon le vit en 1806, se l'attacha et l'employa comme Ministre du nouveau royaume de Westphalie. Jean de Müller fut ami intime du prince Louis-Ferdinand et un des habitués du salon Radziwill à Berlin.

Munck (Frédéric-Jean, comte de), 1749-1831. Grand écuyer à la Cour de Suède sous le roi Gustave III, faussement accusé d'une liaison avec la reine Sophie-Madeleine, née princesse de Danemark.

Murat (Joachim), 1771-1815. Beau-frère de Napoléon Ier, marié à Caroline Bonaparte; vaillant général, créé roi de Naples en 1808 et fusillé en 1815.

Mycielski (Stanislas, comte). Général dans les troupes du grand-duché de Lithuanie. Il servit plus tard comme colonel dans l'armée française, et était aide de camp du maréchal Masséna.

N

Nagler (Charles-Ferdinand-Frédéric de), 1770-1846. Homme d'État allemand, conseiller intime dans la diplomatie prussienne.

Naples (Marie-Caroline, reine de), 1752-1814. Fille de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, cette princesse épousa en 1768 Ferdinand IV, roi de Naples. Par son influence politique elle s'attira les vengeances de Napoléon Ier. Chassée de ses États, la reine Caroline se retira en Autriche et mourut à Schœnbrunn.

Napoléon Ier (L'empereur), 1769-1821. Deuxième fils de Charles Bonaparte et de Lætitia Ramolino, marié en premières noces avec Joséphine de Tascher de La Pagerie, dont il divorça en 1810 pour épouser Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche.

Narbonne-Lara (Le comte Louis

DE), 1765-1813. D'une très ancienne famille d'Espagne. Venu en France en 1760, Narbonne servit d'abord dans l'armée, puis dans les bureaux des Affaires étrangères, fut créé Maréchal de camp et Ministre de la guerre en 1791. Décrété d'accusation après le 10 Août, M. de Narbonne réussit à s'échapper et demeura à l'étranger. En 1805, Narbonne fut réintégré dans son grade et nommé gouverneur de Trieste, puis ministre en Bavière, aide de camp de Napoléon et ambassadeur à Vienne. Gouverneur de Torgau, il y mourut en 1813.

NARICHKIN (Mme Marie), 1782-1854. Fille du prince Antoine-Stanislas Czetwertynski, elle avait quinze ans lorsqu'elle fut nommée demoiselle d'honneur et, en 1795, la jeune princesse épousa Dimitrius Narichkin, un des plus riches seigneurs de l'époque de Catherine II. D'une remarquable beauté, ses relations avec l'empereur Alexandre Ier ne furent un mystère pour personne. Mme Narichkin mourut à Munich, où elle est enterrée.

NASSAU-SAARBRÜCK (Henri-Louis-Albert, prince DE), 1768-1797. Fils du prince Louis de Nassau. Maréchal de camp dans l'armée française. Ce Prince héritier entra au service de Prusse, où il avait le grade de colonel dans l'armée. Il mourut d'une chute de cheval.

NÉALE (Ferdinand, comte DE), 1755-1828. Né à Berlin, d'une famille originaire d'Irlande, le comte Néale devint chambellan à la Cour de Prusse, où il resta de 1777 à 1789. En 1785 il fut nommé Grand Échanson du Roi.

NÉALE (La comtesse DE), née en 1754. Joséphine de Keller épousa le comte de Néale, étant au service de la princesse Ferdinand de Prusse, dont elle devint Grande Maîtresse de Cour et auprès de laquelle elle resta jusqu'à sa mort.

NÉALE (Pauline, comtesse DE), 1779-1869. Née à Berlin, devint, à l'âge de seize ans, dame d'honneur de la princesse Louise, lors de son mariage. La comtesse Pauline a laissé des Mémoires considérables écrits en français, qui n'ont pas encore été publiés.

NECKER (Jacques), 1739-1784. Financier genevois, banquier à Paris. Appelé par Louis XVI au Ministère des Finances, où il tenta en vain de réaliser des réformes. Necker était le père de Mme de Staël.

NECKER DE SAUSSURE (Albertine-Adrienne). Femme de lettres, née à Genève, cousine de Mme de Staël, 1766-1846.

NESSELRODE (Charles-Robert, comte DE), 1780-1862. Chancelier de l'empire de Russie, il joua un rôle important au Congrès de Prague et plus encore à celui de Vienne, où par son influence sur Alexandre Ier il obtint le renoncement au morcellement de la France.

NEY (Michel), 1769-1815. Duc d'ELCHINGEN, prince DE LA MOSKOWA. Maréchal de France. Ney se couvrit de gloire dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, surtout dans celle de la Russie. Napoléon le surnomma *le brave des braves*. Revenu aux Bourbons, puis à Napoléon durant les Cent-Jours, Ney fut condamné à mort par la Cour des Pairs et fusillé à Paris sous la seconde Restauration.

NOSTITZ (Charles, comte DE), 1781-1838. Lieutenant au régiment des Gendarmes. En 1806, le comte Nostitz fut aide de camp du prince Louis-Ferdinand de Prusse et passa plus tard au service de l'Autriche, puis à celui de la Russie.

NOVOSILZOFF (Nicolas), 1770-1838. Homme d'État russe. En 1805, il fut chargé d'une mission en Angleterre dans le but de provoquer la formation d'une nouvelle coalition contre Napoléon Ier. Membre du gouvernement provisoire de Varsovie en 1814. En 1822, Novosilzoff fut nommé Commissaire général russe dans le royaume de Pologne et retourna à Saint-Pétersbourg en 1830.

NUGENT (M. DE). Directeur et acteur du théâtre du prince Henri de Prusse à Rheinsberg.

O

ŒLS (Frédéric-Auguste, duc D'), 1740-1805. Général prussien marié à une princesse de Wurtemberg-Œls.

ŒLS (Frédérique, duchesse D'), 1751-1789. Fille de Charles-Chrétien Erdmann, duc de Wurtemberg-Œls.

OHRDORFF. Mort en 1837. Chasseur très dévoué au service du prince Louis-Ferdinand de Prusse, qui lui donna plus tard une maison avec jardin à Schricke. Il devint ensuite forestier en chef à Güsen, près de Genthin.

OKOLSKI (Michel). Lieutenant en second à l'état-major du régiment des Chevau-légers polonais. Il fut blessé dans les campagnes de Prusse en 1807, dans celle de Russie en 1812 et dans celle d'Allemagne en 1813.

ORANGE (Frédérique, princesse D'), 1751-1820. Fille d'Auguste-Guillaume prince de Prusse, frère de Frédéric le Grand,

épousa en 1767 Guillaume d'Orange qui succéda à son père en 1751, sous le nom de Guillaume V.

Orange-Nassau (Guillaume, prince d'), 1772-1843. Plus tard roi des Pays-Bas. Il était fils de Guillaume V. Après l'abdication de son père amenée par l'invasion française, le prince Guillaume passa au service de l'Autriche. En 1803, il obtint l'abbaye de Fulda, moyennant l'abandon de tous ses droits sur la Hollande. En 1806 ayant pris le parti de la Prusse, il fut dépouillé de toutes ses possessions et ne rentra en Hollande qu'en 1813, sous le titre de Prince souverain des Provinces Unies. Blessé à Waterloo, le prince Guillaume régna encore jusqu'en 1830, comme roi des Pays-Bas.

Ornano (Antoine-Philippe), 1784-1863. Se distingua dans toutes les guerres de la République et de l'Empire, principalement dans la retraite de Russie ; où il dut son salut à la sollicitude de Napoléon qui lui donna la dernière place de sa voiture. Ornano épousa Marie Laczynska, veuve du comte Colonna Walewski.

Ostermann Tolstoï (Alexandre Iwanowitch, comte), 1770-1837. Général russe qui combattit contre les Turcs sous Catherine II et fut conseiller d'État sous Paul Ier. Nommé lieutenant général en 1806 par Alexandre, il fut remarqué dans toutes les campagnes militaires par sa haute valeur et son courage Il mourut à Genève.

Oudinot (Nicolas-Charles, duc de Reggio), 1767-1848. Maréchal de France que l'empereur Napoléon présenta à l'empereur de Russie comme *le Bayard de l'armée française*.

P

Parceval (M. et Mme de). Emigrés français réfugiés à Rheinsberg, amis intimes du prince Henri, qui leur légua par testament une somme de cinq mille thaler, y écrivant de sa propre main : « *A Madame de Parceval pour elle et pour ses enfants.* »

Pays-Bas (Guillaume V, roi des), 1748-1806. Prince de Nassau-Dietz, gouverneur héréditaire des Pays-Bas, prince de Fulda et de Corwey, marié en 1767 à la princesse Frédérique de Prusse, fille du prince Auguste-Guillaume de Prusse.

Pays-Bas (Guillaume Ier, roi des), 1772-1843. Prince de Fulda et de Corwey, succéda à son père en 1806. Membre de la Confédération germanique pour les

duchés de Luxembourg et de Limbourg. Abdiqua en 1840. Il avait épousé la princesse Wilhelmine de Prusse, fille de Frédéric-Guillaume II.

PHULL (Ernest DE), 1779-1866. Entra en 1797 dans l'armée prussienne, fit la campagne de 1806. Phull servit en Autriche, plus tard en Russie et fut colonel sous Blücher. En 1832 il devint lieutenant-général.

PLESS (Chrétien-Frédéric, prince d'ANHALT-KOETHEN), 1780-1813. Fils du fondateur de cette ligne; major dans un régiment de l'armée prussienne. Pless tomba à Ebersdorf, près de Téplitz, tué par une balle qui lui transperça la poitrine. Il avait trente-trois ans.

POLIGNAC (Yolande, comtesse puis duchesse DE), 1749-1793. Née Polastron, mariée en 1767 au comte Jules de Polignac. Amie intime de la reine Marie-Antoinette, elle devint gouvernante des enfants de France et fit combler sa famille de charges et d'honneurs.

PONIATOWSKI (Joseph, prince), 1762-1813. Neveu du roi Stanislas-Auguste. Entré en 1778 dans l'armée autrichienne, il devint aide de camp de Joseph II, puis retourna en Pologne en 1789, dont il organisa l'armée. Il battit les Russes à Zielénce et à Dubienka en 1792. Il défendit Varsovie aux côtés de Kosciuszko (1794). Nommé général de division par Napoléon Ier, lors du rétablissement de la Pologne sous le nom de Grand-Duché de Varsovie (1807), il fut créé Ministre du nouvel État, dont il mit les forces au service de la France, après avoir exigé et obtenu que cette armée gardât sa nationalité et son autonomie et qu'elle ne fût pas incorporée dans les rangs français. Poniatowski fonda alors des écoles de génie et d'artillerie; mais Napoléon dissémina ces excellentes troupes en Espagne et en Saxe et lorsque la guerre éclata entre l'Autriche et la France (1809), Joseph Poniatowski n'avait plus que 8000 hommes à son service. C'est avec cette poignée de braves qu'il défendit le village de Raszyn contre l'archiduc Ferdinand, qui, à la tête de 40000 combattants, avait envahi le duché de Varsovie. Le prince Joseph s'y couvrit de gloire et par ce haut fait d'armes empêcha la prise de Varsovie et repoussa les Autrichiens en faisant soulever contre eux la Galicie. Dès le début de la campagne de Russie (1812) Poniatowski put mettre 100000 hommes au service de Napoléon. Sa valeur militaire fut signalée dans la retraite de Russie; il fut blessé

à Woronowo. Sa belle conduite à Leipzig lui valut le bâton de Maréchal de France. Trois jours après cette bataille, Poniatowski chargé de protéger la retraite de l'armée, fut attaqué sur les bords de l'Elster et, sur le point d'être pris, il poussa son cheval dans le fleuve et s'y noya. Son corps fut retrouvé trois jours après et en 1817 il fut inhumé dans la cathédrale de Cracovie.

Potocki (Ignace, comte), 1751-1809. Fils d'Eustache Potocki. Général dans l'armée lithuanienne. Ignace Potocki fut un des instigateurs de la Constitution du 3 mai 1791, à laquelle il sut gagner le roi Stanislas-Auguste. En 1778, il fut élu Maréchal du Conseil permanent et devint aussi Ministre des Affaires étrangères. Après Targowica, Potocki se retira à Dresde et ne rentra dans son pays qu'en 1794 pour prendre part à l'insurrection de Kosciuszko dans la direction des affaires diplomatiques et fit de tels efforts auprès de Souwaroff, au moment critique du siège de Varsovie, qu'il parvint à sauver la vie et les biens des habitants. Retiré ensuite dans sa résidence de Klimontowicze près de Chyrów, où il s'adonna à ses travaux littéraires, Ignace Potocki n'en sortit qu'en 1809, élu par ses compatriotes pour aller présenter les vœux des Galiciens à Napoléon Ier. Il tomba malade et mourut peu après.

Potocki (Jean, comte), 1761-1815. Né à Pików, en Ukraine, mort à Uładowka en Podolie, fils de Joseph Potocki. Doué de capacités exceptionnelles, le comte Jean fut envoyé à Genève et à Lausanne pour y faire des études supérieures. De retour en Pologne, il entra dans l'armée autrichienne, prit part à la guerre de la succession de Bavière. La paix conclue, Potocki suivit son penchant pour les voyages, visita l'Italie, la Sicile et Malte (où il fut nommé chevalier de cet Ordre) puis Constantinople et l'Égypte et ne revint en Pologne qu'en 1788. Élu député à la grande Diète de quatre ans, le Comte assista à toutes les séances. Il reprit ensuite le cours de ses voyages, qu'il poussa jusqu'en Chine et à son retour, il prit encore part à la campagne de Kosciuszko (1792). Très affecté des malheurs de son pays, il s'adonna entièrement à ses recherches historiques sur l'origine des peuples. Ses ouvrages sont écrits en français et il fonda à grands frais sa propre imprimerie. Nommé conseiller d'État et membre du ministère des Affaires étrangères par Alexandre Ier, il habita Saint-Pétersbourg, se

retira peu après à Uładówka, où il mit lui-même fin à ses jours, ne pouvant se faire à la perte de sa mémoire et au démembrement de sa patrie. Il publia plus de vingt-quatre ouvrages. Potocki fut un savant de premier ordre et infatigable dans ses travaux scientifiques.

Potocka (Comtesse Séverin), 1762-1829. Née princesse Anne-Sophie Sapieha; fille de Paul Sapieha, chancelier du grand-duché de Lithuanie. Elle épousa en premières noces le prince Jérôme Sapieha, dont elle se divorça pour épouser la comte Séverin Potocki, conseiller d'État russe et sénateur.

Provence (Le comte de), 1755-1824. Frère de Louis XVI, rappelé en 1814 par la Restauration des Bourbons, qui régna sous le nom de Louis XVIII; époux de Louise-Marie-Joséphine de Savoie.

Puttkamer (Mme de). Née de Keller, sœur de la comtesse de Néale, qui était Grande Maîtresse de la princesse Ferdinand de Prusse.

Prusse (Frédéric Ier, roi de), 1657-1713. Succéda à son père le grand Électeur de Brandenbourg en 1688. Il prit le titre de *Roi de Prusse* le 18 janvier 1701.

Prusse (Frédéric-Guillaume Ier, roi de), 1688-1740. Surnommé *le Roi sergent* à cause de son application aux détails, de ses violences et de son intempérance. Il dota la Prusse de ressources militaires dont devait profiter son fils Frédéric II.

Prusse (Frédéric II, roi de), 1712-1786, dit *le Grand*. Frédéric succéda à son père en 1740; il avait épousé en 1733 Élisabeth-Christine, fille du duc de Brunswick.

Prusse (Élisabeth-Christine, reine de), 1722-1797. Épouse de Frédéric II.

Prusse (Auguste-Guillaume, prince de), 1722-1758. Frère de Frédéric II, destiné à lui succéder, si une mort prématurée ne l'avait pas enlevé à la vie. Il avait épousé en 1742 une fille du duc de Brunswick.

Prusse (Amélie, princesse de), 1723-1787. Abbesse de Quedlinbourg, sœur de Frédéric II et des princes Henri et Ferdinand; elle ne fut jamais mariée.

Prusse (Henri, prince de). 1726-1802. Marié en 1752 à la princesse Wilhelmine de Hesse-Cassel. Le Prince aida puissamment son frère Frédéric II à faire de la modeste Monarchie prussienne un grand État. Il se distingua à Prague et à Rossbach, où il fut blessé et remporta en 1762 la victoire de Freiberg, qui termina la guerre de Sept ans.

Prusse (La princesse Henri de),

1726-1808. Wilhelmine de Hesse-Cassel, fille du prince Maximilien.

Prusse (Ferdinand, prince de), 1730-1813. Le plus jeune frère de Frédéric II, père de la princesse Louise, auteur de ces Mémoires. Grand maître de l'Ordre de Saint-Jean. Ce Prince prit part au blocus de Prague, y fut blessé et se distingua à la bataille de Breslau et à celle de Leuthen.

Prusse (La princesse Ferdinand de), 1738-1820. Louise, fille du margrave de Brandenbourg-Schwedt et de la princesse Sophie de Prusse; mariée au prince Ferdinand de Prusse, son oncle, et mère de la princesse Louise auteur de ces Mémoires

Prusse (Frédéric-Guillaume II, roi de), 1744-1797. Succéda à son oncle, le roi Frédéric II, en 1786. Marié en 1765 avec Élisabeth, fille du duc de Brunswick, dont il divorça en 1769, pour épouser la princesse Frédérique-Louise de Hesse-Darmstadt

Prusse (Frédérique-Louise, reine de), 1751-1805. Fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, seconde femme du roi Frédéric-Guillaume II.

Prusse (Frédérique, princesse de), 1767-1820. Fille du premier mariage du roi Frédéric-Guillaume II. Elle épousa en 1791 le duc d'York, prince de la Grande-Bretagne.

Prusse (La princesse Frédérique-Élisabeth de), 1761-1773. Fille aînée du prince et de la princesse Ferdinand de Prusse, morte après de longues souffrances.

Prusse (Princesse Louise de), 1770-1836. Fille du prince et de la princesse Ferdinand de Prusse, mariée le 17 mars 1796 à Antoine-Henri, prince Radziwiłł, duc d'Olyka et de Niéswież, comte de Mir, auteur de ces Mémoires

Prusse (Henri, prince de), 1771-1790. Fils du prince et de la princesse Ferdinand de Prusse, frère très aimé de la princesse Louise, mort de la poitrine à dix-huit ans.

Prusse (Louis-Ferdinand, prince de), 1772-1806. Fils du prince et de la princesse Ferdinand de Prusse, frère le plus chéri de la princesse Louise. Ce Prince de haute distinction, doué de talents de toute sorte, trahissait dans sa belle attitude la fierté d'un soldat téméraire et sa noble nature lui gagnait tous les cœurs. Prêt avant tout à défendre l'honneur de sa patrie, ses brillantes qualités en auraient certainement fait une des gloires du pays, si des circonstances plus heureuses eussent favorisé sa destinée. Il tomba à

Saalfeld le 10 octobre 1806, après s'être défendu héroïquement.

Prusse (Le prince Auguste de), 1779-1843. Le plus jeune des frères de la princesse Louise. Il se distingua surtout dans l'arme de l'artillerie. Il ne se maria jamais et avec lui s'éteignit la ligne collatérale de la maison de Prusse.

Prusse (Frédéric-Guillaume III, roi de), 1770-1840. Succéda à son père en 1797; marié en 1793 à Louise princesse de Mecklembourg-Strelitz.

Prusse (La reine Louise de), 1776-1810. Épouse du roi Frédéric-Guillaume III, née princesse de Mecklembourg - Strelitz. Son souvenir est resté très populaire dans la mémoire du peuple prussien.

Prusse (Le prince Louis de), 1773-1796. Frère du roi Frédéric-Guillaume III; épousa en 1793 la princesse de Mecklembourg-Strelitz, sœur de la reine Louise.

Prusse (La princesse Louis de), 1778-1841. Frédérique de Mecklembourg-Strelitz se maria trois fois : en 1793, avec le prince Louis de Prusse, puis avec le prince de Solms-Braunfels et enfin au duc de Cumberland, qui devint roi de Hanovre.

Prusse (La princesse Augusta de), 1780-1841. La plus jeune des filles du roi Frédéric-Guillaume II, épousa en 1797 Guillaume II, électeur de Hesse.

Prusse (Le prince Guillaume de). 1783-1851. Frère du roi Frédéric-Guillaume III, épousa la princesse Marianne de Hesse-Hombourg.

Prusse (La princesse Guillaume de), 1785-1846. Marianne, fille du landgrave de Hesse Hombourg, épousa en 1804 le prince Guillaume de Prusse, frère de Frédéric-Guillaume III.

Przezdziecki (Charles, comte), 1780-1832. Marié à Catherine Chrapowicka, dont il n'eut pas d'enfants. En 1812 Charles Przezdziecki prit part à l'organisation de l'armée polonaise en Lithuanie. Il forma et équipa à ses frais le 21e régiment d'infanterie, dont Napoléon le nomma commandant. Peu après il passa au 18e régiment de lanciers à la tête duquel Przezdziecki fit toute la campagne de Russie en 1812. Il se distingua fort à la Bérézyna et dans la campagne d'Allemagne en 1813, durant laquelle il fut décoré de la Légion d'honneur. Blessé et fait prisonnier par les Prussiens à Leipzig, on le transporta à Berlin, où il fut soigné chez son cousin le prince Antoine Radziwill. Après le congrès de Vienne et l'amnistie donnée par Alexandre Ier, Charles Przezd-

ziecki put rentrer en Russie. En 1831, il organisa l'insurrection dans le district d'Oszmiand, mais peu après la défaite il dut émigrer et en 1832 il mourut à Kœnigsberg.

Q

Quinonez (Joseph, chevalier de). Chambellan espagnol. Ambassadeur à Dresde en 1791, où il fut brillamment reçu par la Cour. Il fut envoyé à Turin en 1799.

R

Radziwiłł (Boguslaw, prince), 1620-1669. Fils du prince Jean VI Radziwiłł et d'Élisabeth-Sophie, princesse de Brandenbourg; inhumé dans le caveau des Électeurs de Brandebourg à Kœnigsberg.

Radziwiłł (Michel, prince), 1744-1831. Dernier Palatin de Vilna. Sa mère était née Trembiska; cinquième fils du prince Martin Radziwiłł. Porte-glaive et Castillan de Vilna en 1774, le prince Michel fut nommé Palatin en 1790 à la mort du prince Charles Radziwiłł (Panie Kochanku) par le roi Stanislas-Auguste.

Radziwiłł (La princesse), née Hélène Przeczdzieska, 1745-1821. Épouse du prince Michel Radziwiłł, Palatin de Vilna. Femme remarquable par son esprit, son goût pour les arts, qui créa la fameuse Arcadie près de Varsovie.

Radziwiłł (Louis prince), 1771-1830. Fils aîné du prince Michel Radziwill. Il épousa une comtesse Walewska, dont il eut un fils, Léon, et une fille, Hélène, première femme de son cousin le prince Guillaume Radziwiłł. Le prince Louis possédait le majorat de Kleck.

Radziwiłł (Antoine, prince), 1775-1833. Second fils du prince Michel Radziwiłł, qui épousa, en 1796, la princesse Louise de Prusse (auteur de ces Mémoires), fille du prince Ferdinand de Prusse, le plus jeune frère de Frédéric le Grand. A la mort du prince Dominique Radziwiłł en 1813, le prince Antoine hérita de ses majorats en Lithuanie, par un ukase d'Alexandre Ier, et prit alors les titres de duc de Niéswież et d'Olyka et comte de Mir.

Radziwiłł (Christine, princesse), 1777-1797. Fille aînée du prince Michel, demoiselle d'honneur à la Cour de l'impératrice Catherine. Elle mourut sans être mariée

Radziwiłł (Michel prince), 1778-1850. Troisième fils du prince Michel Radziwiłł. Général polonais, qui prit une vive part au

soulèvement de la Pologne en 1830; le Prince avait épousé une comtesse Stecka (1815).

Radziwiłł (Valentin, prince), 1780-1838. Fils du prince Michel, fut conseiller d'État dans l'empire de Russie et commandant de l'ordre de Malte. Il ne se maria pas et mourut à Dresde.

Radziwiłł (Angélique), 1781-1808. Fille du prince Michel Radziwiłł, elle épousa le prince Constantin Czartoryski et mourut fort jeune, laissant un fils unique nommé Adam.

Radziwiłł (Rose), 1788-1803. Dernière fille du prince Michel Radziwiłł, morte très jeune à Nieborów.

Radziwiłł (Louise, princesse), 1770-1836. Née princesse de Prusse, épouse du prince Antoine Radziwiłł; auteur de ces Mémoires.

Radziwiłł (Guillaume, prince), 1797-1870. Fils aîné du prince Antoine et de la princesse Louise Radziwiłł. Général d'infanterie au service de la Prusse. Il commanda successivement plusieurs corps d'armée et fut membre de la Chambre des Seigneurs. Il épousa en premières noces sa cousine Hélène Radziwiłł (1825), décédée après deux ans de mariage; puis la comtesse Mathilde Clary-Aldringen (1832).

Radziwiłł (Ferdinand), 1798-1827. Second fils du prince Antoine et de la princesse Louise Radziwiłł. Il entra au service militaire de Prusse et était fiancé avec la fille unique du prince Dominique Radziwiłł, quand il fut emporté par une fièvre typhoïde à Ruhberg, en Silésie.

Radziwiłł (Louise), 1799-1808. Elle mourut à Kœnigsberg, durant l'exil de la famille royale, des suites d'une horrible brûlure.

Radziwiłł (Hélène), 1800-1801. Seconde fille du prince Antoine et de la princesse Louise Radziwiłł, morte après quelques mois.

Radziwiłł (Élisa), 1803-1834. Troisième fille du prince Antoine et de la princesse Louise Radziwiłł.

Radziwiłł (Boguslaw), prince 1809-1873, quatrième fils du prince Antoine et de la princesse Louise Radziwiłł, il épousa la comtesse Léontine de Clary-Aldringen. Ce prince voua toute sa vie aux œuvres de charité.

Radziwiłł (Władyslaw prince), 1811-1830. Cinquième fils de la princesse Louise.

Radziwiłł (Wanda princesse), 1813-1846. Fille de la princesse Louise, épousa en 1832 son cousin le prince Adam Czartoryski.

Radziwiłł (Dominique prince), 1787-1813. Héritier de l'immense fortune de son oncle Charles-Stanislas (dit Panie Ko-

chanku), il se voua dès sa jeunesse aux intérêts de sa patrie, leva à ses frais en 1812 un régiment de lanciers, à la tête duquel il fit la campagne de Moscou et fut attaché peu après à la personne de Napoléon, avec le grade de lieutenant-colonel. Pendant la campagne de 1813, il fut grièvement blessé à Hanau et mourut peu après à Lauterech.

Rauch (Frédéric-Guillaume de), 1780-1850. Aide de camp du roi Frédéric-Guillaume III.

Rauch (Albert-Louis de), 1793-1814. Jeune officier mort devant Paris, le 30 mars 1814, frappé d'une balle au front.

Récamier (Mme), 1777-1849. Née à Lyon. Femme célèbre par sa beauté et son salon de l'Abbaye-au-Bois, où elle sut réunir une brillante société. Le prince Auguste de Prusse, frère de la princesse Louise, fort épris de Mme Récamier, la demanda en mariage dans une visite qu'il fit à Coppet chez Mme de Staël. Elle refusa le Prince, ne voulant pas divorcer.

Reck (Eberhard-Frédéric, baron de), 1744-1816. Ministre de justice et conseiller d'État. Il dut se démettre de ses fonctions en 1807, pour avoir prêté serment à Napoléon Ier.

Rioumiantzoff (Le maréchal), 1725-1796. S'était déjà distingué dans la guerre de Sept ans; le Maréchal reçut le commandement de l'armée russe pendant la campagne de Turquie (1768-1774), remporta la victoire de Kagoul... etc., et imposa au Grand Vizir le traité de Koutchouk-Kaïmardgi.

Ritz (Jean-Frédéric). Trésorier du roi Frédéric-Guillaume II, auprès duquel il resta jusqu'à sa mort; et époux de Mlle Encke, plus tard comtesse de Lichtenau.

Roeder (Guillaume de), 1783-1813. Officier d'état-major et aide de camp du général de Kleist, qui fut tué à la bataille de Kulm, durant l'assaut du village d'Arbesau, clef de la position du général Vandamme. Ami intime de la famille Radziwill à Berlin, il en fut fort regretté.

Rohan-Guéméné (Louis, prince de). Né en 1768. Général-Major au service de l'Autriche, qui épousa en 1800 Catherine, duchesse de Sagan, fille aînée du duc de Courlande, dont il divorça en 1805.

Rostopchine (Le comte), 1763-1826. Homme politique russe. Gouverneur de Moscou, il fit incendier cette ville en 1812, lors de l'entrée des Français.

Royer (M. de). D'origine française. Depuis 1786, cavalier à la Cour du prince Henri de Prusse; il

lui fut très dévoué et vécut à Rheinsberg jusqu'à la mort de ce dernier. En 1811, Royer fut nommé Chambellan à la Cour du roi de Prusse; il accompagna les deux fils aînés de la princesse Louise, durant les campagnes de 1813 et de 1814, et fut adjoint en 1818 au prince Antoine Radziwill, alors représentant du Roi à Posen. Royer entra plus tard dans la diplomatie, fut ministre de Prusse à Lisbonne, à Constantinople. Il mourut à Péra en 1830.

Rüchel (Ernest-Philippe de), 1754-1823. Général prussien qui fit partie de l'état-major de Frédéric II et prit part à la bataille de Kaiserslautern (1794). Gouverneur de Potsdam en 1776, il reçut le commandement d'un corps d'armée en 1806. A la bataille d'Iéna, il fut grièvement blessé. Après la paix de Tilsit, Rüchel se retira dans la vie privée.

Rudolstadt-Schwarzburg (La princesse Caroline de), 1771-1854. Fille du Landgrave de Hesse-Hombourg, mariée en 1791 au prince Frédéric de Rudolstadt-Schwarzburg, membre de la Confédération du Rhin.

Russie (Catherine II, impératrice de), 1729-1796. Fille du duc d'Anhalt-Zerbst, épouse de Pierre III. Elle régna seule après la mort violente de son mari, de 1763 à 1796.

Russie (Paul, grand-duc de), 1754-1801. Fils de Pierre III et de Catherine II, à laquelle il succéda en 1796 sur le trône de Russie. Le grand-duc Paul épousa en 1774 la princesse Nathalie de Darmstadt, et en 1776, se remaria avec la princesse Sophie-Dorothée de Wurtemberg-Montbéliard.

Russie (La grande-duchesse Paul de), 1759-1828. Princesse de Wurtemberg, entra dans l'orthodoxie et fut baptisée sous le nom de Marie-Féodorowna.

Russie (Alexandre Ier, empereur de), 1777-1825. Lutta contre Napoléon Ier, avec des alternatives de paix et de guerre.

Russie (Elisabeth, impératrice de), 1779-1826. Louise-Marie-Auguste, fille du prince héréditaire de Bade, mariée au grand-duc Alexandre de Russie en 1793, qui monta sur le trône en 1801.

Russie (Constantin, grand-duc de), 1779-1831. Frère cadet d'Alexandre Ier, renonça à la succession du trône en faveur de son frère Nicolas.

Russie (Nicolas Ier empereur de), 1796-1855. Succède à son frère Alexandre Ier en 1825. Il avait épousé en 1817 la princesse Charlotte de Prusse, fille du roi Frédéric-Guillaume III. Elle fut

baptisée en Russie sous le nom d'Alexandra-Féodorowna.

S

Sabran (Mme de), 1750-1827. Françoise-Éléonore de Manville fut élevée par sa grand'mère, Mme de Montigny, et reçut l'instruction qu'on donnait alors aux filles nobles. Belle à ravir, elle épousa M. de Sabran, officier de marine avec de beaux états de service, mais qui comptait cinquante ans de plus qu'elle. Mme de Sabran eut deux enfants : Delphine, qui épousa le comte de Custine (victime de la Révolution), et Elzéar. Mme de Sabran était à Reims au sacre de Louis XVI, quand son mari mourut d'apoplexie. Ce fut en 1777 qu'elle fit la connaissance du chevalier de Boufflers, qui avait alors trente-neuf ans. Chassée de France par les événements de 1793, Mme de Sabran se réfugia à Rheinsberg chez le prince Henri de Prusse, qu'elle avait connu à Paris. Boufflers l'y rejoignit et épousa à Breslau la comtesse de Sabran; ils ne rentrèrent en France qu'en 1800 et vécurent à Paris.

Sabran (Elzéar, comte de), 1774-1846. Fils de la comtesse de Sabran. Sa faible constitution lui interdisant la carrière des armes, Elzéar s'adonna à la poésie et écrivit plusieurs tragédies. Très lié avec Mme de Staël, qu'il suivit dans son exil, il ne revint en France qu'après la chute de Napoléon Ier.

Sack (Samuel-Gottfried), 1738-1817. Prédicateur de la Cour de Berlin, puis évêque évangélique, qui confirma les enfants du roi Frédéric-Guillaume III.

Saint-Marsan (Antoine-Asinari marquis de). Diplomate et homme d'État piémontais.

Sapiéha (La princesse Paul), 1795-1856. Comtesse Pélagie Potocka, mariée en premières noces au comte François Potocki. Devenue veuve, elle épousa le prince Paul Sapieha, conseiller d'État au service russe.

Sartoris (M. et Mme Amédée-Jean de). Émigrés d'origine suisse, membres de la Cour de la princesse Louise de Prusse, mariée au prince Antoine Radziwill.

Staël (Mme de), 1766-1817. Fille de Necker. Née à Paris. Femme célèbre par ses écrits et son esprit. Ses tendances politiques furent le motif des persécutions de Napoléon Ier contre elle, ce qui la força à l'exil.

Saxe (Frédéric-Auguste Ier roi de), 1750-1827. Électeur de Saxe à la mort de son père, il prit le titre de Roi en 1806 et resta fidèle à Napoléon jusqu'en 1813. Le Congrès de Vienne lui rendit

une partie de ses États. Il laissa une fille unique.

Saxe (Amélie reine de), 1752-1828. Princesse des Deux-Ponts, qui épousa en 1753 l'Électeur de Saxe Frédéric-Auguste.

Saxe (Antoine, prince, puis roi de), 1755-1836. Frère du roi Frédéric-Auguste Ier et son successeur en 1827. Il épousa en premières noces la princesse Caroline de Savoie (fille d'Amédée III) et en deuxièmes noces l'archiduchesse Marie-Thérèse, fille de Léopold II, empereur d'Autriche.

Saxe (Marie-Auguste, princesse de), 1782-1863 Fille du roi Frédéric-Auguste Ier. Cette Princesse ne se maria jamais.

Sayn-Wittgenstein (Guillaume, prince de), 1770-1851. Conseiller privé d'État et grand chambellan du roi Frédéric-Guillaume III.

Scharnhorst (Gérard-David), 1755-1813. Général prussien; homme éminent, qui fit toutes les campagnes contre la République et l'Empire. Blessé à Auerstaedt, devint ensuite général-major; en 1810, Napoléon le releva de ses fonctions, mais il resta secrètement au Ministère de la guerre. Chef d'État-major de Blücher, il fut tué à Lützen.

Schilden (Frédéric, baron de). Mort en 1851. Chambellan du prince Ferdinand de Prusse, il devint ensuite Maréchal de Cour de la reine Louise, en 1809.

Schlieben (Mlle). Morte en 1811. Dame d'honneur de la princesse Ferdinand de Prusse, de 1779 à 1789.

Schmettau (Frédéric-Guillaume, comte de), 1742-1806. Général prussien; il se distingua durant la guerre de Sept ans et sur les champs de bataille de la campagne du Rhin. Schmettau fut, durant de longues années, aide de camp du prince Ferdinand de Prusse. Blessé à Auerstaedt, en 1806, il mourut quelques jours après à Weimar, où il avait été transporté.

Schoen (Henri-Théodore de), 1773-1856. Né en Lithuanie, il entra au service de Prusse. En 1806, il devint conseiller intime des finances et fut l'auteur réel de la profession de foi connue sous le nom *de testament politique*, que le comte de Stein publia en quittant le service du roi de Prusse. Schœn se retira de la vie politique en 1842, après avoir introduit d'habiles réformes dans l'administration de la Prusse orientale et occidentale.

Schouwaloff (Paul, comte), 1775-1823. Général russe qui fit ses premières armes en Pologne et fut promu au grade de général à l'âge de vingt-cinq ans. Il

prit part à l'assaut de Praga, faubourg de Varsovie. Schouwaloff fut élevé au grade de lieutenant-général et d'aide de camp d'Alexandre Ier, qu'il suivit dans toutes ses campagnes. En 1814, il fut chargé de conduire Marie-Louise en Autriche, et Napoléon jusqu'au lieu où il devait s'embarquer pour l'île d'Elbe.

Shrepfer. Saxon. Illuminé. Un des chefs des *Rosenkreuzer*, qui sut attirer à lui une foule de membres de la noblesse et du peuple. Il prétendait être en communication avec les âmes des vivants et des morts. Cafetier, et criblé de dettes, Schrepfer se suicida en présence de ses amis à Leipzig en 1795.

Schulenbourg-Koehnert (Frédéric-Guillaume, comte de), 1742-1815. Entré au service de Prusse, il fit la guerre de Sept ans, devint plus tard Ministre, contrôleur général des finances; fut créé comte en 1786. Gouverneur de Berlin, il annonça les défaites d'Iéna et d'Auerstaedt par ces mots : « *Le calme est le premier devoir du citoyen.* »

Schwarzenberg (Charles-Philippe, prince de), 1771-1820. Général autrichien qui commanda en 1813 les armées de la coalition, puis l'armée autrichienne, lors de l'invasion de la France en 1814.

Selim III (Sultan ottoman), 1761-1808. Il lutta contre l'Autriche et la Russie et fut déposé en 1807 après un soulèvement de Janissaires. Mustapha le fit étrangler dans son palais.

Sidney-Smith, 1764-1840. Célèbre amiral anglais; il entra au parlement en 1802, fut à Waterloo et mourut plus tard à Paris.

Solms (Frédérique-Christine-Élisabeth, comtesse de). Née, en 1767, comtesse de Schlippenbach, mariée en premières noces au comte de Solms-Sonnenwald et en deuxièmes au baron de Ompteda, ministre de Hanovre à Berlin.

Solms-Braunfels (Frédéric-Guillaume, prince de), 1770-1814. Épousa en 1798 la princesse Frédérique de Mecklembourg-Strelitz, veuve du prince Louis de Prusse. Major dans un régiment de hussards au service de Prusse.

Solms-Tecklenburg (Jean-Charles-Auguste, comte de), 1789-1814. Officier au service de Prusse, il tomba devant Paris le 30 mars 1814.

Soult (Nicolas-Jean-de-Dieu), 1769-1851. Maréchal de France, créé duc de Dalmatie après Tilsit. Il prit une part importante à toutes les guerres de la République et du premier Empire. Sous la seconde Restaura-

tion, Soult fut créé Pair de France, puis Ministre de la Guerre et des Affaires étrangères, sous Louis-Philippe.

STAEGEMANN (Frédéric-Auguste DE), 1763-1840. Célèbre homme d'État en Prusse et poète. Il fut conseiller des Finances en 1806.

STEIGENTESCH (Ernest - Auguste, baron DE), 1774-1826. Général autrichien, diplomate et poète. Il eut une mission en 1809 à Kœnigsberg, dans le but d'engager la Prusse à s'allier alors à l'Autriche.

STEIN (Henri - Frédéric - Charles, baron DE), 1757-1831. Né à Nassau. Homme d'État prussien. Après le traité de Tilsit, fut rappelé au pouvoir et de concert avec Scharnhorst et Gneisenau, il fit en Prusse d'importantes réformes Ces réformes éveillèrent la méfiance de Napoléon Ier, qui exigea son renvoi du roi de Prusse. Stein se réfugia alors en Autriche et en Russie, où il prépara une nouvelle coalition contre Napoléon Ier. En 1814, il suivit le Roi à Paris et fut partisan des dures conditions imposées à la France. Se méfiant des idées libérales de Stein, le Roi ne le rappela plus au pouvoir.

STOLBERG (Henri, comte DE), 1769-1805. Major dans l'armée prussienne. Il épousa en 1797 la comtesse de la Mark, fille naturelle du roi Frédéric - Guillaume II, dont il divorça au bout de quelques mois.

STROGONOFF (Paul, comte DE), 1774-1817. Général russe, très aimé d'Alexandre Ier; il prit part aux guerres contre la France. Sophie Galitzin, sa femme, était une des personnes des plus distinguées et des plus spirituelles de son pays.

STUBENRAUCH (Frédéric - Henri). Mort en 1806. D'abord avocat; il fut appelé en 1768 à la Cour du prince Ferdinand de Prusse et nommé en 1773 membre de la Commission des Ordres royaux. Il fut directeur des domaines du prince Ferdinand, auprès duquel il resta jusqu'à sa mort.

SUDERMANIE (Charles, duc DE), 1748-1818. Régent de Suède, après l'assassinat de son frère Gustave III (1792). Il devint roi de Suède après la Révolution, qui amena l'abdication de son neveu Gustave IV.

SUDERMANIE (La duchesse DE), 1759-1818. Hedwige, fille du duc d'Oldenbourg, mariée en 1774 à Charles de Sudermanie, plus tard roi de Suède.

SUÈDE (Gustave III, roi DE), 1746-1792. Marié en 1766 à Sophie-Madeleine, fille du roi de Danemark, protégea la fuite malheureuse de Louis XVI. Il mourut assassiné en 1792.

SUÈDE (Ulrique, reine DE), 1720-

1782. Sœur de Frédéric le Grand, épousa en 1744 Adolphe-Frédéric, roi de Suède, et fut la mère du roi Gustave III.

Suède (Gustave IV, roi de), 1778-1837. Monté sur le trône en 1792, il fut forcé d'abdiquer en 1809, par la dissension des partis politiques de son pays et mourut à Saint-Gall à peu près dans la misère.

T

Talma (François-Joseph), 1766-1826. Célèbre tragédien français. Napoléon l'aimait beaucoup.

Talleyrand (Charles - Maurice, prince de), 1754-1838. Prince de Bénévent, duc de Dino, grand chambellan de France, pair et membre de l'Institut. Il dirigea, sous le Directoire et l'Empire, la politique extérieure de la France et en 1814 contribua puissamment au rappel des Bourbons sur le trône de France. Au Congrès de Vienne, il représenta Louis XVIII et termina sa carrière comme ambassadeur du roi Louis-Philippe à Londres de 1830 à 1834.

Tauentzien-Wittenberg (Frédéric, comte de), 1756-1824. Général prussien, qui débuta dans les armes en 1775, fut aide de camp du prince Henri de Prusse, en 1796 major général et lieutenant-général en 1807. Tauentzien battit le général Bertrand à Gross-Beeren, s'empara de Torgau et de Wittenberg. Il reçut en récompense de ses victoires le titre de comte, avec le nom de Wittenberg. En 1815 Tauentzien fut nommé chef de l'armée prussienne.

Tauentzien (Lisinka, comtesse de), 1785-1859. Dame d'honneur de la reine Louise de Prusse, qui épousa en 1807 le général comte de Hacke.

Theden (Jean-Christian-Antoine), 1714-1797. Chirurgien général à Berlin.

Thümen (Henri-Louis-Auguste), général de). Mort en 1826. Chef de brigade en 1813, il reçut en 1815 le commandement du 5e corps d'armée.

Thyrwill (sir Thomas). Il fut chargé en 1813 de porter à l'empereur Alexandre Ier l'ordre de la Jarretière, passa par Berlin et fut reçu à Bellevue.

Tippo-Sahib, 1749 - 1799. Fils d'Hyder-Ali. Brillant élève de l'école militaire des officiers français, il remporta de brillants succès sur les Anglais, qu'il chassa de Mysore; mais privé des secours de la France, il succomba après deux campagnes et fut tué en défendant

sa capitale contre les Anglais.

Tolstoï (Pierre, comte), 1769-1844. Général russe qui fit les campagnes de Turquie, de Pologne et du premier Empire. En 1813, il assiégea Dresde sous les ordres de Benningsen.

U

Umiński (Jean Nepomuque), 1780-1851. Général polonais qui prit part à la guerre de partisans en 1794. Quand Napoléon ordonna une levée de troupes polonaises en 1806, Umiński organisa la Garde honoraire de l'Empereur. Blessé et fait prisonnier, le tribunal prussien le condamna à mort, mais l'arrêt fut suspendu grâce à l'intervention du prince Antoine Radziwiłł. En 1809, Umiński était chef d'état-major du général Dąmbrowski et en 1812 chef du régiment des Hussards. Blessé en 1813, il fut fait prisonnier près de Leipzig par les Prussiens et se retira ensuite dans ses domaines du grand-duché de Posen.

V

Vandamme (Dominique-Joseph), 1771-1830. Général français, qui fit toutes les campagnes du premier Empire, où il se distingua partout. Fait prisonnier à Kulm, le grand-duc Constantin lui enleva son épée, mais Alexandre, plus généreux, la lui remit. Envoyé en Sibérie, il revint en France en 1814 et fit des prodiges de bravoure pendant les Cent-Jours.

Verdy du Vernois (M. de), 1738-1814. Chambellan à la Cour de Prusse, membre de l'Académie des sciences à Berlin depuis 1792. Il épousa Mlle de Keller, gouvernante de la princesse Louise, auteur de ces Mémoires.

Victor (Claude), 1764-1841. Duc de Bellune. Maréchal et pair de France. Il prit part aux campagnes de l'Empire, détermina la bataille de Friedland où il obtint le bâton de Maréchal et devint gouverneur de Berlin. Après l'abdication de Napoléon, Victor offrit ses services à Louis XVIII qui l'éleva à la Pairie ; il accompagna le roi à Gand et prit part à tous les événements politiques qui suivirent.

Viereck (Mlle de), 1767-1797. Dame d'honneur de la princesse Frédérique, fille du premier mariage de Frédérique-Guillaume II. Mlle de Viereck était fille de l'échanson de ce nom.

Voss (Sophie-Wilhelmine-Charlotte, comtesse de), 1729-1814. Née Pannewitz. En 1794 la comtesse fut nommée Grande Maîtresse de la princesse Royale,

plus tard Louise, reine de Prusse, à laquelle elle resta très fidèle et très dévouée jusqu'à sa mort.

Voss (Otto-Frédéric-Charles DE), 1755-1823. Neveu de la précédente, ministre d'État à la direction générale, puis vice-président du Conseil d'État; chevalier de l'Aigle noir.

Voss (Julie-Amélie-Élisabeth DE). Morte en 1789. Demoiselle d'honneur de la princesse Frédérique de Prusse, qui épousa morganatiquement en 1787 le roi Frédéric-Guillaume II et reçut le titre de comtesse Ingenheim. Elle en eut un fils, Gustave-Adolphe-Frédéric, né en 1789 et mort en 1855. Mlle de Voss était fille de M. de Voss, ministre de Prusse à la Cour de Danemark, et sa mère était née Viereck, fille d'un ministre d'État prussien.

W

WALEWSKA (La comtesse Anastase). Polonaise d'une grande beauté, aux pieds de laquelle Napoléon mit publiquement sa gloire, après l'avoir connue à Varsovie en 1807. Elle le suivit à Osterode, à Finskenstein et plus tard à l'île d'Elbe.

WALICKI (Basile), 1746-1828. D'une famille noble possédant la terre de Walicka dans le gouvernement de Minsk. Son père était administrateur chez les Czartoryski ; ils s'intéressèrent à son fils Basile et l'envoyèrent finir ses études à Lunéville, où Basile se distingua par ses capacités. Il se rendit ensuite à Paris avec le prince Esterhazy. Joueur très habile et très réputé il y gagna beaucoup d'argent, en profita pour acheter en Italie un titre de comte, qu'il fit ensuite confirmer par le roi de Pologne. Ce fut alors sous l'égide de Mme de Polignac que Walicki fut présenté à la Cour de Louis XVI et de Marie-Antoinette, dont il sut s'attirer les bonnes grâces. A la crise révolutionnaire, Walicki extraordinairement enrichi quitta la France où il avait résidé durant neuf ans. Retournant à Varsovie, il y acheta un hôtel, s'installa plus tard à Vilna, où il mourut après avoir fait beaucoup de bien aux pauvres.

WALMODEN-GIMBORN (Louis-Georges, comte DE), 1769-1862. Général autrichien qui prit une part glorieuse à la bataille de Wagram, et fut promu Maréchal après le traité de Vienne. Il prit sa retraite en 1848.

WARTENSLEBEN (La comtesse), dame d'honneur de la princesse Henri de Prusse, née princesse de Hesse-Cassel.

WAWRZECKI (Thomas, comte). Général polonais d'une ancienne famille, nonce de Braclow; il prit part à la Diète de 1788, pour soustraire sa patrie au pouvoir des Russes. En 1794, il fut seul jugé capable de remplacer Kosciuszko, après la malheureuse bataille de Maciejowice. Il commandait Varsovie quand Souwaroff s'empara de la ville, Wawrzecki fut fait prisonnier et transporté à Saint-Pétersbourg, où Paul Ier le fit mettre en liberté en 1797. A l'invasion des Français, il se prononça pour eux et commanda un régiment, qu'il leva à ses frais. Après la retraite des Français Wawrzecki reçut d'Alexandre Ier le titre de sénateur (1815) et fut nommé Ministre de la Justice du royaume de Pologne. Il mourut en 1816 dans un âge avancé.

WEIMAR (Charles-Auguste, grand-duc DE SAXE), 1757-1828. Il épousa en 1775 la princesse Louise de Hesse-Darmstadt. Le Grand-Duc était au service de Prusse; en 1806, il se mit à la tête d'un contingent de troupes contre Napoléon, dont celui-ci exigea le retour comme condition de salut pour le Duché. Le Duc, avec l'assentiment du roi de Prusse y consentit, après avoir servi durant vingt ans sous les armes prussiennes.

WEIMAR (Louise, grande-duchesse DE SAXE), 1757-1830. Fille du Landgrave de Hesse-Darmstadt et épouse du grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, dont elle devint veuve en 1828. Princesse célèbre par son esprit, sa haute intelligence et sa conduite courageuse vis-à-vis de Napoléon. Elle sauva la ville de Weimar du pillage, ainsi que son Duché, que Napoléon lui conserva en vue de la haute considération qu'il avait pour elle. Gœthe et Wieland étaient ses amis.

WEIMAR (Charles, grand-duc de SAXE), 1783-1858. Succéda à son père en 1828. Il avait épousé en 1804 la grande-duchesse Marie, fille de l'empereur Paul Ier.

WEIMAR (La grande-duchesse Marie DE SAXE), 1786-1859. Fille de l'empereur Paul de Russie et épouse du précédent.

WELLINGTON (Arthur Wellesley, duc DE), 1769-1852. Général anglais, qui combattit les troupes françaises en Portugal et en Espagne, et livra en 1814 à Soult la bataille de Toulouse. En 1815 il gagna la bataille de Waterloo. On l'appelait *le Duc de fer*.

WENDESSEN (Balthazar-Louis). En 1796, gouverneur à Varsovie alors occupée par les Prussiens. Il mourut après cinquante-huit ans de service militaire.

WESTPHALIE (Jérôme, roi DE).

1774-1860. Le plus jeune frère de Napoléon Ier, marié en premières noces (1803) à Élisabeth Patterson, mariage qui fut déclaré illégal par un décret de l'Empereur, et en secondes noces à la princesse Catherine de Wurtemberg. En 1807, Napoléon érigea la Westphalie en royaume pour son frère Jérôme, avec résidence à Cassel.

WIELAND (Christophe - Martin), 1733-1813. Poète et littérateur allemand; son génie fait de délicatesse, de légèreté et d'esprit l'a fait surnommer : *le Voltaire de l'Allemagne*,

WILDENBRUCH (Louis DE), 1803-1874. Fils naturel du prince Louis-Ferdinand de Prusse, qui fut anobli en 1810. Il entra dans l'armée au régiment des Lanciers de la Garde en 1821. Il passa ensuite dans la diplomatie et devint consul général à Beyrouth en 1842, ministre à Athènes en 1851, puis à Constantinople où il résidait lors de la guerre de Crimée.

WILDENBRUCH (Blanche DE), née en 1805. Elle épousa en 1826 Frédéric de Rœder, lieutenant au régimeut des Gardes du corps.

WILSON (Sir Robert), 1777-1849. Général et littérateur anglais, qui fit la campagne d'Égypte, suivit le général Hutchinson dans sa mission diplomatique et militaire auprès de l'empereur Alexandre. Après Tilsit, Wilson fut reçu avec beaucoup d'honneurs à Saint-Pétersbourg et resta fidèle à la cause de son pays contre l'empereur Napoléon.

WINTERFELDT (Hans-Charles DE), 1707-1757 Général prussien. En 1740, Winterfeldt fut nommé aide de camp de Frédéric II; grand favori du Roi, il exerça sur lui une certaine influence et contribua à la disgrâce du prince de Prusse, sur lequel il rejeta des torts qu'il avait lui-même. Les princes Henri et Ferdinand ne le lui pardonnèrent jamais. Winterfeldt fut tué au combat de Gœrlitz.

WINTZINGERODE (Ferdinand, comte), 1770-1818. Débuta au service du Landgrave de Hesse, puis en Autriche. En 1797, il se rendit en Russie, devint aide de camp d'Alexandre Ier, qui l'envoya en 1803 comme ambassadeur à Berlin. Wintzingerode fit les campagnes de 1805-1806-1807. Blessé grièvement à Essling en 1809, il obtint alors le bâton de Maréchal.

WOŁÒWICZ. Officier polonais blessé à Leipzig. Soigné à Berlin au Palais Radziwiłł.

WOYCZYNSKI. Général polonais. Né en 1768; chevalier de la Légion d'honneur et de la croix polonaise *Virtuti militari*. Il prit

part à la campagne russo-polonaise de 1792 et à celle de Kosciusko en 1794. Après le démembrement de la Pologne, Woyczynski partit pour Berlin, où il connut le prince Antoine Radziwill. Avec son aide, celui du général Dabrowski et du ministre de France, Gaillard, il forma le projet de travailler au relèvement de la Pologne avec le secours de la Prusse en mettant son pays sous le sceptre d'un Prince prussien, qui devait être alors le prince Louis-Ferdinand. Woyczynski prit une vive part à ces négociations et à celles de la Diète de *Quatre Ans* (de 1788 à 1792). Mais tout alors fut dévoilé : un secrétaire de la légation de France à Berlin livra, contre argent comptant, la correspondance chiffrée de Gaillard ; en même temps la police autrichienne faisait arrêter Woyczynski, le comte Ignace Potocki, beaucoup d'autres Polonais et un procès pour trahison d'État fut l'épilogue de ce projet. En 1806 Woyczynski reprit sa vie publique, fut très actif dans les campagnes de 1807 et de 1814. Nommé membre du Comité militaire en 1814, il fut chargé de réorganiser l'armée sous la présidence du grand-duc Constantin. En 1816, Woyczynski se retira tout à fait du service actif.

Wrede (Charles-Philippe, prince de), 1767-1838. Maréchal bavarois, un des meilleurs généraux de l'Allemagne. Combattant sous l'archiduc Charles, Wrede couvrit la retraite des Autrichiens à Hohenlinden (1800). Dans les campagnes de 1805 à 1813, sa conduite fut toujours des plus brillantes. 1814 le conduisit à Paris, puis au congrès de Vienne.

Wurtemberg (La duchesse de), 1736-1798. Frédérique-Sophie, fille du margrave de Brandenbourg-Schwedt et de la princesse Sophie de Prusse, mariée en 1753 au duc régnant de Wurtemberg.

Wurtemberg (Frédéric Ier, roi de), 1754-1816. Succéda à son père en 1795, prit le titre de Roi en 1806, et épousa la princesse Auguste de Brunswick en 1764.

Wurtemberg (Louis, prince de), 1756-1817. Général russe, frère de l'impératrice Marie Feodorawna de Russie, marié en premières noces à la princesse Marie Czartoryska, dont il se divorça en 1793, en second lieu avec la princesse Henriette de Nassau-Weilburg.

Wurtemberg (Sophie-Dorothée, princesse de), 1759-1828. Fille du duc Frédéric-Eugène de Wurtemberg et de la princesse de Schwedt, mariée au grand-duc

Paul de Russie, baptisée dans l'orthodoxie sous le nom de Marie-Feodorowna.

WURTEMBERG (Marie, princesse DE), 1768 - 1854. Fille du prince Adam-Casimir Czartoryski, duc de Klewan et Zukow, épousa en 1784 le prince Louis de Wurtemberg, dont elle divorça. La Princesse s'établit alors chez ses parents à Puławy et se voua à la littérature. Elle mourut à Paris.

WURTEMBERG (Charles, prince DE), 1770-1791. Ce Prince était entré au service de l'Autriche et mourut prématurément.

Y

YORCK-WARTENBERG (Jean-David-Louis, comte DE), 1759-1830. Général prussien; fit toutes les guerres du premier Empire et dut commander le corps auxiliaire des troupes qui servirent avec les troupes françaises dans la campagne de Russie (1812). Il déploya partout de grands talents militaires et reçut après Leipzig le titre de comte de Wartenberg.

YORK (Le duc D'), 1763-1827. Prince de la Grande-Bretagne. Il épousa en 1791 la princesse Frédérique de Prusse, fille du premier mariage du roi Frédéric-Guillaume II. Le duc d'York était le second fils du roi Georges III d'Angleterre.

YORK (La duchesse D'), 1767-1820. Frédérique, princesse de Prusse, épouse du duc d'York d'Angleterre.

Z

ZASTROW (Frédéric-Guillaume DE). 1752-1830. Général d'infanterie dans l'armée prussienne, qui devint ministre des Affaires étrangères en 1806.

ZEUNER (Charles DE). Fils du Maréchal de ce nom, lieutenant en 1806 ; il termina sa carrière comme colonel en 1834.

ZEUNER (Caroline - Amélie DE). Fille du chambellan Frédéric de Zeuner. Sa mère était une Néale, et elle épousa en 1795 le comte de La Roche-Aymon, maréchal de Cour du prince Henri de Prusse, frère de Frédéric le Grand.

ZIETEN (Frédéric-Guillaume, comte DE), 1765-1840. Fils du général de ce nom, qui fut nommé instituteur militaire des fils du prince Ferdinand de Prusse.

TABLE GÉNÉRALE

DES PERSONNAGES MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE

A

Acevenza (Le duc d'), 161.
Alopeus (Le baron d'), 206.
Alvensleben (Le comte), 114, 138, 139, 180, 184.
Ancillon (M.), 191, 210, 310, 322, 334, 336, 378.
Angleterre (Le prince Adolphe d'), 124.
Angleterre (Le prince Auguste d'), 150, 155.
Anhalt-Dessau (Le duc François d'), 296.
Anhalt-Dessau (Frédéric, prince héréditaire d'), 68, 69.
Anspach (Le margrave d'), 78.
Armfeldt (Le baron d'), 158, 161, 162.
Arnim (M. d'), 188.
Artois (Le comte d'), 74, 75, 376.
Auer (Le général d'), 225.
Auer (Mme d'), 242.
Augereau (Le maréchal), 327, 329, 331, 377.
Autriche (L'archiduc Charles-Louis d'), 192.
Autriche (L'empereur François II), 339, 348, 375, 377, 382.

B

Bade (La margrave de), 132.
Bärbaum (M.), 4, 8, 51
Barclay de Tolly (Le général), 323, 348.
Bavière (L'électeur Charles-Théodore de), 20.
Bavière (Le prince Max de), prince des Deux-Ponts, 20, 22.
Belmonte (Le prince de), 161.
Benkendorff (Le général comte de), 243, 332.
Bennigsen (Le général), 241, 251, 263, 283, 287.
Berg (Mme de), 160, 198, 199, 203, 294, 299, 310, 311, 336.
Bertrand (Le général comte), 243, 267.
Bevilaqua (Le général de), 220.

Beyme (M.), 183, 197, 207, 248, 251, 252.
Bielfeld (La baronne de), 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11.
Bielfeld (Lisette de), 4, 5, 8, 12.
Bignon (M.), 339, 340.
Bischoffwerder (M. de), 42, 52, 54, 91, 92, 96, 106, 133, 134.
Blücher (Le maréchal), 252, 317, 333, 356, 358, 359, 362, 364, 365, 366, 373, 379, 384.
Borstell (Le général de), 362.
Boufflers (Le chevalier de), 101.
Bouillé (Le général marquis de), 75, 83.
Brancion (Édouard de), 70, 101, 182, 214, 226, 291.
Brandenbourg (Le margrave Albert de), 301.
Brandenbourg (Le grand-électeur de), 101, 300.
Brandenbourg (Le comte de), 77.
Bray (Le comte de), 212.
Bredow (M. de), 7.
Bredow (Mme de), autrefois Mme de Katt, 7, 8.
Breteuil (Le baron de), 152.
Broglie (Le prince de), 122.
Brühl (La comtesse Henri de), 85.
Brunswick (La princesse Caroline de), puis princesse de Galles, 72.
Brunswick (La princesse Élisabeth de), 16, 217, 218.
Brunswick (Le duc Ferdinand de), 45, 46, 47, 72, 77, 80, 149, 154, 219, 220, 229, 231.
Brunswick (Le prince Frédéric de), 56.
Brunswick (La duchesse Philippine-Charlotte de), 17, 41, 43.
Brunswick (La princesse héréditaire de), née princesse de Nassau-Orange, 116, 219.
Bülow (Le général de), comte de Dennewitz, 80, 82, 83, 223, 225, 344, 346, 352, 357, 362, 363, 365, 366, 369, 373.
Bülow (Marianne de), 242,
Bülow (Pauline de), 356.
Burghersh (Lady), 368.

C

Camps (Le général de), 353.
Caraman (Victor-Louis-Charles de Riquet, duc de), 151, 379.
Caraman (Le comte Adolphe de), 213, 214, 378, 379.
Caraman (Victor de Riquet, marquis de), 231, 232, 322.
Caulaincourt (Le marquis de), duc de Vicence, 273, 347, 375.
César (M.), 21.
Chadziska (Thécla), 125.
Chlapowski (Désiré), 237.
Clary-Aldringen (Le comte Charles de), 161, 162, 168.
Clary (Le prince Jean de), 167.
Clary-Aldringen (La princesse de), 160.
Clausewitz (Le général de), 204, 290, 317, 320, 333, 352, 358.
Cobenzl (M. de), 161.
Colbert (Le général comte de), 237, 238.
Conrad (M.), 24, 25, 26, 114.

Constant (Benjamin), 191, 192.
Contades (La vicomtesse de), 83, 87, 88, 95, 152.
Courlande (le duc Pierre de), 21, 22, 31, 32.
Courlande (La duchesse de), 21, 31, 32, 118, 158, 161, 261.
Courlande (La princesse Dorothée de), 118.
Courlande (La princesse Jeanne de), 161.
Courlande (La princesse Wilhelmine de), 158.
Craven (Lady), 78.
Czartoryski (Le prince Adam-Casimir), le Prince Général, 190.
Czartoryska (La princesse Isabelle), dite la Princesse Générale, 18, 19, 49, 50, 127, 170, 171, 189, 190.
Czartoryski (Le prince Adam-Georges), 247, 269, 335, 337, 342, 372, 378.
Czartoryski (Le prince Constantin), 162, 163, 169, 170.

D

Dalberg (Le prince de), 296.
Daru (Le baron), 292.
Davoust (Le maréchal), 268, 317, 336, 358, 362.
Diederichs (M.), 213.
Doenhoff (La comtesse de), 46, 57, 58, 59, 60, 62, 77, 92, 93.
Doernberg (Le général baron de), 60, 335, 336.
Dohna-Schlobitten (Le comte de), 304, 317.
Dohna-Schlobitten (La comtesse de), 304.
Duhoux-D'affinicourt (Mlle), 125.
Dumouriez (Le général), 79.
Duroc (Le général), duc de Frioul, 267, 268, 346.

E

Elsner (Le général), 207.
Enghien (Le duc d'), 193.
Erman (M.), 240.

F

Finck de Finckenstein (Le comte), 38, 39, 46.
Fromm (Henriette), 205.

G

Galitzin (Le général prince), 381.
Galles (Le prince de), 75.
Gaudi (Le général de), 322.
Geertz (Le baron de), 180, 184, 289.
Georges (Marguerite-Joséphine Weimer, dite Mlle), 353.
Gérard (Le maréchal), 359.
Gessler (Le comte), 20.
Gneisenau (Le maréchal de), 229, 231, 232, 239, 252, 303, 317, 318, 319, 333, 362, 377, 378, 379.
Goldbeck (M. de), 138, 139.

Goltz (Le baron Bernard-Guillaume de), 39, 62, 95.
Goltz (Le général comte Auguste-Frédéric-Guillaume de), 228, 229, 239, 241, 271, 273, 277, 280, 285, 287, 288, 309, 322.
Gotha (Le prince de), 70.
Gouvion Saint-Cyr (Le maréchal), 359, 360.
Gower (Lord), 269.
Grenier (Le général comte de), 326, 327, 330.
Grimm (Le baron de), 70.
Grossheim (M.), 14.
Grunenthal (M.), 245.

H

Hanstein (M. de), 31.
Hardenberg (Le comte, puis prince de), 96, 217, 250, 251, 253, 254, 255, 258, 259, 268, 271, 272, 273, 276, 294, 295, 308, 309, 348, 363, 364.
Haugwitz (La comte de), 107, 108, 114, 134, 135, 136, 138, 139, 141, 143, 144, 145, 148, 164, 194, 196, 197, 198, 199, 206, 207, 308.
Heim (Le docteur), 61, 159, 340, 341.
Herzberg (Le comte de), 20, 45.
Hesse (Le prince héréditaire de), ensuite électeur Guillaume II, 121, 212.
Hesse (La princesse de), née princesse Augusta de Prusse, 121, 212, 224, 284, 367.
Hesse-Cassel (La landgrave Philippine de), 3, 11, 33, 114.
Hesse-Darmstadt (La landgrave de), 22, 81, 85.
Hesse-Hombourg (Le prince Léopold de), 343.
Hofenfels (Le baron de), 20.
Hoffmann (M. de), 147.
Hohenlohe-Ingelfingen (Le général prince de), 79, 84, 204, 205, 206, 220, 221, 229, 230, 271.
Hohenzollern (L'évêque prince de), 222, 300.
Hollande (Louis-Napoléon, roi de), 270.
Horst (Le baron de), 29.
Hortense (La reine), 377.
Hufeland (Le docteur), 245, 303.
Humboldt (Alexandre de), 210.
Humboldt (Le baron Guillaume de), 302, 303, 308, 309, 323, 364.

I

Italie (Le vice-roi d'), Eugène de Beauharnais, 332, 336.

J

Jagow (M. de), 174, 237, 238.
Jomini (Le général baron de), 356

K

Kalckreuth (Le général comte de), 82, 251, 254, 267, 269, 271, 272, 280, 321.

Kaunenberg (Mme de), 17.
Keller (Le comte Louis-Christophe de), 73.
Keller (Julie de), 9, 10, 11, 12, 15, 20, 21, 22, 23, 27, 29, 37, 45, 46, 51, 52, 54, 55, 58, 61, 62.
Kirchberger von Monts (Le baron de), 374.
Kircheisen (M.), 188.
Kleist (M. de), 13.
Kleist (Le maréchal de), comte Nollendorf, 244, 245, 267, 361.
Knesebeck (Le maréchal baron de), 379.
Knobelsdorff (Mlle de), 85.
Koeckritz (Le général de), 143, 146, 148, 207.
Koeller (Le général Georges-Louis-Ægidius de), 162.
Kourakine (Le prince), 271.
Koutousoff (Le maréchal), 331, 332.
Krasinski (Le général comte), 271.
Krüdener (Mme de), 241.
Krusemarck (Le général de), 317, 366.

L

Labanoff (Le général prince), 264, 271.
La Forest (Le comte de), 212, 271.
Lamballe (La princesse de), 76.
Lannes (Le maréchal), 209, 224, 230.
La Roche-Aymon (Le comte de), 101, 167, 175, 176, 179, 180, 182.
Lauriston (Le maréchal marquis de), 359.
L'Estocq (Le général de), 238, 267, 338, 342, 344, 356, 375.
Lieven (Le comte, puis prince de), 320.
Lieven (La comtesse, puis princesse de), 320.
Ligne (Le maréchal prince de), 160, 167, 168, 380.
Lobkowitz (Le prince), 168, 192.
Lobkowitz (La princesse), 168.
Lombard (M.), 197, 215, 216.
Lottum (Le général comte de), 343, 383.
Louis XVI (Le roi), 72, 74, 75.
Louis XVIII (Le roi), 376, 377, 383.
Lucchesini (Le marquis de), 196, 222, 240.

M

Macdonald (Le maréchal), 359.
Madame (Comtesse de Provence), 72, 75.
Maison (Le maréchal marquis), 346.
Malczewski (L'archevêque), 114.
Malvina (L. v. R.), 166, 213.
Maniewski (M.), 116.
Marie-Antoinette (La reine), 32, 76.
Marie-Louise (L'impératrice), 375.

Marishall (Milord), 49.
Marck (Le comte Alexandre-Frédéric de la), 48, 60
Marck (La comtesse de la), 51, 93.
Massenbach (M. de), 154, 155, 156, 157.
Massow (M. de), 85.
Mathis (M.), 125
Matignon (Mme de), 152.
Maupertuis (Mme de), 45.
Mecklembourg-Schwerin (Le duc héritier Frédéric-Louis de), 163.
Mecklembourg-Strelitz (Le grand-duc Charles de), père de la reine Louise, 305, 310.
Mecklembourg-Strelitz (Le prince Charles de), frère de la reine Louise, 85.
Mecklembourg-Strelitz (La princesse Frédérique de), puis la princesse Louis de Prusse, ensuite princesse de Solms-Braunfels et plus tard reine de Hanovre, 81, 86, 109, 115, 119, 122, 124, 132, 149, 150, 211, 218, 222, 235, 241, 250.
Mecklembourg-Strelitz (Le prince Georges de), 85, 302.
Medem (Le comte de), 84.
Metternich-Winnebourg (Le prince de), 348, 364, 381.
Michel (M), 13.
Mirabeau (Le comte de), 24.
Moellendorf (Le général comte de), 55.
Mokronowski (André), 100.
Molière (M.), 58, 213, 249, 307, 340.
Molière (Mme), 249, 307.
Monsieur (Comte de Provence), 72, 75.
Montbaray (La princesse de), 26.
Montgelas-Garnerim (Le comte de), 381.
Montmorency (La duchesse de), 116.
Montmorency (La baronne de), 152, 153.
Moreau (Le général), 351, 353, 360.
Morgenstern (Jacob-Salomon), 173.
Müller (Jean de), 191, 210, 245.
Munck (Le comte de), 73.
Murat (Joachim), grand-duc de Berg, 258, 264, 267, 268, 273, 280, 383
Mycielski (M.), 368.

N

Nagler (M. de), 295, 298.
Naples (La reine Marie-Caroline de), 161.
Napoléon Ier (L'empereur), 193, 196, 198, 205, 212, 213, 214, 218, 219, 220, 224, 226, 232, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 248, 251, 252, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 273, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 292, 293, 294, 295, 296, 297,

298, 302, 305, 308, 317, 319, 321, 322, 323, 324, 325, 332, 339, 346, 347, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 359, 360, 362, 366, 368, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 381, 382, 383, 384.
Narbonne-Lara (Le comte de), 322.
Narichkin (Mme de), 208.
Nassau-Saarbrück (Le maréchal prince de), 23, 26, 32, 33.
Néale (Le comte de), 13, 111.
Néale (La comtesse Joséphine de), 9, 13, 20, 24, 33, 111.
Néale (La comtesse Pauline de), 111, 125 159, 164, 214, 226, 233, 234, 239, 240, 291, 325, 341, 345.
Necker (Jacques), 191, 192.
Necker de Saussure (Mme), 191.
Nesselrode (Le comte de), 237.
Neuchatel (Berthier, prince de), 272, 282.
Ney (Le maréchal), 237, 355, 358, 359, 362.
Nostitz (Le comte de), 223.
Novosilzoff (M. de), 247, 269.
Nugent (M. de), 59.

O

Œls (La duchesse d'), 5.
Ohrdorff, 79, 82, 223.
Ôkolski (M.), 368.
Ompteda (M.), 60.
Orange (Le prince d'), 56, 57, 118, 197, 203, 220, 222, 224, 333.
Orange (La princesse d'), sœur du roi Frédéric-Guillaume II, 55, 56, 58, 118, 205, 211, 215, 219.
Orange (Le prince Frédéric d'), 57
Orange (La princesse Frédérique d'), 200.
Orange (La princesse Louise d'), puis princesse de Brunswick, 55, 57, 72.
Ornano (Le général), 305.
Ostermann Tolstoï (Le général comte), 361.
Oudinot (Le maréchal), 316, 318, 319, 320, 321, 357.

P

Parceval (M. de), 101, 119.
Parceval (Mme de), 119.
Phull (Le général de), 197, 221, 222, 247, 248, 323.
Pless (Le prince de), 361, 362.
Polignac (La comtesse de), 76.
Poniatowski (Le prince Joseph), 207, 338, 339, 340, 366.
Potocki (Le général comte Ignace), 100.
Potocki (Le comte Jean), 88, 89, 90, 116.
Potocka (La comtesse Séverin), 162, 163.
Prusse (Le prince Albert de), 304.
Prusse (La princesse Amélie de), sœur du roi Frédéric II, 6, 24, 25, 26, 28, 29, 34, 36, 40, 44, 49, 78, 95.

Prusse (Le prince Auguste de), 5, 13, 21, 36, 58, 153, 155, 159, 174, 180, 182, 183, 184, 188, 189, 197, 202, 210, 211, 213, 220, 221, 227, 234, 276, 289, 290, 291, 300, 312, 313, 320, 321, 327, 333, 339, 340, 341, 343, 347, 352, 361.

Prusse (La princesse Charlotte de), puis impératrice de Russie, 378.

Prusse (La reine douairière Élisabeth de), épouse de Frédéric II, 40, 59, 119, 120.

Prusse (Le prince Frédéric de), fils du prince Ferdinand de Prusse (mort enfant), 2.

Prusse (Le roi Frédéric Ier de), 48, 87, 137, 306.

Prusse (Le roi Frédéric - Guillaume Ier de), 147, 180, 183.

Prusse (Le roi Frédéric II de), 3, 4, 5, 15, 17, 18, 19, 20, 22, 28, 29, 31, 34, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 49, 52, 71, 73, 78, 100, 117, 122, 134, 137, 165, 172, 309, 371.

Prusse (Le prince de), puis roi Frédéric-Guillaume II, 16, 17, 18, 29, 30, 31, 33, 38, 41, 91, 96, 117, 134, 135, 144, 147.

Prusse (Le prince royal de), puis roi Frédéric-Guillaume III, 44, 48, 57, 81, 85, 87, 110, 115, 119, 121, 123, 132, 133, 382.

Prusse (Le prince royal de), puis roi Frédéric-Guillaume IV, 241, 303, 310, 322, 326, 327, 334, 336, 372, 383.

Prusse (La princesse Frédérique de), plus tard duchesse d'York, 16, 17, 21, 23, 27, 28, 29, 30, 33, 39, 40, 41, 48, 50, 54, 56, 57, 59, 70.

Prusse (La princesse Frédérique Élisabeth de), fille du prince Ferdinand de Prusse (morte enfant), 2.

Prusse (La princesse de), plus tard la reine Frédérique-Louise, née princesse de Hesse, 17, 60,

Prusse (Le prince Guillaume de), frère du roi Frédéric-Guillaume III, 191, 222, 262, 283, 284, 295, 300, 318, 333, 345, 352, 380.

Prusse (La princesse Guillaume de), née princesse Marianne de Hesse-Hombourg, 191, 209, 210, 211, 215, 217, 222, 232, 235, 251, 253, 255, 295, 317, 336, 343, 345, 379.

Prusse (Le prince Henri de), frère du roi Frédéric II, 6, 10, 18, 22, 32, 35, 36, 37, 40, 42, 44, 47, 49, 67, 70, 71, 72, 79, 88, 91, 92, 95, 96, 99, 100, 101, 102, 103, 109, 113, 114, 119, 122, 123, 136, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 159, 164, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 180, 183, 184, 188.

Prusse (La princesse Henri de), 17, 18, 40, 212.

Prusse (Le prince Henri de), fils du prince Ferdinand de Prusse,

2, 3, 8, 14, 34, 50, 55, 57, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 109, 313, 341.

Prusse (Le prince Louis-Ferdinand de), fils du prince Ferdinand de Prusse, 2, 3, 4, 5, 8, 14, 28, 44, 50, 51, 55, 57, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 74, 79, 80, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 89, 90, 95, 110, 115, 116, 117, 118, 120, 123, 124, 132, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 163, 165, 166, 169, 173, 174, 175, 176, 180, 182, 183, 184, 185, 188, 189, 191, 192, 193, 195, 197, 203, 204, 205, 208, 209, 210, 213, 221, 222, 223, 224, 226, 228, 229, 230, 231, 232, 240, 249, 289, 305, 312, 343.

Prusse (Le prince Louis de), frère du roi Frédéric-Guillaume III, 44, 49, 57, 78, 81, 85, 87, 109, 115, 119, 120.

Prusse (La reine Louise de), née princesse de Mecklembourg-Strelitz, 81, 85, 86, 87, 88, 90, 109, 110, 113, 115, 121, 133, 268.

Prusse (La princesse Louise de), fille du roi Frédéric-Guillaume III, 307.

Prusse (La princesse Wilhelmine de), dite Mimi, reine de Hollande, 56, 57, 58, 118, 210, 211, 215, 220, 222, 224.

Przezdziecki (Le comte Charles), 368.

Przezdziecka (La comtesse Catherine), 368.

Puttkamer (Mme de), 61.

Q

Quinones (Le chevalier de), diplomate espagnol, 110.

R

Racine, 14.

Radziwiłł (Le prince Boguslaw), 301.

Radziwiłł (Le prince Michel), père du prince Antoine Radziwiłł, 96, 98, 108, 110, 112, 113, 114, 115, 131, 170.

Radziwiłł (La princesse), née Przezdziecka, mère du prince Antoine Radziwiłł, 96, 101, 102, 103, 105, 106, 108, 109, 120, 125, 160, 162, 169, 170, 171, 192.

Radziwiłł (Angélique), sœur du prince Antoine Radziwiłł, épouse du prince Constantin Czartoryski, 125, 161, 162, 163, 170, 189, 190, 291, 297

Radziwiłł (Le prince Antoine), 96, 97, 98, 99, 102, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 120, 121, 122, 131, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 164, 207, 212, 226, 235, 236, 237, 337, 339, 349, 354, 355, 372, 373, 379, 380, 383.

Radziwiłł (Le prince Boguslaw

fils du prince Antoine Radziwiłł, 300.
Radziwiłł (La princesse Christine), sœur du prince Antoine Radziwiłł, 97, 110, 112, 120, 125, 162.
Radziwiłł (Le prince Dominique), 369, 372, 374.
Radziwiłł (Élisa), 191, 307, 341.
Radziwiłł (Le prince Ferdinand), 138, 291, 335, 336, 337, 338, 341, 343, 363, 365, 376, 378, 384.
Radziwiłł (Le prince Guillaume), 156, 226, 291, 331, 335, 337, 338, 343, 352, 355, 359, 362, 363, 364, 365, 366, 369, 371, 372, 373, 374, 376, 378.
Radziwiłł (Hélène), fille du prince Antoine Radziwiłł, 169, 191, 291, 305.
Radziwiłł (Le prince Louis), frère aîné du prince Antoine Radziwiłł, 121, 125, 131, 337, 343, 372.
Radziwiłł (Louise), dite Loulou, fille du prince Antoine Radziwiłł, 151, 167, 249, 262, 289, 290, 305.
Radziwiłł (Le prince Michel), frère du prince Antoine Radziwiłł, 125, 126.
Radziwiłł (Rose), sœur du prince Antoine Radziwiłł), 125, 161, 189.
Radziwiłł (Le prince Valentin), frère du prince Antoine Radziwiłł, 125, 352.
Radziwiłł (Wanda), épousa le prince Adam Czartoryski, 327, 334, 373.
Radziwiłł (Le prince Wladislaw), 312.
Rahlecke (M. de), 55.
Rauch (Albert-Louis de), 374.
Rauch (Frédéric-Guillaume de), 251.
Récamier (Mme), 313.
Reck (Le baron de), 34, 134, 136, 188.
Rioumiantzoff (Le maréchal), 4.
Ritz (M.), 51, 52, 55.
Ritz (Mme), plus tard comtesse de Lichtenau, 47, 48, 49, 51, 93, 94, 110, 121, 131, 132, 133, 134, 135, 136.
Röder (Guillaume de), 361, 362.
Rohan (Le prince Louis de), 158.
Rome (Le roi de), 375.
Rostopchine (Le comte), 324.
Roustan, 268, 305.
Royer (M. de), 70, 101, 119, 174, 175, 182, 210, 212, 213, 249, 305, 325, 340, 345, 352, 364, 366, 373, 374.
Rudolstadt-Schwarzburg (La princesse Caroline de), 230, 232.
Rüchel (Le général de), 197, 198, 199, 236, 237, 238, 241, 268, 271.
Russie (L'empereur Alexandre Ier de), 193, 208, 238, 244, 246, 250, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 281, 282, 283, 284, 286, 287, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299,

319, 323, 324, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 339, 346, 348, 351, 355, 369, 371, 372, 374, 375, 379, 380.
Russie (L'impératrice Catherine de), 74, 77, 100, 111, 371.
Russie (Le grand duc Constantin de), 195, 258, 264, 268, 273, 274, 283, 287, 296
Russie (L'impératrice Élisabeth de), née princesse de Bade, 370.
Russie (La grande-duchesse Hélène de), 163
Russie (Le grand-duc Nicolas de), plus tard Nicolas Ier, 378.
Russie (Le grand-duc Paul de), depuis 1796 emperenr de Russie, 2, 3, 77.
Russie (La grande-duchesse Paul de), née princesse de Wurtemberg, 18, 310.

S

Sabran (Le comte Elzéar de), 101.
Sabran (Mme de), 101.
Sack (M.), 28, 240
Saint-Marsan (Le marquis de), 321.
Sapieha (La princesse Paul), 191.
Sartoris (M. de), 111, 116, 125, 220, 224.
Sartoris (Mme de), 111, 116, 209, 210.
Saxe (Le prince Antoine de), 169, 382.
Saxe (Le roi Frédéric-Auguste Ier de), 368, 379, 381, 382.
Saxe-Cobourg (Le duc François de), 214
Saxe-Weimar (Le grand-duc Charles de), 195.
Saxe-Weimar (La grande-duchesse Louise de), née princesse de Hesse-Darmstadt, 218, 219.
Saxe-Weimar (La grande-duchesse Marie de), 195, 210, 211, 215, 226.
Sayn-Wittgenstein (Le prince), 293, 332, 333, 358, 359, 368.
Scharnhorst (Le général), 291, 292.
Schilden (Le baron de), 85.
Schladen (M. de), 298.
Schlieben (Mlle), 13.
Schmettau (Le général comte de), 7, 12, 14, 36, 89, 104, 109, 111, 113, 120, 142, 153, 154, 157, 183, 204, 205, 209, 233.
Schoen (M. de), 363, 364.
Schouwaloff (Le général comte), 347.
Schulenbourg-Kehnert (Le comte), 79, 218, 228, 229, 239, 241.
Schwarzenberg (Le prince), 359, 360, 373, 374.
Schwerin (Le comte), 374.
Selim III (L'empereur), 269.
Sidney-Smith (Sir), 68
Solms (La comtesse de), 59, 93.
Solms-Braunfels (Le prince de), 149.
Solms-Fecklenburg (Le comte de), 374.

Soult (Le maréchal), 358, 373.
Staegemann (M. de), 226.
Staël (Mme de), 191, 192, 313, 322
Steigentesch (Le général baron de), 301.
Stein (Le baron de), 197, 198, 218, 228, 229, 239, 241, 242, 259, 262, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 303, 332, 333, 336, 337, 338.
Stolberg (Le comte Henri de), 135.
Strogonoff (Le comte), 269.
Stubenrauch (M.), 15, 89, 146, 147, 153, 157, 158, 183, 189.
Sudermanie (Le duc de), 151.
Sudermanie (La duchesse de), 151.
Suède (La princesse Albertine de), 45, 49.
Suède (Le prince royal Bernadotte de), 284, 325, 333, 337, 349, 350, 351, 353, 357, 358, 360, 362, 364, 365, 369.
Suède (Le roi Gustave III de), 72, 74, 75, 151, 161.
Suède (Le roi Gustave IV de), 132.
Suède (Le roi Gustave-Adolphe de), 168.

T

Talleyrand (prince de Bénévent), 271, 273, 279, 285, 296, 297, 375.
Tauentzien (Le général comte de), 120, 357, 358, 362, 365.
Tauentzien (La comtesse de), 273, 302.
Tchernitchoeff (Le comte), 319, 329, 335, 359.
Theden (M.), 54.
Thümen (Le général de), 357, 365.
Thyrwill (Sir Thomas), 362.
Tippo-Sahib 128, 155.
Tolstoï (Le général comte), 263, 286.

U

Umiński (Le général), 237.

V

Vandamme (Le général), 353, 357, 361.
Verdy du Vernois (M. de), 33, 51, 52, 53, 55, 58, 60, 61, 77.
Victor (Le maréchal), 262, 357.
Viereck (Mlle de), 56, 59, 85.
Voltaire (M. de), 14.
Voss (M. de), 46, 55, 244, 248, 292.
Voss (La comtesse de), née Pannewitz, 85, 133, 246, 273, 275.
Voss (Julie-Amélie-Elisabeth de), comtesse d'Ingenheim, 29, 30, 31, 34, 43, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 56, 57 59, 60, 85.

W

Walewska (La comtesse), 305.
Walicki (Le comte), 97, 99, 101.

Walmoden-Gimborn (Le général comte de), 352, 358.
Wartensleben (La comtesse), 57.
Wawrzecki (Le général comte), 372.
Wellington (Le général duc de), 352, 358, 368, 373.
Wendessen (M.), gouverneur prussien de Varsovie en 1796, 129, 162.
Westphalie (Le roi Jérôme de), 241, 245, 271, 277.
Wieland, 238.
Wildenbruch (Blanche de), 205, 213, 307, 345.
Wildenbruch (Louis de), 205, 209, 210, 213, 307, 345.
Wilson (Sir Robert), général, 260
Winterfeld (Le général de), 40.
Wolòwicz (M.), 368.
Woyczyński (Le général), 123, 140, 141, 142.
Wrede (Le maréchal prince de), 381.
Wurtemberg (La princesse Catherine de), 77
Wurtemberg (Le prince Charles de), 76
Wurtemberg (Le prince Ferdinand de), 76, 77.
Wurtemberg (Le prince Frédéric de), 76.
Wurtemberg (La duchesse Frédérique-Sophie de), 3, 76.
Wurtemberg (Le prince Louis de), 18.
Wurtemberg (La princesse Marie de), 49.
Wurtemberg (Le prince Paul de), 362.
Wurtemberg (La princesse Paul de), 362.
Wurtemberg (La princesse Sophie Dorothée de), 3.

Y

York (Le duc d'), 23, 48, 70.
York (La duchesse d'), 217.
York-Wartenberg (Le maréchal comte d'), 333, 379.

Z

Zastrow (Le général de), 154. 222, 248, 273, 276, 285.
Zeuner (M. de), 360.
Zeuner (Mlle de), 85.
Zieten (Le comte Frédéric-Guillaume de), 55.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION .....

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

(1770-1785)

La famille Ferdinand de Prusse. — La princesse Louise et ses frères Henri, Louis, Auguste. — Éducation des enfants. — Friedrichsfelde. — Visite de Frédéric II. — Dîner chez le Roi avec la princesse Czartoryska. — Le duc et la duchesse de Courlande à Berlin. — Vente de Friedrichsfelde..... 1

CHAPITRE II

(1786)

Confirmation de la princesse Louise. — La princesse Amélie, sœur de Frédéric II. — Vie intime du prince de Prusse. — Mort de Frédéric le Grand. — Avènement de Frédéric-Guillaume II..... 23

CHAPITRE III

(1787-1790)

Mort de la princesse Amélie. — Son testament. — Mariage du Roi avec Mlle de Voss. — Vie et fêtes à la cour. — Mort de la comtesse Ingen-

hein (née Voss). — Les princes Henri et Louis-Ferdinand au service militaire. — Mariage du Roi avec la comtesse Dœnhoff. — Maladie et mort du prince Henri-Ferdinand. 44

CHAPITRE IV

(1791-1794)

Bellevue. — Premier séjour à Rheinsberg, chez le prince Henri. — Voyage à Spa. — Les émigrés français. — Guerre funeste avec la France. — Fiançailles du Prince Royal et du prince Louis. — Bravoure et exploits du prince Louis-Ferdinand. — Sa conduite héroïque au siège de Mayence. — Réception des princesses de Mecklembourg-Strelitz à Berlin. — Leur mariage. — Le comte Jean Potocki à Berlin. — Guerre impolitique contre la Pologne. — Entrevue du prince Henri avec le Roi. — La comtesse Dœnhoff quitte définitivement la cour 68

CHAPITRE V

(1795-1796)

Traité de Bâle avec la France. — Arrivée de la famille Radziwiłł à Berlin. — Son séjour à Rheinsberg. — Fiançailles et mariage de la princesse Louise avec le prince Antoine Radziwiłł. — Leur voyage à Magdebourg et à Brunswick. — Mort du prince Louis, fils du roi Frédéric-Guillaume II. 95

CHAPITRE VI

(1797-1798)

Le Roi et son entourage. — Rheinsberg et le prince Henri. — Voyage de la princesse Louise à Nieborów. — La famille Radziwiłł et l'Arcadie. — Maladie et mort du roi Frédéric-Guillaume II. — Frédéric-Guillaume III et la reine Louise. — Leur voyage en Prusse et à Varsovie. — Leur visite aux Radziwiłł à Nieborów. — Intrigues du ministre Haugwitz. — Mariage de la princesse Louise avec le prince Solms-Braunfels. 120

CHAPITRE VII

(1799-1801)

Intimité de la reine Louise avec la princesse Louise. — Le prince Louis-Ferdinand. — Les voyages à Téplitz. — La famille Clary. — La

duchesse de Courlande, et ses filles. — Les séjours à Rheinsberg. — La princesse Palatine et la Princesse-Générale. — Maladie et mort du prince Henri. — Son testament..... 150

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

(1803-1805)

Voyage de la princesse Louise à Pulawy et à Nieborów. — Mme de Staël à Berlin. — Séjour à Téplitz. — Prague et Dresde avec le prince Louis-Ferdinand. — Entrée des troupes de Bonaparte sur le territoire prussien. — Alexandre Ier à Pulawy et à Berlin. — Convention de Postdam. — Ulm et Austerlitz..... 188

CHAPITRE IX

(1806)

Patriotisme du prince Louis-Ferdinand. — Mémoire adressé au Roi. — Départ des troupes. — Le prince Louis-Ferdinand commandant l'avant-garde. — Sa lettre d'adieu à la Reine. — Offre du prince Joseph Poniatowski et de ses compatriotes pour la défense de la Prusse. — Quartier général de Naumburg. — Le prince Louis-Ferdinand tombe à Saalfeld. — Iéna. — Fuite de la famille royale. — Kœnigsberg. — Napoléon à Varsovie..... 195

CHAPITRE X

(1807)

Gneisenau et le récit de la mort du prince Louis-Ferdinand. — Fuite à Memel. — Eylau. — Le ministre Stein et ses collègues quittent le Roi. — Napoléon offre la paix à la Prusse. — Question de Pologne. — Alexandre à Memel. — Friedland. — Entrevue de Tilsit. — Rappel du ministre de Stein auprès du Roi. — Mission du prince Guillaume à Paris..... 228

CHAPITRE XI

(1807)

Rapport de la princesse Louise sur l'entrevue de Tilsit, adressé à son mari, alors en mission à Vienne..... 263

CHAPITRE XII

(1808-1809)

Retour à Kœnigsberg. — Maladie et fin touchante de la jeune princesse Louise Radziwill. — Ministère de M. de Stein. — Alexandre à Kœnigsberg. — Entrevue d'Erfurt. — Stein éloigné du Roi. — Voyage du Roi et de la Reine à Saint-Pétersbourg. — Petits récits de Kœnigsberg. — Retour de la cour et de la princesse Louise à Berlin..... 289

CHAPITRE XIII

(1810-1811)

Première réception à la cour après le retour à Berlin. — Hardenberg chancelier. — La reine Louise part pour Strelitz. — Mort prématurée de la Reine. — Transport et obsèques des restes du prince Louis-Ferdinand au Dôme de Berlin..... 306

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XIV

(1812)

Irruption des Français en Poméranie. — Oudinot occupe Berlin. — Campagne de Russie. — Retraite de Napoléon. — Désastre et dissolution des armées françaises et auxiliaires..... 316

CHAPITRE XV

(1813)

Effervescence à Berlin. — Confirmation du Prince Royal de Prusse. — Départ secret du Roi et de ses fils pour Breslau. — Le maréchal Auge-

reau avec ses troupes à Berlin. — Entrée des Russes dans la capitale. — Évacuation des troupes françaises. — Mission du prince Antoine au sujet des affaires de Pologne. — Spandau bombardé capitule. — Première communion des princes Guillaume et Ferdinand Radziwiłł. — Maladie et mort du prince Ferdinand de Prusse. — Berlin menacé. — Départ de la princesse Louise avec ses enfants pour Francfort-sur-l'Oder. — Bautzen. — Armistice entre les puissances..... 326

CHAPITRE XVI

(1813) (*Suite*).

Retour de la princesse Louise et du prince Antoine à Berlin. — Leurs inquiétudes au sujet de la Pologne. — Arrivée du Prince Royal de Suède à Berlin. — Reprise des hostilités. — Défense des alliés contre Napoléon et ses généraux. — La princesse Louise recueille des blessés polonais dans son palais. — Leipzig. — La famille royale de Saxe prisonnière, transportée en Prusse. — Retraite des Français sur le Rhin. — Mort du prince Dominique Radziwiłł blessé à la bataille de Hanau..... 348

CHAPITRE XVII

(1814-1815)

L'impératrice Élisabeth de Russie à Berlin. — Nouvelles de l'armée. — Blücher et Bülow contre Napoléon. — Prise de Paris. — Les majorats du prince Dominique Radziwiłł passent au prince Antoine par un ukase de l'empereur Alexandre Ier. — Abdication de Napoléon. — Retour des Bourbons. — Le prince Antoine et ses fils à Paris et à Londres avec le prince Adam Czartoryski. — Retour des Princes à Berlin. — Préliminaires de la paix. — Congrès de Vienne. — Débarquement de Napoléon — Son arrivée à Paris. — Waterloo. — Nomination du prince Antoine Radziwiłł, à Posen, comme lieutenant-général du Roi..... 370

Conclusion..... 385

Index biographique..... 389

Table générale des personnages mentionnés dans cet ouvrage 435

Table des matières..... 449

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

128523
HG.B
L8887q
Author Louisa, Princess of Prussia
Title Quarante-cinq années de ma vie (1770-1815)

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU